E. GUILLOT

Précis de la Guerre de 1914

TOME II

LIBRAIRIE CHAPELOT
1918

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

940.9131
G94p
v.2

PRÉCIS

DE LA

GUERRE DE 1914

DU MÊME AUTEUR

Histoire des temps modernes, 1610-1789. (En collaboration avec M. Dufayard.) Paris, Delagrave.

Histoire contemporaine, 1789 à nos jours. (En collaboration avec MM. Suérus et Dufayard.) Paris, Delagrave.

Précis d'Histoire pour le cours préparatoire à l'École spéciale militaire. Paris, Delagrave.

Cours de Géographie pour les différentes classes : France, Asie, Afrique, Océanie, Géographie générale. Paris, Belin.

Précis de la Guerre de 1914, Tome I. Paris, Chapelot, éditeur.

PRÉCIS

DE LA

GUERRE DE 1914

PAR E. GUILLOT

AGRÉGÉ D'HISTOIRE

PROFESSEUR HONORAIRE AU LYCÉE CHARLEMAGNE

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE DE PARIS

TOME II

(OCTOBRE 1915-FÉVRIER 1917)

PARIS

LIBRAIRIE CHAPELOT

MARC IMHAUS & RENÉ CHAPELOT, Éditeurs

136, Boulevard Saint-Germain, VIe — (Même Maison à NANCY)

1918

Copyright by Marc Imhaus et René Chapelot 1918.

PRÉCIS DE LA GUERRE DE 1914

IIe PARTIE

(OCTOBRE 1915 — FÉVRIER 1917)

940.9131
G94p
V.2

CHAPITRE I

OCCUPATION DE LA SERBIE ET DU MONTÉNÉGRO PAR LES ALLEMANDS, LES AUTRICHIENS ET LES BULGARES

(Octobre 1915-février 1916)

CAUSES DE L'OFFENSIVE AUSTRO-ALLEMANDE CONTRE LA SERBIE

Lorsqu'elle se produisit au début d'octobre 1915, l'offensive austro-allemande qui, avec la complicité des Bulgares, devait aboutir à l'occupation totale de la Serbie et du Montenegro, était depuis longtemps annoncée et prévue; aussi a-t-on pu s'étonner, non sans quelque raison, que les Alliés n'aient pas su agir à temps et utiliser leurs forces et leurs ressources pour la prévenir ou tout au moins pour l'arrêter; leur échec s'explique par les hésitations malheureuses de la diplomatie de la Quadruple Entente, par l'opposition entre les intérêts des diverses puissances et surtout par le manque d'unité de direction et de coordination dans les efforts qui ont été tentés pour venir au secours des Serbes.

Bien des causes laissaient prévoir une attaque prochaine contre la Serbie et la rendaient pour ainsi dire inévitable : d'abord le désir qu'avaient les Empires centraux de réparer et de venger l'échec humiliant subi par l'Autriche en 1914, lors de la première tentative d'invasion de la Serbie; puis l'espérance de mettre fin à l'expédition des Dardanelles et la nécessité de ravitailler la Turquie. Ce pays, en effet, qui avait peu d'industrie mais s'était follement mis à la discrétion de l'Allemagne, tirait son matériel de guerre et ses munitions de l'étranger, mais la voie qui permettait de les lui envoyer n'était pas libre. A plusieurs reprises, la Roumanie avait refusé le transit, à travers son territoire, des

432436

munitions et approvisionnements de guerre fournis par l'Allemagne et, par suite de la consommation énorme et toujours croissante de ces munitions, le Gouvernement turc voyait approcher le moment où, les communications étant interceptées entre Vienne et Constantinople, il ne pourrait plus être ravitaillé.

Enfin, si le recul des Russes en Pologne avait inspiré à quelques pays neutres des sentiments assez favorables pour l'Allemagne, il y avait dans les Balkans quelques Etats qui hésitaient encore à se prononcer : un succès décisif en Serbie déciderait non seulement la Bulgarie, dont l'alliance était déjà acquise, mais peut-être la Roumanie, qui demeurait indécise, et la Grèce, qui semblait vouloir pratiquer une politique d'expectative.

Tous ces motifs engagèrent l'Allemagne, bien que la guerre se fît déjà sur trois théâtres, en France, en Russie et à la frontière italienne, à créer un quatrième front, le front balkanique, où, en dehors de la coopération des Bulgares, il fallut concentrer des forces considérables prélevées sur les autres lignes de combat.

LE PLAN ALLEMAND

Il s'agissait donc non seulement d'imposer à la Serbie le châtiment que les défaites autrichiennes avaient empêché de lui infliger, mais encore et surtout d'ouvrir, à travers son territoire que l'on occuperait et à travers la Bulgarie qui était consentante, une voie directe entre Berlin-Vienne et Constantinople, permettant d'envoyer des armes, du matériel, des munitions à la Turquie qui, en échange, fournirait comme renforts aux Empires centraux des milliers de soldats qu'il lui était impossible d'encadrer, d'équiper et d'armer.

Cette voie une fois ouverte, l'expédition des Dardanelles n'aurait plus d'objet et l'on entrevoyait la possibilité d'attaquer l'Egypte, d'arrêter les Russes en Arménie, les Anglais en Mésopotamie et peut-être de menacer l'Inde.

LES ARMÉES

Dès le mois d'août 1915, et pendant tout le mois de septembre, des corps d'armée, du matériel de guerre et d'abondantes munitions furent disposés tout le long de la frontière austro-serbe, entre la Drina et Orsova. Les forces austro-allemandes furent placées sous le commandement du maréchal Mackensen, dont la grande offensive contre les Russes, en Galicie et en Pologne, avait consacré la réputation militaire.

A l'aile droite, l'armée autrichienne du général Kœwess fut massée le long de la Drina et le long de la Save, jusqu'à Belgrade.

L'Allemagne, qui se réserva la partie la plus importante des opérations militaires, c'est-à-dire l'invasion de la Serbie par la vallée de la Morava, confia trois corps d'armée et demi au général von Galwitz, qui les disposa sur la rive gauche du Danube, depuis Belgrade, où les Allemands tenaient à entrer en même temps que les Autrichiens, jusqu'à Gradiska.

Une division hongroise, placée vers Orsova, devait franchir le fleuve et accomplir la jonction avec les troupes bulgares qui marcheraient à sa rencontre.

Ces effectifs austro-allemands, dont l'agence Wolff avait au moment considérablement exagéré le nombre, ne comprenaient pas plus de 250.000 hommes.

Les forces bulgares, dont l'intervention allait puissamment contribuer au succès des Austro-Allemands, devaient diriger contre les Serbes une attaque de flanc. Leur effectif total était d'à peu près 350.000 hommes, la plupart braves et aguerris par les campagnes de 1912 et de 1913. Des divisions bulgares avaient été placées en observation vers Roustchouk, vers la Dobrudja et à Varna.

Mais les forces principales étaient groupées en trois armées dont chacune avait son objectif nettement défini : au nord, l'armée du général Téodoroff devait s'avancer vers le Timok et, tout en refoulant les faibles contingents serbes qui lui étaient opposés, accomplir la liaison avec la division hongroise venue d'Orsova et assurer ainsi la communication par le Danube avec la Bulgarie; au centre, l'armée la plus importante, parce qu'elle était l'armée d'offensive, fut placée sous le commandement du général Bodjadieff et se développa le long de la frontière, menaçant toute la partie de la Serbie qui s'étend de Nisch à Uskub. Sa mission était d'atteindre rapidement la vallée de la Morava pour occuper la voie ferrée Belgrade-Nisch-Salonique et couper les communications entre les troupes serbes du Nord et du Sud.

Au sud, l'armée du général Ténieff devait, par la vallée de la Bregalnitza, atteindre le Vardar et occuper Vélès; puis, tout en masquant et en favorisant la marche en avant de l'armée principale, elle consacrerait tous ses efforts à empêcher la jonction des troupes franco-anglaises qui se concentraient à Salonique avec les contingents serbes groupés en Macédoine.

Ainsi la pression irrésistible exercée sur le front serbe par les armées bulgares, qui avaient une supériorité numérique écrasante, faciliterait l'avance des armées austro-allemandes; les deux grandes voies ferrées Belgrade-Constantinople et Belgrade-Salonique seraient coupées, les troupes serbes du Nord séparées de celles du Sud et, par un mouvement convergent des armées autrichienne, allemande et bulgare, l'état-major allemand comptait bien resserrer graduellement le cercle autour de toutes les forces serbes, de façon à les anéantir, ou tout au moins à les mettre hors de cause.

Pour faire échouer ces attaques convergentes et pour sauver les Serbes, il eut fallu une intervention rapide et puissante des Alliés, au concours desquels le Gouvernement serbe avait fait appel; mais des raisons qui seront expliquées firent que cette intervention fut tardive, lente et peu efficace au début. La petite armée serbe, numériquement très inférieure soit aux troupes austro-allemandes, soit aux forces bulgares, ne put compter que sur elle-même et elle était incapable de faire face en même temps à l'ouest, au nord, à l'est et au sud-est. Le groupe principal, commandé par le prince Alexandre et le voiévode Putnik, fut opposé à l'armée allemande, tandis que de faibles contingents essayaient d'arrêter ou tout au moins de retarder l'avance des Autrichiens et des Bulgares. Le vieux roi Pierre adressa un émouvant appel à son peuple (2 octobre) et, tout en déplorant de n'avoir plus assez de force pour diriger lui-même l'armée, il resta au milieu de ses soldats et partagea plus tard les souffrances de la retraite vers la côte de l'Adriatique.

Les premières troupes françaises débarquèrent le 2 octobre à Salonique et furent bientôt suivies d'un contingent anglais; puis des renforts continuels français ou anglais se succédèrent, principalement lorsqu'on eut renoncé à forcer les Dardanelles. Le corps expéditionnaire se transforma ainsi peu à peu en une puissante armée, bien pourvue d'artillerie, de munitions, de matériel de guerre et d'aéroplanes. Les troupes françaises furent placées sous les ordres du général Sarrail; les Anglais eurent à leur tête le général Munro, bientôt remplacé par le général Bryan Mahon. Le corps expéditionnaire à peine formé et comptant des effectifs trop faibles pour pouvoir prononcer une attaque importante, remonta le Vardar jusqu'à la frontière entre la Grèce et la Serbie, et s'efforça d'accomplir sa jonction avec les groupes serbes du sud de la Macédoine.

C'est en vain que la Quadruple Entente essaya de décider

la Grèce à une intervention active en faveur des Serbes. L'armée grecque, qui avait été mobilisée, fut maintenue sur le pied de guerre, mais le ministère Zaïmis déclara (12 octobre) qu'il ne se considérait pas comme tenu par le traité d'alliance de 1913 à venir en aide à la Serbie, la guerre actuelle n'étant pas une guerre balkanique, mais une déviation de la guerre européenne. L'Angleterre fit un dernier effort en offrant à la Grèce, pour prix de son concours, l'île de Chypre (21 octobre); mais le Gouvernement grec, tout en exprimant sa reconnaissance pour cette offre, refusa de l'accepter et persista dans son attitude de neutralité armée.

L'INVASION ALLEMANDE EN SERBIE

BATAILLE DE BELGRADE (6-9 octobre 1915)

Pour envahir la Serbie, les Allemands employèrent leur méthode ordinaire : convergence des feux d'artillerie sur le point attaqué, écrasement du point d'attaque sous une avalanche de projectiles lancés par les canons de 105 et de 305, puis avance des ailes pour tenter l'enveloppement des forces ennemies.

Un corps austro-allemand, protégé par une puissante artillerie, attaqua Belgrade. La ville subit pendant trois jours (6-9 octobre) un bombardement intense qui n'épargna ni les églises ni les hôpitaux. La lutte se continua dans les rues et un corps de marins anglais, sous l'amiral Toubridge, qui se trouvait à Belgrade depuis plusieurs mois, participa à la défense de la ville. Pour éviter sa destruction totale, les Serbes l'évacuèrent et se retirèrent sur les positions qui la dominent vers le sud. Le combat continua quelque temps, avec une extrême intensité, dans le faubourg du Grand-Vratchar.

En même temps, au prix de sanglants combats et de pertes énormes, les corps d'armée allemands parvinrent à franchir le Danube à Semendria, à Ram et vers Gradiska (2-7 octobre). Les Serbes firent des efforts désespérés pour enpêcher le passage : à Semendria, des chalands allemands furent coulés et un détachement allemand fut rejeté au delà du Danube; mais, décimés par l'artillerie lourde, les Serbes durent reculer vers Ralia, où se livra une bataille de deux jours (7 et 8 octobre). Au sud de Ram, ils défendirent énergiquement la position d'Anaterna, que les Allemands durent enlever d'assaut.

Grâce à ces efforts, la marche des troupes allemandes fut d'abord lente et difficile; les Serbes, reculant peu à peu, défendirent énergiquement le terrain et s'accrochèrent à

tous les accidents du sol. Leurs contre-attaques furieuses, dirigées principalement entre la Mlava et la Morava, infligèrent à l'ennemi des pertes terribles. Le but des Allemands était tout d'abord d'atteindre Pojarewatz, d'où leurs troupes pourraient ensuite remonter la Morava. Au 10 octobre, ils avaient à peine gagné 6 à 8 kilomètres au sud du Danube et le front serbe s'étendait des hauteurs de Kosmaï à Dobra, en passant par Pojarewatz et Gradiska.

De violentes attaques, faites avec de gros effectifs, furent dirigées par les Allemands autour de Pojarewatz et, à la suite d'une contre-attaque des Serbes sur la Mlava (21 octobre), les troupes d'invasion s'arrêtèrent un instant pour attendre les résultats de l'offensive bulgare qui venait de se produire. Menacés au nord et à l'est, les Serbes furent obligés de se replier au sud de Slawianatz (30 octobre), et les Allemands purent alors remonter la vallée de la Morava.

L'armée du général Galwitz, à la suite de violents combats (6-7 novembre), qui se prolongèrent au sud de la ville, occupa Kruchewatz, en liaison avec les Autrichiens sur la droite, avec les Bulgares sur la gauche, et les Serbes, menacés d'enveloppement, furent rejetés sur Novi-Bazar (10 novembre).

L'INVASION AUTRICHIENNE

Les Autrichiens, plus lents que les Allemands, ne se mirent en mouvement que plusieurs jours après les premières attaques de ces derniers. Malgré la résistance acharnée des Serbes, qui firent échouer plusieurs fois leurs tentatives, ils parvinrent à forcer le passage de la Drina, à l'est de Bielina, vers Lechnitza et à Drinatza.

En même temps, ils franchissaient la Save à Iarak, Chabatz, Mitrovitz et Obrenowatz, mais non sans de grandes difficultés (8 octobre) : le pont Bolievatchka avait été détruit par les Serbes qui résistèrent à trois assauts de nuit livrés par les Autrichiens à Zabredj. L'avance fut lente et pénible et, au 10 octobre, les corps autrichiens n'avaient gagné que peu de terrain au sud de Chabatz et de Iarak. La ville de Ratcha fut prise après un très vif combat et les Serbes durent reculer. Vers le 20 octobre, les opérations militaires subirent un temps d'arrêt, mais lorsque les Bulgares eurent prononcé leur offensive, la marche en avant se dessina. La cavalerie autrichienne entra à Valievo (26 octobre) et les forces principales convergèrent vers Kragojewatz, où se trouvaient les arsenaux et usines des Serbes; après un com-

bat de quatre jours, les Serbes évacuèrent la ville. Les Autrichiens y pénétrèrent (31 octobre), puis se rapprochant de l'armée allemande, ils menacèrent les lignes de retraite serbes en occupant successivement Outjitsé, Pozega, le défilé et la ville de Tchatchak (2 novembre), Kraliévo et Ivanitza (7 novembre) : les Serbes n'échappèrent à l'enveloppement que par une marche des plus pénibles à travers des massifs montagneux élevés.

La division hongroise, réunie à Orsova, prépara par un violent bombardement le passage du Danube qui fut effectué à Tchiva et à Kladovo; puis, ayant occupé Tékia, elle progressa vers Brza-Palanka et Négotin. Le 24 octobre, les coureurs bulgares rejoignirent l'avant-garde hongroise et, deux jours après, la jonction accomplie à Prahovo (26 octobre) par des troupes plus nombreuses, fut célébrée comme un grand événement. Elle permettait, en effet, de rétablir la navigation sur le Danube et, dans les premiers jours de novembre, des chalands, escortés par plusieurs monitors autrichiens, partaient de Belgrade et transportaient vers Widdin et Roustchouk des munitions destinées à la Bulgarie et à la Turquie.

A ce moment, l'offensive bulgare avait fait des progrès menaçants.

L'ATTAQUE BULGARE

Lorsqu'il fut avéré que la Bulgarie se mettait à la remorque de l'Allemagne, les Alliés déclarèrent le blocus des côtes de la mer Egée; une escadre, composée de navires anglais, français et russes, bombarda le port de Dede-Agatch (21 octobre) qui le fut une seconde fois, un peu plus tard, par le croiseur italien *Piemonte* (11 novembre). De son côté, la flotte russe de la mer Noire attaqua à trois reprises, en octobre, les ports de Varna et de Bourgas, détruisant les installations militaires, les magasins et les batteries côtières. En représailles, le Gouvernement bulgare plaça sous séquestre les propriétés des nationaux alliés en Bulgarie.

Toutes les forces bulgares avaient déjà pénétré en Serbie; l'armée du général Téodorof attaqua tout le long du Timok : le premier combat fut livré à Kadi-Boghaz (11 octobre). D'autres engagements, à Zaietchar, Zakow et Kniajewatz, permirent aux Bulgares de franchir le Timok (19 octobre) et de refouler les détachements serbes, d'ailleurs peu nombreux, qui défendaient le passage de la rivière et, pendant qu'une colonne bulgare, se portant au nord vers Négotin,

accomplissait, comme on l'a vu, sa jonction à Prahovo (26 octobre) avec la division hongroise venue d'Orsova, le reste de l'armée attaquait par le nord-est et occupait la ville de Nisch (6 novembre), devenue depuis l'évacuation de Belgrade la capitale provisoire de la Serbie. Le siège du gouvernement avait été transféré à Mitrovitza et fut plus tard transporté à Scutari.

L'armée du général Bodjadieff se porta, par une marche rapide, vers la Morava et, après un vif combat, s'empara de Vrania (17 octobre), occupant ainsi et coupant la voie ferrée de Belgrade à Uskub et Salonique. Dès lors, les Bulgares vont se glisser entre la Morava et le Vardar pour séparer les troupes serbes qui luttaient en Vieille Serbie de celles qui se trouvaient en Macédoine. Ils s'emparèrent d'Egri-Palanka, de Kumanovo et, prononçant une marche audacieuse vers le Vardar, entrèrent à Uskub (26 octobre). Surpris par cette brusque attaque, les Serbes durent battre en retraite sur Prichtina et Mitrovitza; ils essayèrent de défendre le défilé de Katchanik, vers lequel se dirigeait l'armée bulgare; mais ils furent tournés par une colonne bulgare qui, partie de Vrania, avait atteint Gilan. Ils durent alors abandonner définitivement la région du Vardar et se replier sur Novi-Bazar.

Enfin, l'armée du général Ténieff. qui avait pour mission de s'interposer entre les Serbes et les Alliés, descendit par la vallée de la Bregalnitza vers le Vardar. Elle occupa Vélès (18 octobre), qui fut un moment repris par les Serbes (26 octobre), puis reconquis par les Bulgares (28-29 octobre), et détacha une colonne vers Krivolak pour arrêter l'avance des Alliés. Bientôt, par la marche effectuée vers Prilep et Monastir, elle empêcha la jonction des groupes serbes du sud de la Macédoine avec l'armée anglo-française, dont les premiers détachements partis de Salonique avaient remonté la vallée du Vardar.

Ainsi le 31 octobre les Bulgares occupaient Zaietchar, Kniajewatz, Uskub, Vélès; leur jonction avec la division hongroise d'Orsova était accomplie et les colonnes serbes étaient partout en retraite.

L'INTERVENTION DES ALLIÉS (octobre 1915)

Mais déjà les Alliés, appelés par le Gouvernement serbe, avaient débarqué à Salonique, où d'importants renforts arrivèrent peu à peu, et pour bien des motifs cette intervention était devenue nécessaire.

Tout d'abord il eut été souverainement cruel et impolitique de ne pas prêter assistance au valeureux peuple serbe dont la brillante résistance avait forcé l'admiration des Alliés et de le laisser succomber sous les attaques de ses puissants voisins. Puis la trahison de la Bulgarie avait créé dans les Balkans une situation nouvelle : la route de Berlin à Constantinople par Vienne et Belgrade était ouverte; l'Empire turc allait être secouru juste au moment où il semblait menacé d'une chute prochaine. Si les Alliés se désintéressaient des Balkans, un grand effort allemand pouvait être tenté vers l'Orient, principalement le long du chemin de fer de Bagdad, vers la Mésopotamie ou bien vers l'Egypte et le canal de Suez. Le devoir et l'intérêt des Alliés était de s'opposer à la réalisation de ce rêve : une offensive prise par eux en Macédoine était seule capable d'arrêter les Bulgares par un mouvement de flanc et de sauver les Serbes en retraite. C'est pourquoi, sur la volonté de Briand, successeur de Viviani à la tête du ministère français, il fut décidé que les Alliés resteraient à Salonique, qui deviendrait à la fois une menace sérieuse pour les Allemands et les Bulgares, et que l'on enverrait le long du Vardar un corps expéditionnaire à la rencontre des Serbes.

Malheureusement, ce corps expéditionnaire arriva trop tard : des difficultés nombreuses et des lenteurs inévitables gênèrent son organisation et sa marche en avant. Une expédition lointaine comme celle de Salonique exigeait d'immenses et minutieux préparatifs; les hésitations qui se produisirent au début les paralysèrent, et ce n'est que peu à peu que l'unité de vues fut réalisée chez les Alliés et l'effort commun accentué. En outre, le chemin de fer de Salonique à Belgrade, ligne à voie unique, ne pouvait donner qu'un faible rendement pour le transport des troupes à 80 ou 100 kilomètres du port de débarquement; les routes étaient rares, médiocres et parfois difficilement utilisables dans ce pays accidenté, au terrain souvent inondé ou détrempé par les pluies. Enfin, l'attitude ambiguë et parfois presque hostile de la Grèce commandait une prudence excessive : l'envoi de corps d'armée loin de leur base d'opération n'était pas sans danger, alors que, malgré les assurances hypocritement amicales du Gouvernement grec, on pouvait redouter une attaque à revers de la part de l'armée grecque mobilisée.

LES PREMIERS ENGAGEMENTS

COMBAT DE STROUMITZA (24 octobre 1915)

Le général Sarrail, arrivé le 13 octobre à Salonique, où il fut bien accueilli par les autorités et la population, envoya sans retard à la frontière grecque une division entière avec tout son matériel; elle arriva à Guevgeli et occupa les principales stations de la voie ferrée.

Le premier contact avec les Bulgares donna lieu à quelques engagements à Guevgeli, Valandovo, Gradek et Rabrovo. Le premier combat sérieux fut celui de Stroumitza (24 octobre), où le général Bailloud, ayant laissé s'approcher quatre régiments bulgares, parmi lesquels les fusiliers de la garde royale et le régiment de Philippopoli, les écrasa sous un feu de salve meurtrier suivi de l'action intense de nos canons de 75; une charge des chasseurs d'Afrique acheva la déroute de l'ennemi. Les troupes françaises occupèrent alors Demir-Kapou (26 octobre) et s'avancèrent jusqu'à Krivolak, où une attaque des Bulgares fut repoussée. Les Anglais, de leur côté, étaient arrivés à Guevgueli et à Doiran (3 novembre). Ces premières opérations avaient permis aux Alliés de s'assurer des stations du chemin de fer de la frontière grecque à Krivolak et d'une partie des massifs montagneux qui bordent la rive gauche du Vardar, depuis le lac de Doiran jusque vers Istip.

ESSAI DE JONCTION DES ALLIÉS AVEC LES SERBES

BATAILLE DE LA CERNA (12-15 novembre)

Vers le début de novembre, la situation semblait favorable aux Alliés. Les troupes françaises se trouvaient à Krivolak et, de concert avec la cavalerie anglaise envoyée vers la Cerna, tentaient d'établir le contact avec les contingents serbes qui tenaient le massif de Babouna et le défilé d'Isvor.

Après l'occupation de Gradsko et de Cicevo par les Alliés une violente bataille se livra sur les bords de la Cerna. Les Bulgares, ayant reçu des renforts, dirigèrent le 12 novembre une très vive attaque sur Cicevo, Krusevica et Gradsko. Repoussés, ils renouvelèrent leurs efforts le 13 et le 14, se glissant habilement dans les ravins pour arriver à proximité de nos positions, sur lesquelles ils lancèrent des vagues d'assaut qui furent décimées par le feu de nos mitrailleuses et par des charges à la baïonnette. Le 15 novembre, les Bulgares se repliaient derrière les hauteurs, ayant perdu environ 4.000 hommes.

DÉFAITES DES SERBES A BABOUNA (14 novembre) ET A MONASTIR (20-21 novembre)

Mais à ce moment même les Bulgares dirigeaient contre les Serbes une vigoureuse offensive et les obligeaient à reculer en les séparant des Alliés. Partis de Vélès, ils attaquèrent par l'est le défilé d'Isvor, que deux régiments serbes, avec quelques pièces de canon, défendirent pendant toute la journée du 14 novembre. Les Alliés, attaqués de leur côté, n'avaient pas des effectifs suffisants pour entreprendre une offensive au delà de la Cerna et, d'autre part, deux colonnes bulgares, venues d'Uskub, se dirigèrent l'une sur Kruchevo, qui fut occupé, l'autre sur le massif de Babouna. Menacés d'être tournés, les Serbes évacuèrent Prilep (19 novembre). Dès lors, pendant la fin de novembre, les Bulgares prononcèrent leur marche sur Monastir, afin de séparer les colonnes serbes du Nord des groupes serbes du Sud et de tourner l'aile gauche des Alliés. Quelques combats livrés autour de Monastir ne purent empêcher les Bulgares d'occuper la ville (7 décembre). Ce fut le dernier épisode de la résistance des Serbes : une partie de leurs contingents se retira par Ochrida vers l'Albanie; quelques autres, peu nombreux, parvinrent à rejoindre les Alliés.

ATTITUDE ÉQUIVOQUE DE LA GRÈCE

Deux causes principales avaient contribué à paralyser l'action des Alliés et à favoriser le refoulement des Serbes : l'arrivée trop lente des renforts franco-anglais à Salonique et l'attitude ambiguë et parfois dangereusement menaçante du Gouvernement grec.

Sollicitée à la fois par l'Allemagne et par les Alliés, la Grèce, qui avait mobilisé ses forces, se trouvait dans une situation difficile : le premier ministre Venizelos voulait exécuter le traité d'alliance conclu avec la Serbie et intervenir aux côtés de la France et de l'Angleterre; le roi Constantin, au contraire, gagné à la cause allemande, se refusait à toute intervention et, imposant sa politique personnelle, entendait maintenir la Grèce dans l'état de neutralité armée. Ces divergences de vues amenèrent la démission de Venizelos (5 octobre).

Le ministère Zaïmis qui lui succéda appliqua la politique du souverain et fit déclarer par Athos Romanos, représentant de la Grèce à Paris, que le Gouvernement garderait « une neutralité armée s'adaptant aux événements »; tout en affirmant ses sentiments amicaux à l'égard de la Qua-

druple Entente, il abandonna les Serbes et, pour ménager l'Allemagne, il s'attacha à créer des difficultés constantes aux Alliés. Cette attitude équivoque ne fut pas approuvée par la Chambre qui, favorable à la politique nationale de Venizelos, renversa, à la suite d'un débat sur la politique extérieure, le ministère Zaïmis (4 novembre).

Skouloudis le reconstitua avec des éléments presque identiques et pratiqua les mêmes tergiversations; en même temps que le ministre de Grèce à Paris répétait que la France pouvait croire à l'amitié traditionnelle de la Grèce, le roi Constantin prononçait la dissolution de la Chambre. C'est alors que le ministre d'Etat français Denys Cochin et le ministre de la Guerre anglais lord Kitchener, envoyés en mission à Salonique puis à Athènes, furent chargés d'approfondir sur place la sincérité plus ou moins grande du Gouvernement grec; pour appuyer leurs démarches, les Alliés interrompirent jusqu'à l'apaisement de leurs doutes les facilités économiques et commerciales accordées jusque-là à la Grèce : les embarquements de charbon et de marchandises à destination des ports grecs furent arrêtés; en peu de temps la Grèce pouvait être affamée.

Ces mesures produisirent un revirement soudain (21 novembre); Skouloudis se montra disposé à satisfaire à toutes les demandes des Alliés et à leur laisser pleine liberté d'action sur le territoire hellénique, pourvu qu'on n'exigeât pas la participation de la Grèce à la guerre. Alors les négociations reprirent : dans une série de notes, la Quadruple Entente demanda la confirmation des assurances déjà données, indiqua les mesures que l'état-major allié jugeait nécessaires pour assurer la sécurité des troupes et la liberté de leurs mouvements, et en réclama l'exécution immédiate. Skouloudis, tout en multipliant les promesses, chercha à en éluder quelques-unes et à gagner du temps; Constantin donna sa parole de roi que jamais ses troupes n'attaqueraient les Français et leurs Alliés; des facilités furent accordées pour leur action militaire et navale, et les chemins de fer de Macédoine leur furent remis. Enfin, le colonel grec Pallis fut envoyé à Salonique (6 décembre) pour arrêter, d'accord avec les généraux des Alliés, les dispositions indispensables aux mouvements de nos troupes dans le secteur de leurs opérations et pour assurer la réduction des forces grecques qui devaient continuer à tenir garnison dans la ville. Alors les Alliés, ayant obtenu satisfaction, levèrent la contrainte qu'ils avaient imposée à la Grèce : les expé-

ditions de marchandises vers les ports grecs furent autorisées et les vaisseaux grecs retenus dans les ports alliés furent relâchés. La mission accomplie par le général de Castelnau (20-30 décembre) mit fin à tous les incidents. Il reçut du roi Constantin de nouvelles assurances amicales, rendit visite à Salonique au général Sarrail et aux généraux anglais, et put affirmer à son retour que le camp retranché établi par les Alliés était désormais inexpugnable.

PROGRÈS DES AUSTRO-ALLEMANDS EN MACÉDOINE

Pendant que les Alliés, en employant « la manière forte », triomphaient de la mauvaise foi du Gouvernement grec, les Austro-Allemands, continuant l'invasion de la Serbie, avaient fait des progrès menaçants.

Les Bulgares, ayant accompli leur jonction avec les Allemands, avaient atteint Prichtina et le Gouvernement serbe avait dû être transféré à Scutari d'Albanie. Les Autrichiens, de leur côté, appuyés par les Allemands, avaient occupé Kraliévo qui, placé au confluent de la Morava et de l'Ibar, commande toute la région, puis Rachka-sur-l'Ibar (18 novembre) et, enfin, Novi-Bazar (22 novembre).

C'est en vain que les Serbes avaient tenté un retour offensif vigoureux vers Leskowatz (20 novembre), rejetant des montagnes dans la vallée les forces ennemies; ils durent abandonner cette position sous la menace de voir leur retraite coupée. A Novo-Varosh, près de la frontière monténégrine, une colonne serbe résista cinq jours (17-22 novembre) et ne recula que devant les renforts reçus par le général Kœwess.

Du moins les Serbes montrèrent une fois de plus leur fidélité à l'égard des Alliés en refusant les propositions de paix séparée que le maréchal Mackensen, venu à Sofia pour inspecter les troupes bulgares, adressa au prince Alexandre de Serbie, à Prisrend. L'armée serbe, dispersée mais non découragée, se retira vers les ports de l'Adriatique.

RETRAITE DES SERBES

Vers la fin de novembre, les armées serbes, sous la pression des Autrichiens de Kœwess, des Allemands de Gallwitz et des diverses armées bulgares, étaient partout refoulées et chassées du territoire national; leur jonction avec les Alliés n'avait pu s'accomplir et la Grèce qui, avec un égoïsme aussi cou-

pable qu'impolitique, avait répudié le traité d'alliance de 1913, assistait impassible à l'écrasement de la Serbie.

Les colonnes serbes du Nord se retirèrent par Ipek, Diakova vers Scutari, d'où elles gagnèrent le port de Saint-Jean-de-Médua; à Scutari arriva bientôt le roi Pierre qui, dans cette pénible retraite, avait dû parfois cheminer sur un chariot traîné par des bœufs; il s'embarqua à Valona; le 2 janvier 1916, il était à Salonique et le Gouvernement français, voulant honorer en sa personne la courageuse résistance de ses soldats, lui décerna la Croix de guerre, ainsi qu'au prince Alexandre; ce dernier, après un court séjour à Podgoritza, se rendit à Corfou, où il fut reçu par tous les ministres serbes, par les représentants des pays alliés, par toutes les autorités civiles et militaires; de là, il partit pour la France et l'Angleterre, où les Gouvernements le traitèrent en souverain, tandis que la population lui prodiguait l'accueil réservé aux héros. Le Gouvernement serbe, représenté par M. Pachitch, par les ministres et les hauts fonctionnaires, se transporta sucessivement de Scutari à Corfou et de Corfou à Brindisi (17 janvier 1916).

Les troupes serbes du Centre, qui résistèrent dans le défilé de Katchanik jusqu'au moment où elles furent menacées au nord par l'avance autrichienne, à l'est et au sud par les progrès des Bulgares, se replièrent vers Prisrend et, par la vallée du Drin, vers Durazzo.

Enfin, les contingents serbes du Sud, obligés d'abandonner Monastir, gagnèrent Ochrida, El Bassan et de là soit Durazzo, soit Valona. Durazzo fut bombardé par une escadre autrichienne (30 décembre) qui s'enfuit à l'approche des flottes française et italienne, mais non sans avoir réussi à couler le sous-marin français *Monge*.

Ce que fut cette retraite des Serbes, l'histoire le retracera un jour; ceux qui y prirent part, notamment les membres de la mission sanitaire française, jadis envoyée en Serbie, ont été unanimes à déplorer les souffrances et à célébrer l'héroïsme de ce vaillant petit peuple.

Sous la menace constante des ennemis, dont quelques colonnes volantes essayaient de contenir les attaques, à travers des montagnes abruptes, des défilés peu accessibles, dans un pays dépourvu de voies de communication, où les routes n'étaient la plupart du temps que des sentiers muletiers, les Serbes, en longues files, se dirigeaient vers l'ouest, au milieu des neiges, de la boue, des marais et par une température souvent glaciale. La marche était rendue plus

pénible et plus lente par l'exode des habitants qui fuyaient devant les envahisseurs, par le transport des blessés, des malades et même des prisonniers autrichiens que l'on traînait avec les colonnes. L'artillerie lourde et les pièces de campagne furent peu à peu abandonnées, après avoir été rendues inutilisables : les munitions étaient rares depuis la perte de l'arsenal de Kragojewatz; les vêtements et les vivres plus rares encore, car les populations albanaises étaient clairsemées, pauvres et parfois même hostiles. Les vallées, les ravins, les sentiers étaient encombrés de fuyards, chez lesquels régnait le sombre désespoir de la défaite.

Beaucoup de Serbes périrent et il est étonnant qu'il n'en ait pas péri davantage. Les survivants supportèrent de terribles souffrances jusqu'au moment où il fut possible de les aider et de les ravitailler. La France, d'accord avec ses Alliés, secondée par l'Italie, ne désespéra pas et entreprit la tâche difficile de recueillir, de sauver et de reconstituer les débris de l'armée serbe.

Les difficultés étaient immenses : les Autrichiens, maîtres de Mitrovitza et de Novi-Bazar, commençaient à envahir le Montenegro; les Allemands avaient fait leur jonction avec les Bulgares et ces derniers, après avoir occupé Prilep et Monastir, s'avançaient rapidement vers l'ouest. Si les Italiens occupaient Valona, les ports de Saint-Jean-de-Médua et de Durazzo, par où pouvait se faire l'évacuation, n'étaient que de mauvaises rades que pouvaient facilement attaquer les sous-marins et torpilleurs autrichiens réfugiés à Cattaro; enfin, il fallait ravitailler et nourrir, non seulement les débris de l'armée serbe, mais encore une partie de la population qui avait suivi l'armée dans sa retraite : les Alliés parvinrent à triompher de toutes ces difficultés.

RAVITAILLEMENT ET RECONSTITUTION DE L'ARMÉE SERBE (décembre 1915 et janvier 1916)

En ouvrant, vers la fin de décembre, la session du Sobranié, le roi Ferdinand de Bulgarie prononça un long et prétentieux discours dans lequel, palliant sa propre trahison à l'égard de la Russie, il exaltait sans mesure les succès remportés par lui-même et par ses complices sur les Serbes : après avoir rappelé l'inanité de ses efforts « pour faire restituer pacifiquement « par la Serbie les territoires qu'elle avait traîtreuse- « ment ravis », c'est-à-dire la Macédoine, il félicitait les braves armées bulgares « d'avoir, en combattant côte à côte

« avec les troupes valeureuses et couvertes de gloire de « l'Allemagne et de l'Autriche, défait complètement en « moins de deux mois l'ennemi perfide et chassé de son « territoire les troupes que deux grandes puissances, l'An- « gleterre et la France, avaient envoyées pour les soutenir « et pour consolider la tyrannie serbe sur la nation bul- « gare martyrisée. Tous nos ennemis, ajoutait-il, ont été « chassés de Macédoine; maintenant pas un soldat ennemi « ne foule la terre chère à nos héros ».

En tenant ce langage orgueilleux, il ne se doutait pas qu'à ce moment même les Alliés installaient à Salonique un camp retranché inexpugnable et qu'ils parvenaient à reconstituer l'armée serbe considérée par lui comme dispersée et détruite.

La France s'occupa d'abord de la ravitailler : un premier débarquement de vivres eut lieu à Durazzo (12 décembre); d'autres convois furent successivement envoyés dans ce port ainsi qu'à Saint-Jean-de-Médua. Le mauvais temps gêna parfois le débarquement, mais le grand danger provint de l'escadre autrichienne qui, sortant de Cattaro, essaya d'arrêter et de détruire les transports. Elle parvint, le 4 décembre, à couler deux vapeurs alliés et plusieurs voiliers chargés de vivres; elle bombarda à plusieurs reprises Saint-Jean-de-Médua et Durazzo; devant ce dernier port se livra même un combat naval (30 décembre), dans lequel deux destroyers autrichiens, le *Lika* et le *Triglaw*, et un hydravion furent détruits.

Le ravitaillement des Serbes fut, il est vrai, facilité par le débarquement à Valona, à Durazzo et à Santi-Quaranta de troupes italiennes; en outre, la flotte italienne, secondée par vingt-quatre contre-torpilleurs ou torpilleurs français, protégea le passage des convois.

La France envoya à Brindisi 17.000 tonnes de farine destinée aux Serbes et une commission internationale installée à Rome organisa la distribution des secours. Grâce à ces mesures, à la fin de janvier 1916, on avait réussi à sauver et à ravitailler plus de 120.000 hommes dont se composait encore l'armée serbe; et, au moment même où elle renaissait, à Paris, dans une séance solennelle tenue à la Sorbonne en présence du président de la République, des présidents du Sénat et de la Chambre des députés, les divers orateurs qui avaient organisé cette manifestation purent promettre au représentant de la Serbie qui assistait à la réunion une réparation finale pleine et entière pour les

dommages que les ennemis avaient causés à son pays (27 janvier 1916).

Mais l'invasion du Montenegro par les Autrichiens et de l'Albanie par les Bulgares ne permettait pas de prolonger outre mesure le séjour des Serbes sur le littoral : il fallait les transporter en un point où il fut possible en toute sécurité, après leur avoir accordé le repos nécessaire, de les équiper et de les armer en vue d'une nouvelle campagne. Ce fut l'œuvre difficile dont la France confia l'exécution au général de Mondésir. Comme points d'évacuation on proposa Salonique, la Corse et la Tunisie. Un premier contingent de 6.000 hommes, choisi parmi ceux qui avaient le plus souffert, fut envoyé à Bizerte. Pour recevoir les autres, les Alliés firent choix de Corfou qui, par son voisinage du littoral et par son climat, présentait les conditions les plus favorables, et, afin d'éviter de nouvelles lenteurs dans les négociations avec le Gouvernement grec, ils se bornèrent à lui notifier leur décision.

Les conditions d'embarquement des Serbes furent fixées par un accord entre la France et le Gouvernement italien (8 janvier 1916). Dans la nuit du 11 au 12 janvier, un bataillon de chasseurs alpins français débarquait à Corfou pour préparer l'installation des soldats serbes. On commença par arrêter le chef de l'espionnage allemand et tous ses agents dans l'île; puis on procéda avec rapidité à la construction des baraquements. Le 15 janvier, le premier contingent serbe était amené à Corfou. L'évacuation se poursuivit alors sans relâche, à raison de 2.000 à 3.000 hommes par jour au début et plus tard de 10 à 12.000. Dans leur retraite jusqu'à la côte d'Albanie, les Serbes avaient eu à parcourir en moyenne 240 kilomètres, dont 40 seulement sur une route carrossable.

C'est ainsi que, grâce à l'initiative de la France et à l'appui de l'Italie fut sauvée l'armée serbe qui, entièrement réorganisée, équipée et armée à nouveau, se trouva bientôt prête pour de nouvelles luttes de concert avec les armées des Alliés.

RETRAITE DES ALLIÉS (décembre 1915)

Les Alliés, malgré leur avance jusqu'à Krivolak et jusqu'à la Cerna, n'avaient réussi ni à dégager les Serbes ni à les rejoindre. Leur présence au nord de la frontière grecque n'était donc plus nécessaire; bien mieux, leur situation en flèche le long du Vardar présentait de sérieux dangers, car les

Bulgares, libérés par le refoulement des Serbes vers l'ouest avaient déjà prononcé des attaques sur la Cerna, au défilé de Demir-Kapou, et ils concentraient des troupes à Stroumitza, menaçant ainsi de tourner l'aile droite de l'armée franco-anglaise.

Les généraux alliés décidèrent donc de ramener leurs troupes vers Salonique, en détruisant tous les ouvrages d'art pour retarder la marche des Bulgares, mais en défendant le terrain au cas où ils seraient attaqués. Cette retraite, qui avait pour but de rejoindre la base d'opérations en tenant tête à l'offensive de l'ennemi, dura douze jours; elle fut habilement conduite et, quoique non exempte d'incidents, elle s'accomplit avec ordre et méthode, et par échelons.

On commença par évacuer les positions avancées sur la Cerna et à Krivolak, puis, en faisant sauter au fur et à mesure les ponts et les tunnels, les troupes se replièrent sur Demir-Kapou et sur Grodek. Là, les difficultés commencèrent : il fallut, tout en livrant de violents combats aux Bulgares (8 et 9 décembre), évacuer par le chemin de fer tout le matériel qui avait été accumulé pour établir une tête de pont fortifiée. Le 9 décembre, les gros canons se trouvaient en sûreté à l'arrière et la retraite continua.

Le 11, les Alliés occupaient une ligne qui s'étendait du village de Snokvica à l'ouest du Vardar jusqu'au lac de Doiran, en passant par Cernica et Cinarli. Les Bulgares, se glissant à travers les collines qui dominent la rive droite du Vardar, apparurent à Negorci, à 8 kilomètres au sud de Snokvica et parvinrent à lancer des obus sur Guevgeli que les troupes françaises devaient atteindre après un nouveau repli. Le général Sarrail disposa un cordon de troupes face à l'ouest pour contenir les Bulgares et, avec une grande habileté, dans la nuit du 11 au 12 décembre, il ramena en arrière l'ensemble de sa ligne. C'est ainsi que l'on atteignit Guevgeli, qui était devenu un centre important de ravitaillement : les blessés, les approvisionnements et le matériel qui s'y trouvaient furent évacués par le chemin de fer, et les troupes, tout en combattant au milieu des neiges, arrivèrent à la frontière grecque.

Les Anglais, de leur côté, s'étaient repliés de Valandovo sur Kilindir et, pendant ce mouvement, durent livrer a Doiran un dur combat (11 décembre). Les Bulgares attaquèrent en masses profondes et parvinrent, grâce à un épais brouillard, à se glisser entre deux échelons. La ténacité d'une brigade irlandaise les empêcha de percer les

lignes anglaises et de compromettre la retraite. Les Anglais réussirent à se dégager, mais ils perdirent 1.500 hommes et plusieurs canons.

Le 14 décembre, la retraite était terminée : tous les contingents alliés étaient rassemblés au sud de la frontière grecque qu'aucune troupe bulgare n'osa, pour le moment, franchir à leur suite.

ORGANISATION DU CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE

Mais il fallait assurer pour le présent et surtout en prévision d'attaques futures possibles, la sécurité des troupes alliées qui venaient d'accomplir avec succès cette retraite volontaire et stratégique. C'est pourquoi, lorsqu'après bien des hésitations et des discussions, les Gouvernements alliés eurent pris la décision de conserver cette importante base d'opérations, on procéda à l'établissement d'un vaste et solide camp retranché. Le général Sarrail dut faire face à la fois aux difficultés matérielles que présentait sa construction et aux difficultés diplomatiques provenant de l'attitude toujours insidieuse de la Grèce. Il poussa la patience jusqu'aux dernières limites, laissant formuler sans y prendre garde une protestation par le général commandant le corps d'armée de Salonique (15 décembre); mais quand des avions allemands eurent jeté des bombes sur la ville, il répondit à cet acte de guerre en faisant arrêter les consuls d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, qui furent conduits à bord d'un vaisseau de guerre. Les perquisitions rapidement accomplies justifièrent ces mesures : au consulat d'Autriche, on découvrit un véritable arsenal; enfin, comme réplique à une nouvelle protestation de la Grèce inspirée par l'Allemagne, il débarassa la ville et la région d'une partie des espions qui pullulaient.

L'installation du camp retranché fut vivement menée : le 10 décembre, le terrain était exploré, les emplacements choisis et, dès le lendemain, les travaux commençaient. Ils furent confiés d'abord aux détachements du génie qui, aussitôt la retraite terminée, furent sans retard transportés par le chemin de fer, puis à des marins fournis par la flotte, à deux bataillons serbes récemment formés, enfin à des milliers d'ouvriers grecs qui furent enrôlés. On établit ainsi de vastes réseaux de fils de fer; on creusa plusieurs lignes de tranchées et on créa un camp d'aviation, où furent abritées les escadrilles qui allaient bientôt procéder au bombardement fréquent des campements bulgares.

Les travaux étaient en pleine activité lorsque le général de Castelnau, envoyé en mission (20 décembre), vint visiter les défenses; il exprima sa profonde satisfaction au sujet de l'œuvre accomplie.

Plus tard, les positions furent élargies par l'établissement de nouvelles défenses sur les points situés au delà du Vardar, notamment à Yenidje-Vardar et à Verria (février 1916). Florina fut aussi occupée pour empêcher le débordement de l'aile gauche des Alliés par des corps ennemis venus de Monastir.

La belle retraite accomplie par les troupes alliées et l'organisation du camp retranché valurent au général Sarrail le titre de grand-croix de la Légion d'honneur, au général Bailloud la médaille militaire et au général Bryan Mahon, qui commandait les forces britanniques, la décoration de grand-officier de la Légion d'honneur. Enfin, pour assurer l'unité complète de direction, le général Sarrail fut nommé commandant en chef de toutes les troupes alliées à Salonique (16 janvier 1916).

Le port que les puissances de l'Entente avaient choisi comme base d'opérations dans les Balkans et dans la Méditerranée orientale n'était certainement pas aménagé en vue du rôle qu'on voulait lui faire remplir : ses quais, peu étendus, n'étaient point pourvus de l'outillage moderne nécessaire pour des chargements et des déchargements rapides; mais il était situé au fond d'un golfe accessible aux navires de guerre et précédé d'un goulet ayant à peine 15 kilomètres d'ouverture, par conséquent facile à commander au moyen de pièces de gros calibre.

Trois voies ferrées, partant de la ville, conduisaient vers Monastir, vers Uskub, Nisch et Belgrade, par la vallée du Vardar, vers Constantinople et Andrinople par Doiran. En mai 1916 fut inaugurée une quatrième ligne qui la mit en communication directe avec Athènes.

Du côté de la terre, Salonique, placée un peu à l'est du delta du Vardar, au fond d'une sorte de cuvette, était dominée du côté du nord par une série de collines ou de montagnes qui, formant ceinture autour de la ville, se prêtaient facilement à l'établissement de solides défenses. Au nord-est, les lacs Langaza et Béchik, marquant la fin de la presqu'île de Chalcidique, constituaient une ligne de protection naturelle qui pouvait être aisément renforcée. A l'ouest, enfin, le delta du Vardar, coupé de marais et entouré d'une

plaine d'alluvions, s'étendait jusqu'à 25 kilomètres du bord de la mer.

Les Alliés englobèrent dans le camp retranché toute la presqu'île de Chalcidique, dont le terrain pouvait être utilisé comme place d'armes et dont les nombreuses découpures du littoral constituaient des points favorables de débarquement. Plus tard, des troupes anglaises furent envoyées à Orfano pour protéger le camp retranché de Salonique contre un mouvement tournant éventuel des Bulgares du côté de l'est (janvier 1916). Enfin, les Alliés, alléguant les nécessités de la défense, firent sauter plusieurs ponts, notamment celui de Demir-Hissar, sur la Strouma, afin d'empêcher l'envoi d'artillerie lourde de Sofia et de Dede-Agatch vers la Macédoine.

Ainsi, l'établissement du camp retranché de Salonique, appuyé au Vardar, aux collines dominant la plaine vers le nord, à la Chalcidique et au golfe d'Orfano, protégé par des troupes nombreuses, par une puissante artillerie et par une flotte de guerre redoutable, fortifia la situation des Alliés dans la Méditerranée orientale et constitua une menace permanente contre les entreprises des Allemands et des Bulgares. Ce fut, en même temps, une des causes qui amenèrent la faillite des visées ambitieuses de l'Allemagne sur l'Orient.

INVASION DU MONTÉNÉGRO PAR LES AUTRICHIENS

La disparition momentanée de la Serbie comme Etat politique eut une autre conséquence non moins douloureuse pour les Alliés : ce fut l'occupation totale du Montenegro par les forces autrichiennes, qui débordèrent en Albanie jusqu'au littoral de l'Adriatique.

Malgré sa faible étendue et l'infériorité de ses effectifs militaires qui ne dépassaient guère 30.000 hommes, le petit royaume de Montenegro, se solidarisant avec la Serbie, n'avait pas hésité à déclarer, dès le début, la guerre à l'Autriche (7 août 1914) et, par une offensive vigoureuse, il avait durant un an et demi vaillamment soutenu la lutte contre sa puissante voisine.

Les Monténégrins attaquèrent audacieusement sur toutes leurs frontières. En août 1914, leurs batteries, installées sur le mont Lovcen, essayèrent, en même temps que la flotte anglo-française, de détruire la flotte autrichienne réfugiée à Cattaro; mais, malgré le démantèlement des forts qui protégeaient l'entrée du golfe, ni les canons monténégrins ni même l'artillerie lourde de la flotte alliée ne purent, faute

d'une portée suffisante, atteindre les navires autrichiens cachés dans les anfractuosités de la rade. Aussi un violent duel d'artillerie se poursuivit-il par intermittence entre les défenses de Cattaro et les batteries monténégrines du mont Lovcen; mais jusqu'à la fin de 1915, toutes les attaques autrichiennes demeurèrent infructueuses.

En Bosnie, une colonne monténégrine, sous le général Vukowitch, opéra de concert avec les Serbes et s'avança jusqu'à 15 kilomètres de Serajévo. A Kalinowitch (8 octobre 1914), les Autrichiens furent contraints à la retraite; repoussés encore près de Vichegrad, ils ne purent empêcher les Monténégrins d'occuper cette ville (13 décembre). La lutte demeura alors stationnaire pendant de longs mois. Mais quand les Serbes eurent été vaincus et refoulés, les Autrichiens de Kœwess, devenus libres, occupèrent Plevlie, Ipek et Bielopolie (décembre 1915). En vain les Monténégrins, dans un violent retour offensif à Lepenatz, infligèrent à leurs ennemis une perte de 2.000 hommes (25 décembre); à ce moment, leur pays était envahi de toutes parts.

Les Monténégrins avaient aussi, dès le début, pénétré en Herzégovine : après un vif combat à Bilek (septembre 1914), ils occupèrent Gatzko. Plus tard, ils menèrent une offensive vigoureuse sur la ligne Goradzu-Fotcha (26 juillet 1915) et de nombreux combats, dont plusieurs leur furent favorables, furent livrés autour de Grahovo (septembre-novembre 1915).

Dans le Sandjak de Novi-Bazar qu'elle avait envahi (septembre 1914), une colonne monténégrine fit une guerre de partisans jusqu'au moment où la défaite des Serbes l'obligea à se replier devant des forces autrichiennes très supérieures.

Vers le sud, quelques milliers d'Albanais, poussés par l'Autriche, essayèrent de pénétrer dans le Montenegro : ils furent repoussés (4 novembre 1914). Une seconde tentative faite un peu plus tard (juin 1915) fut arrêtée par le combat de Diakovitza. Envahissant alors l'Albanie, les Monténégrins s'emparèrent de Scutari (27 juin), où ils firent une entrée triomphale. Les Autrichiens durent se contenter de bombarder cette ville à trois reprises, au moyen d'aéroplanes (décembre 1915).

Durant cette longue lutte, les ports et villes du Montenegro n'avaient pas été à l'abri des attaques autrichiennes : Antivari, le débouché principal du pays sur la mer, fut bombardé trois fois par des aéroplanes et deux fois par l'esca-

dre autrichienne sortie de Cattaro. Les Monténégrins avaient occupé Saint-Jean-de-Médua (juin 1915); à deux reprises, en décembre, l'escadre autrichienne vint attaquer ce port, détruisit de nombreux voiliers chargés de vivres qui s'y étaient réfugiés et coula même le sous-marin français *Fresnel* (5 décembre). Enfin, le port de Dulcigno reçut à deux reprises, vers la même époque, la visite des aéroplanes autrichiens, qui survolèrent aussi Cettigné (6 décembre), la capitale du royaume.

Lorsque la Serbie eut succombé sous la triple attaque des Allemands de Gallwitz, des Autrichiens de Kœwess et des armées bulgares, l'état-major autrichien, désireux de venger les échecs humiliants subis pendant toute la première partie de la guerre, décida une attaque en force contre le petit Etat de Montenegro qui, grâce à l'altitude de ses plateaux, constituait une citadelle naturelle et une menace sur le flanc de l'armée autrichienne des Balkans.

Dix-sept divisions, a-t-on affirmé, y participèrent : il était difficile au Montenegro de résister à une pareille attaque et, d'ailleurs, son ravitaillement était rendu très précaire par l'action des sous-marins autrichiens qui, répandus dans l'Adriatique, surveillaient les côtes et s'efforçaient de couler les navires transportant des vivres ou des munitions.

Les Monténégrins résistèrent d'abord avec courage et arrêtèrent pendant quelque temps toutes les tentatives autrichiennes. Sur les fronts Nord et Est, des combats eurent lieu à Morkowatz, Goduevo (3 janvier 1916), à Berana-Rozaï et à Touriak (5 janvier). Mais devant des forces écrasantes, les Monténégrins durent se replier : ils évacuèrent Berana, Touriak et leurs positions de la vallée du Lim.

D'autre part, les Autrichiens redoublèrent leurs efforts contre le mont Lovcen, qui domine à la fois la base de Cattaro et Cettigné; grâce à l'action combinée de l'artillerie, de l'infanterie et des troupes de marine, ils réussirent enfin à s'emparer de cette position capitale : sa chute entraîna celle de Cettigné (12 janvier 1916).

A ce moment se produisit un véritable coup de théâtre dont les raisons, à l'époque, demeurèrent obscures : la presse autrichienne annonça brusquement qu'un armistice avait été signé, stipulant la reddition de l'armée monténégrine et impliquant des préliminaires de paix; le roi Nicolas aurait accepté la capitulation sans conditions. Le comte Tisza, à Buda-Pest, le président du Reichstag, à Berlin, annoncèrent ces nouvelles au milieu d'un enthousiasme formidable. A

Berlin on pavoisa, comme pour une grande victoire, et Guillaume II félicita son allié François-Joseph.

Bien que des événements demeurés incertains et inspirés par quelque trahison se soient passés à Cettigné, du 13 au 18 janvier, le consul général du Montenegro à Paris, dans une note communiquée aux journaux, affirma que, si le Roi et le Gouvernement avaient cédé, c'est que l'armée avait épuisé ses dernières munitions. De son côté, le représentant du Montenegro à Rome déclara qu'il n'y avait jamais eu de capitulation ni de négociations antérieures de paix avec l'Autriche-Hongrie. Enfin, une note officielle, émanant du Gouvernement monténégrin annonça l'arrivée du roi Nicolas à Brindisi, tandis que le prince Mirko, avec trois membres du Gouvernement, restait au Montenegro pour y continuer la résistance et, s'il était nécessaire, l'évacuation des troupes qui luttaient encore.

L'attitude du Roi sembla d'ailleurs démentir les affirmations trop optimistes des Autrichiens. De Scutari, où il s'était retiré après l'occupation de Cettigné, il passa à Brindisi, où se trouvaient déjà la famille royale, le président du Conseil des ministres et le corps diplomatique. A Rome, il fut accueilli au passage par son gendre, le roi Victor-Emmanuel, et se rendit en France : reçu officiellement à Lyon par les autorités (24 janvier), il alla bientôt résider à Mérignac, près de Bordeaux.

Au Montenegro, la lutte avait continué : les troupes autrichiennes du général Kœwess, poursuivant leur marche, occupèrent, malgré les efforts des généraux Vukowitch et Martinowitch, Podgoritza et les deux ports monténégrins d'Antivari et de Dulcigno : tout le pays tomba ainsi au pouvoir de l'ennemi.

L'invasion de l'Albanie fut ainsi rendue possible et les Autrichiens s'emparèrent, sans grande résistance, de Scutari (24 janvier); ils occupèrent aussi Saint-Jean-de-Médua et Alessio (1er février).

La Quadruple Entente avait déjà décidé et effectua bientôt le transport à Corfou des corps monténégrins qui subsistaient encore et au commencement de février 1916, les Autrichiens étaient maîtres du Montenegro et des principaux ports de l'Adriatique entre Cattaro et Alessio.

CHAPITRE II

L'INVASION DE LA RUSSIE
LA GUERRE DE TRANCHÉES
(1er Septembre 1915-4 juin 1916)

SITUATION DE LA RUSSIE AU DÉBUT DE SEPTEMBRE 1915

Vers le 1er septembre 1915, la conquête de la Pologne par les Allemands était un fait accompli : l'invasion de la Russie allait commencer. Les forces russes, mal armées et insuffisamment pourvues de canons et de munitions, n'avaient pu résister à la terrible poussée des armées allemandes en Galicie et en Pologne. Une à une, les forteresses polonaises avaient été prises d'assaut par les Allemands ou évacuées par les Russes : l'invasion était donc menaçante.

Elle avait commencé en réalité au début du mois de mai 1915, alors que les troupes du général von Below avaient pénétré en Courlande pour marcher sur Riga et Dwinsk et pour participer au vaste mouvement enveloppant par lequel l'état-major allemand comptait mettre hors de cause les armées russes. Mais si elles furent obligées de céder du terrain et de laisser envahir le territoire national, ces armées réussirent du moins à déjouer le plan allemand : après avoir largement reculé devant les envahisseurs, elles se maintinrent sur la défensive jusqu'au moment où, entièrement réorganisées, aguerries pendant neuf mois par une foule de combats de détails et surtout pourvues d'une nombreuse et puissante artillerie et d'abondantes munitions, grâce à la coopération des Alliés, des Etats-Unis et du Japon, elles furent en mesure de réagir d'une façon irrésistible.

LE TZAR GÉNÉRALISSIME (5 septembre 1915)

La première conséquence des défaites de Galicie et de Pologne fut d'amener un changement radical dans le haut commandement russe et un nouveau groupement des armées.

Par un ordre du jour adressé à ses troupes (5 septembre 1915), le tzar Nicolas II leur faisait connaître « qu'il prenait

« le commandement suprême de toutes les forces armées « de terre et de mer opérant sur le théâtre de la guerre, et « qu'avec une ferme foi dans la clémence de Dieu et une « assurance inébranlable dans la victoire finale, il comptait « remplir le haut devoir de défense à outrance de la patrie.» Le double caractère des pouvoirs du Tzar, à la fois chef politique et religieux de ses sujets donnait à cette prise de commandement une importance toute particulière qui devait fortifier le moral des Russes pour le présent et leur inspirer la confiance dans l'avenir.

Conscient de ses devoirs et de sa responsabilité, Nicolas II ne manqua pas, parfois accompagné du Tzaréwitch, de visiter fréquemment ses troupes sur le front : il parcourait les campements, remerciait les officiers et les soldats de leurs efforts, distribuait des récompenses et faisait partager à ses troupes sa certitude du succès futur.

Le Gouvernement français crut devoir reconnaître cette initiative et cette activité en faisant remettre au Tzar par le général Pau la Croix de guerre qu'il se déclara fier de porter en confraternité d'armes avec les vaillantes armées françaises.

Pour rendre pleine justice à la bravoure et aux talents du généralissime de la veille, le Tzar adressa au grand-duc Nicolas un rescrit élogieux : il lui confia la vice-royauté du Caucase et le commandement de l'armée russe du Caucase à la tête de laquelle le nouveau vice-roi allait accomplir la mémorable campagne d'Arménie.

LE GÉNÉRAL ALEXEIEFF CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

Le Tzar s'adjoignit comme chef d'état-major général le général Alexéieff, qui s'était déjà distingué comme sous-lieutenant dans la guerre des Balkans (1877-78), où il avait été trois fois blessé, et comme général d'infanterie dans la campagne de Mandchourie (1904), où les Japonais eux-mêmes avaient reconnu ses brillantes qualités. Esprit lumineux, travailleur infatigable, le général Alexéieff avait, au début de la guerre de 1914, élaboré le plan de la grande offensive russe en Galicie. Par sa méthode et sa prudence, il semblait appelé à être sur le front oriental le digne collaborateur de son collègue sur le front occidental, le général Joffre.

Deux faits importants inaugurèrent les transformations qui allaient se produire : la pénurie des munitions avait été la principale cause de la retraite des Russes; le 2 septembre,

une conférence pour la production des munitions en Russie ouvrit ses séances sous la présidence du Tzar et bientôt les usines russes, réorganisées et renforcées, allaient travailler avec intensité à réparer les erreurs du passé.

Quelques jours plus tard, une commission d'enquête, réunie à Petrograd (8 septembre), s'occupait de rechercher les abus de toute nature qui avaient pu être commis dans la préparation de la guerre et d'établir les responsabilités encourues.

LES ARMÉES RUSSES

Sur l'immense front qui s'étendait de l'embouchure de la Dwina à la Bukovine, les armées russes, placées sous les ordres immédiats du Tzar, furent réparties en trois groupes : 1° le groupe du nord-ouest, allant de la mer jusqu'à la région des lacs : le commandement en fut confié au général Roussky, très populaire en Russie et dont la conquête de la Galicie en 1914 avait démontré la valeur militaire; il ne fit que consolider sa réputation en arrêtant et en brisant sur la ligne de la Dwina tous les assauts des troupes du maréchal Hindenburg et en leur interdisant toute menace sur Petrograd.

Entre la région des lacs et le Pripet, les forces russes furent placées sous les ordres du général Evert. Jeune encore, organisateur prévoyant et chef de prompte décision, le général Evert assuma la protection d'un secteur où les obstacles provenant des marécages devait rendre la défense plus facile; commandant d'une des armées russes en Galicie, il avait soutenu avec succès contre un ennemi numériquement supérieur, une bataille de dix-huit jours dans la région de Lublin, et, s'exposant au feu comme un simple soldat, il avait acquis une réputation de bravoure qui lui avait valu la croix de Saint-Georges.

Enfin, toutes les armées russes alignées du Pripet à la Bukovine étaient déjà et restèrent placées sous le commandemant du général Ivanow. Connu par son héroïsme dans les batailles de Liao-Yang et de Moukden comme commandant d'un corps sibérien, il avait, dans les manœuvres de la circonscription militaire de Kiew qu'il commandait avant 1914, fait preuve de sérieuses qualités stratégiques. La confiance que le Tzar avait en lui fut pleinement justifiée : sur le front oriental, ce fut son groupe d'armées qui recula le moins et qui reprit le premier l'offensive. Ivanow fut le vainqueur de Tarnopol : aussi, quand il dut abandonner

son commandement, le Tzar reconnut-il ses services en l'appelant à siéger au Conseil de l'Empire.

LES ARMÉES AUSTRO-ALLEMANDES

Dans le même ordre où elles avaient attaqué la Pologne et reconquis la Galicie, les armées austro-allemandes s'avancèrent vers l'est pour pénétrer, par un commun effort, sur le territoire russe. Leur avance, d'abord rapide sur plusieurs points, ne tarda pas à se ralentir à cause de la résistance obstinée des arrière-gardes russes, du caractère du pays sillonné de rivières, de canaux, coupé de marécages et de la rareté des voies de communication, qui rendait difficile le ravitaillement et l'évacuation des blessés.

Les Russes abandonnèrent la ligne Niémen-Boug qu'ils semblaient devoir défendre et, après avoir tenu assez longtemps dans Vilna, firent une retraite habile, mais qui ne fut pas exempte de lourdes pertes.

En face d'eux s'alignèrent peu à peu des forces considérables : au nord-ouest se trouvait le groupe d'armées dépendant du maréchal Hindenburg. Les troupes de von Below avaient pour objectif la grande ville de Riga et la place fortifiée de Dwinsk : elles devaient tenter de franchir la Dwina et de prononcer une menace sur Petrograd; une partie de ces forces fut chargée de coopérer par un mouvement tournant à l'enveloppement de l'armée russe qui s'était attardée dans Vilna.

C'est vers cette dernière ville qu'après la prise de Kowno se dirigea l'armée von Eichorn, suivant à peu près la route qu'avait, en 1812, parcouru Napoléon; la lenteur de sa marche, due à la résistance tenace des Russes, contribua à faire échouer le plan d'encerclement arrêté par l'état-major allemand.

L'armée Scholtz, après avoir occupé Ossowiez, arriva vers Bielostok, passa sur la rive droite du Niémen et remonta le long du fleuve.

L'armée Gallwitz, après s'être emparée de Novo-Georgiewsk, parvint à Bielsk, aborda le Niémen au sud de Grodno et s'engagea dans la région boisée de la Chara inférieure : une partie de ses effectifs, avec le commandant en chef, fut bientôt envoyée contre les Serbes.

C'est également au sud de Bielsk qu'arriva l'armée Woyrsch, après la chute d'Ivangorog; celle de l'archiduc Ferdinand, qui avait coopéré au mouvement enveloppant

dirigé sur Brest-Litowski, franchit le Boug et progressa au nord de cette rivière.

Le prince Léopold de Bavière, à qui avait été réservé l'honneur d'occuper Varsovie, tourna par une marche exceptionnellement rapide Brest-Litowski du côté du nord et s'engagea lentement, en combattant, dans l'épaisse forêt de Bielovieja; il fut bientôt appelé à diriger le groupe d'armées qui occupèrent la partie centrale du front.

Le maréchal Mackensen, devenu maître de Brest-Litowski, atteignait, à la fin d'août 1915, Gorodez et développait ses forces jusqu'au Pripet; il fut ensuite chargé de la direction suprême des opérations militaires destinées à écraser la Serbie.

Le général Linsingen, à qui devait être un peu plus tard dévolu le commandement du groupe des armées austro-allemandes du sud, s'avança entre Brest-Litowski et la route de Kovel à Kobrine, et la cavalerie du général Puhallo occupa Kovel qui, placé au point de séparation de plusieurs voies ferrées, allait devenir un centre important de ravitaillement.

Les autres armées étaient presque exclusivement composées d'Austro-Hongrois : celle de l'archiduc Joseph-Ferdinand s'avança vers le Styr; celle du général Bœhm-Ermoli progressa à l'est de Brody. En même temps, le général Bothmer arriva sur la Strypa moyenne et, à l'extrême droite, l'armée du général Pflanzer, chargée de garder la Bukovine, franchit le Dniester, refoulant devant elle les Russes en retraite.

Pendant de longs mois, la guerre de tranchées, interrompue de loin en loin par quelques actions plus ou moins intenses, va se poursuivre sur toute l'étendue du front oriental, comme elle s'était établie en France; les divers engagements qui se sont produits n'ont été que des détails d'une seule et même bataille engagée depuis la Livonie jusqu'à la Bukovine. Mais il est possible, pour la clarté de l'exposition, de distinguer trois grands secteurs : celui des Provinces Baltiques, celui de Lithuanie, celui de Volhynie-Galicie, ces deux derniers isolés désormais par le redoutable obstacle que constituent les vastes marais de Pinsk.

Le guerre de tranchées, qui s'est poursuivie du 1er septembre 1915 au 4 juin 1916, sur toute l'étendue du front oriental, a donné naissance à une multitude d'engagements locaux dans le détail desquels le cadre de ce précis ne

nous permet pas d'entrer. Les faits les plus saillants ont été la résistance énergique des Russes le long de la Dwina, la retraite de Vilna et l'offensive tentée, du 25 décembre 1915 au 1er février 1916, par le général Ivanow, en Volhynie.

TENTATIVE DES ALLEMANDS CONTRE RIGA ET DWINSK

Maîtres de la Courlande, les Allemands firent des efforts réitérés pour franchir la Dwina et pour s'emparer du grand port de Riga et de la place fortifiée de Dwinsk, toutes leurs tentatives furent arrêtées d'abord par le général Roussky, puis par son successeur le général Kouropatkine.

Pour menacer Riga, les Allemands ne renouvelèrent pas la tentative d'attaque par mer qui avait échoué précédemment d'une façon si piteuse : ils disposèrent des batteries sur le littoral et s'efforcèrent, en franchissant la Dwina, de prendre la ville à revers.

Le 29 août 1915, ils avaient essayé pour la première fois de passer la rivière, dont le courant rapide rendait la traversée difficile : ils échouèrent et ne réussirent pas mieux dans leurs attaques contre Friedrichstadt (1er et 2 septembre). Les Russes, prenant l'offensive, occupèrent la tête de pont de Leunevaden (2 septembre) et, par un vif combat livré dans la nuit du 3 au 4 septembre, refoulèrent l'ennemi assez loin de la rive gauche de la Dwina.

A plusieurs reprises pendant le mois de septembre, les Allemands engagèrent de vives actions pour avancer vers Jacobstadt; leurs efforts furent arrêtés. Leurs batteries, disposées sur le littoral, vers Schlock, furent réduites au silence par le feu des vaisseaux russes (8 octobre) et c'est en vain qu'un peu plus tard ils essayèrent de progresser dans cette région (1er novembre).

Vers le 15 octobre, l'avance des Allemands vers Riga était devenue un moment menaçante; mais c'est en vain qu'ils tentèrent de franchir la Dwina au moyen de bateaux, en amont de Friedrichstadt (31 octobre), puis sur divers autres points (novembre-décembre).

Les combats de Kemmern (2 novembre) et de Berzemunde (10, 11 et 24 novembre) furent pour eux de sérieux échecs : sur ce dernier point, dix contre-attaques allemandes furent repoussées par les troupes lithuaniennes.

Entre temps, le croiseur *Bremen* et un torpilleur allemand avaient été coulés dans la Baltique par des sous-marins anglais (18 décembre).

Des aéroplanes allemands parvinrent à jeter des bombes

dans la région de Riga et un zeppelin survola Port-Baltique; mais les hydravions russes, à leur tour, bombardèrent des navires allemands dans le port de Windau.

Le 21 décembre, le général Roussky, malade, était obligé de quitter son commandement et son successeur, le général Kouropatkine (26 février), continua à assurer victorieusement la défense de la ligne de la Dwina.

Pendant l'hiver et au printemps de 1916, les Allemands renouvelèrent leurs attaques sans réussir à progresser d'une façon sensible. Une tentative pour franchir la Dwina échoua (3 janvier 1916) et un de leurs détachements, qui cherchait à briser la glace de la rivière, fut dispersé par les Russes (30 janvier).

Les Allemands bombardèrent à plusieurs reprises et sans succès Schlock et la tête de pont d'Ikskull. Des combats sans résultat se livrèrent dans la région de Jacobstadt, à Delvineck (21 mars) et à Vargunek (23 et 27 mars). Une offensive tentée à Raggateen, vers Riga, fut arrêtée par les Russes (1er mai); une autre vers la gare de Neu-Selburg, qui avait été préalablement bombardée avec violence, échoua (10 mai).

Un combat plus sérieux se déroula aux abords du village d'Yopukn (13 mai), dans la région de Jacobstadt; après un terrible bombardement, les Allemands attaquèrent en formations massives à quatre reprises; mais les Russes déclanchèrent un feu si meurtrier que les colonnes allemandes furent en peu de temps bouleversées et rejetées : une brigade fut ainsi presque entièrement détruite.

Ne pouvant approcher de Riga, les Allemands envoyèrent des zeppelins et des aéroplanes qui jetèrent des bombes dans la région voisine de la ville et sur les lignes russes, vers Friedrichstadt et Jacobstadt. De leur côté, les avions russes attaquèrent la gare de Mittau et un de leurs aéroplanes géants du type Mourometz jeta des bombes sur les cantonnements allemands au sud de Riga.

En somme, durant ces neuf mois, les Allemands, tout en subissant des pertes assez considérables, n'étaient parvenus à réaliser aucun progrès appréciable et le général Kouropatkine avait pu retenir à Riga une bonne partie des habitants qui avaient songé un moment à évacuer la ville, en leur assurant qu'elle ne courait aucun danger d'être prise.

Les attaques dirigées avec acharnement contre Dwinsk et dans la région qui entoure la ville, ne produisirent pas de meilleurs résultats que l'offensive vers Riga.

Ayant atteint, le 8 septembre 1915, Arbeli, à 50 kilomètres environ à l'ouest de Dwinsk, les Allemands prononcèrent une offensive en plusieurs colonnes contre cette ville : les Russes furent obligés de se replier sur Doussiaty et ne purent même se maintenir sur cette position. Alors se déroulèrent, pendant tout le mois de septembre, de violents combats à la suite desquels l'offensive allemande se trouva presque partout arrêtée.

Au nord-ouest de Dwinsk, la lutte se développa également autour d'Illoukst, où les Allemands étaient parvenus le 17 septembre; après un combat de deux jours (19-20 septembre), ils furent repoussés et plus tard les Russes, reprenant l'offensive, pénétrèrent dans Illoukst (28 novembre).

Une lutte acharnée s'était aussi engagée près de la ville d'Atkhaline (23 septembre), qui fut enlevée par les Russes.

Pendant le mois d'octobre, les attaques allemandes se succédèrent avec des alternatives diverses, mais sans amener une avance importante; à la suite d'un vif engagement (1er octobre), les Russes durent céder un peu de terrain, mais parvinrent à le reconquérir dès le lendemain; ils repoussèrent également plusieurs tentatives d'offensive de l'ennemi, l'une à l'est du lac Swenten (2 octobre), les autres dans le voisinage de Dwinsk (3 et 9 octobre).

Ainsi, malgré cette lutte prolongée, les troupes allemandes n'avaient pu aborder les défenses extérieures de Dwinsk; seule, une escadrille d'aéroplanes avait réussi à survoler la ville et à y jeter des bombes (11 octobre).

Pendant ce temps, les Russes, pour atténuer leur isolement vis-à-vis du reste de l'Europe, terminaient la construction de la voie ferrée rejoignant Petrograd au nouveau port d'Ekaterina, sur l'Océan Glacial, et s'efforçaient de prolonger l'accès du port d'Arkhangel en y installant de puissants bateaux brise-glace.

Si les opérations militaires subirent durant les mois d'hiver un ralentissement inévitable, il n'en fut pas de même de la canonnade et du bombardement qui sévirent avec intensité tout le long du front.

Quelques engagements eurent lieu près d'Illoustk, où, plus tard, les Allemands essayèrent à nouveau, mais sans succès de passer à l'offensive (7 mai 1916).

De leur côté, les Russes occupèrent Garbounovka (11 février) et repoussèrent cinq tentatives successives des Allemands pour le reprendre (avril).

L'aviation fit preuve d'une grande activité : à plusieurs

Front Oriental.

reprises des aéroplanes allemands et des zeppelins jetèrent des bombes dans la région de Dwinsk et sur la ville elle-même; un dirigeable allemand fut même abattu le 27 avril. En outre, des avions russes ou allemands bombardèrent assez fréquemment des gares présentant une importance stratégique. Mais Dwinsk resta inattaquable.

COMBATS DANS LA RÉGION DES LACS

Autour de Dwinsk et principalement vers le sud-est s'étend une région lacustre et couverte en certains points de forêts à travers lesquelles les Allemands tentèrent à plusieurs reprises de développer leur offensive; mais les Russes profitèrent de la configuration du pays et, connaissant les moindres passages entre les lacs, réussirent à l'enrayer.

Les combats les plus violents se livrèrent autour des lacs Swenten, Drisviaty, Narotch et Boghinskoé.

Au 23 septembre, les Allemands avaient pénétré dans la région du lac Swenten. Réagissant alors par divers engagements, dont quelques-uns à la baïonnette, les Russes s'emparèrent de Platonovka (3 novembre) et exercèrent une forte pression sur les lignes ennemies. Cette première série de combats se termina le 11 novembre par l'arrêt complet de l'avance allemande.

Quelques semaines plus tard, les Allemands renouvelèrent leur tentative, mais sans plus de succès (4 décembre); rejetés dans leurs tranchées, ils durent se tenir sur la défensive pendant tout l'hiver.

Au printemps, une nouvelle offensive fut arrêtée (12 avril) et les Russes firent une incursion dans les tranchées ennemies, où beaucoup d'Allemands furent passés à la baïonnette (17 mai).

Des combats acharnés se livrèrent aussi dans la région du lac Drisviaty et entre ce lac et la Dwina (24 septembre-3 octobre 1915). Les Russes, qui tenaient les défilés compris entre les lacs laissèrent les Allemands s'y engager et, se glissant entre leurs colonnes, accomplirent un mouvement débordant. Entourés et obligés d'accepter la lutte dans des conditions défavorables, les Allemands éprouvèrent de fortes pertes : trois compagnies de la Garde furent prises ou dispersées. Les Russes occupèrent Rouzi, Golovitchi, prirent d'assaut Gavrantsi (12 octobre) et brisèrent pendant tout le mois de novembre les attaques désordonnées des Allemands qui restèrent désormais dans leurs tranchées. Le 28 mai 1916, ils essayèrent d'en sortir, mais furent aussitôt arrêtés par

le feu des Russes; ils n'avaient dans cette longue période réussi à réaliser aucun progrès.

Vers le lac Narotch, la lutte commença par des engagements de cavalerie (18 septembre 1915) et quand l'infanterie voulut s'avancer à son tour, elle fut rejetée en désordre au sud du lac (30 septembre).

A la fin de l'hiver, divers indices permirent de supposer que le maréchal Hindenburg préparait une importante offensive sur le front de la Dwina : les Russes le prévinrent et la lutte prit subitement une grande intensité. Les Allemands avaient préludé à une attaque en projetant des gaz asphyxiants (22 mai 1916); les Russes, faisant usage à leur tour de ces même gaz, forcèrent par un vigoureux assaut trois lignes de barrages, occupèrent des tranchées allemandes et les conservèrent malgré de furieuses contre-attaques; ils capturèrent 17 officiers, 1.000 soldats et 12 mitrailleuses.

Un second combat non moins violent s'engagea dans la nuit du 23 au 24 mars, au nord de Vidzy; là encore, la poussée des Russes fut irrésistible. Tenant sous le feu de leurs canons les positions ennemies, ils forcèrent les lignes allemandes dans le secteur de Klipy et refoulèrent toutes les contre-attaques. Le combat continua dans la région du lac Narotch jusqu'au 2 avril; malgré leur résistance acharnée, les Allemands furent chassés d'un bois au sud de Mokritza et échouèrent dans toutes leurs tentatives pour le reconquérir. Ce n'est que le 29 avril que, par une attaque en grande masse, ils parvinrent à reprendre quelques-unes des tranchées perdues.

Enfin, une lutte acharnée s'était déroulée pendant le mois d'octobre 1915 dans la région du lac Boghinskoé. Après l'échec d'une de leurs attaques sur le village de Mourmisky (20 octobre), les Allemands furent délogés de leurs positions à l'ouest du lac et les Russes occupèrent Voymouny par un vif combat (26 octobre). Au printemps, une importante offensive tentée par les Allemands fut complètement repoussée (18 mars 1916).

L'AVANCE ALLEMANDE EN RUSSIE

La prise de Brest-Litowski (25 août) que suivit de près la chute de Grodno (nuit du 1er au 2 septembre) obligea les Russes à céder devant la poussée formidable des Allemands qui, assez rapide au début, ne tarda pas à se ralentir : l'aile gauche se replia à l'est de Kobrin et de Proujany, vers les marais

de Pinsk; le centre abandonna la ligne du Niémen et se retira tout en combattant vers Lida et Minsk; quant à l'aile droite, après avoir laissé une forte garnison dans Vilna, elle battit en retraite dans la direction du nord-est, vers Sventziany. Dans ce mouvement de recul, deux dangers menacèrent les forces principales russes : le mouvement tournant prononcé par von Below au sud-est vers Vilkomir et les attaques de von Eichorn autour de Vilna et le long de la Vilia; aussi les arrière-gardes russes livrèrent-elles de fréquents combats pour retarder l'avance de l'ennemi. A ce moment, les Allemands semblent avoir eu pour objectif, après la prise de Vilna, d'atteindre Minsk et peut-être le Dniéper supérieur, afin de s'établir solidement avant l'hiver sur la ligne formée par ce fleuve et par la Dwina. Les Russes, de leur côté, défendirent énergiquement la contrée traversée par la voie ferrée Vilna-Lida-Baranowitch, qui établissait la liaison entre leurs différentes armées.

Vers le sud, Mackensen aborda la vallée du Pripet; mais déjà les Russes avaient ouvert les écluses et les canaux, provoquant l'inondation de cette région marécageuse et d'accès difficile. A la suite d'un combat livré près de la gare de Molokovitchi (18 septembre), il occupa Pinsk (19 septembre). Mais quelques jours plus tard ses troupes furent attaquées à Loguichin, sur le canal Oginski (23 septembre), par les Russes qui avaient fait volte-face; dans cet engagement, le 41e corps allemand subit des pertes sérieuses et les Russes restèrent maîtres de Loguichin.

Dans la région du Niémen, des combats furent livrés à Vilkovysk (7 septembre), puis sur la Chara, que les Allemands franchirent (18 septembre) et d'où ils se dirigèrent vers Baranowitch; enfin sur la Zelvianka, près de Peski et Zelva, où les attaques allemandes, bien qu'accompagnées d'émissions de gaz asphyxiants, furent arrêtées par les Russes.

A droite du Niemen, les Allemands tentèrent vainement de rompre le front russe à Skidel, à l'est de Grodno (9-11 septembre) et les combats de Lida et d'Orany (17 septembre) ne purent que retarder la marche des Allemands.

Plus au nord, après avoir atteint Sventsiany, ils réussirent à couper la grande ligne Vilna-Dwinsk-Petrograd et disputèrent aux Russes les passages de la Vilia.

PRISE DE VILNA PAR LES ALLEMANDS (20 septembre)

Pour prendre Vilna et couper la retraite à l'armée russe qui s'était attardée dans cette ville, le maréchal Hindenburg avait préparé une manœuvre habile et audacieuse qui, malgré son échec, ne laissa pas de susciter durant quelques jours de sérieuses inquiétudes sur le sort de nos Alliés.

Trois armées allemandes devaient coopérer à un vaste mouvement enveloppant autour de l'armée russe de Vilna et, en se rapprochant graduellement, lui interdire toute retraite vers Minsk. Au nord, von Below, avec une notable partie de ses forces, devait se rabattre vers le sud-est; parvenu à Sventsiany, il se dirigea vers la Haute Vilia dont il voulait forcer les passages pour atteindre et couper la voie ferrée conduisant de Vilna à Minsk par Soly et Molodetchno. A sa gauche, de puissantes masses de cavalerie, comprenant plus de 60.000 hommes, appuyées par de l'artillerie légère et des auto-mitrailleuses, devaient se porter rapidement vers l'est, le long de l'embranchement Sventziany-Glubokoié. Elles dépassèrent ce dernier point et se déployèrent le long de la voie ferrée Molodetchno-Polotsk, constituant par leur avance une grande menace pour les troupes russes qui se trouvaient encore entre la Vilia et le Niémen. Pendant ce temps, l'armée de von Eichorn attaquerait autour de Vilna pour retenir les Russes et attendre l'exécution du mouvement tournant prononcé par von Below. Enfin, l'armée du général Scholz s'avancerait dans la région de Lida et s'efforcerait de se rapprocher des détachements allemands venus du nord.

Devant cette triple menace, les Russes abandonnèrent Vilna, qui fut occupé (20 septembre) par les Allemands; ils n'y trouvèrent que la population indigente; la ville avait été complètement évacuée et les cloches même envoyées à Moscou.

RETRAITE DE L'ARMÉE RUSSE DE VILNA

Alors commença l'exécution du plan du maréchal Hindenburg qui devait, d'après son auteur, aboutir à la capture de l'armée russe entière. Les Allemands avaient supposé qu'après l'évacuation de Vilna les Russes se replieraient vers le sud-est dans la direction de Minsk et qu'ils se trouveraient fatalement enserrés entre les troupes de Scholtz, du côté du sud, et les forces de von Below, du côté du nord. Ils accomplirent, au contraire, leur retraite vers l'est, en faisant face à l'ennemi qui venait de cette direction; proté-

gés par leurs arrière-gardes qui arrêtaient efficacement la poursuite, ils attaquèrent en se repliant et, grâce à cette offensive, rejetèrent au nord de la Vilia les forces allemandes qui avaient essayé de les tourner. C'est ainsi que les Allemands furent bousculés à Lebedevo (21 septembre) et à Smorgony (23 septembre), où la lutte prit une grande intensité. L'armée de Vilna réussit ainsi à échapper à l'enveloppement dont elle était menacée en franchissant l'étroit couloir demeuré libre entre Soly et Biniakoly. Elle n'y parvint pas sans soutenir de violents combats, d'abord autour de Vilna et près de la Vilia, puis surtout à Vileïka (26 septembre). Là, les Russes prirent l'offensive, délogèrent les Allemands à la baïonnette, repoussèrent quatre contre-attaques et finalement s'emparèrent de Vileïka et de Molodetchno; en quelques jours, ils capturèrent 1.000 prisonniers, 13 canons et 33 mitrailleuses.

En même temps, vers le sud, les Allemands, arrêtés par les combats de Gavia, à l'est de Lida, et de Deliatichy, sur le Niemen, étaient obligés de reculer. Un dernier engagement qui dura deux jours (2-4 octobre), eut lieu à Wizniew : une division bavaroise fut décimée et les Allemands durent abandonner des convois de ravitaillement.

L'armée de Vilna était sauvée; le succès de cette retraite, que les critiques militaires ont qualifiée « d'admirable », fut dû en grande partie à ce que les troupes allemandes du nord ne purent forcer en temps utile le passage de la Vilia et rencontrèrent au sud de cette rivière une résistance dont elles ne croyaient pas les Russes capables; de plus, les progrès de l'armée allemande du Sud n'avaient été réalisés qu'avec une extrême lenteur, qui nuisit également à l'exécution du plan.

LA GUERRE DE TRANCHÉES SUR LE FRONT CENTRAL

Lorsque l'armée de Vilna eut réussi, non sans avoir échappé à un terrible danger, à rejoindre le gros des forces russes, les Allemands avancèrent encore pendant quelques jours; mais vers la fin de la première semaine d'octobre, rencontrant partout une réaction énergique des Russes, ils durent s'arrêter, de leur propre aveu, et se maintenir sur la défensive, comme ils avaient été obligés de le faire sur le front de la Dwina. La guerre de tranchées se poursuivit alors, marquée seulement par de fréquentes attaques allemandes qui furent, en général, repoussées et par quelques

tentatives d'offensive des Russes entreprises pour refouler l'ennemi ou lui enlever quelques-unes de ses positions.

Sur le Haut Niémen, des détachements allemands furent décimés à Liboutcha (octobre); les Russes occupèrent quelques tranchées au sud de Smorgony et une attaque allemande vers Tsebroff fut arrêtée (6 décembre).

Près de Baranowitch, les Russes infligèrent un échec assez sérieux aux troupes du prince Léopold de Bavière (7 octobre), les délogeant de leurs positions et faisant plus de 3.500 prisonniers.

Dans la région du Pripet, ils opposèrent une résistance acharnée à l'ennemi qui tentait d'avancer vers le canal Oginski; ils reprirent Komora (12 octobre), au sud-ouest de Pinsk, occupèrent Chrapine, sur le Pripet (14 octobre) et forcèrent les Allemands à reculer; dans une attaque vers Nevel (nuit du 28 novembre), ils firent même deux généraux allemands prisonniers.

Toutefois, un zeppelin parvint à jeter des bombes sur Minsk (nuit du 15 octobre), d'où il fut aussitôt chassé.

Du 7 au 14 novembre, Guillaume II fit une apparition sur le front oriental; il visita Brest-Litowski et se dirigea vers Pinsk, où il passa en revue des troupes allemandes cantonnées dans ce secteur. De son côté, le Tzar avait visité ses armées (7 décembre), accompagné par le tzarevitch Alexis.

Quand l'hiver russe eut amené une interruption relative des opérations, le Tzar se rendit encore à trois reprises (janvier, février et avril 1916) au milieu de ses soldats, à qui, au début de la nouvelle année, il avait envoyé son salut ainsi que ses souhaits de victoire, et il donna pour successeur au général Polivanow, ministre de la Guerre démissionnaire, le général Chouvaieff (mars).

Si la canonnade demeura continue, les incidents furent peu nombreux le long du front central; quelques engagements assez vifs se produisirent vers Vileïka (21 mars), où les Russes enlevèrent des positions garnies de mitrailleuses et dans la région du canal Oginski, près de Somino (28 mars).

Le mois d'avril ramena un peu d'activité : les Allemands tentèrent une série d'offensives vers la Chara (2 avril) vers Smorgony (14 avril) et au nord-est de Baranowitch (26 avril), qui demeurèrent infructueuses. Ils firent avec le même insuccès deux reconnaissances en bateau dans la région de Pinsk. En revanche, des aéroplanes allemands

jetèrent des bombes dans la région de Molodetchno, sur la gare de Baranowitch et sur les cantonnements du général Evert.

En mai, des attaques allemandes dans la région de Smorgony, vers Krevo (9 mai) et vers Soultzkoff (31 mai) furent encore repoussées par les Russes.

VOLHYNIE ET GALICIE : COMBATS DE LOUTSK (septembre 1915)

L'avance des Austro-Allemands au nord et au sud des marais de Pinsk, qui constituent un obstacle redoutable pour tout ennemi cherchant à pénétrer en Russie. eut pour conséquence de séparer presque complètement du front central de Lithuanie le front méridional de Volhynie, Galicie et Bukovine, qui s'établit et se fixa peu à peu depuis le Pripet jusqu'à la frontière roumaine.

Dans leur mouvement de retraite, les Russes abandonnèrent toute la Bukovine; mais leur recul graduel en Volhynie et en Galicie fut accompagné de retours offensifs souvent heureux, qui imprimèrent aux opérations militaires, même pendant l'hiver, une activité assez grande et presque continue. Les Russes, en effet, disputant pied à pied le terrain, résistèrent avec acharnement sur le Styr et la Strypa, et obligèrent les Austro-Allemands à s'établir sur des lignes fortifiées contre lesquelles ils dirigèrent de fréquentes attaques.

Dans la nuit du 1er au 2 septembre 1915, ils évacuèrent résolument Loutsk et continuèrent leur mouvement de repli protégé par de fortes arrière-gardes. Les Allemands progressèrent jusque vers Rovno, où leur marche fut entravée par plusieurs combats (8, 15 et 17 septembre). Mais une réaction ne tarda pas à se produire : après avoir violemment bombardé les positions allemandes au sud de Loutsk pour détourner l'attention de l'ennemi, les Russes prononcèrent une forte attaque dans la direction du nord, mirent les Allemands en fuite par des charges répétées à la baïonnette et reprirent la ville (23 septembre) en faisant plus de 6.000 prisonniers. Cette conquête fut éphémère : les Allemands revinrent en force et trois jours plus tard ils rentraient dans Loutsk (26 septembre).

En même temps, des engagements avaient eu lieu plus au nord, autour de Derajno; ils furent favorables aux Russes qui, dans deux combats (2-3 septembre et 16-18 septembre), prirent d'assaut plusieurs positions ennemies et firent plus de 6.500 prisonniers. Les Autrichiens, de leur côté, éprou-

vèrent des pertes sérieuses près de Brody (10 septembre) et de Doubno (24 septembre).

VICTOIRES DES RUSSES A TARNOPOL (7 septembre) ET SUR LE SERETH (7-12 septembre)

En Galicie, une manœuvre habile permit aux Russes de remporter un nouvel avantage. Le général Ivanow, négligeant l'aile droite autrichienne, dont l'offensive était peu à craindre, et contenant l'aile gauche de l'ennemi, prononça des attaques répétées sur son centre et remporta la victoire de Tarnopol (7 septembre). L'offensive de trois divisions allemandes fut brisée et l'ennemi dut abandonner 8.000 prisonniers et 30 canons, dont 14 pièces d'artillerie lourde. Ce brillant succès, dont le développement fut malheureusement arrêté par la supériorité de l'artillerie lourde allemande, valut au général Ivanow les félicitations du Tzar.

En même temps, les Russes prenaient une vigoureuse offensive sur le Sereth (7-12 septembre). Ils forcèrent au sud de Trembovla les positions des Autrichiens, repoussèrent toutes leurs contre-attaques et après leur avoir enlevé 7.000 prisonniers, 3 pièces de canon et 36 mitrailleuses, les obligèrent à battre en retraite vers la Strypa et le Dniester. Ce fut un coup sensible porté aux armées des généraux Bœhm-Ermoli et Pflanzer, et le communiqué russe annonça bientôt qu'à la date du 1er octobre, 60.000 prisonniers étaient passés par Kiew.

COMBATS SUR LE STYR ET LA STRYPA (oct.-déc. 1915)

Après la reprise de Loutsk par les Allemands, de vifs combats locaux se déroulèrent pendant deux mois le long du Styr et de la Strypa, avec des fluctuations diverses et sans amener aucun changement notable dans la ligne de front.

Dans la région du Styr, la lutte se concentra surtout autour de Rafalovka, de Tchartorysk et de Kolki.

Vers Rafalovka, les Allemands firent d'abord une attaque opiniâtre mais infructueuse (10-11 novembre); plus tard (nuit du 2 au 3 décembre), ils parvinrent à refouler les Russes; mais dans la journée la situation se rétablit et ils furent à leur tour rejetés après avoir éprouvé des pertes sensibles.

Les combats furent plus nombreux et plus violents autour de Tchartorysk. Les Russes prirent d'abord d'assaut le village de Tchernysch et, appuyés par un train blindé, attaquèrent les positions allemandes au nord-est de Klevan,

capturant 1.800 prisonniers (7 octobre). Ils réoccupèrent Tchartorysk (19 novembre), qu'ils avaient dû évacuer pendant vingt-quatre heures, et dans des engagements fréquents s'efforcèrent d'enrayer l'avance des Allemands. Il en fut de même vers Kolki, où toutes les tentatives d'offensive entreprises par les Allemands furent repoussées en octobre et en novembre. Enfin, sur l'Ikwa, les Russes s'emparèrent après un combat corps à corps de Sopanoff (7 octobre) et arrêtèrent un mouvement allemand qui se dessinait vers la tête de pont de Mouravitzy (nuit du 16 au 17 décembre).

Sur la Strypa, ils remportèrent un brillant succès : après un vif combat à l'ouest de Trembovla et la prise de Semikovitze (7 octobre), les troupes du général Ivanow s'emparèrent d'un fort bien organisé près de Haworonka, occupèrent les tranchées ennemies sur un front de 13 kilomètres et refoulèrent les Allemands en désordre (14 octobre). C'est en vain qu'à plusieurs reprises ceux-ci essayèrent de réparer cet échec; toutes leurs tentatives d'offensive dans la région de Tarnopol furent brisées.

OFFENSIVE DU GÉNÉRAL IVANOW (25 décembre 1915-1er février 1916)

Lorsque les Russes, déjà aguerris par ces multiples combats eurent été suffisamment ravitaillés en canons et en munitions, le général Ivanow, désireux de porter l'aile gauche de ses troupes en avant et de diminuer le retrait de son front vers la Bukovine et la Galicie, prononça, en plein hiver (25 décembre 1915-1er février 1916), une attaque vigoureuse sur les positions ennemies, depuis la ligne de chemin de fer Sarny-Kovel jusqu'au delà de Czernowitz. Une seule et même bataille s'engagea sur un front de 300 kilomètres, mais les principales attaques furent concentrées dans des secteurs étroits où l'artillerie russe déversa un ouragan de feu, bientôt suivi de puissants assauts livrés avec d'énormes masses d'infanterie.

Les opérations militaires des Russes se sont particulièrement étendues dans trois secteurs, ceux du Styr, de la Strypa et de la Bukovine.

La lutte commença vers la Strypa, mais ne tarda pas à se développer vers le Styr, puis entre le Styr et le Goryn; en effet, l'armée du général Linsingen, renforcée par les troupes de l'archiduc Joseph, qui se trouvaient au nord du Pripet, tenta une importante diversion pour contenir la droite russe et, si possible, pour la refouler. Les Russes avancèrent le long de deux voies ferrées, celle de Sarny-Kovel

et celle de Rovno-Kovel, menaçant ainsi Kovel, centre de plusieurs lignes de chemins de fer et siège de nombreux dépôts de ravitaillement. Malgré la résistance acharnée des Allemands sur leurs positions avancées, les Russes passèrent sur la rive gauche du Styr et, ayant refoulé une attaque ennemie, s'emparèrent du cimetière de Tchartorysk, puis de la ville elle-même (6 janvier 1016); toutes les tentatives faites par les Austro-Allemands pour la reprendre demeurèrent infructueuses. C'est alors que l'armée de Bothmer fit une série de contre-attaques pour dégager les forces du général Bœhm-Ermoli qui étaient fort malmenées ; elles furent toutes brisées et les Russes parvinrent à repousser l'ennemi sur toute la ligne, depuis Tchartorysk jusqu'aux environs de Tarnopol. La bataille s'étendit à l'est de Loutsk, dans le triangle formé par les places de Loutsk, Rovno et Doubno, et les Russes enlevèrent Olyka, station sur la voie ferrée de Rovno-Kovel.

La première attaque des Russes se produisit dès le 25 décembre sur la Strypa moyenne et inférieure : sous leur poussée énergique, les Austro-Allemands reculèrent et durent évacuer deux lignes de tranchées (4 et 5 janvier 1916). Les Russes prirent Bourkanovo, Boutchatche et chassèrent l'ennemi de la rive gauche de la Strypa; puis, tout le long de la rivière, un intense bombardement succéda aux opérations actives.

En Bukovine, l'offensive fut préparée par l'action d'une puissante artillerie alimentée par d'abondantes munitions; elle fut brusque et violente, mais se heurta à des positions admirablement organisées et qu'il fallait emporter. Les principaux combats se livrèrent entre le Dniester et le Pruth, et au nord-est de Czernowitz. Entre le confluent de la Strypa et celui du Sereth, vers Usciesko (1er janvier 1916), les Autrichiens furent rejetés sur la rive droite du Dniester; l'armée du général Pflanzer battit en retraite entre le Dniester et le Pruth, suivie par les Russes qui forcèrent l'entrée de la Bukovine. La lutte se concentra alors au nord-ouest et au nord-est de Czernowitz, qui fut évacuée par la population civile. Les Russes firent au nord de la ville des progrès menaçants (6, 7, 12 et 21 janvier) et occupèrent à une faible distance d'elle la position de Sabatchoun.

En même temps, les Autrichiens, secourus par les Allemands, tentèrent une diversion vers Bojane (18 janvier), près de la frontière roumaine, mais ils furent battus.

La nouvelle ligne russe établie à travers un pays acci-

denté à environ 15 kilomètres de Czernowitz se dirigea vers l'ouest, le long du Dniester, jusqu'à l'embouchure de la Strypa.

On estime que dans ces divers combats les Austro-Allemands perdirent plus de 100.000 hommes et il fallut amener d'importants renforts prélevés sur les armées allemandes pour contenir l'avance des Russes. Les armées du général Ivanow s'étaient avancées d'environ 30 kilomètres entre la frontière de Bessarabie et Czernowitz, et avaient progressé de près de quinze kilomètres sur le front de la Strypa; en Volhynie, la situation resta stationnaire jusqu'à la grande offensive engagée en juin 1916 par le général Broussilow.

LA GUERRE DE TRANCHÉES SUR LE FRONT MÉRIDIONAL (février-juin 1916)

L'offensive du général Ivanow fut suivie d'un calme relatif qui se prolongea jusqu'au début de juin 1916. C'est durant cette période où Russes et Allemands se maintinrent, en général, sur la défensive que le général Ivanow quitta son commandement. Par un rescrit élogieux où il rappelait ses éminents services, le tzar Nicolas II le nomma membre du Conseil d'Empire et l'attacha à sa personne. Il le remplaça par son digne collaborateur, le général Broussilow, qui allait bientôt, conformément au plan militaire des Alliés, inaugurer brillamment l'offensive générale.

Le Tzar vint inspecter les armées russes du Sud (11-15 avril). Reçu à Kaminiec-Podolsk par le général Broussilow, il visita Khotine, passa en revue des corps de troupes et renouvela aux soldats qui l'acclamèrent sa confiance dans la victoire.

Le long du nouveau front, jalonné par des tranchées qui s'étendaient du Pripet à la Bukovine, il n'y eut guère de février à juin que de menus incidents, notamment des attaques austro-allemandes qui ne réussirent pas à se développer.

Dans la région du Styr, les Allemands attaquèrent vers Kolki (mars et mai), sur l'Ikwa, au nord de Mouravitsy (avril) et au nord-ouest de Tchartorysk : ils furent partout repoussés.

Des offensives ennemies furent arrêtées à Kozloff, sur la Strypa (mars), à l'ouest et au sud-ouest de Tarnopol (avril), où eurent lieu de terribles corps à corps dans les tranchées. Les Russes, réagissant à leur tour, s'emparèrent de la hauteur dite Tombeau de Popowet, des deux villages de Po-

pova et de Moghild (13 avril) et, après avoir dispersé des détachements autrichiens, progressèrent sur la Strypa inférieure (mai).

Entre temps, sur le Dniester, le Tzar avait décoré une sentinelle blessée pendant qu'il passait en revue des troupes à six kilomètres plus au nord.

Des aéroplanes ennemis jetèrent des bombes sur Ivantz et sur Tarnopol (avril); mais les Russes capturèrent un Albatros près de Proskurow, un avion allemand près de Tchartorysk et vers la Strypa moyenne abattirent un ballon captif qui tomba derrière leurs lignes (mai).

En Bukovine, les Autrichiens renouvelèrent vainement leurs attaques entre le Dniester et le Pruth. Un combat d'importance locale se livra à Usciesko (7 et 8 février); les Russes s'emparèrent de ce village et refoulèrent les Autrichiens qui perdirent plus du tiers de leurs effectifs. Enfin, sur le Dniester, les Russes repoussèrent une tentative d'attaque autrichienne vers Michaltche (16 février) et détruisirent les réseaux de fils de fer et les retranchements blindés de l'ennemi. Deux autres engagements moins violents eurent lieu sur le même point (février et mars).

Désormais, le calme régna sur le front de Bukovine.

CHAPITRE III

L'ACTION DE L'ITALIE
L'OFFENSIVE AUTRICHIENNE SUR VICENCE
(Mai 1915-Juin 1916)

UTILITÉ DE L'INTERVENTION DE L'ITALIE

On a vu précédemment (1) les ressources militaires, navales, financières dont pouvait disposer l'Italie et les raisons qui poussèrent le roi Victor-Emmanuel III à se joindre aux Alliés. Cette intervention, lentement préparée et qui pouvait être prévue depuis plusieurs mois, se manifesta d'abord par la dénonciation de la Triple Alliance (4 mai 1915), puis par la déclaration de guerre adressée à l'Autriche (23 mai).

Faite au nom de la solidarité des races latines, elle créa un troisième front, le long duquel l'Autriche dut immobiliser des forces considérables, dont elle aurait eu grand besoin pour arrêter les attaques des Russes. De plus, en même temps qu'elle luttait avec les Alliés pour le triomphe de la justice et du droit, l'Italie allait faire « sa guerre nationale », depuis longtemps désirée par le parti irredentiste et dont le but était de compléter définitivement son unité en lui donnant une frontière régulière vers les Alpes et en lui assurant, avec les pays italiens du Trentin et de l'Istrie, la maîtrise de l'Adriatique.

DIFFICULTÉS POUR L'ITALIE DE LA GUERRE CONTRE L'AUTRICHE

Pendant que se déroulaient les multiples événements de cette lutte nationale, on n'a certainement pas apprécié à leur véritable valeur les difficultés que cette guerre présentait pour les Italiens; certains s'étaient figurés qu'en quelques jours, ou tout au moins en quelques semaines ils entreraient en vainqueurs à Trente, à Goritz et à Trieste, voire même que, renouvelant les exploits de Bona-

(1) Première partie. — Appendice.

parte, en 1797, ils s'avanceraient rapidement sur la route de Vienne.

On sait combien lente, prudente et méthodique fut l'avance italienne; c'est que tout le long de la frontière la guerre fut particulièrement âpre et pénible. Se heurtant à des positions naturellement fortes et depuis longtemps solidement organisées par l'Autriche, les armées italiennes durent escalader des cimes neigeuses ou des sommets rocheux atteignant parfois plus de 3.000 mètres d'altitude, gravir et conquérir les cols, entreprendre, enfin, la guerre de montagne dans laquelle les troupes alpines firent merveille; puis, dans les vallées ou la plaine du Frioul, soutenir la guerre de tranchées avant de détruire une à une les puissantes organisations défensives de l'ennemi.

Pour comprendre les difficultés et apprécier les mérites d'une telle lutte, il est nécessaire d'examiner brièvement la frontière qui, sous l'influence de Bismarck, avait été imposée en 1866 à l'Italie, dans le but de faciliter une offensive autrichienne en cas de guerre et d'affaiblir la position défensive des Italiens. Depuis le mont Blanc jusqu'à la source de l'Adda, l'Italie touchait à la Suisse, dont la neutralité couvrait cette portion de sa frontière; mais au delà du massif du Stelvio, elle était enveloppée jusqu'à la mer Adriatique par les territoires autrichiens. Dans ce vaste secteur, la limite politique avait été fixée d'une façon désavantageuse pour l'Italie. A partir du col du Stelvio, descendant à travers le massif du Tonale jusqu'à la Chiese et laissant à l'Autriche la rive septentrionale du lac de Garde, avec Riva, elle coupait l'Adige au sud d'Ala; puis, suivant, sauf sur quelques points, la crête des Alpes Cadoriques et Carniques jusqu'au delà des sources du Tagliamento, elle courait à l'ouest de l'Isonzo et parallèlement au fleuve jusqu'à la mer.

Le bassin montagneux du Trentin, traversé par l'Adige et ses affluents (Noce, Avisio), était protégé par le redoutable camp retranché de Trente, par les défenses de Rovereto et de Riva, et, quoique peuplé en grande partie d'Italiens, appartenait à l'Autriche, qui détenait ainsi les cols ouvrant à l'ouest l'accès de la plaine lombarde et permettant à l'est d'envahir la plaine vénitienne. Or, la guerre moderne dans un pays de montagnes et de vallées étroites présentait de telles difficultés que l'avance italienne devait être forcément très lente; les rigueurs de l'hiver la retardèrent encore et, au printemps de 1916, l'Autriche, ayant masqué, à l'abri du bastion du Trentin, ses préparatifs militaires, put tenter

sur le plateau des Sette-Communi, une offensive que firent échouer les succès merveilleux des Russes en Bukovine et en Galicie.

Les Italiens se heurtaient à des difficultés non moins considérables le long de la ligne des Alpes Cadoriques et Carniques, à cause du tracé même de la frontière qui, laissant à l'Autriche les hautes vallées de la Brenta (val Sugana) et de quelques autres cours d'eau, permettait à ses troupes de pénétrer librement sur le territoire italien; en outre, des forts et des défenses artificielles gardaient les principaux cols.

Dans le Frioul et la région de Goritz, les efforts incessants des Italiens furent arrêtés pendant plus de quatorze mois. Prévoyant, en effet, de longue date, la tentative qui serait faite pour conquérir Goritz et Trieste, le Gouvernement autrichien avait multiplié les organisations défensives sur les collines qui, du côté de l'est, dominent la vallée de l'Isonzo. Enfin, au sud de Goritz, le plateau du Carso, avec ses étages successifs, se prêtait merveilleusement à la défensive et ne pouvait être gravi et occupé qu'au prix d'attaques vigoureuses et de lourds sacrifices.

A ces obstacles naturels et à ces défenses artificielles, il faut joindre la supériorité incontestable de l'artillerie lourde autrichienne; les Italiens en souffrirent à plusieurs reprises et faillirent même un moment en être victimes, lors de l'offensive de leurs ennemis dans le Trentin.

LE PLAN AUTRICHIEN ET LE PLAN ITALIEN

La disposition de la frontière et l'aspect des régions traversées par elle semblaient donc inviter l'état-major autrichien à prendre l'initiative de l'attaque, et il semble qu'au début il ait songé à profiter de ces avantages. D'après le plan attribué au général Conrad von Hœtzendorff, les Autrichiens paraissent avoir projeté de déboucher dans la plaine vénitienne, par le col du Monte Croce ou de Ploeken, situé près de la position du Freikofel, qui fut au début le théâtre de violents combats. Mais ils perdirent du temps et le général Cadorna, par une rapide offensive, prévint l'ennemi et déjoua ce plan dont l'exécution aurait permis de prendre à revers les armées italiennes qui combattaient le long de l'Isonzo.

La manœuvre qu'aussitôt après la déclaration de guerre le général Cadorna fit accomplir à ses armées a révélé l'ha-

bileté et la prudence qui ont été les traits caractéristiques du généralissime italien. Loin de se borner à la conception étroite qui consistait à délivrer les populations italiennes dépendant de l'Autriche et à occuper les territoires ambitionnés par l'Italie, il visa à la fois plus haut et plus loin. Tandis que les Autrichiens hésitaient dans le choix du point d'attaque, il ordonna une offensive générale sur l'ensemble du front, pour occuper avec des troupes de couverture les positions stratégiques qui commandaient les vallées, les routes et les chemins de fer. Ainsi le danger qui pouvait provenir d'une attaque autrichienne brusquée fut écarté dès le début et s'éloigna de plus en plus. Sur les hauts sommets gravis, occupés ou conquis, les Alpins hissèrent des pièces de canon destinées à battre les positions autrichiennes situées en contre-bas. Ce premier résultat obtenu, les Italiens conservèrent la défensive sur une grande partie du front, tandis que leur activité se développait dans un petit nombre de secteurs. Par une marche lente et prudente, ils essayèrent d'approcher de Rovereto et de Trente. Dans le demi-cercle des Alpes Cadoriques et Carniques, ils esquissèrent une menace contre la gare de Toblach qui alimentait le front de Carnie et par où se faisait en partie le ravitaillement des corps autrichiens concentrés dans le Trentin. Enfin, par leur offensive violente au delà de l'Isonzo, ils menacèrent également les voies ferrées qui, à travers les Alpes, conduisent d'Italie à Vienne, s'efforcèrent de conquérir Goritz en l'entourant et, en abordant le redoutable plateau du Carso, de tourner les défenses de Trieste.

Un plan d'une telle envergure ne pouvait amener, par suite des difficultés à vaincre, qu'une avance lente et graduelle de la part des Italiens; aussi l'on se battit pendant de longs mois sur les mêmes points et autour des mêmes positions. Puis quand l'Allemagne, dans le but de retarder l'offensive générale des Alliés, eut engagé la bataille de Verdun, dont la durée et les fluctuations trompèrent singulièrement ses prévisions, l'Autriche, dans le même but, essaya par un puissant effort contre le plateau des Sette-Communi d'envahir la plaine de Vicence; mais le général Cadorna, utilisant ses nombreuses réserves et secondé par les victoires russes en Bukovine et en Galicie, déclancha à son tour la redoutable offensive qui aboutit à la prise de Goritz et à l'enlèvement des positions autrichiennes sur les premières terrasses du Carso.

LES ARMÉES

Bien que l'Autriche fut obligée de faire face vers le nord aux Russes que, grâce à leur infériorité en artillerie et en munitions, et au concours de plusieurs armées allemandes, elle allait chasser de Galicie et refouler sur leur propre territoire, elle concentra peu à peu le long de la frontière italienne des forces considérables comprenant environ 42 divisions, c'est-à-dire plus de 800.000 hommes. La direction des opérations fut confiée à l'archiduc Eugène, qui établit son quartier général à Laybach; l'armée chargée de défendre le Frioul fut placée sous les ordres du général Borœvic.

Les armées italiennes possédaient sans contestation possible la supériorité du nombre, la mobilisation ayant fourni au moins deux millions de soldats; mais, avec une prudence consommée, le général Cadorna évita d'engager toutes ses forces dès le début. Si le roi Victor-Emmanuel prit le commandement suprême des troupes, ce fut lui qui assuma la haute direction des opérations militaires sur l'ensemble du front. Il engagea sur l'Isonzo environ dix corps d'armée; dix autres furent répartis le long de la frontière. Il lui resta ainsi d'abondantes réserves atteignant un million d'hommes dans lesquelles il put, suivant les circonstances, puiser largement. Dans la région montagneuse des Alpes, la progression italienne se heurta à des obstacles naturels et artificiels considérables; mais dans la plaine vénitienne les voies ferrées multiples qui la sillonnaient devaient faciliter, en cas d'offensive de l'Autriche, un déploiement considérable de forces et leur concentration rapide sur les points les plus menacés.

Il convient, pour la clarté de l'exposition, de passer successivement en revue les opérations militaires qui se sont déroulées simultanément dans le Frioul, en Carnie et dans le Trentin.

I. — L'offensive Italienne.

1° Frioul.

LES PREMIÈRES OPÉRATIONS MILITAIRES (mai-juin 1915)

Pays coupé de vallées et de plaines, propice par conséquent à l'évolution de troupes nombreuses, le Frioul était une des régions où les Italiens pouvaient le plus facilement engager et développer une offensive. En y pénétrant, ils se proposaient d'arracher Goritz à l'Autriche, puis d'aborder

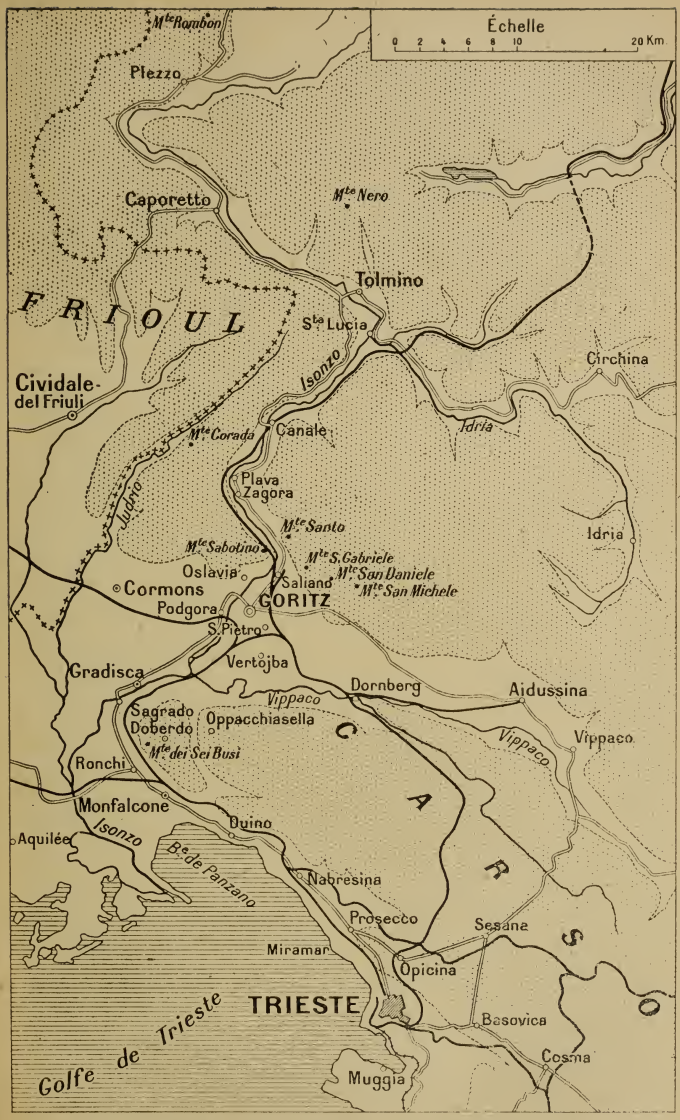
le plateau du Carso sur lequel deux voies devaient s'ouvrir à leur avance, l'une vers Trieste, le port si convoité, l'autre vers le col d'Adelsberg et Laybach, c'est-à-dire le long de la voie ferrée qui conduit à Vienne.

Les forces italiennes se mirent en mouvement dès le 24 mai et, en peu de temps, le général Cadorna parvint à jeter au delà de l'Isonzo, dont le passage se fit de vive force, plusieurs armées qui, passant au nord et au sud de Goritz, tentèrent de tourner les défenses de cette ville.

Une première colonne, ayant franchi la frontière formée par le Judrio (24 mai), s'empara par un assaut à la baïonnette de l'importante position du mont Corada (27 mai), franchit l'Isonzo à Caporetto et, après avoir occupé Plezzo (8 juin), se porta au sud vers Tolmino, dont l'investissement commença. Au nord-ouest de cette ville, les troupes italiennes engagèrent une série d'actions (juin) soigneusement préparées, qui leur valurent la possession du massif du Monte Nero. Armés de fusils à baïonnette et de bombes à main, les Alpins escaladèrent sans bruit, pendant la nuit du 13 au 14 juin, les pentes de la montagne et parvinrent, sans être signalés, à une faible distance des lignes autrichiennes. Un furieux corps à corps leur permit d'enlever les tranchées ennemies, pendant que d'autres groupes s'emparaient des crêtes voisines; les contingents austro-hongrois tentèrent vainement des contre-attaques : menacés d'être pris à revers, ils furent dispersés et subirent des pertes sérieuses. Les Italiens se dirigèrent alors au sud, sur Santa-Lucia, pour couper le chemin de fer de Goritz à Vienne, et occupèrent Gobra (26 juin), à mi-chemin entre Tolmino et Goritz.

Une autre armée, venant d'Udine, entra à Cormons, passa l'Isonzo en face de Plava et engagea une lutte violente autour de Goritz (8-9 juin), qui fut bombardée (13 juin). Dans les combats qui se livrèrent du 9 au 17 juin autour de Plava, les Autrichiens opposèrent une résistance acharnée, s'efforçant, par les feux de leur artillerie lourde dissimulée, d'empêcher l'établissement de ponts sur l'Isonzo; mais les Italiens passèrent quand même et occupèrent les hauteurs voisines, secondés par les aéroplanes qui bombardèrent les positions autrichiennes. Plus tard, une forte tête de pont fut organisée à Plava et les Italiens élargirent leurs positions autour de cette ville.

Une troisième colonne franchit la frontière près de Palma-Nova et se dirigea sur la petite place forte de Gradisca, qui fut prise (10 juin).



Région du Frioul et du Trentin.

Enfin, plus au sud, d'autres troupes italiennes prirent Cervignano et Terzo, et passèrent l'Isonzo près de Monfalcone, qui fut occupé : une des lignes de Goritz à Trieste fut ainsi interceptée. Dans les chantiers de Monfalcone, les Italiens capturèrent un navire de guerre autrichien en construction, plusieurs navires marchands, des aéroplanes, des torpilles et des munitions.

Une ordonnance du général en chef régla l'administration provisoire des territoires conquis; des commissaires civils furent placés dans les principales communes et un bureau civil fut chargé de ranimer la vie civile et de distribuer des vivres.

La flotte italienne affirma, dès le début, sa maîtrise en coupant les câbles qui reliaient l'Italie aux îles dalmates et en proclamant le blocus de l'Adriatique. En outre, 57 navires ennemis, qui se trouvaient dans les ports italiens, furent confisqués. La flotte autrichienne, évitant le combat, se réfugia à Pola ou à Cattaro.

Aussi les canonnières italiennes purent-elles facilement attaquer Porto-Buso et occuper l'île de Grado. Un engagement naval, favorable aux Italiens, eut lieu près de l'île de Lissa (24 mai), qui fut occupée (2 juin). Des navires italiens bombardèrent Raguse mais des contre-torpilleurs autrichiens jetèrent des bombes sur les villes ouvertes de Pesaro et de Rimini.

L'aviation présenta également une assez grande activité sur le littoral de l'Adriatique; des dirigeables ou des aéroplanes italiens attaquèrent le port militaire autrichien de Pola (31 mai), endommageant la gare et l'arsenal, bombardèrent une fabrique de munitions près de Trieste et jetèrent des bombes sur les voies ferrées de Goritz à Trieste et de Raguse à Cattaro; un dirigeable italien fut perdu dans une attaque contre le port de Fiume. Les aéroplanes autrichiens, à leur tour, essayèrent à deux reprises (24 et 27 mai) de bombarder Venise et ses monuments, et ils lancèrent des projectiles sur les villes de Bari et de Brindisi (1er juin).

Au bout d'un mois de guerre, les Italiens n'avaient perdu que le sous-marin *Medusa* et le contre-torpilleur *La Turbine;* les Autrichiens avaient perdu deux contre-torpilleurs, un torpilleur, un sous-marin et un navire de guerre en construction à Monfalcone.

LES COMBATS SUR LE HAUT ET MOYEN ISONZO (juillet 1915-mai 1916)

Sur le front de plus de 60 kilomètres qui s'étend depuis le Haut Isonzo jusqu'à la mer se livrèrent pendant de longs mois deux batailles distinctes, quoique simultanées : l'une dans la région montagneuse de Tolmino, l'autre dans la plaine qui entoure Goritz; c'est en effet vers la conquête de ces deux villes que furent orientés les principaux efforts des Italiens.

Dans le bassin de Plezzo, une lutte assez vive se poursuivit pendant longtemps sur les pentes du mont Rombon; les Alpins italiens parvinrent à occuper des tranchées ennemies sur le versant méridional de la montagne (26 août), puis engagèrent l'action sur le sommet même (29 août); les Autrichiens résistèrent avec ténacité, bombardèrent fréquemment les positions ennemies et dirigèrent contre elles plusieurs attaques qui n'empêchèrent pas les Italiens de réaliser quelques progrès.

La région du Monte Nero, où les Italiens avaient pris pied dès le 14 juin, fut aussi le théâtre de violents combats. Ne pouvant se résoudre à la perte de cette importante position, les Autrichiens essayèrent de la reprendre; à la faveur d'un orage, ils attaquèrent par surprise les positions italiennes (12 juillet); mais la tentative échoua et tous les essais qu'ils tentèrent jusqu'en octobre pour approcher des lignes ennemies eurent le même sort.

Dans cette même zone du Monte Nero, les Autrichiens attaquèrent à plusieurs reprises les sommets du Mrzli et du Vodil; au Mrzli, ils réussirent un moment à prendre quelques tranchées (25 octobre), qui furent aussitôt reconquises par les Alpins. Il en fut de même au Vodil, où toutes leurs attaques furent repoussées.

Au sud de Tolmino, les Italiens prirent l'offensive sur les hauteurs de Santa-Lucia et de Santa-Maria (17 et 18 août); par un combat à la baïonnette, ils réalisèrent des progrès que les Autrichiens ne purent arrêter. La gare de Santa-Lucia, située sur la ligne de Goritz à Vienne, fut bombardée tour à tour par l'artillerie italienne (30 janvier 1916) et par les canons autrichiens (2 mars). Les Autrichiens essayèrent vainement de reprendre Santa-Maria.

A Plava, les Italiens avaient établi une importante tête de pont qu'ils protégèrent en étendant leurs positions autour de ce point. Les Autrichiens firent plusieurs tentatives pour s'en emparer (17 juillet 1915, nuit du 6 au 7 août); un

combat acharné se livra encore le 12 novembre, mais les Italiens ne purent être délogés.

LA LUTTE AUTOUR DE GORITZ ET SUR LE CARSO (juillet 1915 mai 1916)

Goritz est située dans une vallée assez étroite, entourée de collines qui, pourvues d'ouvrages de campagne, pouvaient offrir une solide résistance contre des attaques répétées. Pour occuper la ville, il fallait d'abord conquérir les hauteurs. C'est dans ce but que le général Cadorna accomplit une vaste manœuvre par les ailes et, durant quatorze mois, de Plava jusqu'aux terrasses du Carso, se déroulèrent les multiples événements d'une seule et même bataille.

Les dirigeables italiens commencèrent par bombarder, dans la nuit du 17 juillet, les ouvrages autrichiens placés autour de Goritz et les campements du mont Saint-Michel, puis, à partir du 19, l'action générale s'engagea. Les Italiens cherchèrent à envelopper Goritz par un mouvement convergent et remportèrent quelques avantages entre Goritz et Sagrado; devant cette dernière ville, ils gagnèrent du terrain en prenant d'assaut plusieurs tranchées autrichiennes et capturèrent 2.000 prisonniers avec 6 pièces de canon.

Au nord de Goritz, les Italiens, maîtres des hauteurs de Podgora (20 juillet), enlevèrent une redoute sur le mont Sabotino (22 octobre), et la lutte s'étendit entre ces deux points. Ralentie par le froid et les intempéries, elle reprit au printemps sous la forme d'une violente attaque dirigée par les Autrichiens contre ce secteur (30 mars 1916); mais une contre-attaque italienne les obligea à reculer.

Des combats acharnés se livrèrent à l'ouest de Goritz, autour d'Oslavia; dans l'un d'eux (3 novembre), les Italiens firent plus de 300 prisonniers; après avoir repoussé plusieurs attaques autrichiennes, ils s'emparèrent de positions importantes situées au nord-est d'Oslavia et les consolidèrent (20-21 novembre); l'ennemi essaya de réagir, pénétra à plusieurs reprises dans les tranchées conquises, mais ne put s'y maintenir. Deux mois plus tard, les Autrichiens prononcèrent deux violentes attaques contre les positions italiennes, vers Oslavia; dans la première, faite avec de grandes forces (14 janvier 1916), ils occupèrent quelques éléments de tranchées, mais en furent presque aussitôt chassés; dans la seconde (24 janvier), ils forcèrent les occupants de la première ligne italienne à se replier; mais des renforts rapidement arrivés rétablirent la situation.

Le mont Saint-Michel, qui s'élève à l'est de Gradisca et domine la plaine de Goritz, fut vivement disputé par les deux adversaires. Le 23 juillet, après un violent bombardement, des bataillons de bersagliers et des troupes d'infanterie attaquèrent la position; les Autrichiens opposèrent une résistance terrible au sommet; mais devant l'assaut des bataillons siciliens, qui jetèrent leurs fusils et combattirent, dit-on, avec leurs coutelas, ils s'enfuirent, abandonnant des prisonniers et du matériel. Ils revinrent à la charge dans la nuit du 24 et forcèrent les bersagliers à abandonner à leur tour le sommet, qui fut de nouveau repris par trois régiments d'infanterie italienne. Cette importante position permit aux Italiens d'utiliser sans difficulté les ponts de Gradisca, sur l'Isonzo, où ils firent passer leurs troupes. L'état-major autrichien ne se résigna pas à la perte du mont Saint-Michel : il tenta de réagir à plusieurs reprises en dirigeant de fréquentes attaques sur les pentes de la montagne, notamment le 16 novembre et dans la nuit du 17 au 18, où sept assauts furieux furent livrés sans résultat. Puis les Italiens, un instant délogés, progressèrent de nouveau entre les sommets de la montagne, reprirent de vive force la crête septentrionale (26 novembre) et repoussèrent invariablement les nombreuses contre-attaques qui, jusqu'à la fin d'avril 1916, furent dirigées contre eux.

C'est également par des efforts laborieux et par une lutte pied à pied que les Italiens réussirent à s'installer sur le sommet du mont Deï Seï Busi, qui était, comme le mont Saint-Michel, une des clefs du Carso. Après un vif combat qui leur livra 3.200 prisonniers (2 juillet), ils occupèrent toute la montagne; jusqu'en octobre, les Autrichiens contre-attaquèrent fréquemment, mais sans pouvoir reprendre la position perdue.

Plus au sud, leurs tentatives ne furent pas plus heureuses autour de Monfalcone; à la suite d'un premier engagement, ils durent se replier en désordre vers l'est (12 octobre). Ils bombardèrent alors la ville et leur artillerie incendia l'hôpital civil (1er décembre). Plus tard, les Italiens, par des attaques heureuses (14 mai), leur interdirent toute avance.

Parmi les engagements qui eurent lieu autour de Goritz, il convient encore de signaler celui que le communiqué officiel italien a appelé le « combat de quarante heures » (26-27 mars 1916). Il se déroula le long des retranchements italiens de Grafenberg, au nord-ouest de Goritz, et présenta les mêmes fluctuations que les divers épisodes de la guerre

de tranchées. Le 26 mars, les Autrichiens attaquèrent avec de grandes forces; les troupes italiennes résistèrent énergiquement aux deux ailes; mais au centre, après un violent corps à corps, un bataillon italien fut obligé de se replier. Le combat recommença le lendemain et, cette fois, les Italiens reprirent les positions perdues la veille et firent plus de 300 prisonniers.

Tout en s'efforçant de déborder et d'entourer Goritz, les Italiens tentèrent d'aborder les terrasses du Carso. Dans cette région, la lutte fut acharnée et l'avance très lente en raison même de la configuration du terrain et des facilités de la défense.

C'est dans la nuit du 4 au 5 juillet 1915 que les Italiens accomplirent leurs premiers progrès sur les pentes du Carso. Par une série d'engagements (18-21 juillet), ils s'emparèrent de nombreuses tranchées ennemies et capturèrent près de 3.500 prisonniers. Les Autrichiens firent de violents efforts pour rejeter les assaillants sur l'Isonzo; mais ils furent mis en déroute par les troupes italiennes de première ligne (nuit du 21 au 22 juillet); ils renouvelèrent leur attaque avec des troupes fraîches, mais sans pouvoir enlever les positions de leurs adversaires (27-28 juillet).

Les Italiens abordèrent alors la deuxième ligne de défense et, après avoir procédé à une destruction méthodique des travaux de défense ennemis, occupèrent des tranchées et consolidèrent le terrain conquis. Une forte attaque tentée par les Autrichiens à l'est de Selz fut arrêtée et les troupes italiennes firent des progrès vers San-Martino et vers Marcottini.

Ces combats dégénérèrent en une véritable bataille (18-22 octobre) qui fut précédée, pendant soixante-dix heures, d'une intense préparation d'artillerie. Les batteries autrichiennes n'ayant riposté que faiblement, les Italiens les crurent réduites; ils lancèrent alors des attaques d'infanterie qui, malgré la résistance acharnée de l'ennemi, enlevèrent la première ligne de défense et abordèrent la seconde; un instant arrêtés par le feu concentré des mitrailleuses, les Italiens parvinrent, grâce à un mouvement tournant qui sépara trois bataillons autrichiens du gros des troupes, à jeter le désordre dans les rangs de l'ennemi et à progresser vers Marcottini et vers Doberdo; ils avaient gagné environ un kilomètre et demi en profondeur sur un front de douze kilomètres. Si l'on excepte quelques engagements près de San-Martino (13 janvier 1916 et 3 février), la lutte se ralen-

tit pendant l'hiver; puis elle se concentra autour de Selz, où les Italiens (30 mars) et les Autrichiens (27 avril et 2 mai) attaquèrent tour à tour.

OPÉRATIONS NAVALES AVIATION

La maîtrise de l'Adriatique appartint, dès le début, à la flotte italienne appuyée par quelques navires français; mais elle eut cependant à compter avec les vaisseaux autrichiens sortis parfois hâtivement de Pola ou de Cattaro, et surtout avec les sous-marins ennemis.

Une division navale italienne ayant quitté Venise pour faire une reconnaissance, le croiseur-cuirassé *Amalfi* fut torpillé par un sous-marin autrichien, à 30 kilomètres des côtes (7 juillet 1915); quelques jours après, le *Garibaldi* coula à son tour (18 juillet). La perte de l'*Ancona* (7 novembre), torpillé également par un sous-marin, donna lieu à des protestations officielles faites par l'Italie contre la guerre de piraterie que poursuivaient avec acharnement l'Allemagne et l'Autriche. Enfin, les vapeurs italiens *Brindisi* (6 janvier 1916) et *Citta di Palermo* (8 janvier) furent détruits par des mines.

La flotte italienne occupa l'île de Pelagosa (juillet), que les Autrichiens essayèrent vainement de reprendre de vive force (18 août). Elle essaya à deux reprises, mais sans grand résultat, de bombarder Cattaro (18 juillet et 18 octobre); les vaisseaux autrichiens, à leur tour, bombardèrent les villes ouvertes de Fano, Sinigaglia (26 juillet) et de San-Vito (3 février 1916).

La marine italienne montra une réelle activité, prête à engager la lutte si la flotte autrichienne s'était hasardée à sortir de ses ports de refuge; elle protégea les côtes depuis Venise jusqu'à Brindisi, intercepta toutes les communications maritimes de l'Autriche et, plus tard, unie à la flotte française, contribua à recueillir et à ravitailler l'armée serbe à la fin de sa retraite désastreuse. Dans ces diverses opérations, elle ne perdit qu'un contre-torpilleur et quatre petits navires; les pertes autrichiennes furent beaucoup plus sensibles : un croiseur coulé près de Cattaro, deux contre-torpilleurs détruits à Durazzo et un sous-marin.

L'aviation prit une large part aux opérations de bombardement. Un aviateur français jeta d'une faible hauteur des bombes sur un sous-marin autrichien (1er juillet 1915). Des aéroplanes ou des hydravions autrichiens firent de fréquentes apparitions sur Venise, cherchant à détruire ses monu-

ments; ils bombardèrent Ancône, Bari, Monfalcone, Rimini, Udine, Ravenne et Brindisi.

Les Italiens usèrent de représailles : un de leurs dirigeables jeta des bombes sur des établissements militaires voisins de Trieste; plusieurs de leurs avions firent des incursions sur Adelsberg et sur Lubiana, siège du quartier général autrichien; d'autres bombardèrent efficacement Pola, la gare et le viaduc de Nabresina, la voie ferrée de Goritz à Trieste, et jetèrent périodiquement des bombes sur l'aérodrome autrichien d'Aissovitza.

2° Carnie.

BUT DES OPÉRATIONS ITALIENNES EN CARNIE

Aussitôt après la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche, les forces italiennes qui bordaient la frontière de Carnie se mirent en mouvement sur toute la ligne. Cet effort général ne visait pas à entreprendre sur tous les points l'invasion du territoire autrichien. Il s'agissait tout d'abord d'empêcher l'offensive autrichienne projetée vers le Monte Croce et le col de Ploeken, et qui avait pour objectif la plaine de Vénétie, puis de saisir et d'organiser fortement les positions stratégiques importantes constituées par des massifs, des sommets ou des cols qui commandaient les vallées, enfin de menacer les communications de l'Autriche, notamment vers Tarvis, la ligne de Goritz à Vienne et vers Toblach, la voie ferrée aboutissant au Trentin et qui desservait tout le front autrichien de Carnie.

AVANCE DES ITALIENS VERS TARVIS

A travers les Alpes Carniques et leurs prolongements, deux cols facilement accessibles livrent passage à des routes doublées de voies ferrées et conduisant à Vienne : l'une vient de Trieste, passe au col d'Adelsberg et à Laybach; l'autre de Goritz traverse le col de Tarvis pour gagner Villach et Klagenfurt. La forteresse de Malborghetto garde le passage de Tarvis, tandis qu'à 15 kilomètres plus au sud s'élèvent les ouvrages de Prédil. Les Italiens, tout en envahissant le Frioul et en pénétrant dans le Trentin, devaient être amenés à prononcer des attaques sur ces voies de communication.

Le 2 juillet, le feu fut ouvert par les Italiens contre les ouvrages de Prédil et continua les jours suivants; plus tard, les établissements militaires autrichiens situés à proximité de ces ouvrages furent bombardés par eux (14 janvier 1916).

Les attaques contre les fortifications de Malborghetto furent plus nombreuses et plus vives. En juin 1915, les Italiens leur firent subir un bombardement régulier qui réduisit au silence plusieurs pièces de canon et fit sauter un dépôt de munitions. Ils attaquèrent alors le fort de Hensel, qui faisait partie des défenses de Malborghetto, démolirent ses murailles extérieures et l'une des grandes coupoles cuirassées. Pendant tout le mois de juillet, le bombardement reprit fréquemment à la fois contre le fort Hensel et contre Malborghetto. A proximité de cette forteresse, les Italiens s'emparèrent, après un vif combat, des positions de la Forcella Cianalo (30 juillet). A la suite de nouveaux bombardements, les Autrichiens évacuèrent le fort de Malborghetto, qui était presque en ruines (19 septembre), se contentant d'enlever les pièces de canon qui étaient transportables. Des colonnes italiennes s'avançant par la vallée de la Fella eurent à repousser des attaques ennemies sur Pontebba (5 octobre) et sur Pontafel (4 novembre). L'artillerie autrichienne avait déjà détruit la gare de Tarvis et dominait la ville, qui fut cependant atteinte par le tir italien (23 janvier 1916). Les Italiens avaient aussi bombardé à deux reprises, avec des pièces de gros calibre, la gare de Saïfnitz (18 novembre 1915 et 29 avril 1916).

Enfin, sur la voie ferrée de Trieste à Vienne, des avions italiens jetèrent des bombes sur la gare d'Adelsberg (3 avril 1916).

OFFENSIVE VERS LA DRAVE, LA RIENZ ET LA HAUTE PIAVE

Entre la ligne de faîte des Alpes Carniques et la crête principale des grandes Alpes s'ouvre une longue dépression qui fait communiquer entre elles les vallées de la Drave et de la Rienz; c'est la dépression du Pusterthal, que sillonnent les importantes positions de Sillian, Innichen et Toblach, placées le long de la voie qui unissait Vienne à Trente et qui était utilisée pour le ravitaillement des troupes autrichiennes du Trentin.

Les Italiens s'efforcèrent d'atteindre ces positions et de menacer cette importante voie de communication et de ravitaillement. Dès le 5 juillet, ils poussèrent leurs reconnaissances jusqu'à la crête de Burgstal, qui domine le vallon de Sexten et s'emparèrent peu à peu de la cime de l'Oberbacher-Kanzel (14 août). Puis ils progressèrent dans la vallée de Sexten; leur artillerie bouleversa les retranchements ennemis sur le Seikofel (16 août), où, à plusieurs reprises, eurent

lieu des engagements assez vifs (août, septembre et octobre). Lorsque la neige et la pluie eurent rendu impossibles, pendant l'hiver, les opérations dans la haute montagne, des positions élevées qu'ils occupaient les Italiens bombardèrent, avec des pièces de gros calibre, Moos (23 janvier 1916), qui fut évacué par les Autrichiens, puis les gares de Toblach (2 mars) et d'Innichen (27 et 29 avril). Le but que visaient les Italiens de gêner les communications autrichiennes sur la voie ferrée entre la Drave et le Trentin fut donc atteint.

En cherchant à pénétrer vers la haute vallée de la Rienz ils occupèrent Sattdeberg (17 août) et s'emparèrent d'une redoute sur le mont Paterno (19 août). A la tête de la vallée de la Rienz, ils durent livrer un violent combat pour conserver leurs positions de Sextenstein un moment enlevées par les Autrichiens, mais aussitôt reconquises (31 octobre).

Au printemps, ils réalisèrent de nouveaux progrès; dans la zone du Cristallo, ils prirent trois blockhaus ennemis sur le Reickofel (nuit du 1er avril 1916), subirent un vif bombardement des Autrichiens contre ces positions et, plus tard, repoussèrent avec succès une attaque ennemie.

Plus au sud, les Italiens avaient occupé le Monte Piana; les Autrichiens, renforcés par des troupes de montagne, essayèrent de les en chasser (22 juin 1915, nuit du 10 août et 13 août); mais ils furent repoussés et les adversaires se bornèrent désormais à un bombardement réciproque.

Dès le début des hostilités, les Italiens s'étaient emparés, dans la région de la Haute Piave, du col de Tre Croci (29 mai, et avaient pris possession de la Cortina d'Ampezzo (30 mai), puis de Podestagno (9 juin), sur la route qui mène à Toblach. En même temps, au nord-est d'Ampezzo, ils s'étaient rapprochés du col de Falzarego (8 juin) et conquirent par surprise la cime difficilement accessible de Falzarego (15 juillet), d'où les Autrichiens tentèrent vainement de les déloger. Ils prirent ensuite toute une série de tranchées autrichiennes, jusqu'aux abords du col di Lana, s'établissant ainsi sur la crête des montagnes.

Enfin, entre la vallée de la Piave et celle de Degano, ils conquirent le massif d'Avanza (3 septembre) et, poursuivant les Autrichiens de sommet en sommet, occupèrent la région montagneuse tout entière.

PRISE DU COL DI LANA ET DU MONT SIEF (7 et 8 nov. 1915)

La conquête du col di Lana fut un des plus brillants épisodes de cette guerre de montagne; avec les attaques qui la précédèrent et les contre-attaques qui la suivirent, elle dura près de dix mois; mais la progression fut lente à cause de l'escarpement de la montagne, des tranchées fortifiées, des fortins établis par les Autrichiens, et de l'artillerie lourde ennemie qui gênait les opérations. Pendant trois mois, avec une patience merveilleuse, les Italiens firent des travaux d'approche, gagnant peu à peu du terrain sur les pentes dominées par le col. Une à une, les positions ennemies tombèrent devant leurs attaques répétées. Ils prirent deux fortins autrichiens (24 octobre) et finirent pas se rendre maîtres des principaux points de la défense frontale de l'ennemi (28 octobre). C'est alors qu'après une intense préparation d'artillerie ils attaquèrent le col (2.464 mètres d'altitude). Pendant quatorze heures leur artillerie fit converger ses feux sur les colonnes autrichiennes, puis un assaut à la baïonnette permit aux Alpins et aux troupes d'infanterie de s'emparer du col et des tranchées de Settsass (7 novembre). Les Autrichiens, ayant reçu des renforts qui avaient été retardés trois jours par une violente tempête, essayèrent de réagir : ils furent arrêtés et les Italiens prirent la position du mont Sief, au nord du col di Lana (8 novembre).

Cette opération difficile et conduite avec une grande habileté, leur assurait la possession de la route des Dolomites, que les Autrichiens auraient pu utiliser pour une invasion en Italie. A trois reprises (20 novembre, 7 janvier 1916 et nuit du 2 février), ceux-ci essayèrent de reprendre le col di Lana, ils échouèrent; une attaque contre le mont Sief n'eut pas plus de succès. Les Autrichiens occupant toujours une partie des pentes, les Italiens eurent recours pour les en chasser à un moyen terrible. Dans la nuit du 17 au 18 avril, une explosion formidable bouleversa toute la partie occidentale du col di Lana; les sapeurs italiens avaient, par de longs travaux, établi une galerie de mine dans laquelle avaient été accumulées plusieurs tonnes d'explosifs. Un bataillon autrichien de chasseurs fut presque anéanti, il n'en resta que 164 hommes qui furent faits prisonniers. Les Italiens avancèrent alors au delà du col et c'est en vain que, pendant le mois d'avril et encore le 4 mai, les Autrichiens essayèrent de regagner le terrain perdu.

OCCUPATION DE LA RÉGION DU FREIKOFEL (25 mai 1915-27 mars 1916).

Ce ne fut pas sans de violents combats que les Italiens parvinrent à s'établir dans la région du Monte Croce et du Freikofel.

Dès le début des hostilités, ils enlevèrent à la baïonnette le défilé du val Inferno, où les Alpins commencèrent à s'illustrer par leur héroïsme (nuit du 24 au 25 mai 1915).

Puis, après un vif combat, ils occupèrent le défilé du Monte Croce (31 mai-1er juin), où ils se maintinrent avec acharnement en dépit de toutes les attaques de jour et de nuit faites par les Autrichiens, pour enrayer leur avance vers la vallée du Gail.

Près du col du Monte Croce, ils s'emparèrent de la montagne fortifiée du Freikofel (31 mai-10 juin). Tout d'abord les Alpins, quoique décimés, occupèrent la montagne; le 7 juin, les Autrichiens affirmèrent l'avoir reprise; le 8, les Alpins en délogeaient de nouveau l'ennemi. Les pertes avaient été sensibles des deux côtés; elles le furent davantage encore quand, par des attaques constantes jusqu'au 15 août, les Autrichiens tentèrent de rentrer en possession de la position qui leur avait été enlevée.

Le 11 juin, l'offensive italienne se déclancha dans la zone de Volaia; ce fut une lutte âpre et ingrate au milieu des rochers, et qui fit également grand honneur aux Alpins. Ils s'emparèrent du défilé de Volaia, puis, plus à l'est, de celui de Valentina (nuit du 11 au 12 juin). Les Autrichiens voulurent les reconquérir : le combat dura cinq heures et fut marqué par de violents corps à corps; les Autrichiens furent chassés de cette zone montagneuse. L'occupation du défilé de Valentina mettait les troupes italiennes du Monte Croce à l'abri d'une attaque à revers.

La cime du Zellenkofel (2.200 mètres) s'élève à l'ouest du défilé du Monte Croce; impossible à gravir sur le versant italien, elle n'était accessible que du côté nord et possédait une station de signaux gardée par une compagnie autrichienne; les Alpins la conquirent le 26 juin. Un peloton d'Alpins accomplit sans bruit cette ascension difficile; une douzaine d'entre eux transportaient une mitrailleuse. A la nuit, l'attaque fut brusquement déclanchée; les Autrichiens surpris, furent tués ou chassés. L'ennemi ne put que bombarder les nouvelles positions italiennes sur la cime de la montagne (29 juin) et deux attaques, l'une entre le Zellenkofel et Cresta-Verda (9 juillet), l'autre sur le Zellenkofel lui-même (28 août) demeurèrent infructueuses.

La lutte fut plus longue et plus vive vers les deux positions du Pal Grande et du Pal Piccolo, que les Italiens occupèrent et conservèrent en déployant toutes les ressources de la guerre de montagne.

Au prix d'efforts inouïs, ils réussirent à transporter péniblement de l'artillerie sur le Pal Piccolo (28 juin); les Autrichiens, dans une attaque de nuit, avec grand renfort de bombes à gaz asphyxiants, essayèrent de s'en emparer : ce fut en vain (nuit du 1er juillet).

Au Pal Grande, les Alpins avaient conquis des tranchées (2 juin); ils les défendirent contre les attaques répétées de l'ennemi (nuits du 3 et du 5 juillet).

Chassés ensuite du col Cavallo (7 août), entre le Freikofel et le Pal Grande, les Autrichiens redoublèrent leurs efforts contre le Pal Piccolo (14 et 27 août, 11 et 12 octobre); mais tous leurs assauts demeurèrent infructueux.

La dernière tentative, faite avec des forces considérables, eut lieu le 27 mars 1916; un violent combat s'engagea, qui dura trente heures. Il n'aboutit qu'à livrer aux Italiens de nouvelles tranchées au Pal Grande, au Freikofel et au pas de Cavallo.

3° Trentin.

LES ROUTES D'INVASION DU TRENTIN

Le Trentin formait un puissant bastion dressé au milieu des terres italiennes. Le tracé de la frontière, presque partout artificiel, favorisait une offensive autrichienne et le pays était défendu par les troupes alpines de l'Autriche, organisées depuis 1906 et dont les soldats et les officiers avaient été entraînés à surmonter toutes les difficultés que pouvait présenter la montagne; en outre, des pièces d'artillerie de gros calibre avaient été, au prix de pénibles efforts, hissées sur des sommets réputés inaccessibles, d'où elles dominaient les vallées et les routes.

Cependant, vers la frontière ou à proximité, plusieurs cols traversés par des routes ou des chemins semblaient permettre aux Italiens de forcer en plusieurs points le saillant extrême du Trentin. Les cols du Stelvio, du Tonal, de l'Adamello ouvraient des communications entre l'Adige d'une part, l'Adda, l'Oglio et la Chiese, de l'autre. Sur le lac de Garde et dans la vallée de l'Adige, qui était la principale voie d'invasion, les Autrichiens avaient accumulé les forts et les batteries autour de Riva, Rovereto et Trente. Enfin,

de la région couverte par les monts Lésiniens et le plateau des Sette-Communi, les Italiens pouvaient se porter vers l'Adige par le Vallarsa, le col de Fugazzo et plusieurs autres passages secondaires, tandis que le val Sugana (Brenta) ouvrait accès vers Trente à la route du col de Pergine.

Le caractère de la frontière semblait donc engager les Italiens à entreprendre une brusque attaque pour prévenir une offensive autrichienne sur Vérone par le couloir de l'Adige, sur Bassano et la plaine de Vénétie par la vallée de la Brenta. Ce n'est qu'après avoir conjuré ce double danger qu'ils pouvaient songer à menacer Rovereto et Trente. Aussi, dans la partie occidentale du Trentin, se bornèrent-ils à remonter les vallées pour atteindre les cols. Au centre, ils tentèrent d'approcher de Riva et de Rovereto pour marcher ensuite vers Trente, qu'ils menacèrent vers l'est en débordant par le Vallarsa et par le val Sugana.

AVANCE DES ITALIENS SUR LE FRONT OCCIDENTAL DU TRENTIN

Le col du Stelvio, très voisin de la frontière suisse, livre passage à l'une des routes les plus élevées de l'Europe (2.700 mètres), que l'Autriche avait construite lorsqu'elle possédait encore la Lombardie, pour réunir cette province avec le Tyrol. Dès le début de la guerre, les deux adversaires s'y trouvèrent en présence et les Italiens bombardèrent l'hôtel situé près du col (5 juin). Mais bientôt, sur les instances de la Suisse, Italiens et Autrichiens consentirent, pour éviter une violation de frontière, à évacuer simultanément les positions qu'ils occupaient vers le col du Stelvio (18 juillet).

Dans la région du massif de l'Ortler, les Alpins italiens gravirent des cimes élevées de 3.000 à 3.500 mètres, chassant devant eux les détachements autrichiens. Après un combat où plusieurs centaines d'ennemis furent faits prisonniers, ils occupèrent le col du Tonal (24 mai 1915) et un peu plus tard repoussèrent deux attaques dirigées contre le refuge Garibaldi.

Vers le Haut Noce, ils dispersèrent des détachements autrichiens retranchés au sud-est de la pointe d'Ercavallo et parvinrent, grâce à leur artillerie de montagne, à chasser d'autres détachements de Malga-Palude (8 août). Après un violent bombardement, les Autrichiens durent évacuer le fort de Pozzi Alti (19 août), furent chassés du sommet de Torrione (3 octobre) et tentèrent plusieurs attaques infructueu-

ses dans la vallée du Ledro, notamment au mont Cocca (décembre).

Dans la région de l'Adamello, la lutte se poursuivit sur les sommets et sur les crêtes. Les Italiens prirent d'assaut le col de Lagascuro (25 août). Au printemps de 1916, ils chassèrent l'ennemi de la crête de Lobbia Alta et de Genova (11 et 12 avril 1916), occupèrent à 3.402 mètres d'altitude le défilé du Monte Fumo (17 avril) et au Passo di Cavento forcèrent les Autrichiens, mitraillés à faible distance, à s'enfuir en désordre (3 mai); continuant leur progression, les Alpins italiens conquirent des crêtes, notamment à 3.015 mètres d'altitude la position de Crozzon del Diavolo (15 mai). L'avance autrichienne fut ainsi empêchée.

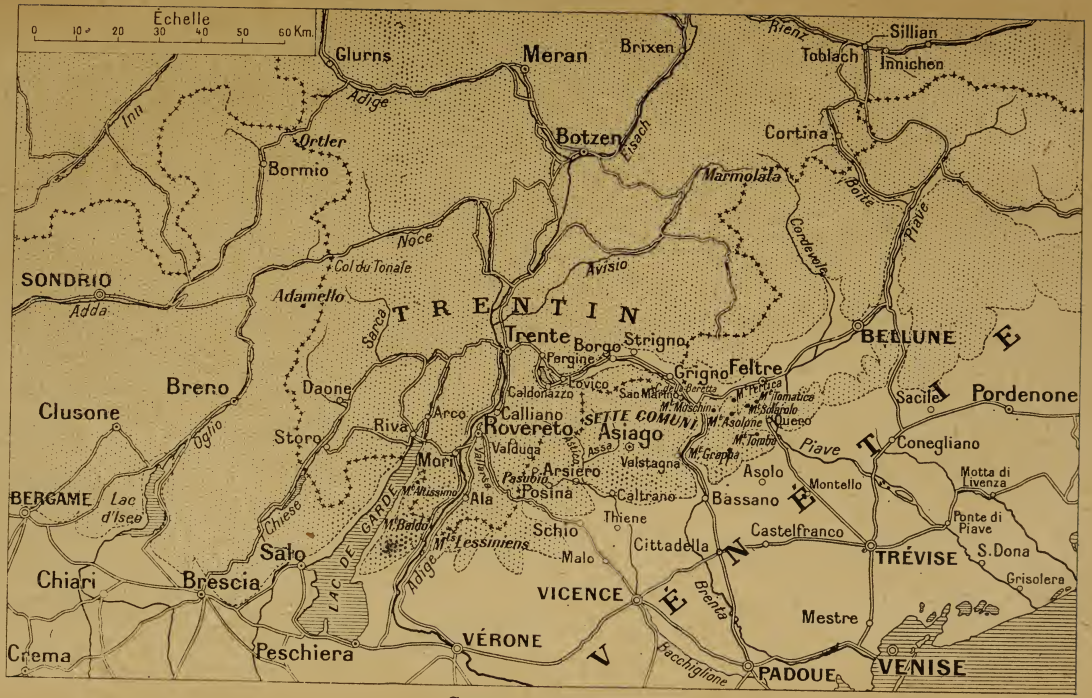
Enfin, dans la vallée de la Chiese, les Italiens occupèrent de bonne heure la zone montagneuse qui sépare le lac d'Idro du lac de Garde (25 mai 1915), s'emparèrent de Storo (28 mai) et, après de durs combats près du lac d'Idro, du mont Spessa que les Autrichiens essayèrent vainement de reprendre. Ceux-ci perdirent encore les positions de Malgastabolono, au nord du mont Lavanech (6 novembre).

AVANCE DES ITALIENS VERS RIVA ET ROVERETO

Dans la partie méridionale du Trentin, les objectifs visés par l'état-major italien étaient Riva, sur le lac de Garde, Rovereto et Trente, sur l'Adige; mais, protégés par de solides défenses, ils devaient être difficiles à atteindre.

Pour commander la vallée de l'Adige, les Italiens s'installèrent sur le revers occidental des monts Lésiniens et sur le Monte Baldo, notamment au mont Altissimo (25 mai 1915), où ils parvinrent à hisser des canons de gros calibre. Ils dirigèrent alors un tir à longue portée sur Riva, qui fut également attaquée à deux reprises (23 juillet et 2 août), par des aéroplanes. La prise de Pregasina (18 octobre), du mont Nodic (23 octobre) et des positions de Dosso Casina et de Dossoremit, permit de poursuivre l'investissement de Riva et, malgré l'hiver, les Italiens occupèrent les pentes du mont Sperone (janvier 1916). Riva, dont les communications par chemin de fer avaient été coupées, fut, ainsi que ses forts et ses établissements militaires, bombardée par un dirigeable italien (10 avril). Menacée d'être prise, elle fut sauvée par l'offensive autrichienne du Trentin.

Aussitôt après la déclaration de guerre, une colonne italienne, remontant la vallée de l'Adige, occupa Ala (27 mai 1915), tandis qu'un de ses détachements s'emparait des hau-



Carte du Trentin.

teurs de Coni-Zugna (31 mai-1er juin). L'artillerie lourde italienne bombarda alors Rovereto (18 juin) et des trains de troupes qui stationnaient dans la gare de cette ville (2 août). L'avance italienne parut assez menaçante pour que le Gouvernement autrichien ordonnât l'évacuation de Trente par les administrations et les civils. En octobre, l'offensive italienne se développa par l'occupation de Camperi et d'Alla Volta, sur les pentes méridionales du plateau de Folgaria (5 octobre), du mont Palone et du mont Melino, et l'artillerie italienne se rapprocha des forts de Lardaro, qui barraient la route de Trente.

Trente fut elle-même menacée par la prise du mont Setole, qui n'était qu'à 9 kilomètres au nord de la ville. Sa gare fut bombardée par des avions italiens qui avaient attaqué le parc d'aviation de Gandolo et qui, au retour, jetèrent des bombes sur Rovereto (12 janvier 1916).

Les Autrichiens essayèrent alors de réagir; un de leurs avions bombarda Ala (20 février) et leurs troupes prononcèrent, à deux reprises (nuit du 15 au 16 mars et le 21 mars), au sud-est de Rovereto, des attaques qui furent repoussées.

Un dirigeable italien réussit encore à bombarder la gare de Trente (1er mai); ce fut la dernière attaque sérieuse avant la tentative d'offensive autrichienne vers le plateau des Sette-Communi.

ACTION DES ITALIENS SUR LE FRONT ORIENTAL DU TRENTIN

Entre le Bacchiglione et la Brenta, les Italiens venus du plateau des Sette-Communi, débordèrent au delà de la ligne de faîte pour descendre dans les vallées latérales vers l'Adige et menacer Rovereto, déjà attaqué par le sud.

Sur le plateau d'Asiago, ils bombardèrent et détruisirent le fort de Luserna, puis, avançant dans le Val Arsa, entrèrent, après un vif combat, à Valmoria (8 juin), où ils furent reçus en libérateurs. Le 9 juillet, leurs lignes s'étendaient du Monte Altissimo à Seravalle et de là à Valmoria.

En même temps, des opérations s'engageaient sur le plateau de l'Arsiero et dans la vallée de l'Astico. Les Italiens enlevèrent une redoute à l'ouest du Monte Maggio (21 août) et, par une action combinée des Alpins et de l'infanterie, s'emparèrent du fort du Belvédère, qui, dominant toute la région de l'Astico, barrait la route de Rovereto. La position très forte du mont Maronia fut enlevée par eux (31

août) et les Autrichiens, après l'avoir bombardée, essayèrent vainement de la reconquérir par une attaque de nuit (nuit 10-11 octobre). Dans la même région, les Italiens occupèrent le Monte Cosion (24 septembre), où ils firent 118 prisonniers et capturèrent des munitions et des explosifs. Enfin, ils s'emparèrent de la Cima Novie, qui commandait le Haut Astico (18 décembre). Les Autrichiens avaient essayé d'arrêter ces progrès; mais leurs attaques, multipliées surtout en septembre, furent toutes rejetées.

Les neiges et les pluies imposèrent une trêve de plusieurs mois et, le 15 mai, les Autrichiens commençaient leur offensive vers Vicence.

Des opérations dignes d'attention se déroulèrent aussi dans la vallée de la Brenta (val Sugana), dont la partie supérieure était, par suite du tracé de la frontière, laissée à l'Autriche. Les Italiens avaient fortement préparé leur avance progressive dans cette vallée qu'empruntaient la route et la ligne de chemin de fer de Bassano à Trente. Les principales actions s'engagèrent sur les crêtes, les pentes et les ravins situés au nord de la Brenta. La prise du mont Civaron amena les Italiens au-dessus de Borgo, qu'ils bombardèrent (18 juin et 4 août); puis ils occupèrent de vive force la Cima Ciota (altitude, 2.185 mètres), qui dominait les positions autrichiennes (28 août), et, plus tard, le mont Setole, à quelques kilomètres de Trente (21 octobre). Les Autrichiens essayèrent de réagir; leur artillerie bombarda Borgo (27-28 août et 1er septembre), et leurs avions commirent quelques dégâts en jetant des bombes sur les villages de Strigno et Grigno. Borgo fut encore attaqué à plusieurs reprises, soit par l'artillerie, soit par des aéroplanes (janvier et février 1916).

Un épisode remarquable de cette guerre lente et difficile fut la prise de Monte Collo. Les premières attaques des Italiens avaient commencé le 9 février 1916; le 22, au milieu des neiges et des brouillards, les Alpins, avec leur intrépidité coutumière, chassèrent l'ennemi du Monte Collo et des hauteurs voisines; en vain l'infanterie autrichienne, appuyée par de l'artillerie tenta de réoccuper la position; en la refoulant, les Italiens firent un nouveau bond vers Sella di Collo.

Après une accalmie de deux mois, imposée par les intempéries, ils obtinrent un nouveau succès en enlevant d'assaut à l'ouest du torrent de Larganza la position de Santo Oswaldo (12 avril). Quatre jours après, quatorze bataillons autri-

chiens, appuyés par de nombreuses batteries de tout calibre, dirigèrent une violente attaque contre les lignes italiennes, entre le Monte Collo et la source du torrent Ceggio, et forcèrent les Italiens à évacuer Santo Oswaldo (17 avril); mais une nouvelle tentative, avec de grandes forces, à l'ouest du torrent de Larganza fut arrêtée (21 avril).

Il est facile de se rendre compte, par ces simples aperçus, de l'âpreté de la lutte entamée par les Italiens pour avancer vers Rovereto et Trente, jusqu'au moment où l'Autriche, désireuse d'obtenir une décision, entreprit, au printemps de 1916, la grande offensive qui fut brusquement interrompue par l'avance foudroyante des armées russes du général Broussilow, en Bukovine et en Galicie.

II. — L'offensive Autrichienne vers Vicence.

BUT DE L'OFFENSIVE AUTRICHIENNE

Au début de l'année 1916, les Empires centraux redoutaient par dessus tout de voir les Alliés, renforcés en hommes et en munitions, entamer une offensive générale; pour l'empêcher, ils s'efforcèrent de prendre eux-mêmes l'initiative de l'attaque. C'est pour ce motif que les Allemands engagèrent, le 21 février, sur le front occidental, la bataille de Verdun, qui allait imposer à leurs forces une usure formidable, et qu'au milieu de mai l'Autriche déclancha l'offensive vers la plaine de Vénétie qui, après avoir paru d'abord réussir, échoua lamentablement devant les vigoureuses contre-attaques des Italiens.

Avancer à travers les monts Lésiniens et le plateau des Sette-Communi jusqu'à Vicence, puis, de là, pénétrer au cœur de la plaine, dans la partie la plus étroite du territoire italien, afin de menacer les communications entre les diverses armées italiennes et de provoquer la retraite de celles d'entre elles qui luttaient à l'est de l'Isonzo; tel est le plan qu'avait conçu l'état-major autrichien et qu'il s'efforça de faire aboutir.

Son exécution devait rencontrer des difficultés presque insurmontables; tout d'abord les Autrichiens, partant de l'Adige, étaient obligés de remonter les vallées et de franchir les cols avant de déboucher dans la plaine; par suite, l'artillerie lourde qui assura leur succès du début dans la région montagneuse allait devenir incapable de suivre avec

toute la rapidité voulue et de seconder efficacement les colonnes d'invasion, à cause de la difficulté des transports; puis ces colonnes, même à supposer qu'elles atteignissent la plaine, n'avaient pas des effectifs suffisants pour couvrir le large front le long duquel pouvaient s'aligner les armées italiennes avec leurs réserves considérables, enfin, l'état-major devait prévoir qu'en cas d'échec de ses troupes la retraite pouvait devenir désastreuse à cause du caractère accidenté du pays qu'il faudrait traverser de nouveau. Il arriva, en effet, que, malgré le recul du début provoqué par la puissance de l'artillerie ennemie, les Italiens conservèrent tous les avantages provenant de leur énorme supériorité numérique.

LES PRÉPARATIFS

Dans cette tentative d'offensive, l'effort autrichien fut immense et la préparation, tant au point de vue des effectifs que de l'artillerie lourde, formidable. Les Autrichiens avaient déjà environ 320.000 hommes sur le front de l'Isonzo et 200.000 dispersés sur le reste de la frontière italienne. En retirant des troupes des Balkans, puis du front russe, où elles furent remplacées par du landsturm, ils parvinrent à concentrer entre l'Adige et la Brenta plus de 300.000 hommes; la plupart étaient des soldats excellents et bien équipés pour la guerre de montagne.

Mais, pour réduire les Italiens à merci, ils comptaient avant tout sur leur artillerie lourde, très supérieure à celle qui pouvait leur être opposée. On a prétendu qu'ils avaient réuni 30 batteries de 305, de 380 et de 420 destinées à écraser les positions de l'ennemi et à annihiler sa résistance.

L'archiduc Eugène commandait en chef et l'archiduc héritier Charles-François-Joseph, désireux de se faire un nom, présidait à l'attaque que l'on a pu qualifier d'opération dynastique et dans laquelle on a voulu voir le pendant de l'attaque du Kronprinz à Verdun.

Sur deux millions de soldats mobilisés, l'Italie en avait à peu près la moitié aux frontières; le reste constituait d'abondantes réserves dans lesquelles le général Cadorna pouvait largement puiser. En outre, les voies ferrées très nombreuses qui sillonnaient la plaine de Vénétie pouvaient favoriser leur concentration et leur transport rapide sur les points menacés.

APERÇU GÉNÉRAL DE L'OFFENSIVE AUTRICHIENNE

L'attaque autrichienne fut brusque et irrésistible, mais elle fut assez rapidement arrêtée. Après un violent bombardement sur les positions italiennes de Coni-Zugna, au Pasubio, au mont Toraro et sur le plateau de Lavarone, des colonnes mobiles remontèrent les vallées latérales à l'Adige (Vallarsa, val Terragnolo, val Folgaria), convergeant vers la crête du Pasubio et vers le plateau des Sette-Communi, pendant qu'une autre colonne descendait la Brenta. Devant la supériorité de l'artillerie lourde autrichienne, les Italiens durent évacuer leurs positions avancées pour se replier sur les positions de résistance. Par suite, tout le centre autrichien réussit à déboucher entre la vallée de la Posina et celle de l'Astico, et à progresser vers Arsiero. A la fin de mai, l'ennemi occupait toutes les positions dominantes de cette région et concentrait ses efforts sur la ligne Arsiero-Asiago. Mais la résistance tenace des Italiens aux deux ailes sauva la situation. Le général Cadorna concentra de forts contingents dans la plaine et empêcha le centre autrichien d'y déboucher. Puis, bientôt, profitant de l'affaiblissement des forces autrichiennes par l'envoi sur le front de Galicie de réserves qui avaient été massées vers Trente, il prononça une vigoureuse contre-offensive et refoula peu à peu l'ennemi sur les crêtes et au delà des crêtes dans la direction de l'Adige. C'est ainsi que l'offensive victorieuse des armées du général Broussilow contribua à la victoire des Italiens.

ATTAQUE DES AUTRICHIENS PAR LE VALLARSA

Quatre corps d'armée, c'est-à-dire environ 200.000 hommes, participèrent à l'offensive sur Vicence et la plaine de Vénétie; deux autres étaient tenus en réserve entre Trente et la vallée de la Brenta. Pour pénétrer dans le bassin d'Arsiero, qui était en quelque sorte le seuil de la Vénétie, plusieurs voies s'offraient aux Autrichiens et furent suivies par eux. C'était d'abord l'excellente route qui, remontant le Vallarsa, franchit le col de Fugazzo pour descendre vers Schio; puis le val Terragnolo conduisant au col Borcola qui, situé au nord du mont Pasubio. donne accès dans la vallée de la Posina. Au delà, des sentiers plus difficiles permettent, à travers le plateau de Lavarone, de descendre dans la vallée de l'Astico, vers Arsiero, ou dans la vallée d'Assa, vers Asiago.

La marche en avant commença vers le 15 mai. Dans le Vallarsa, les Autrichiens, se heurtant à des positions très fortes et à une résistance acharnée, firent peu de progrès. Ayant échoué dans cinq violentes attaques contre les positions italiennes de Zugna-Torta (15 mai), ils leur firent subir un bombardement intense qui les bouleversa de fond en comble; les Italiens durent les évacuer (17 mai).

Alors commencèrent les attaques contre Coni-Zugna; mais ni le bombardement le plus violent, ni les assauts les plus furieux qui se succédèrent du 19 mai au 6 juin ne purent triompher de l'énergique résistance des Italiens. Il en fut de même au pas de Buole, où toutes leurs tentatives furent vigoureusement repoussées.

Accentuant alors leur pression dans le Vallarsa, les Autrichiens essayèrent d'occuper le mont Pasubio (22 mai); mais c'est en vain qu'ils multiplièrent les assauts, soutenus par une puissante artillerie, la route resta fermée et le Pasubio demeura un des piliers de la défense italienne.

Le Bulletin de guerre italien constata que vers les 27 et 28 mai la pression de l'ennemi semblait diminuer; en effet, une attaque autrichienne entre l'Adige et le Vallarsa fut brisée par la 37e division italienne (nuit du 28-29 mai) et de nouvelles attaques au pas de Buole et vers Forni-Alti étaient rejetées. Les Italiens, attaquant à leur tour dans le Haut Vallarsa, gagnèrent du terrain et les Autrichiens, refoulés, se bornèrent à bombarder les positions ennemies depuis Coni Zugna jusqu'au Pasubio. Quelques jours plus tard, le général Cadorna déchaînait la contre-offensive italienne.

ATTAQUE PRINCIPALE DES AUTRICHIENS VERS LA POSINA ET L'ASTICO

Les Autrichiens furent plus heureux, au moins au début, dans leur offensive vers Arsiero et Asiago par les vallées de la Posina et de l'Astico et par le plateau des Sette-Communi. Dans leur premier élan, grâce au concours de nombreuses et puissantes batteries d'artillerie lourde ils parvinrent à refouler les Italiens et à occuper quelques-unes de leurs positions. Mais au fur et à mesure qu'ils s'éloignèrent de leurs forts et de leurs batteries placées sur les points dominants, leur pression diminua en même temps qu'augmentait la force de la résistance italienne.

L'artillerie joua un rôle capital dans cette offensive. Les Autrichiens avaient, en effet, réussi, malgré le caractère accidenté et boisé du terrain, à faire avancer des canons à longue portée entre les sources de la Posina et de l'Astico,

et sur les gros contreforts de Campomulo et du mont Cimone. Sous leur protection, de nombreux détachements d'infanterie, abondamment pourvus de mitrailleuses, effectuèrent une poussée des plus violentes qui amena une progression plus rapide qu'on ne pouvait s'y attendre.

Devant l'intensité de ce bombardement infernal (15-19 mai), les Italiens furent obligés de se replier sur leurs lignes de résistance, évacuant les hautes vallées de la Posina et de l'Astico (20-25 mai), non sans avoir courageusement réagi sur plus points.

La lutte fut particulièrement acharnée au Monte Maggio, qui commandait le col de Borcola, vers les sources de la Posina. Dans les tranchées bouleversées par le bombardement, les Italiens opposèrent une résistance héroïque destinée à retarder l'avance de l'ennemi. Ils ne reculèrent qu'après deux jours de lutte, marqués par deux contre-attaques vigoureuses, quand les tranchées n'existèrent plus, que les chemins vers l'arrière furent coupés et les abris d'artillerie complètement démolis.

Un autre combat mémorable se livra au Monte Pria-Fora (28-29 mai). Les Autrichiens attaquèrent cette position qui fut perdue puis reprise par les Italiens; mais ceux-ci durent l'abandonner définitivement et se contenter de tenir les pentes sud de la montagne.

Des attaques multiples furent dirigées contre le Monte Spin (30 mai et nuit 1er-2 juin); elles furent d'abord repoussées. Les Autrichiens les renouvelèrent entre le Monte Spin et le Monte Cogolo, sans plus de succès, puis encore le 4 juin.

Malgré ces luttes violentes, l'évacuation du Monte Pria-Fora par les Italiens favorisa l'avance autrichienne, qui ne tarda pas à se dessiner dans la vallée de la Posina.

Les Autrichiens avaient en même temps pénétré dans la vallée de l'Astico, ayant pour objectif Arsiero. Là, le duel d'artillerie fut formidable et l'attaque autrichienne put se développer, malgré le bombardement par des avions italiens des cantonnements ennemis. Accablés par l'artillerie lourde, les Italiens évacuèrent la haute vallée de l'Astico et se retirèrent en disputant pied à pied le terrain. Les Autrichiens s'avancèrent jusqu'à Arsiero, qui fut occupé.

Des colonnes volantes avaient également traversé le plateau des Sette-Communi, se dirigeant sur Asiago. Dans cette région, de violents bombardements, des actions de surprise avec des détachements choisis et pourvus de nombreuses mitrailleuses, des attaques impétueuses par masses épaisses

d'infanterie, tout fut essayé par les Autrichiens. Les premières tentatives furent brisées (18 mai); l'ennemi les renouvela et, grâce à un feu violent de son artillerie (22 mai), exerça une forte pression à l'est de la vallée d'Assa. Une brillante attaque du 141e régiment d'infanterie de la brigade italienne de Catanzaro la contint un moment et délivra deux batteries entourées sur le mont Mosciagh (27 mai). La poussée autrichienne reprit alors contre le mont Cengio, dont la possession fut âprement disputée pendant six jours (30 mai-4 juin); finalement, devant une attaque ennemie faite avec de gros effectifs, les Italiens durent abandonner le sommet de la montagne, dont ils conservèrent les pentes occidentales, et se replier sur les lignes de la vallée de Canaglia renforcées. La lutte continua avec intensité, marquée parfois par des combats à la baïonnette, dans la vallée de Campomulo et autour d'Asiago (5-7 juin), qui fut évacué par les Italiens.

OPÉRATIONS DANS LE VAL SUGANA

Les Autrichiens, arrêtés à leur extrême droite dans le Vallarsa, le furent également à leur extrême gauche dans la diversion qu'ils tentèrent par le val Sugana, et cet insuccès aux deux ailes fut une des causes de l'échec de leur offensive générale.

Dans la vallée de la Brenta, ils ne purent entamer sérieusement les positions italiennes; leurs attaques furent d'abord dirigées sur le Monte Collo (14 mai), puis entre cette montagne et le val Maggio (nuit du 15 au 16 mai et 16 mai), enfin de nouveau sur le Monte Collo lui-même (17-18 mai). Les Italiens, il est vrai, après plusieurs engagements assez vifs, abandonnèrent leurs positions du mont Civaron (25 mai), mais ils arrêtèrent des assauts de l'ennemi à l'est de la vallée de Calamento et, dans un combat à l'est du torrent de Maso, ils mirent en déroute deux bataillons hongrois et capturèrent 157 prisonniers et une section de mitrailleuses (26 mai). Les Autrichiens bombardèrent encore Ospedaletto; mais, en somme, leur marche avait été très lente et la diversion, tentée par leur aile gauche dans la vallée de la Brenta, fut complètement enrayée.

CHAPITRE IV

BATAILLE DE VERDUN

(20 février-17 décembre 1916)

IMPORTANCE DE LA BATAILLE DE VERDUN

La bataille de Verdun a été la tentative capitale faite par l'état-major allemand pour conserver l'initiative des opérations militaires sur le front occidental, pour prévenir et empêcher l'offensive générale des Alliés.

Elle a duré dix mois, c'est-à-dire beaucoup plus à elle seule que la guerre de 1870 tout entière; l'alternative des actions sur les deux rives de la Meuse, l'intensité des attaques en grandes masses qui ont marqué ses différentes phases, l'accumulation par les Allemands de moyens de destruction sans précédents et principalement d'artillerie lourde, la solidité et l'obstination de la résistance française, enfin les pertes énormes infligées aux meilleures troupes allemandes ont été ses traits caractéristiques.

Ses résultats ont eu une importance capitale, tant au point de vue militaire qu'au point de vue moral; les échecs retentissants et répétés de l'armée du Kronprinz ont bouleversé de fond en comble les plans de l'état-major allemand et ont accentué dans des proportions formidables l'usure des réserves ennemies; mais en même temps qu'ils marquaient le commencement de la déchéance militaire de l'Allemagne, ils ont accru les doutes qu'avaient pu concevoir les neutres les plus hésitants sur la possibilité de la victoire des Empires centraux. C'est pourquoi l'héroïsme de Verdun, plus tard reconnu et glorifié par l'accord unanime des chefs d'Etats alliés, restera dans l'Histoire comme un des faits d'armes les plus brillants et les plus grandioses de la guerre de 1914.

BUT DE L'ATTAQUE ALLEMANDE SUR VERDUN

Des raisons nombreuses, d'ordre très différent, poussaient l'Allemagne à rechercher, au début de 1916, une victoire décisive qu'elle espérait remporter sur le front de Verdun.

Les Alliés avaient mis à profit les mois d'hiver pour accroître leurs ressources en hommes, en matériel, en

munitions, et préparaient évidemment une offensive; il fallait l'empêcher en la prévenant. Une action vivement engagée et couronnée de succès affirmerait la puissance militaire de l'Allemagne, retiendrait la Grèce et la Roumanie, et rassurerait l'opinion mondiale quelque peu ébranlée par les progrès russes en Arménie et par la prise d'Erzeroum.

Si l'on parvenait à s'emparer de Verdun, c'était le refoulement presque certain des forces françaises sur la rive gauche de la Meuse, la jonction probable avec les troupes allemandes qui, depuis septembre 1914, étaient immobilisées à Saint-Mihiel; toute la ligne de la Meuse tombant ainsi au pouvoir des Allemands, on pourrait peut-être tenter à nouveau la marche sur Paris, si brusquement poursuivie après la bataille de Charleroi et non moins brusquement suspendue au moment de la bataille de la Marne.

A ces espérances se joignait une raison économique : la détresse s'accentuait en Allemagne; depuis quelque temps, on avait dû rationner la population. Cette situation provoquait des polémiques entre les partis politiques et l'accord était loin de régner entre les Etats, dont quelques-uns, comme la Saxe et la Bavière, ne voulaient pas être privés de leurs ressources alimentaires par la création « d'offices d'Empire » chargés de centraliser les différentes denrées. Une grande victoire apaiserait ces dissentiments et raffermirait les courages.

Il convient, enfin, de tenir compte d'une raison essentiellement dynastique qui dut certainement exercer une grande influence sur les décisions de l'état-major allemand : le prestige du Kronprinz avait été sensiblement atteint par la retraite précipitée qu'il avait fait accomplir à ses troupes à la fin de la bataille de la Marne et depuis dix-sept mois l'armée qu'il commandait dans l'Argonne était restée presque passive sans pouvoir obtenir aucun avantage sérieux. Lui confier la direction de l'attaque sur Verdun, c'était lui fournir l'occasion de se réhabiliter, d'affirmer ses talents militaires et de prendre une éclatante revanche.

On sait comment furent déjoués tous ces calculs et anéanties toutes ces espérances. Sur les deux rives de la Meuse, les Allemands parvinrent au début à refouler nos troupes surprises par la brusquerie de l'attaque, par la puissance de l'artillerie lourde et mal protégées par des ouvrages de campagne insuffisants; ils réussirent, au prix de pertes formidables, à s'emparer des forts de Douaumont et de Vaux, à bombarder Verdun avec des canons à longue portée, à

détruire une partie de la ville. Mais ils ne parvinrent pas à passer. Verdun resta inviolée. Et pendant que les soldats du général Nivelle contenaient cette ruée infernale, les Alliés prenaient peu à peu sur tous les fronts l'initiative de l'attaque : les Russes envahissaient la Bukovine, la Galicie et achevaient la conquête de l'Arménie; les Italiens, après avoir arrêté l'offensive autrichienne sur Vicence, s'emparaient de Goritz; l'offensive franco-anglaise était déclanchée sur la Somme; la Roumanie se joignait aux Alliés et l'armée d'Orient, à son tour, commençait à châtier les Bulgares.

En présence de ces assauts formidables qu'elle avait cru pouvoir éviter, l'Allemagne affaiblie, mais non encore abattue, était obligée de ralentir ses attaques à Verdun, de reculer sur la Somme, de substituer partout ses armées à celles de l'Autriche écrasées, dispersées ou capturées par les Russes, et de suppléer à la disette de ses effectifs en appelant des Turcs sur les fronts de Galicie et de Roumanie.

Tels furent les merveilleux résultats de la bataille de Verdun.

LE TERRAIN DE LA BATAILLE

La vallée de la Meuse, profondément encaissée en amont et en aval de Verdun, s'élargit un instant autour de cette ville et le fleuve, bordé à droite par le canal latéral, suivi à gauche par la ligne de chemin de fer qui se dirige vers Stenay, Sedan et Charleville, est dominé par de nombreuses ondulations dont les escarpements l'obligent à décrire de multiples méandres au milieu de grandes prairies souvent inondées.

Dans la partie basse de la vallée s'élève Verdun, dominé à l'ouest par un rocher qui formait le réduit de la place; la vieille citadelle, construite par Vauban, possédait des casemates qui, avant l'évacuation de la ville, servirent de refuge aux malheureux habitants chassés de chez eux par le bombardement et ensuite d'abris aux autorités militaires. Le long de la Meuse, et parfois à quelque distance du fleuve, se succèdent les villages désormais historiques : à droite, Bras, Vacherauville, Champneuville, Samogneux et Brabant-sur-Meuse; à gauche, Charny, Cumières et Regnéville.

A l'est de la Meuse se dressent, à l'altitude d'environ 200 mètres, les Hauts-de-Meuse, collines boisées dont les escarpements aux pentes raides dominent la plaine de Woëvre; ils sont coupés de nombreux et profonds ravins qui livrent passage aux routes et aux voies ferrées, dont la principale

s'engage sous le tunnel de Tavannes avant de déboucher dans la Woëvre et de se diriger sur Metz.

A l'ouest du fleuve, nouveau relèvement du sol, avec des forêts plus nombreuses et plus épaisses, et des ravins plus profonds; c'est le commencement de l'Argonne.

LE CAMP RETRANCHÉ DE VERDUN

Le camp retranché de Verdun datait du lendemain de la guerre de 1870, alors que le général Seré de Rivière, pour arrêter une invasion allemande par la Lorraine, établit sur notre frontière du Nord-Est une série de rideaux de défense.

Les forts qui le constituaient, à l'exception de quelques-uns plus récents, remontaient donc à quarante ans. Bien situés, en général, ils formaient d'excellents points d'appui et auraient pu offrir une résistance sérieuse s'il n'avait été suffisamment prouvé, depuis le début de la guerre, qu'aucune fortification permanente n'était capable de résister au bombardement de l'artillerie lourde moderne. Mais ce qui permit aux défenseurs de Verdun d'arrêter la ruée allemande et de tenir victorieusement durant sept mois, c'est la succession, sur les deux rives de la Meuse, d'une foule de positions stratégiques constituant des lignes de résistance échelonnées, protégées par des ouvrages de campagne et qui furent défendues par des troupes d'une solidité à toute épreuve. C'est sur ces crêtes et ces plateaux, dans ces bois et autour de ces forts, dont deux furent littéralement pulvérisés, que se livrèrent les actions diverses dont l'ensemble forme la bataille de Verdun.

Au sud des lignes allemandes s'étendant de Montfaucon à Consenvoye et de Consenvoye à Flabas et à Azannes, se développaient une série de croupes de 200 à 300 mètres, plus ou moins boisées, souvent parallèles entre elles et séparées par de profonds ravins où, le long des routes, se cachaient les villages.

Au nord-est de Samogneux apparaît une première ondulation portant le bois d'Haumont et le bois des Caures de sinistre mémoire.

Plus au sud, la côte de Talou force la Meuse, en se prolongeant vers le village de Champ, à décrire un vaste méandre; puis une seconde croupe comprend la côte du Poivre et, entre les villages de Louvemont et de Beaumont, le bois des Fosses, voisin de la source de l'Ornes, rivière qui vient effleurer la base des deux Jumelles d'Ornes, collines d'où l'empereur Guillaume II put suivre le début de la bataille.

A partir de la Meuse et du village de Bras, la côte de Froide-Terre, les bois d'Haudremont, Chauffour et de la Vauche font partie d'une même terrasse qui se prolonge vers la Woëvre jusqu'au ravin de Bezonvaux, tandis qu'au sud on aborde avec le plateau de Douaumont, surmonté du fort du même nom, les défenses avancées de Verdun. Là se pressent les positions désormais historiques où se sont livrés tant de sanglants combats : les villages de Douaumont, de Vaux et de Fleury, les bois de la Caillette et de Vaux-Chapitre, le fort de Vaux avec la batterie de Damloup, les bois du Chenois et de la Laufée.

C'est là qu'en dépit des plus violents efforts furent arrêtés les Allemands, devant la seconde ligne des forts de Verdun jalonnée par les forts de Belleville, de Saint-Michel, de Souville et de Tavannes, ce dernier commandant la voie ferrée de Verdun à Metz par Etain.

Enfin, au sud de la route de Verdun à Eix, les crêtes étaient encore protégées par les forts de Belrupt, du Rozellier et de Moulainville, ce dernier bâti sur les escarpements qui dominent la plaine de la Woëvre.

Sur la rive gauche de la Meuse, même disposition parallèle de crêtes boisées qui ont été le théâtre de violents engagements.

C'est d'abord, à l'ouest de Consenvoye, le bois de Forges et au sud, sur un modeste ruisseau ou dans le ravin, les villages de Forges, Béthincourt, Malancourt et Haucourt.

Sur la crête qui fait face à Samogneux et à la côte de Talou, et qui domine les villages de Regnéville et de Cumières, se succèdent la côte de l'Oie, prolongée par le bois de Cumières, puis le bois des Corbeaux, le Mort-Homme (295 mètres d'altitude) et la cote 304, si âprement disputés, enfin, le bois d'Avocourt. Par les villages de Chattancourt et d'Esnes passèrent un moment les secondes lignes françaises.

Au delà, on aborde, comme sur la rive droite, les défenses avancées de Verdun, jalonnées par les forts de Vacherauville, de Marre, des Bois Bourrus, de Choisel, dont aucune ne succomba, mais dont plusieurs prirent part à la bataille; puis en arrière, les forts de la Chaume, du Chana, des Sartelles; enfin, encore plus au sud, vers la ligne du chemin de fer de Verdun-Paris, les forts du Regret, de Londrecourt et de Dugny.

Il est facile, d'après cette simple énumération, de comprendre toute la puissance de l'organisation défensive de Verdun appuyée par des troupes d'élite, en même temps que la

folie présomptueuse de la prétention initiale des Allemands qui se flattaient de pouvoir, en quelques semaines, se rendre maîtres de la forteresse. Ils luttèrent pendant dix mois sans obtenir d'autre résultat que la destruction de deux forts et le bombardement de Verdun par leur artillerie à longue portée. Ainsi fut justifié le mot célèbre du général Pétain : « On les aura! »

LES ARMÉES ET LES GÉNÉRAUX

Les immenses préparatifs, poursuivis pendant près de deux mois et demi, ont montré l'importance que l'état-major allemand attachait à l'attaque sur Verdun. Mais là, comme au début des hostilités, il comptait agir rapidement et tout retard devait forcément nuire au succès de l'entreprise.

Son exécution fut confiée au Kronprinz, qui espérait bien trouver dans la bataille de Verdun l'occasion de prouver ses talents militaires que beaucoup se refusaient à reconnaître et d'acquérir une gloire qui préparerait son règne futur. On lui avait adjoint, pour tempérer la fougue qui chez lui remplaçait l'habileté, un conseiller sage et prudent, le vieux maréchal von Hæseler, et il semble bien que la direction effective des opérations militaires ait été confiée au général von Deimling qui, par son activité, s'était acquis, comme commandant du XVe corps d'armée, une solide réputation.

L'armée d'attaque comprenait au moins 300.000 hommes, parmi lesquels beaucoup de corps d'élite, des régiments de Brandebourg, de Lorraine et de Francfort; mais, comme en quelques semaines elle éprouva de terribles pertes, il fallut envoyer de nombreux renforts, provenant de l'intérieur ou prélevés sur différentes parties du front que l'on dut dégarnir. En avril, l'état-major français avait constaté la présence d'effectifs appartenant à 30 divisions allemandes; à la même époque, deux divisions étaient ramenées de Bulgarie.

L'usure subie par les forces allemandes fut terrible; après deux mois de bataille, 80 bataillons avaient déjà dû être reconstitués et l'on estima que les pertes totales des Allemands, dans cette bataille épique, ne furent pas inférieures à 500.000 hommes.

Pour faciliter la tâche de l'infanterie et détruire les défenses de Verdun, une artillerie formidable avait été concentrée sur le front allemand; on évalue à 3.000 le nombre des canons de tout calibre qui furent utilisés; l'artillerie lourde, particulièrement nombreuse, était de beaucoup

supérieure à celle que pouvait lui opposer l'armée française; on avait ramené des Balkans plusieurs batteries qui avaient contribué à l'écrasement des Serbes. Des voies ferrées nouvelles avaient été construites, avec des embranchements permettant d'apporter les munitions jusqu'aux plate-formes occupées par les gros canons.

En un mot, rien de ce qui pouvait assurer l'heureuse et rapide issue de la lutte n'avait été négligé.

Depuis la fin de la bataille de la Marne, Verdun avait été toujours protégée contre les tentatives du Kronprinz par l'ancienne armée du général Sarrail. Après le recul obligé des premiers jours, le général de Castelnau, qui avait sauvé Nancy, fut envoyé par le généralissime pour parer aux dangers que présentait l'avance allemande; il appela immédiatement auprès de lui le général Pétain qui, par des mesures habiles et rapidement exécutées, sut en peu de jours, ainsi que l'a déclaré la citation élogieuse dont il fut l'objet, « rétablir une situation particulièrement délicate »; et quand ce dernier fut investi du commandement en chef des armées du Centre, il confia le commandement de l'armée de Verdun au général Nivelle, en lui transmettant la consigne qu'il avait pratiquée lui-même : « Tenir et empêcher les Allemands de passer ». Et les Allemands ne passèrent pas.

LES PHASES DIVERSES DE LA BATAILLE DE VERDUN

Cette rude bataille de dix mois, dans laquelle les Allemands multiplièrent leurs attaques, tantôt successivement, tantôt simultanément sur les deux rives de la Meuse et par la plaine de la Woëvre, présente cinq phases principales.

1re phase. — Dans la première (20 février-6 mars), c'est l'assaut unique et acharné tenté par les Allemands sur la rive droite de la Meuse. Sous l'action d'une préparation d'artillerie formidable, suivie d'attaques en grandes masses, les troupes françaises abandonnent leurs positions avancées et reculent lentement sur leurs positions principales de résistance. Les Allemands, croyant la partie gagnée, abordent le plateau de Douaumont, pénètrent dans le village et même dans le fort; mais une violente contre-offensive française aussitôt déclanchée les arrête et les empêche de progresser au delà.

2e phase. — Devant l'impossibilité de rompre le front français sur les Hauts-de-Meuse, l'état-major allemand a recours à une nouvelle tactique. Il donne à son offensive une extension plus grande en la développant sur la rive

gauche de la Meuse en même temps que sur la rive droite. Pendant quelques jours, ce plan semble réussir; repoussées de leurs positions avancées, les troupes françaises se replient à gauche du fleuve, sur le Mort-Homme, comme elles s'étaient repliées à droite sur le plateau de Douaumont. Encouragés par ce succès relatif, les Allemands veulent mettre à profit la diversion qu'ils viennent de tenter. Des assauts répétés sont dirigés sur les villages de Douaumont et de Vaux, ainsi que sur le fort de Vaux; ils demeurent infructueux et l'importance des pertes subies amène la suspension de la bataille du 11 au 13 mars. A la reprise, l'offensive se manifeste sous forme d'attaques alternées aux deux ailes, dirigées tour à tour sur Vaux-Douaumont, sur le Mort-Homme, sur les régions de Béthincourt et Avocourt. Mais l'ennemi ne parvient à réaliser aucun gain essentiel et cet effort considérable aboutit à une nouvelle suspension de la bataille qui dure jusqu'au 28 mars. C'est la deuxième phase (6 mars-28 mars).

3e phase. — La troisième (28 mars-1er juin) présente une alternative d'actions violentes et de brusques accalmies; aux attaques allemandes répondent parfois des réactions tentées par les troupes françaises.

Dès le 28 mars, les Allemands prononcent une forte offensive entre Avocourt et la rive gauche de la Meuse, et, pendant seize jours, multiplient les assauts vers Haucourt, Malancourt et le Mort-Homme. En même temps, à partir du 1er avril, la bataille reprend sur la rive droite, vers les villages de Douaumont et de Vaux, ainsi que vers le bois de la Caillette; les 9 et 10 avril, la lutte est générale sur tout le front.

Puis une accalmie de quelques jours (13-17 avril), après laquelle les engagements recommencent sur la rive droite, entre la Meuse et Douaumont, entre la ferme de Thiaumont et l'étang de Vaux, marqués par plusieurs réactions de l'armée française, qui reprend les tranchées et annihile peu à peu les avantages péniblement acquis par les Allemands au cours des opérations antérieures. A la fin d'avril, nouvel arrêt de la bataille (26 avril-1er mai).

Une troisième fois, l'offensive allemande reprend, cette fois sur la rive gauche de la Meuse, vers le Mort-Homme et Cumières. Chassés de plusieurs de leurs positions, les Allemands entament une formidable action contre la cote 304, qu'ils cherchent à enlever par tous les moyens, tantôt l'abordant de face, tantôt s'efforçant de la tourner. De nouvelles

attaques sont également dirigées vers Avocourt, sur le Mort-Homme et sur le village de Cumières, où ils pénètrent, mais d'où ils ne peuvent déboucher. Sur la rive droite, cette quatrième partie de la bataille de Verdun ne présente que des engagements locaux autour des ruines du fort de Douaumont, de la ferme de Thiaumont et des carrières d'Haudromont.

En somme, durant ces deux mois, les Allemands, après les gains des premiers jours, ont piétiné; la lutte s'est poursuivie sur les mêmes positions, sans gains appréciables de terrain, mais avec quelques réactions heureuses de la part des troupes françaises.

4e phase. — Dans la quatrième phase (1er juin-1er août), l'activité se réveille et un violent effort des Allemands amène un renouvellement terrible de la bataille.

D'énormes effectifs sont engagés sur la rive droite de la Meuse; les Allemands, en subissant des pertes sanglantes, s'emparent du fort de Vaux et dirigent de puissantes attaques contre l'ouvrage de Thiaumont, qui est pris, perdu et repris plusieurs fois; contre la batterie de Damloup et sur le village de Fleury; mais tous leurs efforts viennent se briser devant la barrière formée par les forts de Tavannes et de Souville.

5e phase. — Alors, dans une cinquième phase (1er août-17 décembre), la bataille change de caractère; les offensives allemandes deviennent plus rares, moins violentes et les attaques françaises plus fréquentes. Nos troupes reprennent Fleury et, luttant avec vigueur, réalisent de lents progrès autour de l'ouvrage Thiaumont, dans les bois de Vaux-Chapitre et du Chenois, et, par une brillante et rapide réaction, reprennent le fort et le village de Douaumont, réoccupent le fort de Vaux, puis les villages de Damloup et de Vaux, et, enfin, les hauteurs situées au nord des deux forts. Pendant ce temps, le bombardement allemand se poursuit sur la rive gauche de la Meuse, avec quelques attaques dispersées sur les mêmes positions, dans les régions du bois d'Avocourt et de la cote 304, où l'ennemi ne parvient pas à gagner du terrain.

L'offensive franco-anglaise, victorieuse sur la Somme, dégage Verdun, où la bataille diminue graduellement d'intensité, et, peu à peu, les Allemands, obligés de faire face sur un autre théâtre, interrompent leur entreprise contre la forteresse lorraine, dont ils ont pu approcher, mais qu'ils n'ont point réussi à conquérir.

1re PHASE

(20 février-6 mars 1916)

LES DÉBUTS DE LA BATAILLE (20-22 février)

L'attaque dirigée par les Allemands contre Verdun fut l'effort le plus considérable tenté par eux depuis les batailles de l'Yser et d'Ypres. Le Kronprinz s'efforça d'aborder concentriquement la forteresse par le nord-ouest, par le nord et par l'est; secondé par une artillerie lourde très nombreuse et très puissante, il progressa sérieusement pendant les quatre premiers jours de la bataille sur la rive droite de la Meuse; puis l'action s'affaiblit quelque peu le 24 février au soir pour reprendre le 25, présenter une extrême intensité le 26 et se compliquer à partir du 28 d'une démonstration par la Woëvre. Dans toute la première phase, l'assaut fut uniquement dirigé contre les positions françaises de la rive droite de la Meuse, car c'est de ce côté qu'il était possible, en franchissant la plus faible distance (11 à 13 kilomètres environ), d'arriver à Verdun.

Comme prélude de l'attaque, il y eut, le 20 février, un bombardement intense de vingt-sept heures exécuté par l'artillerie lourde allemande, qui comprenait des pièces de 305 et de 380, et qui couvrit nos positions avancées d'obus de tout calibre, lacrymogènes et suffocants. Le 21 février, les colonnes allemandes attaquèrent Brabant-sur-Meuse, Haumont et Herbebois. Le village de Brabant, bombardé à la fois de la route, du fond de la vallée, des ravins de Consenvoye et du bois de Forges, sur la rive gauche de la Meuse, devint bientôt intenable; les Français l'évacuèrent pendant la nuit pour se replier sur Samogneux.

Avec leur artillerie à longue portée, placée sur les hauteurs de Consenvoye, les Allemands lancèrent, durant six jours, sur Verdun, une énorme quantité d'obus incendiaires qui détruisirent une grande partie des maisons et allumèrent partout des incendies. Les habitants qui étaient restés dans la ville se réfugièrent dans les souterrains de la citadelle, où ils séjournèrent quatre jours, puis ils furent dirigés par fractions et de nuit sur l'arrière.

La bataille se développa le 22 février sur tout le front des Hauts-de-Meuse. Précédées d'un déluge de fer et de mitraille, les colonnes allemandes débouchèrent des bois de Consenvoye, des bois d'Ormont, du fond de Flabas et, en grandes masses, marchèrent à l'assaut des bois d'Haumont, de la cote 322, de Herbebois et de la corne nord du bois des

Caures. Dans cette journée, qui fut particulièrement dure, les Allemands avancèrent d'environ 1 kilomètre, mais au prix de pertes formidables causées parmi ces masses humaines par les feux de la défense; nos troupes perdirent le bois d'Haumont et une partie du bois des Caures.

LA LUTTE A SAMOGNEUX ET AU BOIS DES CAURES (23-24 février)

Pendant toute la journée du 23 février, des actions très violentes d'infanterie se développèrent entre la Meuse et le village d'Ornes. Protégés par leur artillerie lourde, qui couvrait le terrain de projectiles, et constamment soutenus par des réserves, les Allemands tentèrent de gagner les sommets des croupes, afin d'avancer vers le sud; la ligne de résistance française dut être reportée en arrière de Beaumont et d'Ornes évacués par nos troupes.

Resserré entre les derniers escarpements des collines et la rive droite de la Meuse, le petit village de Samogneux est placé à l'endroit où la route qui dessert la vallée forme un défilé long de 1.500 mètres; il fut le théâtre d'un des épisodes les plus émouvants de la journée du 23 février. Le haut commandement français avait ordonné de l'évacuer, mais deux compagnies d'infanterie dispersées dans un groupe de maisons en ruines ne purent se replier à temps; bientôt isolées et entourées par des forces ennemies considérables, elles soutinrent un véritable siège, prolongeant durant six heures une résistance désespérée jusqu'au moment où le reste du régiment, prévenu de cette situation critique, accourut pour les délivrer.

La lutte ne fut pas moins héroïque au bois des Caures; ce bois fut défendu, du 21 au 24 février, par les chasseurs du colonel Driant qui tuèrent environ 2.000 Allemands et ne se retirèrent qu'après avoir perdu leur chef et sous la menace d'être cernés.

Le 24 février, la bataille fit rage autour de Beaumont, le long de la route de Longuyon à Verdun; par un vigoureux effort, le centre allemand réussit à progresser. La pression énorme exercée sur le front français obligea nos troupes à se replier et les Allemands prirent pied sur la ligne des crêtes.

Malgré la neige qui fit son apparition dès le matin du 25, les Allemands, ayant progressé au centre, voulurent faire avancer leurs ailes; à l'aile gauche, ils prononcèrent une attaque dans le ravin de Ronceveaux et atteignirent le bois de la Vauche; à l'aile droite, ils tentèrent de déboucher de

Samogneux; pendant toute la matinée leurs troupes, décimées par nos feux croisés, subirent des pertes terribles sans y parvenir. Mais, vers le soir, protégés par des batteries qui avaient été installées à l'ouest de Beaumont, ils réussirent à sortir de Samogneux, non sans avoir toutefois essuyé la canonnade des forts de Vacherauville et de Marre qui, placés sur la rive gauche de la Meuse, concentrèrent leurs feux sur les lignes d'attaque allemandes de la rive droite.

Cette résistance énergique opposée aux attaques furieuses des Allemands suffirait à elle seule pour faire justice d'une accusation qui fut un moment lancée contre le haut commandement français; on prétendit que devant le recul obligé des lignes françaises durant les cinq premiers jours de la bataille, il aurait ordonné la retraite de nos troupes sur la rive gauche de la Meuse. Un communiqué officiel de l'état-major a donné un démenti catégorique à cette assertion; le 23 février au matin, le général de Langle de Cary avait prescrit aux troupes de la rive droite que tout point, même débordé ou entouré, devait être maintenu à tout prix et que la consigne unique était de « tenir ». Le 24 au soir, le général Joffre, à son tour, prescrivait de tenir sur le front entre la Meuse et la Woëvre par tous les moyens possibles; le 25, le général de Castelnau confirmait au général Herr que, conformément aux ordres du généralissime, les positions de la rive droite de la Meuse devaient être conservées à tout prix et, le même jour, enfin, le général Joffre envoyait au général Pétain l'avis suivant : « Tout chef qui « donnera un ordre de retraite sera traduit en conseil de « guerre ». Il est donc bien établi que jamais, à aucun moment, l'état-major français n'avait songé à abandonner les positions de la rive droite de la Meuse.

ATTAQUE DU PLATEAU DE DOUAUMONT ET DE VAUX PAR LES ALLEMANDS (26 février-6 mars)

La journée du 26 février fut certainement une des plus terribles et des plus émotionnantes de la bataille. Les Allemands, ayant occupé Louvemont, dirigèrent leurs attaques vers Champneuville, sur la côte du Poivre, vers la ferme d'Haudremont, sur le bois d'Hardaumont et, entre ces deux derniers points, abordèrent le plateau de Douaumont.

Ce fut la ruée en grandes masses et en rangs serrés, comprenant huit à dix hommes en profondeur, sur le village de Douaumont et sur le fort qui, bouleversé depuis plusieurs jours par le bombardement allemand, n'avait d'autre valeur

Bataille de Verdun

que sa position dominante; un corps du Brandebourg conduisait l'assaut. Dans cette masse compacte, nos feux croisés firent des ravages effroyables; mais sous l'action de cette poussée intense, la ligne française fléchit vers le centre et l'attaque allemande pénétra comme un coin dans le plateau. Les Allemands dépassèrent le village de Douaumont et le fort lui-même, dans les ruines duquel s'infiltrèrent les Brandebourgeois. Cette nouvelle aussitôt transmise à Guillaume II, qui suivait de loin le développement de la bataille, inspira le fameux télégramme au Landtag prussien, dans lequel l'Empereur mentionnait « le succès de l'irrésistible assaut contre la puissante forteresse française ». En même temps, l'agence Wolff annonçait que le corps du Brandebourg avait enlevé le fort de Douaumont, principale défense de Verdun. Mais à ce moment même, les troupes françaises, nullement désorganisées et soutenues par de fortes réserves, prononçaient une violente contre-offensive qui, empêchant les Allemands de consolider les positions conquises, fit plier leurs deux ailes et les rejeta sur le centre. Le village de Douaumont fut repris et les Brandebourgeois qui avaient pénétré dans les ruines du fort se trouvèrent entourés de trois côtés. L'attaque allemande était brisée et, comme en même temps la tentative de l'ennemi sur la côte du Poivre avait été repoussée, il en résulta qu'en face des Allemands contenus les troupes françaises s'arrêtèrent sur les positions qu'elles avaient reconquises. Les pertes allemandes furent tellement sanglantes que nos troupes, dans l'impossibilité de creuser des tranchées, s'abritèrent derrière les cadavres amoncelés à une très grande hauteur. Vers la ferme d'Haudremont et au bois d'Hardaumont, toutes les attaques de l'ennemi étaient demeurées infructueuses.

A cet effort gigantesque des Allemands succéda, le 27 février, un calme relatif; il ne fut troublé que par une lutte acharnée d'artillerie, principalement à la côte de Talou, qui, rendue intenable par les feux croisés des deux adversaires, fut évacuée et resta en quelque sorte zone neutre. De chaque côté, on profita de ce répit pour consolider les positions, évacuer les blessés et approvisionner les troupes.

Une tentative fut faite par les Allemands pour dégager le détachement brandebourgeois qui, encerclé dans les ruines du fort de Douaumont, ne pouvait plus en sortir; elle fut repoussée (28 février). A ce moment se produisit un fait nouveau : ce fut une diversion allemande en Woëvre, depuis la voie ferrée de Verdun à Metz jusqu'à Manheulles, dont

le but très probable était de favoriser l'attaque sur Douaumont par le nord en détournant l'attention de notre état-major vers l'est. Dès le début de la bataille, la plupart de nos positions en Woëvre avaient été évacuées et les détachements qui les occupaient ramenés vers les Hauts-de-Meuse; les Allemands dirigèrent alors contre eux des attaques sur plusieurs points. Un combat s'engagea autour de la station d'Eix qui, prise par les Allemands, fut reperdue par eux; à Manheulles dont, à la suite d'un premier échec, ils réussirent à s'emparer; enfin, à Fresnes-en-Woëvre, où toutes leurs attaques furent repoussées. Mais ce n'était qu'une simple diversion et la véritable offensive ne tarda pas à reprendre avec violence.

Dans la nuit du 28 au 29 février, les Allemands renouvelèrent contre le village de Douaumont de furieuses attaques qui furent poussées jusqu'au corps à corps; les premières furent arrêtées par le tir des canons de 75 et des mitrailleuses; mais à partir de minuit, elles se succédèrent avec plus de violence : des charges à la baïonnette en eurent raison et, aux premières lueurs du jour, les abords de Douaumont étaient couverts de cadavres et de blessés. Une contre-attaque permit de prendre pied dans une redoute allemande dont le tir avait assez longtemps gêné nos soldats.

Du 29 février au matin jusqu'au 1er mars au soir, il y eut un arrêt de trente-six heures dans le développement de la bataille et même, si l'on excepte une attaque isolée sur Fresnes-en-Woëvre, les actions d'infanterie cessèrent complètement durant quarante-huit heures. Mais le bombardement, qui avait continué sans interruption, redoubla de violence. Ce fut le prélude de puissantes attaques contre Douaumont (2 mars); deux furent absolument brisées; la troisième, plus furieuse, amena le fléchissement de la ligne française et l'occupation par les Allemands du village de Douaumont, d'où ils essayèrent vainement de déboucher. En même temps, pour pénétrer par un couloir favorable vers le plateau qui portait le fort de Douaumont, ils dirigeaient une attaque sur le village de Vaux.

La lutte se concentra alors autour du village de Douaumont, avec des fluctuations qui démontrent son acharnement; le 3 mars, les Français regagnèrent du terrain près du village et en chassèrent les Allemands; mais ceux-ci le reprirent le lendemain et nos troupes durent se contenter de tenir les pentes qui dominent le village (5 mars).

Malgré ce léger progrès, les Allemands étaient arrêtés, et à

la fin de cette première phase de la bataille, leur offensive violente était contenue par l'énergique résistance française.

Le 1er mars, le Président de la République se rendit à Verdun, accompagné des généraux Joffre et Pétain, il visita les corps d'armée et porta à nos troupes les félicitations de la France, qui leur furent renouvelées par le général Roques, au nom du Conseil des ministres.

2e PHASE

(6-28 mars)

L'EXTENSION DE L'OFFENSIVE ALLEMANDE SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE

L'attaque sur la rive droite de la Meuse, et en particulier sur Douaumont, n'ayant pas réussi, les Allemands adoptèrent une autre tactique. Dans une deuxième phase de la bataille (6-28 mars), tout en continuant leur effort sur ces mêmes points, ils tentèrent de prononcer une puissante offensive sur la rive gauche de la Meuse, accompagnée d'une diversion moins importante en Woëvre. Devant la poussée formidable de l'ennemi, nos troupes furent d'abord obligées de reculer et d'abandonner lentement plusieurs positions importantes; les Allemands s'emparèrent successivement de Forges, de la côte de l'Oie, du bois des Corbeaux, du bois d'Avocourt et d'Haucourt; mais l'armée française résista victorieusement aux attaques répétées dirigées contre le Mort-Homme et la route de Verdun resta fermée aux Allemands.

Sur la rive gauche de la Meuse, la lutte eut pour principaux théâtres, à l'ouest de Regnéville, la côte de l'Oie, les hauteurs portant les bois des Corbeaux et de Cumières, puis les deux importantes positions du Mort-Homme (altitude, 295 mètres) et de la cote 304; enfin, plus à l'ouest, les bois de Malancourt et d'Avocourt.

PRISE DE FORGES (5 mars) ET DE LA COTE DE L'OIE (6 mars) PAR LES ALLEMANDS

Depuis le début de la bataille, plusieurs de ces positions avaient été soumises à un violent bombardement, mais aucune attaque d'infanterie ne s'était produite.

Le 5 mars, une forte colonne allemande marcha sur Forges; ce petit village, dominé au nord et au sud par des collines et défendu par un seul bataillon français, fut rapidement enlevé.

S'avançant le long de la voie ferrée qui est parallèle à la Meuse, les Allemands contournèrent la côte

de l'Oie qui fut attaquée le 6 mars et, après un vif combat où ils subirent des pertes sérieuses, ils s'emparèrent de la crête; puis ils commencèrent à prendre pied dans le bois des Corbeaux. C'était un succès incontestable, mais la division bavaroise qui l'avait obtenu avait subi de telles pertes qu'elle dut être relevée et remplacée par deux nouvelles divisions qui continuèrent le mouvement offensif.

LES COMBATS DU BOIS DES CORBEAUX (6-9 mars)

Il se produisit à la fois sur le bois des Corbeaux et sur le village de Béthincourt. Du 6 au 9 mars, le bois des Corbeaux, tour à tour perdu, repris et reperdu, fut le théâtre d'une lutte sanglante.

En multipliant leurs attaques, les Allemands en avaient occupé une partie, mais durent s'arrêter à cause des feux provenant des batteries du Mort-Homme qui les décimaient. Le 8 mars, une contre-attaque française se produisit; nos soldats, descendant lentement les pentes du Mort-Homme, prirent, à 200 mètres seulement de l'ennemi, le pas de charge et le refoulèrent jusqu'à la lisière nord du bois; un tir de barrage bien réglé empêcha les renforts allemands d'arriver et la presque totalité du bois des Corbeaux fut réoccupée. Les Allemands revinrent en force et, soutenus par une division nouvelle, reprirent le bois (9 mars); mais toutes les tentatives qu'ils firent pour en déboucher furent arrêtées. C'est à ce moment qu'ils annoncèrent officiellement la prise d'assaut de la crête du Mort-Homme, ce qui était un pur mensonge.

En même temps, les Allemands avaient prononcé des attaques sur Béthincourt; la première (6 mars), quoique faite avec des effectifs considérables, échoua; elle fut renouvelée le lendemain, puis dans la nuit du 10 au 11 mars, mais sans plus de succès.

Du 11 au 13 mars, il y eut une accalmie, troublée seulement par un bombardement sur plusieurs points du front français, notamment entre Forges et le bois des Corbeaux, vers Béthincourt et sur le Mort-Homme.

Puis l'offensive reprit avec une intensité plus grande qu'auparavant. Une violente attaque fut dirigée contre le Mort-Homme (14 mars); les Allemands couvrirent d'obus de 210 un espace d'environ 3 kilomètres, entre Béthincourt et Cumières; puis ils tentèrent l'assaut en grandes masses et en rangs serrés dans lesquels notre artillerie fit de terribles ravages. Ils réalisèrent quelques progrès vers la cote 265,

mais nos positions sur le Mort-Homme demeurèrent intactes; au vingt-troisième jour de la bataille, la situation française inspirait pleine confiance.

Pour justifier le mensonge qu'ils avaient commis en annonçant la prise de positions qu'ils n'avaient point occupées et pour assurer le succès du quatrième emprunt de guerre, il fallait un succès; ils essayèrent de l'obtenir. Le Mort-Homme fut de nouveau attaqué avec acharnement; mais les vagues d'assaut allemandes, brisées par nos tirs concentrés, furent refoulées avec de terribles pertes vers le bois des Corbeaux (16 mars).

A partir de ce moment, le bombardement devint moins violent, les attaques d'infanterie plus rares. Toutes ces attaques, victorieusement rèpoussées, n'aboutirent qu'à démontrer la solidité de nos lignes, l'abondance de nos réserves de munitions, le calme de nos chefs et l'excellent moral de nos soldats.

LES COMBATS DE MALANCOURT, D'AVOCOURT ET D'HAUCOURT (20-28 mars)

Obligés de rechercher un succès sur une autre partie du front, les Allemands, après un vif bombardement de nuit (nuit du 19 au 20 mars), parvinrent à occuper la partie Est du bois de Malancourt, puis le bois d'Avocourt (nuit du 20 au 21 mars).

L'attaque sur Malancourt avait pour but de tourner les défenses françaises du Mort-Homme et de pénétrer dans le couloir de Montzéville pour faire tomber d'un seul coup toute notre première ligne de tranchées. Préparée par un bombardement intense de la cote 304 et de nos secondes lignes vers les bois Bourrus et Montzéville, elle fut accompagnée de projections de liquides enflammés. Le seul résultat fut une légère avance dans le bois de Malancourt, qu'il fallut payer de lourdes pertes, ce qui justifia, une fois de plus, le mot du général Douglas Haig : « L'Allemagne, à « Verdun, brise en vain ses forces contre les indomptables « soldats de la France ».

Le 22 mars, les Allemands réalisèrent encore un nouveau progrès en prenant pied sur le petit mamelon d'Haucourt, situé au nord-ouest de la cote 304. Comme dans les deux combats précédents, les troupes d'attaque, composées de Bavarois et Wurtembergeois, étaient précédées de soldats du génie portant des appareils qui projetaient des liquides enflammés. Nos canons de 75 fauchèrent en peu de temps les pétroleurs, dont la plupart furent tués avant d'avoir

fait usage de leurs engins, et nos feux de mitrailleuses et de mousqueterie brisèrent l'élan de l'infanterie ennemie, qui fut refoulée avec des grandes pertes. Mais les chefs allemands lancèrent de nouvelles masses à l'assaut de nos positions; ce fut la dernière attaque, déclanchée à la tombée de la nuit, qui leur permit de pénétrer sur le mamelon d'Haucourt. Plus au sud, toutes les tentatives faites pour déboucher du bois d'Avocourt furent arrêtées.

Enfin, quelques jours plus tard, les Allemands subirent un sanglant échec en attaquant avec deux divisions nos positions d'Haucourt-Malancourt. Exposées au feu de nos 75 et de nos mitrailleuses, les deux premières vagues furent littéralement fauchées; la troisième approcha à moins de 60 mètres de notre ligne, mais ne put continuer sa marche; une quatrième et une cinquième eurent le même sort. Il y eut alors un temps d'arrêt; mais au bout de trois quarts d'heure, l'ennemi, ayant reformé ses bataillons décimés, revint à l'assaut. L'action dura au moins quatre heures et tous les efforts allemands se brisèrent contre la résistance de nos soldats. Les Allemands ne reconnurent leur défaite qu'à la nuit, alors que le terrain était couvert de cadavres entassés les uns sur les autres; l'ordre fut donné de cesser l'attaque.

LES ATTAQUES ALLEMANDES SUR VAUX (3-16 mars)

L'action allemande sur la rive droite de la Meuse se manifesta, durant cette seconde phase, sous la forme de trois attaques successives contre le village et le fort de Vaux.

La possession de ce village était très vivement convoitée par les Allemands, car elle leur eut permis par le ravin où il est situé de pénétrer dans le bois du Chapitre et vers Fleury, et de tourner ainsi la position de Douaumont, en arrière de laquelle nos troupes opposaient encore la plus vigoureuse résistance.

Après avoir mis à profit l'accalmie des 1er et 2 mars pour reconstituer leurs unités désorganisées, relever certains corps de première ligne et renforcer leurs effectifs, les Allemands avaient déjà tenté de prendre pied dans le village de Vaux (3 et 4 mars), mais ils n'avaient pu y parvenir.

Ayant amené de nouvelles troupes, ils renouvelèrent leur tentative (8-10 mars). Tout d'abord plusieurs attaques avec de puissants effectifs furent prononcées contre le front s'étendant du village de Vaux jusqu'à Damloup; elles furent repoussées; quelques Allemands, qui avaient réussi à se glis-

ser pendant la nuit dans les premières maisons du village, furent chassés à la baïonnette; quelques attaques massives, faites également pendant la nuit sur nos tranchées du bas de la vallée, n'obtinrent pas plus de succès.

Les Allemands ne se découragèrent pas; ils voulaient réussir à tout prix. Pendant la nuit du 8 au 9 mars, ils firent de nouveaux préparatifs et, le 9, un grand effort fut tenté à la fois contre le village et contre le fort de Vaux. Après le bombardement préparatoire, les régiments allemands, attaquant en trombe, firent irruption dans la partie orientale du village et s'y maintinrent, mais sans pouvoir aller plus loin; les Français conservèrent toute la partie ouest.

En même temps, des colonnes ennemies essayaient, par un violent assaut, de gravir les pentes du mamelon que couronne le fort de Vaux; mais les Allemands, décimés d'une façon terrible par les feux provenant du plateau s'écrasèrent contre les fils de fer des défenses avancées du fort; il y eut de sanglantes hécatombes, une brigade perdit les deux tiers de son effectif. Malgré cet échec, les Allemands eurent l'audace d'annoncer que « le fort cuirassé de Vaux » avait été enlevé par eux; devant l'énormité de ce mensonge, l'état-major français crut devoir publier un démenti officiel qui fut inséré dans le *Bulletin des Armées* (9 mars).

L'épuisement résultant d'un pareil effort et la gravité des pertes subies amenèrent une interruption de quelques jours dans la bataille. Mais les Allemands, ayant annoncé à l'avance la prise d'un fort dont ils ne s'étaient pas emparés, étaient, par cela même, obligés de recommencer leur tentative. Elle eut lieu le 16 mars; deux attaques furent lancées sur le village de Vaux, deux sur les pentes et une sur le chemin creux qui se trouve au sud-est de Vaux. Toutes furent brisées par nos tirs de barrage et par nos feux de mitrailleuses.

Ces terribles combats furent suivis d'un ralentissement de l'offensive; il fallut encore bien des efforts pour triompher de l'héroïque résistance de nos soldats. Ce n'est que le 1er avril que les Allemands devaient achever la conquête du village de Vaux et ce n'est que le 7 juin qu'ils pénétrèrent, après de nouveaux assauts furieux, dans les ruines du fort.

L'AVIATION

Pendant le mois de mars, l'aviation française déploya une très grande activité; outre ses services quotidiens consistant à surveiller les lignes ennemies, à repérer l'emplacement des batteries et les nom-

breux combats aériens qui amenèrent la destruction de nombreux aéroplanes allemands, il convient de rappeler les exploits du sous-lieutenant Guynemer, qui abattit son huitième avion, et de l'adjudant Navarre, qui abattit son septième dans la région de Verdun.

Du 17 au 18 mars, vingt-neuf vols de chasse furent effectués par nos aviateurs dans la même région. Les gares de Dun-sur-Meuse et d'Audun-le-Roman furent bombardées et des obus de gros calibre jetés sur Nantillois et Montfaucon.

En résumé, dans cette seconde phase, malgré des tentatives répétées et la conquête de quelques positions, les Allemands n'avaient réussi à obtenir aucun avantage décisif. L'élan de leurs meilleures troupes avait été brisé; ils avaient fait une effroyable consommation de munitions et subi des pertes énormes évaluées, dès la fin de mars, à 200.000 hommes. Il n'est donc pas étonnant que les journaux allemands se soient attachés à démontrer que l'avance sur Verdun ne pouvait être que fort lente.

Le 15 mars, le généralissime avait adressé aux soldats de Verdun une vibrante proclamation, dont quelques phrases sont à retenir : « Depuis trois semaines, leur disait-il, vous « subissez le plus formidable assaut que l'ennemi ait encore « tenté contre nous. L'Allemagne escomptait le succès de « cet effort qu'elle croyait irrésistible et auquel elle avait « consacré ses meilleures troupes et sa plus puissante artil- « lerie. Elle espérait que la prise de Verdun raffermirait le « courage de ses alliés et convaincrait les pays neutres de « la supériorité allemande. Elle avait compté sans vous!... « Le pays a les yeux sur vous. Vous serez de ceux dont on « dira : Ils ont barré aux Allemands la route de Verdun. »

Le Tzar, par des félicitations publiques, exprima son admiration au général Balfourier, pour sa conduite héroïque dans la bataille de Verdun et, quelques jours plus tard, le prince héritier de Serbie, qui avait été acclamé à Paris, vint avec le Président de la République et le général Joffre saluer les glorieux défenseurs de la forteresse. Il passa en revue le 20e corps, s'arrêta au quartier général du général Pétain, à qui il remit la plaque de l'ordre de Karageorge, puis visita un des forts de Verdun et la ville elle-même (24-26 mars).

3e PHASE

(28 mars-1er juin)

L'OFFENSIVE ALLEMANDE SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE (20 mars-8 avril)

En présence de l'immobilisation de ses troupes sur les deux rives de la Meuse, l'état-major allemand, pour dissimuler les échecs subis et expliquer la lenteur de l'avance, s'évertua à répandre une conception nouvelle de l'attaque sur Verdun. Il ne s'agissait pas, disait-il, d'une grande bataille à gagner, mais du siège d'une forteresse redoutable à poursuivre, siège dont les opérations devaient naturellement se prolonger. C'est ainsi qu'il arriva à faire croire que la prise de Verdun serait la dernière grande victoire de la guerre, suivie de la marche sur Paris, qui entraînerait forcément la fin des hostilités.

La troisième phase des opérations dirigées contre Verdun (28 mars-1er juin) semble, en effet, correspondre à cette théorie nouvelle. Si l'on excepte la grande tentative d'offensive générale du 9 avril, elle est marquée par des fluctuations constantes, par des attaques locales et partielles destinées à faire tomber une à une les défenses du camp retranché français, attaques prononcées tantôt à gauche de la Meuse, sur le bois d'Avocourt, Haucourt, le Mort-Homme et la cote 304, tantôt à droite du fleuve, sur le bois de la Caillette, sur Douaumont et Vaux. Mais les troupes françaises résistèrent avec ténacité, tentant parfois des réactions heureuses; on se battit pendant plus de deux mois sur les mêmes positions et, finalement, les Allemands ne réussirent pas à progresser d'une façon sensible vers Verdun.

Ils tenaient le bois d'Avocourt, les Français Malancourt, Haucourt et Béthincourt; c'est autour de ces positions que se poursuivit tout d'abord la lutte sur la rive gauche de la Meuse. Elle débuta par deux tentatives d'offensive, l'une faite par nos troupes sur le bois d'Avocourt, l'autre par les Allemands sur le village de Malancourt.

Si l'ennemi parvenait à déboucher du bois d'Avocourt, il pouvait se diriger sur Esnes et prendre à revers nos deux importantes positions de la cote 304 et du Mort-Homme; aussi l'état-major français résolut-il d'arrêter cette menace. Nos troupes attaquèrent le bois d'Avocourt (29 mars) et s'emparèrent de la portion sud-est, ainsi que du petit ouvrage appelé « le Réduit » qui, formant un point d'appui pour l'ennemi, avait été fortement aménagé. Ces positions, à peine conquises, une contre-attaque allemande, faite avec une bri-

gade fraîche, fut dirigée contre elles; elle fut complètement repoussée; trois autres eurent le même sort. Mais les Allemands prirent, grâce à un assaut en grandes masses, un de nos ouvrages avancés au nord de Malancourt et quelques maisons du village; toutes leurs tentatives pour pousser plus loin furent enrayées.

De nouvelles attaques allemandes sur le bois d'Avocourt furent arrêtées par nos tirs de barrage qui accumulèrent des monceaux de cadavres devant le Réduit (30 mars). Mais Malancourt, situé dans un bas-fond et formant un saillant exposé au violent bombardement de l'ennemi, fut évacué par nous (31 mars). Les Allemands l'occupèrent, mais sans pouvoir en déboucher, car nous en tenions les issues. Ils dirigèrent alors sur les pentes nord du Mort-Homme une attaque, accompagnée d'obus lacrymogènes, qui leur permit de prendre pied dans quelques tranchées; ils en furent aussitôt chassés.

Ayant de nouveau, mais en vain, tenté par plusieurs fortes attaques de reprendre le Réduit (2 avril), ils bombardèrent violemment la région d'Avocourt, Haucourt, Esnes et les Bois Bourrus. Nos positions au nord du ruisseau de Forges, qui étaient difficiles à défendre, furent évacuées volontairement; les Allemands, qui l'ignoraient, voulurent s'en emparer de vive force (3 avril) et, surpris par les feux provenant de nos lignes rectifiées, subirent des pertes graves sans avoir combattu.

Ils concentrèrent alors leurs efforts sur Haucourt; une première attaque fut repoussée (4 avril); une seconde, faite pendant la nuit du 5 au 6 avril, leur permit de prendre pied dans le village et, pendant une autre action qui eut lieu également la nuit, ils s'emparèrent de deux petits ouvrages qui en étaient assez rapprochés.

Enfin, un violent bombardement sur notre front Béthincourt-le Mort-Homme-Cumières obligea nos troupes à évacuer le village de Béthincourt (nuit du 8 au 9 avril).

Malgré ces progrès successifs, les Allemands n'avaient fait qu'effleurer les positions avancées de notre front, sans affecter nos positions réelles de résistance.

PRISE DE VAUX PAR LES ALLEMANDS (1er avril)

Sur la rive droite de la Meuse, avant l'offensive générale du 9 avril, les principales attaques furent dirigées sur Douaumont, sur Vaux et sur le bois de la Caillette. Grâce à un procédé nouveau, consistant à lancer sur la position à

conquérir des vagues d'assaut soutenues immédiatement par de petites colonnes, les Allemands parvinrent à s'emparer de quelques positions et à conserver le terrain enlevé, mais en subissant de très fortes pertes.

Après un violent bombardement sur nos positions entre Douaumont et Vaux, accompagné d'un bombardement analogue, en Woëvre, sur Moulainville, les Allemands dirigèrent plusieurs attaques aux abords du fort de Douaumont (30 mars), sur un ouvrage à l'est d'Haudiomont (31 mars), puis avec des effectifs dépassant une division, entre le fort de Douaumont et le village de Vaux (2 avril); elles furent presque toutes victorieusement repoussées. L'effort de l'ennemi se porta alors au sud du village de Douaumont (4 avril); mais les vagues d'assaut furent fauchées par nos feux; les survivants refluèrent en désordre dans le bois Chauffour, qui fut aussitôt bombardé par notre artillerie et bientôt nos troupes commencèrent à progresser au sud-ouest du fort de Douaumont (7-8 avril).

Plus à l'est, les Allemands remportèrent un succès appréciable en achevant la conquête du village de Vaux. Depuis le 9 mars, ils en tenaient la partie orientale, mais n'avaient pu progresser. Des attaques avec de gros effectifs furent déclanchées, le 1er avril, sur le village; la première fut arrêtée par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie, sans pouvoir l'aborder; il en fut de même d'une tentative sur le ravin entre Vaux et le fort de Douaumont. Mais par une seconde attaque, après une lutte très vive, les Allemands occupèrent la partie ouest de Vaux (1er avril); bien que le village fut dominé de tous côtés, c'était une position importante dont ils s'étaient assuré la possession.

LES COMBATS DU BOIS DE LA CAILLETTE (2-7 avril)

Pendant une attaque entre le fort de Douaumont et Vaux, les Allemands avaient réussi à pénétrer dans le bois de la Caillette (2 avril) et cherchèrent à exploiter ce succès local en se glissant plus au sud dans le ravin de Vaux; l'état-major français résolut d'arrêter ces progrès et de reprendre les positions perdues. L'opération fut confiée à la division du général Mangin. Dans la nuit du 2 au 3 avril, toutes les dispositions furent prises pour la contre-attaque et, le 3 au matin, les soldats, bien qu'ayant parcouru 18 kilomètres dans des conditions les plus pénibles, étaient prêts à livrer l'assaut. La colonne de gauche délogea les Allemands de leurs positions avancées et celle de droite

fut bientôt à sa hauteur, à une faible distance de la lisière sud du bois de la Caillette.

Malgré un bombardement effroyable, sous une avalanche d'obus de gros calibre et d'obus lacrymogènes, on gagna sous bois un enchevêtrement de boyaux d'où les Allemands furent chassés par des luttes à la grenade. Ils essayèrent de réagir, mais notre fusillade, nos feux de mitrailleuses et nos tirs de barrage les clouèrent sur place (4 avril).

Dans la nuit du 4 au 5, la lutte sous bois continua et procura encore quelques gains de terrain. Le 5, le bois de la Caillette fut méthodiquement nettoyé des éléments hostiles qui l'occupaient et, pendant que notre artillerie fouillait les ravins et démolissait les défenses de l'ennemi, une compagnie qui, en filtrant par petits groupes, était parvenue à se dissimuler, s'installa à la partie septentrionale du bois. Durant la nuit suivante, on établit des barricades, on chemina et on continua à gagner du terrain.

Enfin, le 6, grâce à la persévérance de l'attaque, le bois de la Caillette était repris morceau par morceau.

LA BATAILLE GÉNÉRALE DU 9 AVRIL

Les doléances de la presse allemande, qui se plaignait de la lenteur des progrès et l'irritation du Kronprinz, qui voyait rapidement fondre ses effectifs sans obtenir aucun résultat profitable, décidèrent l'état-major allemand à tenter une puissante offensive sur les deux rives de la Meuse; ce fut, ainsi que l'a fait remarquer le communiqué officiel français, la première attaque générale. Pour la soutenir, on fit venir des renforts de partout, même de Russie, où le dégel paralysait les opérations. Sept divisions furent engagées, dont quatre n'avaient pas encore paru devant le front de Verdun.

A gauche de la Meuse, la bataille, très violente, se poursuivit durant toute la journée du 9 avril. La ligne française, qui partant du Réduit d'Avocourt se dirigeait au nord de la cote 304 et du Mort-Homme vers le ruisseau de Forges, fut attaquée avec acharnement et résista à des assauts furieux. Sur le front Mort-Homme-Cumières, l'ennemi éprouva un échec complet; les colonnes d'assaut, débouchant en formations massives et denses du bois de Cumières subirent de lourdes pertes et furent dispersées par nos feux.

Une offensive allemande sur nos positions comprises entre le bois d'Avocourt et le ruisseau de Forges se heurta à la résistance acharnée de nos troupes.

Enfin, une attaque allemande, dirigée sur un de nos ouvrages au nord-est d'Avocourt, ayant réussi à prendre pied dans quelques-unes de nos tranchées, fut rejetée aussitôt par une contre-attaque française. Partout nos troupes avaient résisté magnifiquement, sans céder un seul pouce de terrain.

De nouvelles attaques prononcées le 10 avril n'obtinrent pas plus de succès; au sud du ruisseau de Forges, les assauts les plus violents ne purent entamer nos lignes; sur le front Mort-Homme-Cumières, toutes les tentatives furent arrêtées par nos tirs de barrage; enfin, l'attaque faite avec projection de liquides enflammés sur le Mort-Homme fut également repoussée. Les Allemands reprirent alors leur bombardement habituel sur le Mort-Homme, sur la cote 304 et sur la région d'Esnes.

De la rive gauche de la Meuse l'action s'étendit sur la rive droite, mais ne put se développer. L'artillerie allemande bombarda violemment la côte du Poivre et nos troupes ayant réalisé quelques progrès au sud du village de Douaumont, deux attaques furent lancées sur le bois de la Caillette; elle furent rejetées. Dans la région de Douaumont et de Vaux, un bombardement intense fut le prélude d'une attaque d'infanterie; mais elle ne put déboucher à cause de la puissance de nos tirs de barrage et les Allemands durent se contenter de bombarder nos secondes lignes. Pendant la nuit du 9 au 10 avril, une lutte très vive se poursuivit à l'est de Vacherauville, dans le petit bois de la Fontaine-Saint-Martin; la nuit suivante les Allemands éprouvèrent un sanglant échec dans une tentative faite au sud de Douaumont et, le 11, entre Douaumont et Vaux; une section de pétroleurs ennemis fut exterminée et les Allemands furent refoulés.

L'ACCALMIE DU 13 AU 17 AVRIL

Ces échecs successifs furent suivis d'un ralentissement naturel de la bataille. Durant quatre jours, il n'y eut aucune action d'infanterie; mais le bombardement allemand fit rage à gauche de la Meuse, sur la cote 304 et sur le front Mort-Homme-Cumières, à droite dans les régions de Douaumont et de Vaux. Les Allemands, qui avaient éprouvé de très lourdes pertes, utilisèrent ce repos pour se renforcer de deux divisions rappelées des Balkans et pour réorganiser leurs régiments.

CARACTÈRES DE LA BATAILLE DE VERDUN DU 17 AVRIL AU 1er JUIN

Depuis la fin de cette accalmie jusqu'au 1er juin, la bataille de Verdun est caractérisée par des attaques multiples, mais décousues, tantôt sur les positions françaises de la rive gauche de la Meuse, tantôt sur celles de la rive droite, attaques précédées et suivies de violents bombardements. La tactique du Kronprinz et de ses conseillers consiste dans des coups de marteau intermittents, frappés successivement sur différents points du front et le plus souvent sans aucun succès. Ces offensives locales sont séparées par des intervalles de repos consacrés à la reconstitution de nouvelles forces en vue de nouveaux assauts.

La lutte se poursuit autour des mêmes positions, sans que les Allemands parviennent à réaliser de sérieux progrès. Vers le 17 avril, les Allemands bombardèrent le secteur d'Avocourt, la cote 304 et le front Mort-Homme-Cumières, et, à droite de la Meuse, les régions de Douaumont et de Vaux. Vers la fin de mai, ils attaquent encore à la cote 304, au Mort-Homme, mais se sont emparés de Cumières qui leur est disputé par nos troupes; à droite de la Meuse, le bombardement s'étend toujours dans la région du fort de Douaumont et au nord du fort de Vaux; les positions respectives se sont à peine modifiées. C'est dans ces différents secteurs que se sont livrés tous les combats.

LES COMBATS DU MORT-HOMME (20 avril-1er juin 1916)

La position du Mort-Homme, de même que la cote 304, présentait pour les Allemands cet intérêt considérable que sa possession leur aurait permis d'aborder les deuxièmes lignes de la défense de Verdun; aussi multiplièrent-ils les efforts pour s'en emparer, soit en l'attaquant de front, soit en essayant de la tourner.

Le 12 avril, les Allemands étaient arrivés devant la colline du Mort-Homme, qu'ils bombardèrent à plusieurs reprises; puis, pour répondre à une offensive française qui leur avait enlevé quelques tranchées (20 avril), ils dirigèrent dans la nuit du 20 au 21 avril, sur les pentes du Mort-Homme, des attaques qui furent repoussées; ils firent ensuite, entre le Mort-Homme et le ruisseau de Béthincourt, deux tentatives qui furent arrêtées par nos tirs de barrage (22 avril). Le bombardement de la position reprit alors d'une façon intermittente.

A la suite d'une nouvelle offensive, payée d'ailleurs fort cher, les Allemands réussirent à progresser sur une pro

fondeur de 300 mètres et à occuper la cote 265. Ils annoncèrent, dans un communiqué mensonger, qu'ils s'étaient emparés du Mort-Homme. Le haut commandement français décida de leur donner un éclatant démenti en reprenant le terrain perdu. Un brillant assaut au nord-ouest du Mort-Homme refoula l'ennemi non seulement des positions qu'il avait conquises, mais encore un peu au delà (3 mai et nuit du 3 au 4).

Les Allemands revinrent à la charge (nuit du 11 au 12 mai), mais sans obtenir plus de succès. Alors ils organisèrent une forte attaque qui se développa, le 20 mai, sur tout le front du Mort-Homme. Le choc fut rude; le bombardement de l'artillerie ennemie obligea nos troupes à abandonner les tranchées avancées et certains contingents allemands arrivèrent jusqu'à nos positions de seconde ligne; mais là, pris sous les feux de nos 75 et de nos mitrailleuses, ils durent refluer précipitamment et en désordre. A l'est du Mort-Homme, le combat ne fut pas moins violent, mais dura moins longtemps; nos contre-attaques heureuses nous rendirent assez rapidement le terrain dont l'ennemi s'était un moment emparé. En engageant de nouvelles troupes, les Allemands continuèrent l'action durant toute la nuit du 20 au 21 mai; à l'est, toutes leurs tentatives furent brisées, à l'ouest, ils parvinrent à occuper une de nos tranchées avancées.

La lutte se poursuivit avec acharnement les 22 et 23 mai; l'ennemi voulait tenter d'élargir ses progrès. Le 22 il fut arrêté par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses, et une vigoureuse contre-attaque française reprit le terrain perdu la nuit précédente. Le 23, les Allemands attaquèrent le Mort-Homme à la fois par l'ouest et par l'est; leurs colonnes furent fauchées par nos tirs et furent chassées d'une tranchée où elles avaient un instant pénétré. Depuis le 21 mai, les Allemands avaient engagé au Mort-Homme plus de 60.000 hommes.

Le 26, notre artillerie empêcha une attaque en préparation de se produire.

Enfin, trois assauts furent dirigés entre le Mort-Homme et Cumières (29, 30 et 31 mai), le second avec une division fraîche; ils furent brisés et les attaques concentriques, faites avec de gros effectifs, le 31 mai, sur les pentes ouest et est échouèrent également.

Les Allemands n'avaient pas réussi à conquérir le Mort-Homme et avaient seulement obligé les Français à évacuer

au sud du bois des Caurettes quelques tranchées nivelées par le bombardement.

LES ATTAQUES ALLEMANDES SUR LA COTE 304 (12 avril-1er juin 1916)

La cote 304, placée entre les villages d'Haucourt et d'Esnes, entre le Mort-Homme et le bois d'Avocourt, était, comme la position du Mort-Homme, un des piliers de la défense de Verdun. Aussi les Allemands s'acharnèrent-ils contre elle; leurs bombardements, d'une violence inouïe, furent suivis d'attaques répétées, faites avec de puissants effectifs; mais les positions françaises, parfois entamées et presque aussitôt rétablies, résistèrent aux assauts les plus furieux et, là comme au Mort-Homme, les efforts allemands demeurèrent stériles.

Pendant la seconde moitié d'avril 1916, les Allemands bombardèrent presque chaque jour la cote 304, mais ne tentèrent que deux attaques, l'une le 12, l'autre le 27 avril, dont aucune ne réussit à déboucher.

De terribles combats se déroulèrent durant tout le mois de mai; les Allemands tentèrent successivement d'aborder de front cette importante position, puis, n'ayant pu y parvenir, de la tourner par des attaques de flanc qui ne réussirent pas davantage.

Le 4 mai au soir, après une soigneuse préparation d'artillerie, ils lancèrent sur les positions occupées par nous au nord de la cote 304, une très forte attaque qui, repoussée presque partout, leur permit cependant de prendre pied dans quelques éléments d'une tranchée avancée. Pendant toute la journée du 5 mai, le bombardement reprit avec une intensité croissante que le communiqué officiel qualifia de « violence inouïe ». L'artillerie ennemie submergea nos positions avec des projectiles de gros calibre, avec des obus lacrymogènes et à gaz suffocants. L'ordre fut donné à nos troupes d'évacuer les tranchées qu'elles occupaient sur les contrepentes nord de la colline, tranchées qui étaient complètement bouleversées et rendues inutilisables. Mais lorsque, dans la nuit du 5 au 6 mai, se produisit l'assaut, nos soldats, s'élançant à leur tour, refoulèrent, par une terrible charge à la baïonnette, les Allemands qui subirent des pertes énormes; puis nos tirs de barrage empêchèrent toute nouvelle avance de leur part. Entre la ligne française et la ligne allemande se trouva ainsi établie une zone en quelque sorte neutralisée, où aucun des deux adversaires ne pouvait se

maintenir parce qu'elle était en même temps placée sous les feux des deux artilleries (6 mai).

Les Allemands essayèrent alors les attaques latérales; après un nouveau bombardement, pénétrant entre la cote 304 et le Mort-Homme, ils occupèrent un boyau à l'est de la cote 304 (7 mai). Mais, dans la nuit suivante, une vigoureuse contre-attaque française les chassa de ce boyau; la situation se trouva ainsi rétablie. Les Allemands attaquèrent de nouveau, mais trois fortes attaques faites avec de gros effectifs furent brisées par nos feux. Nouvelle tentative le 9 mai : une attaque allemande fut complètement repoussée; une autre ne parvint même pas à déboucher.

Après quelques jours d'un calme relatif, qui ne fut troublé que par la reprise du bombardement, les Allemands dirigèrent une attaque sur le bois d'Avocourt et la cote 304 (nuit du 17 au 18 mai) : elle fut arrêtée; une seconde, faite sur les mêmes points avec deux divisions nouvellement arrivées, échoua également (18 mai); les Français, réagissant à leur tour, s'emparèrent, après un combat acharné, d'un fortin organisé sur les pentes nord-est de la colline.

L'ennemi, sans se décourager, prononça bientôt de furieuses attaques des deux côtés de la position (23 mai); à l'est, elles furent brisées, à l'ouest, les Allemands, ayant employé des lance-flammes, pénétrèrent dans une tranchée d'où ils furent peu après chassés par un brillant retour de nos troupes.

Enfin, le 29 mai, deux attaques furent encore tentées sur la cote 304; la première fut repoussée et la seconde n'aboutit qu'à un sanglant échec.

Ainsi, malgré le bombardement le plus violent et malgré les assauts sans cesse renouvelés, les Allemands n'avaient pu s'emparer de nos positions de première ligne et occuper la crête de la cote 304.

LES COMBATS DE CUMIÈRES (23-31 mai 1916)

Aux deux extrémités du front de la rive gauche de la Meuse, l'ennemi avait aussi engagé quelques actions, à l'ouest vers le bois d'Avocourt, à l'est sur le bois des Caurettes et le village de Cumières.

Dans le secteur d'Avocourt, la lutte se borna, pendant assez longtemps, à un duel d'artillerie plus ou moins violent; puis ce furent des attaques sur le bois d'Avocourt et sur le Réduit occupé par nous, qui furent toutes rejetées (mai 1916).

A l'est, dans la région qui avoisine la Meuse, les Allemands avaient bombardé, à plusieurs reprises, nos lignes comprises entre le Mort-Homme et Cumières; mais toutes leurs attaques faites en avril, soit dans le bois des Caurettes, soit au nord de Cumières, avaient échoué.

Du 23 au 31 mai, un grand effort fut tenté dans cette région. Par une puissante offensive, les Allemands parvinrent à prendre pied dans Cumières et à enlever le village (nuit du 23 au 24 mai); mais toutes leurs tentatives pour en déboucher furent vaines; bientôt même, par un retour heureux, nos troupes, s'avançant jusqu'à Cumières, en occupèrent les lisières (25 et 26 mai). Désireux d'élargir leur position, les Allemands lancèrent, du bois des Corbeaux, deux attaques qui ne leur valurent que la possession, sur un front de 300 mètres, d'une tranchée au nord-ouest du village (29 mai). Avec une division fraîche, ils renouvelèrent leur tentative; cette fois nos troupes durent replier leurs lignes du bois des Caurettes jusqu'au sud de la route de Béthincourt à Cumières, mais sans pouvoir être délogées des abords de ce dernier village (30 mai).

Pour nous en chasser, les Allemands eurent recours à des attaques concentriques faites avec de gros effectifs; sous la furieuse poussée des assaillants, il fallut d'abord replier nos détachements dans la direction de Chattancourt, mais passant aussitôt à la contre-attaque, nos troupes refoulèrent rapidement l'ennemi jusqu'à la lisière de Cumières. Pendant ce temps, quelques fractions allemandes parvinrent, grâce à un épais brouillard, à se glisser le long de la Meuse jusqu'à la hauteur de la station de Chattancourt; elles furent anéanties par nos feux (31 mai).

Ainsi, dans cette région voisine de la rive gauche de la Meuse, nos troupes avaient perdu le bois des Caurettes et le village de Cumières.

LES ATTAQUES ALLEMANDES AUTOUR DE DOUAUMONT (17 avril-1er juin 1916)

La bataille avait repris le 17 avril, sur la rive droite de la Meuse et pendant un mois et demi, les Allemands multiplièrent leurs tentatives sur les différentes parties de notre front pour trouver un point faible qui leur permît de progresser. Chacune d'elles fut suivie d'une pause plus ou moins longue destinée à préparer l'offensive nouvelle; mais ils se heurtèrent à l'indomptable ténacité de nos soldats, qui firent plusieurs fois des réactions heureuses.

Une forte attaque entre la Meuse et Douaumont (17 avril) permit aux Allemands de pénétrer dans un saillant de nos positions au sud du bois Chauffour, mais une offensive de nos troupes leur enleva plusieurs tranchées et une redoute au nord-ouest de l'étang de Vaux (19 avril). Le lendemain, ils cherchèrent à avancer entre Thiaumont et l'étang; ils furent refoulés et une attaque préparée par eux entre l'étang et le fort de Vaux ne put même pas déboucher (20 avril). Le bombardement reprit sur nos premières et deuxièmes lignes, annonçant une offensive nouvelle; mais des deux attaques faites le 27 avril, l'une avec projection de liquides enflammés à l'ouest de la ferme Thiaumont, fut fauchée par nos mitrailleuses; l'autre, entre Douaumont et Vaux, fut complètement repoussée.

N'ayant pu entamer nos lignes, l'ennemi bombarda, pendant plusieurs jours, la cote du Poivre, les régions de Douaumont et de Vaux, et les positions entre la ferme Thiaumont et Damloup. Puis il engagea une série d'actions sur un front de deux kilomètres entre le bois d'Haudiomont et le fort de Douaumont (7 mai). Repoussés à l'est et au centre, les Allemands prirent pied, sur une longueur de 500 mètres, dans nos tranchées de première ligne; le résultat obtenu était hors de proportion avec les pertes subies. Ce léger gain ne fut même pas durable; dès le lendemain, ils étaient rejetés des positions qu'ils avaient conquises.

Il y eut encore deux jours de répit, c'est-à-dire de bombardement, à la suite duquel une tentative d'offensive à l'ouest de l'étang de Vaux fut repoussée à la baïonnette (11 mai), une autre au sud-est du fort de Douaumont fut rejetée (12 mai); elle fut renouvelée, mais sans plus de succès; tous les assauts allemands furent repoussés avec de graves pertes (13 mai).

Nouvelle accalmie devenue nécessaire pour regrouper les forces en vue d'une reprise active des opérations. Nos troupes en profitèrent pour enlever par un brillant combat les carrières d'Haudiomont (21 mai). Ce fut le signal d'une ruée furieuse de l'ennemi qui donna lieu pendant plus d'une semaine à des combats ininterrompus dans lesquels nos soldats remportèrent de nouveaux avantages.

La journée du 22 mai restera une date mémorable dans la bataille de Verdun; dès le matin, pendant que le bombardement français qui durait depuis deux jours augmentait d'intensité, une escadrille de nos avions survolait les lignes allemandes et provoquait l'explosion de six « dra-

chen » privant ainsi l'artillerie ennemie de ses meilleurs moyens d'observation. Aussitôt les troupes du général Mangin s'élancèrent à l'assaut des positions allemandes; la première ligne de tranchées fut assez rapidement conquise; la seconde offrit plus de résistance, mais, dans leur élan irrésistible, nos soldats l'enlevèrent et firent irruption par trois côtés différents dans le fort de Douaumont. Surpris par cette brusque attaque, les Brandebourgeois qui le défendaient furent rejetés dans la corne nord-ouest du fort.

La réaction allemande ne se fit pas attendre ; pendant la nuit du 22 au 23 mai et toute la journée du 23, un bombardement des plus violents se déchaîna sur nos positions du fort de Douaumont et les assauts furent multipliés pour nous reprendre les ruines que nous avions occupées; nos soldats, malgré de lourdes pertes, conservèrent le terrain conquis. Mais le 24, des attaques furieuses faites avec l'appui de deux divisions bavaroises nouvellement arrivées permirent aux Allemands, au prix de pertes énormes, de réoccuper le fort de Douaumont. Ils tentèrent même de déborder le bois de la Caillette; mais cette tentative fut enrayée.

La bataille se poursuivit encore avec violence les jours suivants; les troupes françaises reprirent quelques positions, mais les Allemands restèrent maîtres du fort et réussirent même à progresser au nord des carrières d'Haudiomont.

Ce grand effort se termina par un bombardement allemand intense à l'ouest de la ferme Thiaumont et du fort de Douaumont et par un duel d'artillerie réciproque sur tout le front entre la Meuse et le fort de Vaux (28-31 mai).

En Woëvre, si l'on excepte trois attaques allemandes, d'ailleurs infructueuses, aux Eparges (19 avril) la lutte se borne à une canonnade réciproque vers Eix, Châtillon, Ronvaux et Moulainville. Nos pièces à longue portée lancèrent des obus sur les gares de Vigneulles et de Sébastopol et sur des trains en gare d'Heudicourt.

L'AVIATION

Durant cette troisième phase de la bataille de Verdun, nos aviateurs rendirent encore d'utiles services en livrant de nombreux combats aériens dans lesquels beaucoup d'avions allemands furent détruits ou endommagés; ils bombardèrent les gares de Nantillois, de Brieulles, d'Audun-le-Roman, de Grandpré, de Challerange, ainsi que les bivouacs enne-

mis de Damvillers, de Spincourt et d'Azannes (avril). Les gares de Dun, Stenay, Sedan, Etain furent ensuite attaquées ainsi que les bivouacs allemands de Montfaucon et de Romagne.

L'adjudant Navarre abattit son 11e avion à Chattancourt; plusieurs aéroplanes allemands furent détruits; mais on eut de notre côté à déplorer la disparition d'une vingtaine de ballons captifs entraînés et dispersés par une violente tempête (mai).

4e PHASE

(1er juin-1er août 1916)

LA GRANDE OFFENSIVE ALLEMANDE SUR LE FRONT DE VERDUN

La 4e phase de la bataille est caractérisée par un effort désespéré des Allemands pour approcher de Verdun. A gauche de la Meuse les bombardements intenses déchaînés sur nos différentes positions sont suivis d'actions multiples, souvent fort vives, mais qui n'aboutissent à aucun résultat. Toutefois la véritable lutte se déroule sur la rive droite de la Meuse où l'ennemi parvient à s'emparer du fort de Vaux sans pouvoir entamer notre deuxième ligne de défense formée par les forts de Souville et de Tavannes.

Pour assurer le succès de cet effort formidable, les Allemands attaquent presque sans interruption, avec des effectifs énormes et sans cesse renouvelés, tantôt en masses profondes, tantôt en vagues d'assaut successives, sans aucun souci des pertes énormes qu'ils subissent et de l'usure de leurs canons. Il semble bien que ce soit la partie suprême qui se joue; mais, malgré quelques succès partiels, leurs assauts furieux sont brisés par la résistance héroïque de nos troupes qui arrêtent définitivement la ruée allemande sur Verdun, en attendant qu'elles puissent reprendre par une bataille de quelques heures les deux forts de Douaumont et de Vaux que les Allemands avaient mis plusieurs mois à conquérir.

LES COMBATS SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE (1er juin-1er août 1916)

Pendant deux mois, sur la rive gauche de la Meuse, un bombardement presque continu quoique d'intensité variable, est dirigé par l'ennemi contre nos principales positions; vers Avocourt, sur la cote 304 et le Mort-Homme, dans la région de Chattancourt et même sur nos deuxièmes lignes.

En même temps, des attaques renouvelées avec une obstination toute germanique sont tentées contre elles; mais, contenues ou brisées, elles ne réussissent à déloger nos troupes ni du réduit d'Avocourt, ni de la cote 304, ni de la crête du Mort-Homme. Bien plus, des réactions heureuses se produisent parfois; c'est ainsi que nos soldats enlèvent sur les pentes du Mort-Homme une ligne de tranchées (15 juin), que les Allemands s'efforcent en vain de reprendre par une attaque de nuit; puis c'est un coup de main réussi sur les pentes est de la même colline (2 juillet), bientôt suivi de progrès français vers la cote 304 (16 juillet).

PRISE DU FORT DE VAUX PAR LES ALLEMANDS (7 juin)

Mais l'événement capital de cette période de la bataille se produisit sur la rive droite de la Meuse; ce fut la prise par les Allemands, au prix de pertes formidables, du fort de Vaux qu'ils ne devaient d'ailleurs pas conserver longtemps.

Situé sur la croupe qui s'étend entre les deux villages de Vaux et de Damloup, ce fort, qui constituait un des bastions avancés de Verdun vers le nord-est, dominait la plaine de la Woëvre; mais, à la suite de bombardements successifs, il se trouvait en assez mauvais état, avec ses parapets effondrés et ses fossés à demi comblés. Sa défense avait été confiée à un bataillon de la 124e division d'infanterie, ayant à sa tête le commandant Raynal qui avait servi dans les tirailleurs et au 3e zouaves, avait été blessé à deux reprises et avait déjà obtenu une brillante citation en octobre 1915. Les Allemands tenaient à s'emparer du fort à tout prix et les ordres du général von Falkenhayn que l'on trouva consignés sur le carnet d'un officier prisonnier perscrivaient de « pousser l'assaut à fond, sans tenir compte des pertes que pourraient éprouver les unités ».

Le 1er juin, après un bombardement des plus violents, les Allemands entamèrent une puissante offensive et la bataille se développa avec acharnement toute la nuit du 1er au 2 et les jours suivants entre la ferme Thiaumont et le village de Damloup. Dans le secteur Thiaumont - Douaumont tous les assauts de l'ennemi furent repoussés par nos feux et nos contre-attaques, mais au sud du fort de Douaumont les Allemands pénétrèrent dans une partie du bois de la Caillette et jusqu'aux abords de l'étang de Vaux; entre l'étang et Damloup l'offensive prononcée en masses compactes se heurta à l'énergique résistance de nos troupes sans

autres résultats que d'infliger aux Allemands des pertes sérieuses. Devant le fort de Vaux, la lutte présenta un caractère de violence inouïe; les colonnes d'assaut, fauchées par nos tirs d'artillerie, durent refluer en désordre; mais plus à l'est, les Allemands parvinrent à occuper une partie du village de Damloup, situé au pied des côtes de Meuse; ils purent dès lors utiliser les petits ravins qui aboutissent au village de Vaux (2 juin).

Pour hâter la chute du fort, ils tentèrent de l'isoler; grâce à leur artillerie lourde, ils établirent derrière lui un barrage qui le sépara complètement de nos tranchées et empêcha tout secours de parvenir aux défenseurs.

Dans la nuit du 2 au 3 juin, quelques fractions ennemies réussirent à prendre pied dans le fossé nord du fort et à refouler nos soldats à l'intérieur où ils se trouvèrent réduits à leurs seules forces par suite de la rupture des communications avec nos lignes. Le 3, plusieurs tentatives furent faites par les Allemands pour tourner le fort par le sud-est; ils pénétrèrent un instant dans nos tranchées, mais en furent presque aussitôt chassés par une contre-attaque.

L'effort fut renouvelé le 4 et le 5 juin sans plus de succès; tous les assauts allemands sur les pentes du bois Fumin ainsi qu'entre le fort de Vaux et Damloup furent brisés. Durant la nuit du 5 au 6 une lutte terrible s'engagea entre la garnison française du fort et les éléments ennemis qui tentaient d'y pénétrer, mais, malgré la projection de liquides enflammés, les Allemands ne purent réaliser aucun progrès. Le 6 au soir, une puissante attaque fut encore rejetée par nos feux de mitrailleuses et les Allemands durent se replier en désordre, abandonnant leurs morts.

Malgré ces échecs, les Allemands, commettant un nouveau mensonge, eurent l'audace d'annoncer le 6 juin la prise du fort. Or, il tenait encore le 7 au matin, mais sa situation était désespérée; il était encombré de blessés que l'on ne pouvait ni évacuer ni soigner; l'eau faisait complètement défaut et la garnison très réduite avait atteint la limite extrême de la résistance possible. Le 7 au matin, après une semaine de combats incessants et acharnés, les régiments de Paderborn, du Wurtemberg et de la Prusse orientale occupaient le fort de Vaux en ruines. Ce succès avait coûté aux Allemands des pertes effroyables; il était d'ailleurs limité, car le fort, ayant toutes ses vues vers le nord, ne pouvait être utilisé par eux pour attaquer les deuxièmes lignes de la défense de Verdun.

Pour commémorer l'héroïque résistance du commandant Raynal, à laquelle le Kronprinz lui-même ne put s'empêcher de rendre hommage, le généralissime français lui avait conféré, avant même la chute du fort le titre de commandeur de la Légion d'honneur; prisonnier des Allemands, il fut interné à Mayence.

Dès lors la lutte va se concentrer autour de Thiaumont et de Fleury et les Allemands, maîtres des forts de Douaumont et de Vaux, vont essayer d'aborder nos secondes lignes de défense solidement protégées par les forts de Souville et de Tavannes.

LES COMBATS DE THIAUMONT (8 juin-1er août)

Avant de tenter ce grand effort, les Allemands eurent à livrer de rudes combats dans la région de la ferme et de l'ouvrage Thiaumont et dans les bois qui séparent le fort de Douaumont de la batterie de Damloup.

Pendant deux mois, une lutte acharnée se déroula dans la région de Thiaumont; le terrain fut disputé pied à pied et l'ouvrage fortifié qui était l'objectif des attaques fut pris, perdu et repris plusieurs fois. Les Allemands essayèrent d'abord d'entourer la ferme Thiaumont; mais leurs tentatives furent arrêtées par nos feux d'artillerie et ils ne réussirent qu'à pénétrer dans quelques tranchées avancées (8-15 juin); il en fut de même d'une série de violentes attaques dirigées au nord de la cote 321 (17-20 juin).

Prononçant alors une vigoureuse offensive, les Allemands parvinrent à s'emparer de l'ouvrage Thiaumont (23 juin) et s'avancèrent jusqu'aux abords du village de Fleury; mais toutes leurs attaques sur le bois Fumin, sur les bois de Vaux-Chapitre, du Chenois et sur la batterie de Damloup furent brisés par nos feux.

Dans les journées suivantes nos troupes réagissant réalisèrent quelques progrès et par une brillante attaque déclanchée le 30 juin au matin réoccupèrent l'ouvrage Thiaumont; mais dans l'après-midi, en multipliant des tentatives désespérées, les Allemands y prirent pied de nouveau.

Le lendemain, à la suite d'un combat acharné, l'ouvrage retomba au pouvoir des Français (1er juillet); mais trois jours plus tard, six attaques ennemies, dont une avec projection de liquides enflammés, eurent encore raison des efforts de nos soldats et les Allemands réoccupèrent la redoute (4 juillet).

Ces fluctuations suffisent à démontrer l'acharnement déployé dans ces durs combats par les deux adversaires.

Pendant les dernières semaines de juillet la lutte continua dans la région de Thiaumont et nos troupes, arrêtant toutes les attaques ennemies, reprirent quelques tranchées; mais les Allemands restèrent en possession de l'ouvrage et tentèrent de progresser vers Fleury et d'attaquer nos deuxièmes lignes de défense.

LES COMBATS DE FLEURY (27 juin-1er août)

Occupant depuis le 2 juin le village de Damloup, situé au pied des côtes de Meuse, ils dirigèrent entre ce village et Vaux, puis sur le bois Fumin, plusieurs attaques qui n'eurent d'autre résultat que de leur permettre de prendre pied dans quelques tranchées. A plusieurs reprises, en juin et juillet, ils bombardèrent violemment les régions dominées par les forts de Souville et de Tavannes et tentèrent deux sérieux efforts contre le fort de Souville et la batterie de Damloup.

Cet ouvrage de Damloup, qui protégeait les positions du Chenois et de la Laufée fut violemment attaqué; pris par les Allemands (3 juillet) il fut aussitôt réoccupé par les Français puis reperdu par eux quelques jours plus tard (11 juillet).

Contre le fort de Souville, six régiments allemands livrèrent des assauts en grandes masses (12 juillet); mais ils ne réussirent qu'à gagner un peu de terrain vers la chapelle Sainte-Fine.

Enfin une lutte très vive se déroula également autour de Fleury; deux attaques ennemies sur le village furent repoussées (27 et 28 juin) et nos troupes, ayant par des combats à la grenade, réalisé quelqu'avance dans la seconde quinzaine de juillet, les Allemands bombardèrent presque sans interruption pendant cinq jours et occupèrent Fleury qui n'était plus qu'un amas de ruines.

Ainsi dans cette formidable offensive qui caractérise la quatrième phase de la bataille de Verdun, les Allemands s'étaient emparés du fort de Vaux, de l'ouvrage Thiaumont, de la batterie de Damloup et s'étaient avancés jusqu'à Fleury. Leur tentative infructueuse contre le fort de Souville marque définitivement la limite extrême de leur avance.

Durant ces terribles combats, l'armée française de Verdun avait reçu de précieux encouragements de ses chefs. En pleine bataille, au lendemain de la perte du fort de Vaux,

le général Joffre, dans une proclamation (12 juin), avait fait comprendre aux troupes la nécessité d'une résistance invincible : « Le plan des Alliés, leur disait-il, est en pleine « exécution, grâce à la résistance de Verdun, condition in- « dispensable du succès. Elle a créé sur l'ensemble du théâ- « tre de la guerre une situation d'où sortira le triomphe « définitif des Alliés. »

Quelques jours plus tard (23 juin) le général Nivelle déclarait à son tour que « l'heure était décisive » et demandait à ses soldats, au nom du pays, un effort suprême : « Les Allemands veulent arriver aux portes de Verdun avant « d'être attaqués par les Alliés réunis. Vous ne les laisserez « pas passer, mes camarades. L'armée de Verdun ne se « laissera pas intimider par les Allemands, dont elle a « brisé les efforts depuis plusieurs mois. Elle saura conser- « ver sa gloire intacte. »

La réaction française qui caractérise la cinquième phase de la bataille fut la réponse des soldats de Verdun à ce double appel.

L'AVIATION

Pendant la quatrième phase de la bataille, nos aviateurs, avec leur activité habituelle, rendirent de précieux services pour la préparation et le développement des combats dans la région de Verdun. En dehors des aéroplanes allemands abattus et des ballons captifs incendiés, il faut signaler le bombardement fréquent, par nos escadrilles, des gares, voies ferrées et cantonnements ennemis, gares d'Apremont, Grandpré, Romagne, Brieulles et positions allemandes de Consenvoye (nuit du 21 au 22 juin), gares de Longuyon, Nantillois, Audun-le-Roman, campements d'Azannes et de Montfaucon (nuit du 22 au 23 juin), gares de Dun, Longuyon, Brieulles (nuit du 1er au 2 juillet), de Vigneulles (21 juillet) et dépôt de munitions près de Dun (26 juillet).

Trois opérations aériennes méritent d'être particulièrement signalées : le 17 juin, des avions allemands jetèrent des bombes sur la ville ouverte de Bar-le-Duc, tuant quatre personnes et en blessant quinze. Nos aviateurs les poursuivirent vigoureusement, en abattirent deux et en contraignirent trois à atterrir brusquement.

Trois jours après, le lieutenant François Marchal accomplissait un des plus beaux raids de la guerre : parti de Nancy le 20 juin au soir, il survola Berlin le 21 au matin et jeta sur la ville non des bombes, mais une proclamation destinée à

faire connaître au peuple allemand les vérités qu'on lui cachait et après un parcours de 1.410 kilomètres, il dut atterrir à Cholm, dans la Pologne occupée, où il fut fait prisonnier par les Autrichiens. Pour atténuer la crainte que la nouvelle de ce raid pouvait causer dans la capitale, le gouvernement allemand dissimula le point de départ de l'aviateur Marchal et laissa croire qu'il était venu de Russie; mais les journaux des pays neutres se chargèrent d'éclairer la population allemande sur ce raid audacieux.

En représailles du bombardement par les aéroplanes allemands de Bar-le-Duc et Lunéville, villes ouvertes, nos avions de bombardement jetèrent 18 obus sur Trèves (nuit du 21 au 22 juin), 40 sur Karlsruhe et 50 sur les établissements militaires de Mulheim (22 juin).

CHAPITRE V

L'OFFENSIVE ITALIENNE SUR LE PLATEAU DES SETTE-COMMUNI ET SUR GORITZ

LE MINISTÈRE BOSELLI

L'offensive italienne fut la conséquence immédiate de l'avance foudroyante des armées du général Broussilow en Galicie et en Bukovine. Profitant de l'affaiblissement du front autrichien, d'où certains contingents avaient dû être rappelés pour arrêter les progrès des Russes, les Italiens refoulèrent d'abord leurs ennemis vers l'Adige, et, réoccupant à peu près tout le terrain un instant perdu, arrêtèrent l'invasion qui menaçait de déborder dans la plaine de Vénétie; puis, plus tard, sur le front de l'Isonzo, ils s'emparèrent de Goritz et réalisèrent une avance notable sur le Carso.

La marche en avant des troupes italiennes coïncide à peu près avec l'avènement au pouvoir d'un nouveau ministère. Le 10 juin 1916, le cabinet Salandra, à qui revenait l'honneur d'avoir déclaré la guerre à l'Autriche, était mis en minorité par une coalition parlementaire sur un ordre du jour relatif au vote des douzièmes provisoires.

Quelques jours plus tard, Boselli constituait un ministère d'union nationale qui comprenait des représentants de tous les groupes importants de la Chambre. Dans sa déclaration (28 juin) le nouveau gouvernement s'engagea à continuer la politique étrangère approuvée par le Parlement et le pays et à coordonner de façon absolue les opérations militaires et économiques avec celles de la Triple Entente. La Chambre, à une très forte majorité, approuva la déclaration, manifesta sa confiance et, après avoir accordé les douzièmes provisoires, vota son ajournement.

LES CAUSES DE L'OFFENSIVE ITALIENNE

Deux causes principales rendirent possible l'offensive italienne et contribuèrent à son succès; d'abord l'entrée en scène des armées russes du général Broussilow qui, remportant en quelques jours une série de brillantes victoires, et faisant des

milliers de prisonniers obligèrent l'état-major allemand à rappeler de forts contingents du Trentin en Galicie.

Puis la formation rapide d'une armée nouvelle, que le général Cadorna concentra dans la plaine vénitienne, pour arrêter les Autrichiens, s'ils parvenaient à déboucher, pour les refouler s'ils étaient contenus plus au nord. Pour cette concentration, tous les moyens de transports, wagons, automobiles, camions furent merveilleusement utilisés. L'ordre de constitution fut donné le 21 mai et dès le lendemain son exécution commença. Douze jours plus tard, le 2 juin, cette nouvelle armée, parfaitement équipée et bien pourvue de munitions, était prête à entrer en ligne et derrière elle affluaient encore de nombreuses réserves.

Le même jour, le haut commandement italien avait acquis la conviction que l'ennemi ne saurait désormais réussir à envahir la plaine de Vénétie; le 6 juin, voyant l'offensive autrichienne à peu près arrêtée, il donna l'ordre d'attaquer; et l'armée nouvelle n'ayant plus à attendre les Autrichiens dans la plaine, se dirigea vers les montagnes pour aider les forces italiennes déjà engagées à refouler l'ennemi.

ASTICO ET POSINA

COMBATS DU MONT LEMERLE (10 juin)

Dès le 10 juin, les Italiens commençaient à réaliser quelques progrès dans les vallées de la Posina et de l'Astico et sur les pentes occidentales du mont Cengio. Mais les Autrichiens prononcèrent contre le mont Lemerle de fortes attaques dans lesquelles un régiment de la landwehr fut durement éprouvé (10 juin). La brigade de Forli, avec des détachements de la brigade du Piémont, résista à tous les assauts et les Autrichiens furent rejetés par une contre-attaque à la baïonnette.

Avançant lentement vers Forni Alti et vers le mont Giove, les Italiens chassèrent l'infanterie autrichienne de Nolisini et, pendant que leurs avions jetaient des bombes dans la région de Campomulo, ils repoussèrent les attaques de plusieurs bataillons ennemis entre le mont Pau et le mont Lemerle (15 juin) puis entre le mont Lemerle et Boscon, enfin au mont Lemerle lui-même dont les Autrichiens étaient parvenus un instant à réoccuper le sommet (16 juin).

Poursuivant leurs progrès, les Alpins prirent d'assaut les positions de Malga-Fossetta et du mont Magari; un

violent effort pour percer les lignes italiennes, tenté par les Autrichiens, entre le mont Lemerle et le mont Magna Boschi échoua (17 juin) et l'infanterie italienne continua d'avancer.

BATAILLE D'ASIAGO (19-25 juin)

La lutte se poursuivit avec violence dans la région d'Asiago où les Autrichiens concentrèrent tous leurs efforts; ils avaient conçu l'espoir de pouvoir, en se portant de ce front vers la Brenta, tourner les positions de leurs ennemis dans cette vallée; mais ils en furent empêchés par une contre-offensive italienne qui progressa dans la vallée de Frenzela (19 juin). Quelques jours plus tard, les Autrichiens étaient réduits à la défensive et le 25 juin, en présence des renforts qui arrivaient aux Italiens, ils commencèrent à se replier.

Les Italiens reprirent successivement les positions du monte Logaro, de Gallio, de Césuna, du monte Cengio et réoccupèrent Asiago à moitié détruit par l'ennemi (25 juin). Ce fut le signal du reflux des Autrichiens; privés de leurs réserves à l'arrière, qui avaient été d'urgence envoyées en Galicie, et pressés de front par leurs ennemis, ils furent obligés de battre en retraite poursuivis par eux. On vit alors des escadrons de cavalerie italienne lancés sur les étroites routes de la montagne, dans plusieurs directions, pour activer la déroute autrichienne. Toute la ligne des hauteurs entre le monte Cengio et le monte Fiara tomba au pouvoir des Italiens, qui s'emparèrent des retranchements ennemis, de grandes quantités d'armes, de munitions et de matériel de guerre.

Les Autrichiens avaient occupé, entre l'Astico et la Brenta, la moitié environ du plateau des Sette-Comuni. Chassés d'Asiago, ils prétendirent avoir voulu « raccourcir leur front ». Mais personne ne s'y trompa, et la victoire remportée par le général Cadorna causa une grande joie à Rome et dans toute l'Italie.

REPRISE D'ARSIERO (26 juin)

Ses conséquences ne tardèrent pas d'ailleurs à apparaître. Les Italiens, après avoir repris le mont Pria-Fora, avancèrent jusqu'aux premières maisons d'Arsiero et réoccupèrent cette ville que les Autrichiens avaient incendiée avant de se replier (26 juin), ainsi que Posina et les monts Camondo et Caviojo, qui commandaient Arsiero vers le nord.

Repoussant peu à peu les Autrichiens vers la frontière, ils eurent bientôt reconquis la moitié du terrain qu'ils avaient dû céder depuis le 15 mai, infligeant à leurs ennemis des pertes évaluées à environ 130.000 hommes.

A partir de ce moment, l'offensive italienne se ralentit peu à peu, à cause des difficultés du terrain, de la présence de l'artillerie lourde ennemie sur les hauteurs et de la retraite des Autrichiens sur les positions qu'ils avaient jadis solidement organisées.

Cependant en juillet on peut encore noter quelques progrès; vers la Posina, en poursuivant l'ennemi au milieu des rochers, les Italiens reprirent le monte Majo, puis les pentes sud du mont Saluggio, qui fut ocupé en entier le 4 juillet ainsi que le mont Calgari. Les Autrichiens furent également chassés du massif de Prima Lunetta (5 juillet), des cols de San Giovanni et Degi-san-Uccelli (10 juillet). Enfin l'infanterie italienne progressa dans les hautes vallées de l'Astico et de la Posina, et s'empara de positions voisines du col de Borcola (12 juillet).

RÉOCCUPATION DU MONT CIMONE (24 juillet)

La reprise du mont Cimone, voisin d'Arsiero, dont les pentes escarpées couvertes de fourrés rendaient l'ascension extrêmement difficile fut encore un des glorieux épisodes de l'offensive italienne.

Le 4 juillet, profitant des ténèbres, les Alpins dressèrent contre les rochers de longues échelles dans le but d'atteindre le premier palier boisé d'où ils espéraient pouvoir continuer l'ascension. Mais cette hardie manœuvre ne réussit pas; vingt-six d'entre eux qui par un étroit couloir accessible du côté de l'Astico étaient parvenus au sommet furent massacrés.

Il fallait venger cet échec. Pour attaquer cette redoutable position, on dut remonter la rive droite de la rivière Assa, bordée d'un immense talus de rocher, haut de 200 mètres, le long duquel se profilaient les tranchées autrichiennes, protégées par plusieurs réseaux de fils de fer barbelés. Le 22 juillet au matin, toutes les batteries italiennes dispersées sur le plateau d'Asiago, ouvrirent le feu et le bombardement se continua jusqu'à midi. Les Autrichiens, s'attendant à l'assaut, dirigèrent des tirs de barrage dans les bois où ils supposaient que devait passer l'infanterie italienne. Or, dans les tranchées italiennes, sous un soleil ardent, le calme était profond. Mais dans les bois, les ca-

nons, cachés sous des branches d'arbres, se mouvaient pour aller occuper les emplacements qui leurs étaient fixés. A trois heures, des pièces de tout calibre ouvrirent le feu et des milliers de projectiles bouleversèrent le sommet du Cimone pendant douze heures, sans interruption. Puis vint l'attaque, qui se prolongea durant la nuit du 23 au 24 juillet et rendit le Cimone aux Italiens.

Les Autrichiens essayèrent encore à deux reprises de reconquérir la montagne, soit par surprise (27-28 juillet), soit de vive force (31 juillet); mais ce fut en vain.

VALLARSA ET ADIGE

COMBAT DU PASUBIO (4 juillet)

Le refoulement de l'ennemi se produisit aussi, quoiqu'à un degré moindre, dans le Vallarsa et vers l'Adige. Les Italiens s'emparèrent du fort de Mattassone et atteignirent dans le Vallarsa la ligne de Valmorbia et les pentes du mont Spil (juin); puis ils occupèrent Zapolli et bombardèrent Pozzacchio (1er juillet).

Un violent combat se livra sur la montagne du Pasubio (4 juillet), position capitale dont les Autrichiens tenaient à s'emparer. Après un bombardement de l'artillerie lourde qui dura six heures, les Autrichiens, en masses profondes, s'avancèrent pour l'assaut; ils furent arrêtés, sans pouvoir aborder les lignes ennemies. Le bombardement reprit, puis une seconde attaque se déclancha dans l'après-midi; elle fut également repoussée. Pour la troisième fois, l'ennemi eut recours à un bombardement infernal qui dura cinq heures, puis un dernier assaut que les soldats italiens repoussèrent avec un élan merveilleux. Ce fut dans la nuit une mêlée d'ombres et de baïonnettes, de cris et de hurlements, un corps à corps terrible, une lutte à la grenade et même avec les crosses de fusils. Les Autrichiens furent chassés et les canons italiens, les poursuivant dans leur fuite, leur infligèrent des pertes graves.

Au nord-ouest du Pasubio, les Italiens conquirent le sommet du Monte Corno, et leurs positions de Coni-Zugna furent à plusieurs reprises bombardées ou même attaquées, mais sans succès. Des détachements d'infanterie ennemie avaient été également refoulés dans le val Terragnolo.

Dans la région de l'Adige, les Italiens prirent d'assaut la hauteur du Parmesan (12 juin) que les Autrichiens

essayèrent vainement de reconquérir et ils arrêtèrent toutes les attaques autrichiennes contre les positions Malga-Zugna (nuit du 4 juillet, 11 et 12 juillet, nuit du 29 juillet).

Entre temps les Italiens avaient bombardé la gare de Calliano et leurs aviateurs avaient jeté des projectiles sur la gare de Mattarello, sur Riva, Arco et Rovereto. Les Autrichiens ripostèrent en bombardant Ala, à deux reprises, avec leur artillerie à longue portée (juillet) et une fois au moyen de leurs avions (2 août).

OPÉRATIONS DANS LE VAL SUGANA

D'après le plan général de l'état-major autrichien, un corps d'armée constituant l'aile gauche de l'armée d'attaque devait aborder la plaine de la Vénétie en suivant la vallée de la Brenta; mais la résistance énergique des Italiens, favorisée par le caractère accidenté de la région, réussit à contenir l'avance.

Les Italiens avancèrent vers le torrent Maso (11 juin) et, progressant sur la rive gauche, délogèrent les Autrichiens des hauteurs qu'ils occupaient (3 et 6 juillet).

Quelques jours auparavant ils avaient pris pied sur les pentes du mont Civaron (29 juin) où ils repoussèrent facilement une faible attaque. Au sud de Strigno, l'artillerie autrichienne bombarda Villa et les avions jetèrent des bombes sur Ospedaletto (16 juillet) et sur la gare de Bassano (4 août). En somme, l'avance des Autrichiens fut entravée et leurs attaques se brisèrent contre les lignes italiennes.

OPÉRATIONS MILITAIRES SUR LES AUTRES PARTIES DU FRONT (15 mai-7 août)

Pendant cette lutte de plus de deux mois et demi, dans les autres secteurs du front, les opérations militaires, sans être absolument stationnaires, ne présentèrent naturellement qu'une activité médiocre. Les Alpins italiens, suivant leur coutume, prodiguèrent leur bravoure et leur endurance dans la guerre de montagne, élargissant leur occupation vers l'Ortler, s'emparant vers la Valteline de positions situées entre 3.000 et 3.500 mètres d'altitude, et, dans la région de l'Adamello, de la crête nord de Fargorida et des hauteurs situées à la source du Sarca.

Sur le front de Carnie, les Alpins enlevèrent des retranchements autrichiens dans la zone du Freikofel; ils escaladèrent dans la vallée de Sexten la cime de l'Eiser et sur la haute Piave le sommet du Valone. Dans la région des Dolomites ils se rendirent maîtres des positions élevées de Caval-

larza, de Colbricon et de la Forcella. L'artillerie autrichienne multiplia ses tirs de destruction sur la Cortina d'Ampezzo et l'artillerie italienne à longue portée bombarda fréquemment les gares de Toblach, d'Innichen, de Sillian et de Tarvis. Enfin, des avions jetèrent des bombes sur les dépôts autrichiens de ravitaillement de Kotschakh, dans la vallée du Gail.

Pour tromper les Italiens sur ses véritables intentions au moment où il entamait l'offensive sur Vicence, l'état-major autrichien avait prononcé des attaques de diversion dans toute la région de l'Isonzo. Elles portèrent principalement sur le Mrzli, sur les pentes du mont Saint-Michel, sur la zone de Selz et de Monfalcone; autour de cette dernière ville la lutte fut particulièrement violente; attaques et contre-attaques se succédèrent sans amener d'ailleurs de changements appréciables dans les lignes de défense.

Sur mer peu d'opérations importantes : des torpilleurs italiens attaquèrent différents points de la côte d'Istrie, notamment le port de Parenzo en représailles des tentatives des avions autrichiens sur Venise. En outre un contre-torpilleur autrichien fut détruit par un sous-marin français dans l'Adriatique. Des bombes furent jetées sur le port italien de Bari et des hydravions autrichiens bombardèrent la région de la lagune de Grado.

L'aviation autrichienne fit preuve d'une activité intense; des incursions continuelles eurent lieu, le plus souvent malheureusement, suivant la méthode allemande, sur des villes ouvertes. Venise, Mestre, Vérone, Trévise, Vicence, Padoue, Feltre, Schio, Bassano, dans la plaine de Vénétie, Brescia en Lombardie, Ala dans le Trentin reçurent fréquemment la visite des avions autrichiens qui commirent de nombreux dégâts et tuèrent des civils inoffensifs.

Les Italiens employèrent surtout leurs aéroplanes pour attaquer les cantonnements autrichiens dans les vallées de l'Adige, de la Posina et de l'Astico. Les avions italiens bombardèrent les gares de Santandréa, au sud de Goritz, de Nabresina, dont les magasins furent détruits par le tir de l'artillerie et ils jetèrent quatre tonnes d'explosifs sur une fabrique de torpilles, à l'ouest de Fiume.

Mais déjà les Alliés avaient déclanché leur offensive générale; les Russes avaient conquis la Bukovine et pénétraient en Galicie; l'Arménie entière était en leur pouvoir; les Allemands impuissants devant Verdun, étaient maintenant réduits à se défendre; l'attaque franco-anglaise sur la Somme

se développait victorieusement. Les Italiens allaient à leur tour entamer une offensive énergique à l'est de l'Isonzo qui devait enfin, après quatorze mois de guerre, leur assurer la possession de Goritz.

II. — Offensive Italienne sur Goritz et le Carso.

LES ATTAQUES AUTRICHIENNES EN JUIN ET JUILLET 1916

Pendant en effet que les Italiens arrêtaient l'offensive ennemie vers Vicence, et, réagissant vigoureusement, chassaient les Autrichiens du plateau des Sette-Communi, la lutte entamée depuis près d'un an se poursuivait sur le front de l'Isonzo avec des fluctuations diverses, c'est-à-dire avec des attaques autrichiennes fréquentes provoquant parfois des réactions heureuses de l'adversaire.

Une attaque fut dirigée vers Monfalcone, mais sans aucun succès (12 juin). Deux jours après la brigade italienne de Napoli, soutenue par de la cavalerie à pied, faisait irruption dans les tranchées autrichiennes, dont elle enlevait une partie, capturant près de 500 prisonniers avec des armes et des munitions (14 juin).

A une nouvelle tentative faite par les Autrichiens avec projection de gaz asphyxiants vers San Martino et le mont Saint-Michel (29 juin), les Italiens répondirent pas plusieurs attaques vers Selz et Monfalcone (1er-3 juillet) dont la première aboutit à la prise de la cote 70 et de la cote 104, où l'on fit 680 prisonniers. Les Autrichiens essayèrent à leur tour une offensive à l'est de Selz; ils furent constamment repoussés (5-8 juillet) et ne furent pas plus heureux dans une attaque contre les positions italiennes du Haut Sabotino (9 juillet); ils se bornèrent alors à bombarder Monfalcone.

LE PLAN DU GÉNÉRAL CADORNA

C'est le moment que le général Cadorna jugea favorable pour tenter une attaque en force sur Goritz. Depuis plus d'un an les armées italiennes luttaient à la frontière de l'est et le long de la formidable barrière formée par l'Isonzo, qui traverse de profonds ravins dominés sur la rive gauche par des rochers abrupts, et elles avaient essayé vainement de s'élever sur le Carso pour tourner Goritz par le sud. Cette vieille place était en effet le centre de la résistance; dépourvue de valeur militaire par elle-même, elle était entourée de collines qui

en protégeaient les approches, le Sabotino sur la rive droite de l'Isonzo, les monts Santo, San Gabriele et San Daniele sur la rive gauche. Outre la satisfaction qu'elle ne manquerait pas de causer aux représentants de l'irredentisme, sa prise devait avoir pour conséquence de favoriser l'avance italienne sur les routes et les voies ferrées qui mènent par Laybach à Vienne et par le Carso à Trieste.

Le général Cadorna résolut d'enlever Goritz et, pour y parvenir, il eut recours à un habile stratagème. Profitant du rappel d'un certain nombre de contingents autrichiens, il laissa croire à l'ennemi que les principaux efforts de ses troupes étaient dirigés vers le Trentin; puis, masquant son véritable but, il ordonna une violente démonstration par Monfalcone vers le plateau du Carso, donnant aux Autrichiens l'impression de la reprise de la lutte sur les mêmes points où ils avaient résisté depuis si longtemps; et, pendant que s'accomplissait ce prélude, la 3e armée, sous le commandement du duc d'Aoste, se développait face à Goritz, prête à enlever les positions qui défendaient la ville.

OFFENSIVE DE L'ARMÉE ITALIENNE PRISE DE GORITZ (9 août)

Le 4 août, une attaque italienne en forces fut dirigée à l'est de Monfalcone, et, se continuant le 6, aboutit à la conquête de plusieurs lignes successives de défenses autrichiennes sur le Carso; après une lutte acharnée, les bersagliers s'emparèrent de la cote 85 et s'y maintinrent malgré un retour offensif de l'ennemi à qui ils enlevèrent 3.600 prisonniers et 3 pièces de canon.

Cette attaque obligea le commandement autrichien à dégarnir les portions voisines du secteur assailli; c'est ce qu'attendait le général Cadorna qui, dévoilant alors ses véritables intentions, lança ses troupes à l'assaut des collines dominant Goritz.

Les Italiens s'emparèrent des monts Sabotino et Saint-Michel, pivots de la défense de la ville (7 août) tandis que l'artillerie italienne tirait sur Goritz pour en déloger l'ennemi.

Le lendemain une terrible lutte s'engagea pour la possession de la colline de Podgora et de la forte tête de pont que les Autrichiens avaient établi sur l'Isonzo. Un feu meurtrier ne parvint pas à arrêter l'élan des soldats italiens; passant par-dessus leurs morts et leurs blessés, ils conquirent la colline et, redescendant sur l'autre versant, atteignirent les rives de l'Isonzo. Le soir, les brigades de Casal

et de Pavie passaient le fleuve à gué, pendant que la cavalerie italienne poursuivait l'ennemi en déroute (8 août).

Le 9 août, dans l'après-midi, les troupes italiennes parties du pont de Salcano et de Lucinico convergèrent vers Goritz qui fut prise après un combat sanglant mais rapide, dans les rues. Les Autrichiens, cachés dans les maisons, tiraient à travers les portes, les fenêtres et du haut des toits; ils furent tués ou faits prisonniers et les troupes du duc d'Aoste purent faire leur entrée dans la ville.

La prise de Goritz excita un vif enthousiasme en Italie et eut un grand retentissement en Europe. Au lendemain de la victoire, le roi Victor-Emmanuel, dans une vibrante proclamation, remercia ses soldats d'avoir rendu Goritz à la patrie italienne, et le 20 août il faisait son entrée triomphale dans la ville reconquise. L'ancien ministre Salandra fut acclamé à Varèse où il se trouvait en villégiature. Le premier ministre Boselli exprima l'admiration du peuple italien au roi, au général Cadorna et au duc d'Aoste. Enfin, d'une ville d'Alsace récupérée, le président Poincaré télégraphia ses félicitations au roi d'Italie et le général Joffre adressa les siennes au général Cadorna.

La conquête de Goritz n'était pas seulement une première satisfaction pour les aspirations nationales; elle assurait aux Italiens une position avantageuse pour leurs futures opérations vers le Carso. Se produisant au moment même où les armées autrichiennes étaient écrasées par les forces du général Broussilow elle constituait un sérieux revers pour l'Autriche et esquissait une menace sur les voies de communication menant à Laybach et à Trieste.

L'ennemi n'ayant pu évacuer à temps ses magasins et ses approvisionnements, les Italiens firent un riche butin; les Autrichiens perdirent dans les combats autour de Goritz près de 40.000 tués ou blessés, 10.000 prisonniers valides, 16 canons, des mitrailleuses et une grande quantité de matériel.

N'ayant pu conserver Goritz, les Autrichiens, retirés sur les hauteurs qui la dominent à l'est, lui firent subir des bombardements d'abord presque journaliers puis de plus en plus espacés qui, n'épargnant ni les monuments ni même les hôpitaux, firent des victimes et causèrent des dégâts matériels. Les Italiens s'efforcèrent de bombarder les monts Santo, San Gabriele, San Daniele et San Marco que tenaient encore les Autrichiens et où ils accumulèrent de nouvelles défenses. En septembre, des actions assez vives avaient en-

core lieu à l'est de Goritz; plus tard les Italiens s'emparèrent de la hauteur du Sober (13 octobre) et repoussèrent les contre-attaques dirigées par l'ennemi contre la colline.

La lutte dégénéra ensuite en un duel d'artillerie.

PROGRÈS DES ITALIENS SUR LE CARSO

Sur le Carso l'avance fut lente, les combats tenaces et acharnés à cause des difficultés naturelles dont eurent à triompher nos alliés. Ce plateau de dur calcaire, couvert de boue gluante après les pluies, est percé de nombreuses grottes faciles à utiliser pour la défense. Il fallait à la fois détruire les cavernes où les Autrichiens s'étaient aménagé des refuges et creuser à la dynamite des abris pour les troupes italiennes, sous les feux des batteries ennemies qui, placées sur les hauteurs, dominaient tout le pays.

Le général Cadorna voulut mettre à profit sa victoire de Goritz pour pénétrer aussi loin que possible sur le Carso. Au moment même de la prise de la ville, les Italiens avaient enfoncé les lignes autrichiennes au nord-est du mont Saint-Michel et occupé Boschini (9 août). Le lendemain la progression continuait dans la direction de la voie ferrée de Goritz à Trieste donnant lieu à une nouvelle victoire. La 3e armée s'emparait de toutes les lignes autrichiennes entre le Vippaco et le mont Cosich et la cavalerie italienne, sous le comte de Turin, accentua par de brillantes charges la défaite de l'ennemi. Rubbia, San Martino furent occupés par les Italiens qui abordèrent le plateau de Doberdo (10 août). Au quatrième jour de l'offensive ils avaient réalisé une avance qui, sur certains points, atteignait 15 kilomètres.

Puis, progressant le long de la vallée du Vippaco, ils enlevaient Doberdo, s'avançaient jusqu'au petit lac du même nom et dépassant le long sillon du Vallone, qui du Vippaco à l'Adriatique coupe le Carso en deux, ils s'installaient sur les pentes du Nad Logen et occupaient Oppachiasella, siège d'un état-major autrichien (11 août). La hauteur du Nad Logen, située à la lisière nord du Carso fut conquise (12 août) et presqu'aussitôt le 11e corps d'armée s'emparait des positions autrichiennes à l'ouest de San Grado et du mont Pecinka, capturant plus de 1.400 prisonniers (14 août). La deuxième ligne de défense se trouvait ainsi enfoncée.

Après une trêve, consacrée à la consolidation des positions conquises, les Italiens pendant une attaque générale déclanchée depuis les Alpes Juliennes jusqu'à la mer, enlevèrent aux Autrichiens plusieurs retranchements à l'est du

Vallone et firent encore 2.117 prisonniers (14 septembre). Deux autres assauts, l'un sur la rive sud du Vippaco, vers les hauteurs de San Grado, l'autre près de Loquizza au pied du mont Pecinka, leur permirent de réaliser de nouveaux progrès (15 septembre). Les Autrichiens, malgré leurs efforts, ne purent reprendre aucune des positions qu'ils avaient perdues.

Ayant prononcé une offensive en grandes forces sur la cote 208, au sud de Villanova, ils réussirent à pénétrer dans quelques tranchées avancées; ils en furent aussitôt chassés par une contre-attaque italienne (nuit du 22 au 23 septembre). Une autre attaque autrichienne sur la cote 144, au nord-est de Monfalcone avait également échoué; les Italiens parvinrent à conserver ces deux hauteurs qu'ils organisèrent solidement.

Un nouvel assaut, tenté cette fois par les Italiens (10 octobre) leur permit de dépasser toute la ligne de retranchements entre le Vippaco et la cote 208 et leur valut 5.134 prisonniers. Les Autrichiens essayèrent aussitôt de réagir (11 octobre) par des attaques faites avec des troupes fraîches sur les positions conquises par les Italiens, à l'est de Vertojbica; mais, pris sous les rafales terribles des feux ennemis, ils furent repoussés.

Les Italiens, s'emparant du terrain situé au delà de la ligne autrichienne déjà conquise, arrivèrent à l'ouest du mont Pecinka et aux premières maisons de Loquizza et de Halidog (12 octobre), et, après avoir élargi leurs positions de Vertojbica et de la cote 208, ils réalisèrent, au sud de Novavilla, par surprise et d'un seul bond, une nouvelle avance de 300 mètres (27 octobre).

L'AVIATION

Durant l'offensive italienne sur le plateau des Sette-Communi, vers Goritz et sur le Carso, les aviateurs des deux partis rivalisèrent d'activité et d'audace.

Des aéroplanes autrichiens bombardèrent Udine, Brescia, Bassano et la région du bas Isonzo (juin); les Italiens ripostèrent en lançant des projectiles et des explosifs sur les campements et parcs autrichiens d'Oppachiasella (juillet) et par le bombardement de la gare de Nabresina qu'effectua une escadrille Voisin (août).

Ensuite les aviateurs autrichiens s'acharnèrent sur Venise (août et septembre) dont le pape Benoit XV déplora le bombardement; un projectile tomba en effet devant la basilique

Saint-Marc. A titre de représailles, le gouvernement italien décréta que le palais de Venise, qui était avant la guerre la résidence de l'ambassadeur d'Autriche, près du Saint-Siège serait restitué au domaine national (26 août). Quelques villes de la région, Aquilée, Mestre furent également attaquées par les aéroplanes autrichiens; les lignes italiennes à l'est de Goritz furent également bombardées de même que la gare de Grado et la ville de Monfalcone; des hydroplanes ennemis dirigèrent contre Ravenne une tentative qui échoua.

Les avions italiens, se conformant au principe des alliés de ne faire que des attaques utiles au point de vue militaire, bombardèrent les chantiers et hangars de Muggia, près de Trieste (11 août), et l'arsenal même de Trieste (13 septembre). Dans la région du Carso des projectiles furent lancés à plusieurs reprises sur les gares de Dottegliano et de Scoppo, où des trains, des magasins et des réservoirs d'eau furent endommagés (17 septembre), sur des trains en marche et sur des chariots en circulation.

DÉCLARATION DE GUERRE DE L'ITALIE A L'ALLEMAGNE (27 août)

Durant ces opérations un événement d'une grande portée s'était accompli qui mit fin à la situation fausse et presque incorrecte dans laquelle se trouvait l'Italie vis-à-vis de l'Allemagne.

Le ministre italien des affaires étrangères, M. Sonnino, fit signifier par l'intermédiaire du gouvernement suisse, au ministre des affaires étrangères allemand, qu'à partir du 28 août l'Italie se considérait en état de guerre avec l'Allemagne (27 août).

Cette décision n'était que trop justifiée; depuis longtemps, en effet, le gouvernement allemand avait multiplié à l'égard de l'Italie les vexations de toute nature. La dénonciation du traité de la Triple Alliance avait inspiré à l'Allemagne irritée une série d'actes de malveillance qui s'étaient succédé avec une fréquence croissante; fournitures militaires faites à l'Autriche, participation d'officiers et même de soldats allemands aux opérations des forces autrichiennes contre l'Italie, aide prêtée à l'Autriche pour l'offensive sur Vicence; puis la remise par l'Allemagne à l'Autriche des prisonniers italiens qui avaient réussi à s'évader des camps autrichiens où ils étaient internés et l'invitation faite par l'Allemagne aux établissements de crédit de considérer tout sujet italien comme un étranger ennemi. A ces griefs était venue se joindre la sus-

pension de paiement aux ouvriers italiens des pensions qui leur revenaient formellement d'après la loi allemande; pour justifier cette mesure vexatoire et illégale, l'Allemagne n'avait pas craint d'accuser l'Italie d'avoir violé le traité de commerce conclu le 21 mai 1915 entre les deux Etats, qui fixait le régime imposé à leurs sujets respectifs et à leurs propriétés en cas de guerre.

Ainsi l'Italie, alliée au début du confiit aux deux Empires centraux, avait d'abord dénoncé le traité qui la liait à eux pour entrer en guerre contre l'Autriche, et, après avoir adhéré, le 30 novembre 1915, au pacte de Londres signé par les Alliés, elle prenait enfin, vis-à-vis de l'Allemagne, une position nette et conforme à ses véritables intérêts.

Cette décision, qui excita un vif enthousiasme en Italie, où de nombreuses manifestations patriotiques furent organisées, fut hautement approuvée en France. Le président Poincaré, se faisant l'écho de ces sentiments auprès du roi Victor-Emmanuel, affirma que cet heureux événement « allait ren-« dre encore plus étroite l'alliance des deux pays ainsi que « la fraternité de leurs armées, et que désormais les deux « peuples alliés, ayant les mêmes ennemis, auraient le même « but, la réparation du droit et la libération de l'Europe. » Des félicitations furent également adressées par le président du Conseil des ministres français, Briand, aux ministres italiens Boselli et Sonnino qui avaient puissamment contribué à faire adopter cette résolution.

CHAPITRE VI

L'OFFENSIVE RUSSE
LES VICTOIRES DES ARMÉES DU GÉNÉRAL BROUSSILOW
(4 juin-8 octobre 1916)

LE FRONT ORIENTAL AU DÉBUT DE JUIN 1916

Les armées austro-allemandes, après la conquête de la Pologne et l'invasion du territoire russe avaient peu à peu ralenti leur marche et s'étaient finalement arrêtées sur la Dwina, la Vilia, le Haut-Niemen, le Pripet et la Strypa. Partout, le long du nouveau front, des tranchées avaient été creusées, un réseau de solides défenses établi, et durant l'hiver 1915-1916, à l'exception de quelques engagements locaux, les opérations militaires n'avaient présenté aucune activité.

Les Alliés préparaient une offensive générale qui, pour des raisons multiples, fut quelque peu tardive et que l'état-major allemand voulait à tout prix empêcher. C'est dans ce but qu'il se décida à prendre l'initiative et à déclancher deux offensives principales. Convaincu que les armées russes étaient pour longtemps hors de cause, il choisit comme théâtre des attaques qui allaient se produire le front français et le front italien. Le Kronprinz, avec des forces considérablement accrues, marcha sur Verdun, au nord de laquelle se livra pendant dix mois, avec des fluctuations diverses, une terrible bataille qui devait se terminer par la victoire complète des troupes françaises et par l'échec retentissant du Kronprinz. Puis l'armée autrichienne du Trentin devait prononcer une offensive sur le plateau des Sette-Communi pour déboucher dans la plaine de Vénétie et couper en deux tronçons les forces italiennes. On a vu comment, après avoir d'abord reculé, les Italiens parvinrent à réagir; dégagés par l'avance brusque et rapide des armées russes du sud, ils refoulèrent l'invasion autrichienne vers l'Adige et libérèrent la portion de leur territoire un instant occupée par l'ennemi.

Partout ailleurs, les Empires centraux entendaient se tenir sur une prudente et rigoureuse défensive. Mais les Alliés ne le leur permirent pas et, ayant achevé leurs préparatifs, ils prirent à leur tour l'initiative de l'attaque, ce fut d'abord l'offensive russe du groupe d'armées du général Broussilow, puis l'offensive italienne sur Goritz et sur le Carso, ensuite, l'offensive franco-anglaise sur la Somme et, enfin, la marche en avant de l'armée d'Orient qui, malgré la menace provenant de l'attitude hostile du roi Constantin, s'avança jusqu'au delà de Monastir.

CAUSE ET BUT DE L'OFFENSIVE RUSSE

Plusieurs causes ont contribué à déclancher l'offensive russe et à favoriser son développement. L'état-major autrichien, qui n'avait aucune notion de la reconstitution et de la puissance des armées russes du Sud, avait imprudemment enlevé du front des unités importantes pour les envoyer dans le Trentin et les avait remplacées par des bataillons de landsturm. Il croyait d'ailleurs fermement à l'invulnérabilité des lignes fortifiées qui avaient été établies et l'on raconte que les Russes parurent devant Loutsk au moment même où l'archiduc Frédéric, généralissime autrichien, vantait à ses officiers leur capacité de résistance et leur solidité. Enfin, l'échec de la diversion tentée par le maréchal Hindenburg vers Dwinsk et vers Smorgone, contribua encore à assurer le succès de l'attaque russe.

Cette attaque avait pour but moins de conquérir des territoires que de désorganiser les armées de l'adversaire. Elle fut surtout inspirée par la pensée de soulager les Italiens aux prises sur le plateau des Sette-Communi avec des forces autrichiennes redoutables et de venir en aide aux troupes françaises qui résistaient avec acharnement au nord de Verdun. L'offensive du général Broussilow fut brusque, foudroyante, irrésistible, mais en même temps méthodique et savamment conduite; elle démontra la valeur combative des armées russes, l'excellence de leur artillerie lourde, l'abondance de leurs munitions et infligea une cruelle leçon aux états-majors allemand et autrichien qui ne croyaient pas à la possibilité d'un effort sérieux avant plusieurs mois.

LES ARMÉES RUSSES

Or, pendant l'hiver 1915-1916, les armées russes avaient été reconstituées, les vides comblés, le ravitaillement assuré; les usines de guerre nationales, les Alliés et le Japon leur avaient fourni

le matériel et les munitions que comportait une puissante offensive. Sous le haut commandement du Tzar, elles étaient réparties en trois secteurs.

Sur la Dwina et dans la région des lacs, le général Kouropatkine était à la tête des armées du Nord; au centre, les armées du général Evert étaient chargées d'empêcher l'avance allemande vers Minsk. Entre le Pripet et la frontière roumaine était échelonné le groupe des armées du Sud; le général Broussilow, qui, depuis le 2 avril 1916, en avait le commandement suprême, possédait au plus haut degré la confiance des troupes parmi lesquelles sa nomination comme successeur du général Ivanow avait excité un véritable enthousiasme. Commandant une armée dès le début de la guerre, il avait contribué à la victoire de Lemberg, à la conquête de la Galicie et avait enlevé, par un furieux assaut, les forteresses de Halicz et de Nicolaiew. Un peu plus tard, il prit part aux attaques des cols des Karpathes, puis, lorsque Mackensen eut déchaîné sa terrible offensive sur le Dunajec, il dirigea avec habileté la retraite de son armée, faisant pour la protéger de fréquentes contre-attaques dans l'une desquelles il infligea des pertes énormes à une division allemande, ce qui lui valut la croix de Saint-Georges. On répétait que, depuis l'origine des hostilités, ses troupes avaient pris plus de 300.000 soldats, 4.000 officiers, 350 pièces de canon et un matériel considérable. La campagne d'été de 1916 allait encore accroître la réputation de ce général en chef. De son quartier général, placé dans de vieux baraquements aux murs blanchis à la chaux, dans un coin obscur de la Russie méridionale, il ordonna l'offensive la plus grandiose et la plus triomphante de l'année 1916 et, tenant compte de l'expérience acquise depuis deux ans, il sut diriger avec soin et avec précision les opérations des différentes armées placées sous ses ordres.

Elles étaient au nombre de quatre : au sud du Pripet jusque vers le Styr, l'armée Kaledine; entre le Styr et le Goryn, dans les régions de Rovno et de Doubno, l'armée Sakharow; plus au sud, de Goryn à la Zlota-Lipa, l'armée Tcherbatcheff; enfin, vers le Dniester, l'armée Letchitsky.

LES ARMÉES AUSTRO-ALLEMANDES

Les forces ennemies étaient divisées en deux groupes, dont le premier dépendait du maréchal Hindenburg et le second du général Linsingen.

En Livonie, l'armée du général von Below s'étendait le

long de la Dwina; sur la Vilia, les deux armées de von Scholtz et de von Eichorn; sur le Niémen, celle du général Fahnek; sur la Chara, celle du général Vogart, faisaient face aux forces russes du général Evert et le prince Léopold de Bavière se trouvait à la droite de l'armée Vogart, dans la région de Baranowitch.

Opposé aux forces de Broussilow se trouvait le groupe des armées placées sous le commandement du général Linsingen. Leur disposition était la suivante : entre le Pripet et la Toura, l'armée du général Puhallo, continuée vers le Styr par celle de von Gérok; à l'ouest de Tarnopol, le général Bœhm-Ermoli avait pour mission de fermer aux Russes la route de Lemberg; l'armée du général Bothmer s'était fortifiée le long de la Strypa, où elle opposa aux Russes une résistance désespérée; c'est elle qui recula la dernière; enfin, la rive droite du Dniester était gardée par les troupes du général Pflanzer, auxquelles les Russes allaient porter de terribles coups.

LE PLAN RUSSE

Les opérations militaires du général Broussilow poursuivies de juin à septembre 1916 ont marqué le passage de la guerre de tranchées à la guerre de mouvements. Par des coups violents et répétés, le général en chef chercha avant tout à porter le trouble et la désorganisation dans les armées adverses. Appuyé au nord aux marais du Pripet, au sud à la frontière roumaine et n'ayant par suite à redouter aucun mouvement débordant, il déchaîna non des attaques locales mais une offensive générale sur un front de plus de 420 kilomètres.

L'action fut particulièrement puissante contre les deux ailes des armées austro-allemandes, tandis qu'au centre le général Bothmer, fixé sur ses positions fortifiées de la Strypa, résista longtemps, trop longtemps même, car lorsqu'il se décida à reculer il ne put le faire qu'au prix de sacrifices énormes, menacé qu'il était d'encerclement par suite de la retraite des armées austro-allemandes, ses voisines.

Les effets du plan russe furent prodigieux; rompues et désorganisées, les armées austro-allemandes qui se trouvaient aux deux ailles battirent précipitamment en retraite, laissant entre les mains de l'ennmi une quantité fantastique de prisonniers et de canons, dont le nombre ne cessa de s'accroître dans des proportions effrayantes. La Bukovine fut reconquise en entier, la Galicie envahie, Lemberg

menacée et l'état-major allemand dut en toute hâte masser vers Kovel d'importants renforts prélevés sur diverses parties du front pour arrêter la marche victorieuse des Russes.

LES PHASES DIVERSES DES OPÉRATIONS MILITAIRES

Dans cette lutte formidable, il convient de distinguer nettement cinq séries d'opérations : 1° l'avance rapide des armées russes (4-27 juin 1916), qui aboutit au refoulement précipité des deux ailes ennemies; 2° la bataille du Stokhod (27 juin-12 août), amenée par une tentative de diversion du général Linsingen; 3° la marche victorieuse de l'armée Letchitsky (27 juin-6 septembre 1916), qui, maîtresse de la Bukovine, coupa en deux tronçons l'armée Pflanzer et s'avança au delà de Koloméa, de Stanislau et jusqu'aux Karpathes; 4° la retraite de l'armée Bothmer; 5° la diversion du maréchal Hindenburg.

Au début d'octobre, du Pripet à la Bukovine et aux Karpathes, la victoire de Broussilow était complète.

I. — Offensive des Armées Russes du 4 au 27 juin 1916.

1° *Armée Kaledine.*

COMBATS DE ROJITCHE (13-16 juin) DE SVIDNIKI (17 juin) ET DE GADOMITCHI (17-21 juin)

Sur toute l'étendue du front entre le Pripet et la frontière roumaine, le système d'attaque russe fut identique : après que l'artillerie eut, par un violent bombardement, démoli les ouvrages et les abris ennemis, l'infanterie s'emparait par un vigoureux assaut des positions austro-allemandes et la cavalerie contribuait puissamment à son action en multipliant des charges brillantes et en activant la déroute.

L'armée du général Kaledine, qui formait l'extrême droite du groupe d'armées de Broussilow et qui était chargée de marcher sur Kovel et sur Vladimir-Volynski, porta, dès les premiers jours, un coup terrible à l'aile gauche ennemie. Très rapidement, la gauche allemande fut entourée et les Russes apparurent à plusieurs kilomètres en arrière des lignes allemandes, jetant partout la panique. En deux jours les Allemands perdirent 25.000 prisonniers, 27 canons et 50 mitrailleuses. Ce premier et brillant succès provoqua les félicitations du Tzar aux vaillantes troupes de Broussilow

et celles du président Poincaré et du roi de Montenegro au Tzar.

La victoire russe ne tarda pas à se développer; une division réussit à forcer le passage du Styr à Rojitche (9 juin), où se livrèrent, pendant plusieurs jours (13-16 juin), de terribles combats.

Puis la lutte se concentra sur les bords du Stokhod, à Svidniki (17 juin) qui fut brillamment enlevé par les troupes sibériennes du colonel Kislyi, et autour de Gadomitchi (17-21 juin), où de furieuses attaques allemandes furent repoussées. Du 5 au 17 juin, le général Kaledine s'était emparé de 70.000 soldats, 1.300 officiers, 83 canons, 263 mitrailleuses et d'un important matériel de guerre.

COMBATS DE VORONTCHINE (20-22 juin) ET DE GROUZIATINE (22 juin)

Les Allemands, qui voulaient à tout prix arrêter la marche des Russes sur Kovel et qui avaient déjà reçu des renforts rassemblés en toute hâte par le général Linsingen, firent de violentes attaques dont quelques-unes allèrent jusqu'au corps à corps, à Vorontchine (20-22 juin), plus au sud vers Kisseline et tentèrent, vers Grouziatine (22 juin) une offensive en rangs serrés qui fut rejetée par le feu des Russes. Ces attaques acharnées et réitérées attestent les efforts surhumains que firent les Allemands pour arrêter les Russes sur les routes qui mènent de Loutsk à Kovel et à Vladimir-Volynski. A ce moment, d'ailleurs, le général Linsingen tentait, pour sauver Kovel, la diversion que l'on a appelé la bataille du Stokhod.

2° *Armée Sakharow.*

PRISE DE LOUTSK (8 juin) DE DOUBNO (11 juin) ET DE TORCHIN (13 juin)

L'avance de l'armée du général Sakharow ne fut ni moins rapide ni moins brillante. Devant l'impétuosité de son offensive, les Autrichiens durent reculer de 25 kilomètres en deux jours et leur état-major avoua que « ses contingents « de Volhynie, attaqués par des forces supé- « rieures, avaient dû être ramenés en arrière, « dans le secteur de Loutsk. »

En effet, au nord et au sud de cette ville, du 4 au 10 juin, le front autrichien fut bouleversé et enfoncé. Après une action très vive dont le centre fut Olyka, le général Sakharow s'empara de Loutsk (8 juin), de Doubno (11 juin) et, rabattant ses troupes sur le flanc de la gauche allemande,

dépassa la ligne de l'Ikwa et franchit le Styr en poursuivant vigoureusement les Autrichiens en déroute. La cavalerie russe occupa Torchin, à l'ouest de Loutsk (13 juin) et un violent combat, illustré par une brillante charge des Cosaques, se livra entre Loutsk et Vladimir-Volynski, près de Zatourtzy (14 juin). Puis le général Sakharow délogea les Autrichiens des positions fortifiées qu'ils occupaient au nord-ouest de Kremenetz et fit occuper, vers la frontière de Galicie, Radziwilow par la cavalerie russe.

Malgré la pression intense exercée par les Russes à l'ouest de Loutsk et de Doubno, sur l'armée du général Bœhm-Ermoli, les Allemands tentèrent de réagir; par une attaque en grandees masses, il parvinrent à enfoncer un secteur russe sur la route de Loutsk à Vladimir-Volynski (19 juin). Le succès fut éphémère : des renforts russes accourus culbutèrent l'ennemi et rétablirent la situation.

COMBATS DE RADZIWILOW (23-26 juin)

Autour de Radzivilow il y eut aussi de terribles engagements (23-26 juin); au nord de cette ville, les Russes s'emparèrent de la première ligne de tranchées de l'ennemi, qui opposa, grâce à son artillerie lourde, une résistance acharnée. Ainsi, vers la fin de juin, les deux armées qui constituaient l'aile droite du général Broussilow avaient percé le front autrichien et, par leur progression victorieuse, menaçaient les deux centres importants de Kovel et de Vladimir-Volynski.

3° *Armée Tcherbatcheff.*

COMBATS DE YASLOWETZ (8 juin) ET AUTOUR DE TARNOPOL (10-11 juin)

L'armée du général Tcherbatcheff, placée au centre du front russe, se heurta, après une légère avance, à l'armée du général Bothmer qui, composée en partie d'Allemands, en partie de contingents de Transylvanie, résista sur les positions fortifiées de la Strypa et ne commença à se retirer que quand elle eut été débordée sur les deux ailes et presque menacée d'encerclement.

Les Russes s'emparèrent d'abord, sur la Strypa inférieure, des puissantes organisations ennemies vers Yazlowetz et franchirent la Strypa (8 juin); le lendemain, dans une charge mémorable, les dragons, hussards, lanciers russes et les cosaques de l'Oural, sans se laisser arrêter par

Offensive de Broussilow.

les feux de mousqueterie et des mitrailleuses, refoulèrent en désordre l'infanterie hongroise, qui laissa entre leurs mains 2.000 prisonniers et deux canons howitzers. Un des généraux d'infanterie russe félicita les cavaliers : « Nous « pensions, leur dit-il, que la cavalerie avait fait son temps, « mais nous avons vu qu'elle peut encore faire de bonne « besogne. »

Buczacz fut occupé par les Russes (10 juin), mais au nord de cette ville les Allemands déclanchèrent plusieurs violentes contre-attaques, dont l'une leur assura un succès local en forçant les Russes à se replier légèrement.

De vifs combats se livrèrent également au nord de la ville de Tarnopol (10 et 11 juin), qui fut bombardée par un aéroplane allemand. L'ennemi opposa une résistance acharnée, mais les automobiles blindées belges, sous la direction du major Semet, prêtèrent aux Russes un utile appui.

LA RÉSISTANCE DE BOTHMER

Le général Bothmer, concentrant toutes ses forces sur la Strypa, parvint à se maintenir sur place et, grâce aux formidables défenses établies depuis plusieurs mois le long de la rivière, à résister d'une façon inébranlable aux coups répétés de l'attaque de front menée par le général Tcherbatcheff. Il prononça même de fortes attaques au nord de Buczacz (14 et 18 juin) et vers Gaivaronka (17 juin). Mais peu à peu sa position devait devenir dangereuse par suite de l'avance des deux armées Sakharow et Letchitsky, et il sera obligé, plus tard, d'abord d'incurver ses deux ailes, puis de battre finalement en retraite quand il se verra menacé d'être tourné par elles. En attendant, le général Tcherbatcheff, tout en repoussant les attaques ennemies, se trouva arrêté devant la Strypa et dut attendre les résultats de la progression des armées russes qui prolongeaient la sienne.

4° *Armée Letchitsky.*

PASSAGE DU DNIESTER (7 juin)
COMBAT DE DOBRONOVZE (10 juin)

Pendant cette même période, l'aile gauche russe, commandée par le général Letchitsky, s'avançait vers le Dniester, franchissait le fleuve par plusieurs combats heureux et, infligeant aux Autrichiens une série de défaites qui amenèrent une véritable débâcle, s'emparait de toute la Bukovine.

Dès le début de son offensive, le général Letchitsky rompit brusquement les lignes autrichiennes; la réduction en miettes par l'artillerie des réseaux de fils de fer barbelés et l'attaque des Russes, accompagnée de hourrahs bruyants, jetèrent la panique parmi les Autrichiens et lui permirent d'enlever rapidement, près de Dobronovze, les ouvrages fortifiés accumulés par eux et de s'emparer de plus de 37.000 prisonniers, 754 officiers, 49 canons, 120 mitrailleuses; certains régiments slaves se rendirent sans même essayer de combattre. Les Russes franchirent le Dniester près de Zalecziky (7 juin) et, profitant de la débandade autrichienne provoquée par les charges des cavaliers turkmènes, marchèrent sur Czernowitz.

CONQUÊTE DE LA BUKOVINE PRISE DE CZERNOWITZ (17 juin)

Le 10 juin, le général Letchitsky était à 20 kilomètres de cette ville; il enlevait les positions de l'ennemi et faisait prisonniers dans cette région 18.000 soldats et 347 officiers, dont un général. Tandis que la cavalerie russe occupait Horodenka (13 juin), et Sniatyn (14 juin), des combats acharnés s'engageaient pour la possession des faubourgs, de la tête de pont de Czernowitz et de la ville elle-même, que la cavalerie russe déborda dans la direction de Kolomea. Les Russes, ayant franchi le Pruth, rentrèrent pour la quatrième fois depuis le début de la guerre dans la capitale de la Bukovine (17 juin).

Les débris de l'armée du général Pflanzer s'enfuirent précipitamment vers les Karpathes, poursuivis avec vigueur par les Russes. Ceux-ci, en effet, sans perdre une heure, faisant plus de 30 kilomètres en un jour, atteignirent le Sereth, sur lequel ils occupèrent Storozvnetz et Zadova. Une autre colonne s'empara de Hliboka, point de jonction de voies ferrées situé à une faible distance de la rive gauche du Sereth.

DÉROUTE DE L'ARMÉE PFLANZER

L'armée Pflanzer se trouva dès lors coupée en deux tronçons : une partie, demeurée à l'ouest, se retira, non sans difficultés, vers Kuty et Kolomea; mais d'importants éléments, qui avaient fui au sud du Pruth, se trouvèrent rejetés vers la frontière roumaine et vers les Karpathes.

Les Russes franchirent le Sereth, occupèrent Radautz (22 juin), Goura, que domine la cote 1019, faisant déjà

partie des Karpathes, puis Kimpolung (23 juin), où ils firent 2.000 nouveaux prisonniers, et, enfin, Kuty (24 juin), où s'illustrèrent les cosaques du Don.

Au moment où allait s'engager la bataille du Stokhod, la conquête de la Bukovine était achevée et l'avance rapide de l'aile gauche russe menaçait déjà de façon dangereuse de déborder par le sud les armées austro-allemandes.

RÉSULTATS DE L'OFFENSIVE RUSSE DU 4 AU 27 JUIN 1916

En moins d'un mois, le général Broussilow avait remporté un magnifique succès; l'offensive foudroyante de ses armées avait enfoncé aux deux ailes le front austro-allemand et semé l'effroi dans les armées ennemies. Les cinq armées austro-allemandes étaient disloquées, celle de Pflanzer coupée en deux et à demi détruite; Loutsk Doubno, Czernowitz étaient reconquises. Enfin, l'ennemi avait subi des pertes difficilement réparables et dont la gravité est suffisamment démontrée par le chiffre énorme des prisonniers. Dans les sept premiers jours de leur offensive, les Russes avaient pris plus de 121.000 hommes, 1.720 officiers, 130 canons, 260 mitrailleuses. Au 22 juin, les pertes austro-allemandes étaient de 192.000 prisonniers, plus 2.917 officiers, 192 canons et 395 mitrailleuses. On assura, en effet, que devant l'attaque brusque des armées russes, en présence du tir puissant d'une artillerie nombreuse et absolument nouvelle, et de l'activité de la cavalerie cosaque qui, s'infiltrant habilement dans les lignes, tournait les positions de l'ennemi, les Autrichiens, surpris et démoralisés, mettaient bas les armes après une apparence de résistance. Telle est la cause du nombre extraordinaire de prisonniers faits en moins d'un mois par les Russes, nombre qui ne cessa d'augmenter.

II. — La bataille du Stokhod.

(27 juin-12 août 1916)

LA DIVERSION DU GÉNERAL LINSINGEN

Profondément ému de cette débâcle, à laquelle seule l'armée Bothmer avait échappé en résistant sur la Strypa, l'état-major allemand dut venir en toute hâte au secours des Autrichiens écrasés et, laissant le général Pflanzer se retirer avec les débris de ses troupes vers Kolomea et vers les Karpathes,

il dirigea sur Kovel, pour arrêter l'avance russe, tous les renforts disponibles, parmi lesquels plusieurs divisions rappelées de diverses parties du front. Si les succès russes continuaient, c'était, en effet, l'occupation à brève échéance de Kovel, nœud de chemins de fer et quartier général allemand, de Vladimir-Volynski et de Sokal, la marche vers le Boug et la menace directe au nord de Lemberg.

Pour conjurer ce danger, qui pouvait aboutir à une rupture du front et amener une séparation complète entre les forces du maréchal Hindenburg et les armées austro-allemandes du Sud, le général Linsingen déclancha une très violente attaque de flanc sur l'aile droite russe déjà très avancée vers l'ouest. Tandis que les armées Kaledine et Sakharow continuaient leur marche victorieuse vers Vladimir-Volynski et vers Brody, il massa de forts contingents au nord, le long du Stokhod et, sans souci des marécages qui couvraient la contrée ni des difficultés de passage du Stokhod, principalement pour l'artillerie lourde, il les lança brusquement à l'assaut. Les Russes, par de très durs combats livrés sur le Stokhod, vers le Styr et jusqu'à la Lipa, et dont l'ensemble constitue la terrible bataille du Stokhod (27 juin-12 août 1916), soutinrent bravement le choc ennemi, repoussèrent à peu près partout les attaques sur toute l'étendue du front et gagnèrent même du terrain. Puis, pour brusquer la décision qui tardait à se produire, le général Broussilow dirigea à son tour une attaque sur le flanc des troupes de Linsingen, qui fut conduite par le général Lescha. Les Allemands se trouvèrent à leur tour menacés; la violence des engagements redoubla, mais l'avance russe fut peu à peu contenue et Kovel ainsi que Vladimir-Volynski furent conservés par les Allemands.

LES COMBATS SUR LE STOKHOD ET LE STYR DU 27 JUIN AU 8 JUILLET

A partir du 27 juin, une lutte, qui affecta un caractère particulièrement sanglant, s'engagea sur le Stokhod, entre le Stokhod et le Styr et sur le Styr même, depuis Kolki jusqu'à l'ouest de Loutsk. Une attaque allemande sur Linovka donna lieu à un combat de deux jours (26-28 juin). Dans la région de Loutsk, les Russes envahirent le village de Kovrano (29 juin), dont la garnison fut passée à la baïonnette. Une offensive allemande entre le Stokhod et le Styr, à l'ouest de Sokoul, avec gaz asphyxiants que le vent rejeta sur les Allemands, fut repoussée par le feu

continu de l'artillerie russe (30 juin). Dans tous ces combats, les Allemands subirent de très lourdes pertes.

La bataille devint formidable pendant la première semaine de juillet jusqu'à l'intervention du général Lescha et s'étendit du Stokhod jusqu'à la Lipa.

Sur cette dernière rivière, les lignes russes furent soumises à un terrible bombardement; entre Doubno et Sokal, la résistance des Allemands fut brisée par les Russes, qui firent plus de 1.000 prisonniers (3 juillet). Une tentative allemande pour franchir le Styr vers le confluent de la Lipa fut, malgré des efforts tenaces, entièrement arrêtée.

Plus au nord, à Zatourtzy, les Allemands prononcèrent neuf attaques successives; elles furent partout contenues (1er juillet). Entre Loutsk et Gorokow, vers Ougrinow, les Russes furent un moment serrés de près par des troupes fraîches allemandes. Une attaque de flanc de leur cavalerie, sous le colonel Kortchenoff, permit à l'infanterie de reprendre l'avantage et de faire 8.000 prisonniers (2 juillet).

Entre Loustk et Vladimir-Volynski, à l'est de Kisseline, les Allemands prononcèrent une attaque en grandes masses; une lutte violente s'engagea; l'avance allemande fut contenue (1er juillet). Deux jours plus tard, au nord-est de Kisseline, un combat acharné se livrait sur un large front; les Allemands furent mis en fuite (3 juillet).

Trois combats se déroulèrent au sud-ouest et à l'ouest de Sokoul (1er, 3 et 6 juillet). Dans le premier, un bataillon russe, se trouvant, près du village de Vatine, en présence de forces ennemies supérieures, fit preuve d'une vaillance héroïque : le capitaine Roussof, qui le commandait, se précipita en avant pour entraîner ses soldats, il fut grièvement blessé et succomba à ses blessures; mais les Allemands furent délogés de leurs positions par une charge impétueuse. De même, au sud de Lineika, une tentative d'offensive allemande fut arrêtée par les Russes.

Dans la région de Kolki, les Allemands, refoulés, perdirent une première fois 5.000 prisonniers, 70 officiers, 3 canons, 17 mitrailleuses (4 juillet) et une seconde fois 2.300 prisonniers (6 juillet).

Entre le Styr et le Stokhod, autour de Tchartorysk, des combats extrêmement violents eurent lieu durant plusieurs jours (4-7 juillet). Dans le but de déborder l'aile gauche de Linsingen, le général Kaledine se porta vers le nord, atteignit la voie ferrée Sarny-Kovel et, vers la gare de Manevitchi, fit 2.000 prisonniers. Au sud de Lechnevka, les hus-

sards hongrois furent dispersés par une charge brillante des cosaques de Transbaïkalie. Les Russes atteignirent le Stokhod à Goulevitchi et à Kachovka, et obligèrent les Allemands à se replier en désordre sur le cours inférieur de la rivière, abandonnant ainsi les points qui constituaient leur ligne de résistance.

Du 4 au 7 juillet, dans la région entre le Styr et le Stokhod, les Russes s'emparèrent de 12.000 soldats, 300 officiers, 45 canons et d'un très grand nombre de mitrailleuses.

Ainsi, vers le 8 juillet, les Russes avaient arrêté la grande offensive allemande tentée par le général Linsingen.

OFFENSIVE DU GÉNÉRAL LESCHA (8 juillet)

Pour hâter le dénouement de la bataille qui depuis dix jours se livrait le long du Styr et du Stokhod et entre ces deux rivières, le général Broussilow ordonna une contre-attaque sur le flanc même des forces de Linsingen. Elle fut dirigée par le général Lescha, détaché du groupe d'armées que commandait le général Evert. Le résultat fut que Linsingen, qui avait espéré placer l'aile droite russe dans une position difficile, se trouva à son tour débordé par l'intervention de cette armée nouvelle qui menaçait de couper ses communications avec les forces du prince Léopold de Bavière.

Le général Lescha prononça son offensive sur le Stokhod inférieur, refoulant devant lui les Allemands (8 juillet) et la cavalerie russe multiplia des raids sur la voie ferrée de Sarny-Kovel, le long de laquelle les troupes de Lescha continuèrent à progresser.

RÉSISTANCE DES ALLEMANDS SUR LE STOKHOD

De son côté l'armée Kaledine franchit le Stokhod vers Ougli (8 juillet) et livra sur la rive gauche de la rivière un combat acharné près de Mosnor. Plus au sud les Allemands étaient dispersés vers Kisseline et Zoubilno (9 juillet).

Le général Linsingen chercha par tous les moyens à contenir l'avance russe sur le Stokhod. Il massa vers la rivière toutes ses réserves et reçut d'importants renforts en hommes et en artillerie. Aussi opposa-t-il une résistance acharnée à toutes les attaques ennemies. Les aéroplanes allemands multiplièrent les bombardements derrière les lignes russes; les Allemands tentèrent même une offen-

sive vers Zaretchy sur le Stokhod; mais elle fut arrêtée (13 et 23 juillet).

VICTOIRES DU GÉNÉRAL SAKHAROW A SVIDNIOUKHI (16 juillet) SUR LA LIPA (16-24 juillet) ET A VERBENI (19 juillet)

L'avance des Russes à l'ouest de Loutsk avait fait décrire à leur nouveau front marqué approximativement par la ligne Kisseline-Lokatchi-Svinioukhi-Ougrinow un saillant très prononcé qui pénétrant assez profondément dans les positions allemandes menaçait sérieusement Vladimir-Volynski, Sokal et la ligne du Boug. Au nord et au sud de ce saillant les Austro-Allemands avaient déclanché de puissantes offensives; mais l'attaque du général Lescha sur le bas Stokhod, les succès de Kaledine sur le Styr et son avance jusqu'au Stokhod avaient rendu leurs efforts inutiles dans la partie nord du front qui s'était ainsi trouvée rectifiée.

C'est alors que Linsingen entreprit au sud-ouest de Loutsk d'effacer le saillant dangereux décrit par les lignes russes, de percer le front ennemi dans la direction de Doubno et de franchir le cours supérieur du Styr. La victoire remportée le 16 juillet par le général Sakharow consacra l'échec de cette tentative.

Les Austro-Allemands attaquèrent en formations massives mais se heurtèrent à des contre-attaques russes vigoureuses et bien préparées. L'offensive allemande fut brisée par Sakharow, près de Svidnioukhi (16 juillet) et par les combats qui se déroulèrent plus au sud vers Ostrov et Goubine, sur la Lipa; là, les Austro-Allemands menacés d'un encerclement durent se replier en désordre sur la rive droite de la rivière. Le communiqué autrichien rendit compte de cette défaite en déclarant qu'au sud-ouest de Loutsk les Russes ayant attaqué avec des forces supérieures, les contingents austro-allemands s'étaient repliés derrière la basse Lipa sans être inquiétés, grâce à une contre-attaque exécutée par les troupes allemandes. Quant aux bulletins de Berlin, ils avouèrent que le général Linsingen avait reculé dans le but de raccourcir son front. Ces combats de Volhynie coûtèrent aux Allemands 13.000 prisonniers, 30 canons, dont 17 lourds et 50 mitrailleuses.

Le 19 juillet, le général Sakharow attaqua les ouvrages fortifiés situés à Beretchesko et à Verbeni, sur le Styr et en délogea l'ennemi faisant encore plus de 1.600 prisonniers. Ces actions coûtèrent la vie au brave colonel russe

Tatarow, dont les communiqués officiels avaient déjà signalé la vaillance.

Continuant leur marche victorieuse, les troupes du général Sakharow franchirent la Lipa et poursuivirent les ennemis en déroute, leur enlevant encore plus de 2.900 prisonniers et plusieurs canons; le 13e régiment autrichien de landwehr s'était rendu tout entier.

Les 23 et 24 juillet, les Allemands étaient encore chassés de Galichanine, sur la Lipa. Le bombardement par des aéroplanes autrichiens des campements russes autour de Loutsk ne fut qu'une faible riposte à ces terribles attaques.

Du 16 au 21 juillet, les Russes avaient fait 27.000 prisonniers et capturé 40 canons.

COMBATS DE LA SLONOVKA (24-26 juillet)
PRISE DE BRODY (28 juillet)

La lutte se continua sur la Slonovka, affluent de droite du Styr; dans la nuit du 24 au 25 juillet, à la suite d'un violent combat, les troupes de Sakharow percèrent les réseaux de fils de fer autrichiens vers Letchnioff, passèrent la rivière sous le feu de l'ennemi et, tandis que Kaledine contenait à l'ouest du Stokhod l'offensive de Linsingen, s'avancèrent jusqu'à 15 kilomètres de Brody.

Les victoires du général Sakharow sur le Styr, la Lipa et la Slonovka eurent pour conséquence immédiate la prise de Brody (28 juillet). Après un combat de trois jours, la ville fut enlevée, sans préparation d'artillerie, par l'infanterie russe. Dans ces derniers combats les Russes s'emparèrent de 20.000 soldats, 400 officiers et 55 canons; mais avant d'évacuer Brody, les Autrichiens avaient eu le temps de détruire partiellement les dépôts d'approvisionnements et de munitions.

L'AVANCE RUSSE DU 29 JUILLET AU 12 AOUT

Les progrès des Russes continuèrent à la fois sur le Stokhod et au sud de Brody, vers le Sereth.

Des ponts ayant été jetés vers Goulevitchi, les Russes passèrent sur la rive gauche du Stokhod, et, pendant que les troupes de Linsingen battaient en retraite, ils s'avancèrent le long du chemin de fer de Roptche à Kovel; ils s'emparèrent dans un engagement de tout le 31e régiment de honwed avec son état-major.

Après une courte accalmie, la lutte reprit sur le Stavoc et dans le village de Koudka-Mirinskaia, que, devant les

contre-attaques allemandes, les Russes durent évacuer (4 août). Mais à Zaretchie, les Allemands furent délogés de leurs tranchées par une attaque impétueuse des Russes (7 août).

La situation resta stationnaire jusqu'au 18 août, où un combat acharné se livra près du Stokhod, à Toboly. Les Russes ayant rompu le front allemand, enlevèrent le village et s'emparèrent de la ferme de Tchewistchie ainsi que de plusieurs hauteurs. 1.356 prisonniers et 18 mitrailleuses restèrent entre leurs mains et toutes les tentatives de réaction des Allemands furent arrêtées.

Pendant ce temps, le général Sakharow avait sérieusement progressé au sud de Brody et livré de durs combats sur le Sereth supérieur (4-10 août). Depuis un an de très fortes défenses avaient été accumulées sur les bords de cette rivière; le front n'avait pas bougé et les Autrichiens avaient eu le temps de s'organiser pour une résistance acharnée.

Le général Sakharow n'eut pas moins de neuf attaques ou contre-attaques allemandes à repousser. Malgré une pluie torrentielle, secondé par les brillantes charges des cosaques, il franchit le Sereth, s'empara de plusieurs villages qu'il fallut conquérir maison par maison, notamment Zalosce et des hauteurs qui dominaient la rive droite de la rivière.

Ainsi la convergence des opérations des généraux Lescha, Kaledine, Sakharow, auxquelles il faut joindre celles du général Letchitsky avaient amené l'enfoncement du front austro-allemand, le recul rapide de l'ennemi et la capture de milliers de prisonniers enlevés aux armées austro-allemandes démoralisées. Une triple menace se dessinait sur Kovel, sur Vladimir-Volynski et sur Sokal; les Russes luttaient sur la rive gauche du Stokhod; l'armée Sakharow avait pris Brody et franchi le Sereth; Tcherbatcheff par ses attaques répétées forçait enfin Bothmer à abandonner les lignes fortifiées de la Strypa; et Letchitsky, après la conquête de la Bukovine avait envahi la Galicie et pris Stanislau.

C'était du Pripet à la frontière roumaine la victoire complète des armées de Broussilow; et le communiqué russe du 10 août pouvait annoncer « que la célébration de l'anni-« versaire du grand-duc héritier Alexis avait coïncidé avec « la chute du dernier rempart fortifié de l'ennemi, et que « tout le secteur de la position hivernale austro-allemande « créé devant Tarnopol et Boutchatche était au pouvoir « des Russes. »

III. — La marche victorieuse de l'Armée Letchitsky.

(27 juin - 6 septembre 1916)

L'OBJECTIF DE L'ARMÉE LETCHITSKY

A la suite de l'offensive foudroyante qui lui avait permis en vingt jours de conquérir la Bukovine et de couper en deux l'armée autrichienne du général Pflanzer, le général Letchitsky fit avancer ses troupes au nord-ouest jusqu'à Kuty, au sud jusqu'à Kimpolung, à la base des Karpathes, près de la frontière roumaine. Les Russes occupèrent même la voie ferrée qui traverse les montagnes et qui avait servi jusque là au ravitaillement de l'armée Pflanzer. Il fallait, avant tout, venir en aide à cette armée désorganisée et dispersée; c'est pourquoi l'état-major austro-allemand, ne pouvant faire de prélèvements dans les autres parties du front oriental, dirigea vers la Galicie quelques troupes libres placées sous le commandement du général Kœwess; plus tard, deux divisions turques leur seront adjointes et s'attacheront à défendre les passages des Karpathes.

Les Russes pouvaient certainement à leur choix, vers le 27 juin, ou bien pénétrer en Transylvanie pour provoquer l'intervention roumaine, ou bien appuyer par le sud l'attaque prononcée vers le Stokhod et le Boug par les armées Kaledine et Sakharow. La tentation dut être très forte chez eux d'envahir la Hongrie où les récoltes étaient encore sur pied; mais cette fois la prudence prévalut dans les conseils de l'état-major russe. C'est pourquoi le général Letchitsky, se couvrant sur sa gauche, se dirigea vers le nord en remontant le Pruth. Il se proposait d'atteindre Kolomea, important centre de routes et point de jonction des voies ferrées conduisant d'un côté à Lemberg, de l'autre en Hongrie et, en tournant l'aile droite de l'armée Bothmer, de forcer cette armée à battre en retraite; mais son but suprême était la destruction des forces austro-allemandes en opérant leur enveloppement par le sud.

PRISE DE KOLOMEA (29 juin)

Les Autrichiens s'efforcèrent de retarder l'avance russe en détruisant les ponts sur les rivières; mais, le 28 juin, Letchitsky porta à l'ennemi, sur un front de 40 kilomètres, un coup violent entre le Dniester et le Pruth; ses troupes enlevèrent trois lignes de tranchées et livrèrent des combats heureux sur la rivière Tchertowetz, affluent du Dniester,

et sur la rivière Tcherniava, affluent du Pruth, combats dans lesquels furent capturés 10.285 prisonniers, 229 officiers et une batterie d'artillerie lourde.

Poursuivant les Autrichiens, qui s'enfuyaient en désordre vers l'ouest, Letchitsky s'empara de Kolomea (29 juin) et des hauteurs qui la dominent.

La déroute autrichienne était complète; la manœuvre de Letchitsky et sa marche audacieuse de flanc le long des Karpathes avait pleinement réussi et menaçait de plus en plus d'encerclement l'armée Bothmer, sur la Strypa.

PRISE DE DELIATYN (8 juillet) COMBATS DE KIMPOLUNG (juillet)

Les Autrichiens essayèrent de réagir sur la rive droite du Dniester; ils attaquèrent en force près de Nijnioff (2 juillet) et vers Issacoff (3 juillet); toutes ces attaques échouèrent.

Pendant ce temps, Letchitsky continuait à progresser; par un vif combat, il enlevait les hauteurs dominant Brozovo (30 juin) et les positions ennemies à l'ouest de Kolomea, s'emparait de Potok-Czarny et de Satzavka (3-4 juillet); puis, refoulant devant lui les Autrichiens, il coupa la voie ferrée de Korosmezo à Deliatyn.

L'offensive russe se porta alors vers le Dniester, où une charge des Tartares de Crimée mit, une fois de plus, l'ennemi en déroute (5 juillet). A cette date, l'armée Letchitsky s'étendait du Dniester au col de Jablonica. Les troupes du général Kœwess ayant été repoussées à Feundoul et à Valeputna, et les contre-attaques autrichiennes brisées entre Deliatyn et Korosmezo, les Russes occupèrent Deliatyn (8 juillet), où ils trouvèrent des dépôts de munitions et de matériel de guerre.

Dès lors, de fréquents combats se déroulèrent autour de Deliatyn et vers Kimpolung. Les opérations militaires furent un moment arrêtées par la crue subite du Dniester, qui amena les inondations; il fallut attendre que le terrain fût redevenu sec. Alors l'infanterie russe progressa au sud-ouest de Kuty, vers les défilés des montagnes, s'empara de plusieurs hauteurs le long de la voie Deliatyn-Maramaros-Szigeth et refoula les Autrichiens vers Stanislau.

Sans attendre la fin de cette brillante campagne, le Tzar conféra au général Letchitsky les insignes de Saint-Alexandre Newski, avec une épée d'honneur (2 août).

Presque en même temps, d'importants changements se produisaient dans le haut commandement ennemi, qui con-

sacraient de plus en plus l'abdication de l'Autriche relativement à la direction des armées et des opérations militaires. Le maréchal Hindenburg, que la crainte des Russes faisait considérer à cause de ses succès antérieurs, comme « l'homme nécessaire » et comme « le sauveur » de l'Allemagne, fut nommé généralissime sur toute la partie du front oriental qui s'étendait de la Dwina à Tarnopol (3 août) et de Tarnopol à la frontière roumaine; les armées de Bothmer et de Pflanzer étaient placées sous le commandement nominal de l'archiduc héritier Charles-François-Joseph. Le général Tcherziansky succédait, à la tête d'une armée, à l'archiduc Joseph-Ferdinand et le général Kœwess achevait la formation de l'armée des Karpathes, destinée à prendre les Russes à revers.

COMBAT DE TYSMIENITZA (8 août)

Le général Letchitsky justifia bientôt, par de nouveaux succès, la récompense que le Tzar lui avait décernée; après un léger recul au sud-ouest de Kuty (4 août), dû à l'intervention des troupes du général Kœwess, dont l'offensive fut enrayée, son armée prononça, sur un front d'environ trente kilomètres, une attaque vers Tysmienitza; après une intense préparation d'artillerie, où les Russes employèrent des obus avec des produits chimiques qui asphyxièrent les servants des batteries ennemies, les Autrichiens furent partout refoulés; l'infanterie russe enleva les retranchements ennemis et avança de 10 kilomètres pendant que la cavalerie accélérait la fuite des Autrichiens. La ville de Thumatch et toute la région à l'est du Dniester furent occupées (7 août). Par la prise de Nijnioff et de plusieurs autres villages, Letchitsky s'assurait le passage du Dniester et, tandis que l'armée Tcherbatcheff s'avançait de son côté jusqu'à la rivière Koropiez, il s'emparait de Tysmienitza et des hauteurs situées au nord-est de la ville jusqu'à la rive droite du Dniester (8 août). Cette action lui permit de capturer 7.400 soldats, dont 3.500 Allemands, 88 officiers, 5 canons et 63 mitrailleuses.

OCCUPATION DE STANISLAU (10 août)

Ces brillants succès amenèrent l'armée Letchitsky à 5 kilomètres de Stanislau; l'occupation de la gare de Chripline marqua une nouvelle avance; le 10 août, les Russes entraient à Stanislau et les Autrichiens se repliaient au delà de la Bistritza.

Les Russes, se lançant à la poursuite de l'ennemi, fran-

chirent la rivière; au moment même où Sakharow et Tcherbatcheff remportaient les grands succès glorifiés dans le communiqué russe du 12 août, ils occupaient Nadvorna et Frikoff, s'emparaient de la voie ferrée Deliatyn-Stanislau et progressaient au sud de Deliatyn, près de Varochta et de Jablonica.

Dans cette magnifique offensive du 4 juin au 12 août, le général Letchitsky avait fait plus de 100.000 soldats et 2.384 officiers prisonniers, et avait capturé 127 canons et 424 mitrailleuses.

DIVERSION DE L'ARMÉE KŒWESS

Avec l'armée hâtivement formée vers les Karpathes et fortifiée par l'adjonction de deux divisions turques, le général Kœwess tenta une diversion au nord des montagnes dans le but de tourner l'armée Letchitsky et d'arrêter ses progrès. Cette manœuvre fut déjouée. L'ennemi réussit un moment à reprendre Deliatyn et à écarter les Russes de Jablonica (15 août).

Mais les contingents de Kœwess furent refoulés vers Korosmezo; les Russes réoccupèrent Jablonica (20 août), s'emparèrent, plus au sud, de Varochta et repoussèrent toutes les attaques autrichiennes au sud-ouest du mont Tommatik et au nord de Kirlibaba. Ils arrivèrent à la source du Pruth, enlevèrent plusieurs hauteurs au nord et au sud du mont Koverla, s'installèrent sur la montagne Pantyr (27 août) et atteignirent, sur un front de 30 kilomètres, la frontière hongroise.

DERNIERS PROGRÈS DES RUSSES (1er-6 septembre)

A partir du 1er septembre, la lutte se concentra dans la région de Dornawatra, où se fit la jonction des Russes avec les forces roumaines entrées en action. Par de vifs combats, les Autrichiens furent délogés des hauteurs qu'ils occupaient et qu'ils essayèrent vainement de reprendre par une série de contre-attaques. Les Russes progressèrent vers la frontière hongroise, s'emparèrent de plusieurs hauteurs au sud de Baranow et de la crête du mont Kapul.

Le 5 septembre, le général Tcherbatcheff enfonçait l'aile droite de l'armée Bothmer à Horodenka et la rejetait vers le nord-ouest, le long du Dniester. Les Russes arrivèrent devant Halicz, qu'ils bombardèrent et incendièrent (6 septembre). Bothmer défendit énergiquement la ville avec des

contingents allemands et turcs, et de nombreux combats se développèrent autour d'elle.

Mais déjà la neige avait fait son aparition dans les Karpathes et contribua avec les gelées et les intempéries à ralentir les opérations.

IV. — La Retraite de l'Armée Bothmer.

LA RÉSISTANCE DE L'ARMÉE BOTHMER (4 juin-12 août 1916)

Pendant que les armées Broussilow progressaient sérieusement aux deux ailes, les armées des généraux Kaledine et Sakharow, livrant de terribles combats sur le Styr et le Stokhod, et l'armée du général Letchitsky s'avançant au sud jusqu'aux Karpathes et jusqu'à Stanislau, le centre austro-allemand, constitué par l'armée du général Bothmer, opposait une formidable résistance. Immobilisé longtemps devant les lignes fortifiées de la Strypa, le général Tcherbatcheff dut attendre, pour continuer ses attaques, les progrès des armées russes ses voisines. Ce n'est que quand ses deux ailes furent menacées d'être débordées qu'à partir du 12 août le général Bothmer se décida à battre en retraite, et cette retraite, qui fut désastreuse, compléta la brillante victoire remportée par les armées de Broussilow, du Pripet à la frontière roumaine.

Au début de l'offensive russe, l'armée du général Tcherbatcheff avait déjà, du 4 au 27 juin, enlevé sur la Strypa inférieure les organisations ennemies de Yazlowetz, occupé Buczacz et livré de vifs combats autour de Tarnopol; mais elle n'avait pu, malgré des attaques répétées, forcer le centre austro-allemand à suivre le mouvement général de retraite des autres armées ennemies.

Des attaques furieuses prononcées par le général Bothmer, sur la rivière Koropiez (7 juillet) et à l'ouest de la Strypa (13 juillet), arrêtèrent momentanément l'avance des Russes. Mais lorsque Kaledine eut dépassé le Stokhod, que Sakharow eut rejeté les Autrichiens sur le Haut Sereth et que Letchitsky se fut avancé jusqu'à Thumacz, le général Bothmer fut obligé de ramener son aile droite en arrière et de la replier en crochet jusqu'auprès de la Zlota-Lipa.

Le général Tcherbatcheff franchit alors la rivière Koropiez et bouscula les troupes de Bothmer près de Monasterziska (31 juillet), où il fit un millier de prisonniers. A la suite des combats acharnés livrés sur le Sereth (4 et 5 août), com-

bats dans lesquels les Austro-Allemands furent repoussés malgré leur résistance obstinée, leur aile gauche se trouva à son tour menacée et Bothmer dut la ramener en arrière du Sereth et la disposer également en crochet; les Russes franchirent le Sereth et continuèrent à progresser. Le centre seul de l'armée Bothmer était demeuré inébranlable.

C'est alors que, pour le forcer à reculer, furent poursuivies les opérations combinées des Russes; le général Sakharow dirigea une violente attaque sur le flanc gauche des troupes de Bothmer, tandis que Letchitsky, maître de Thumacz, accentuait le mouvement débordant autour de l'aile droite du général bavarois. En même temps, Tcherbatcheff, par une attaque de front, délogeait les Austro-Allemands d'un ouvrage fortifié près de la rivière Koropiez, occupait toute la rive gauche de la rivière jusqu'à son confluent avec le Dniester et s'approchait de l'embouchure de la Zlota-Lipa (8 août). Lorsque Letchitsky eut forcé à Nijniow le passage du Dniester (9 août), les Russes se déployèrent en face de l'armée Bothmer, depuis la Zlota-Lipa jusqu'au Sereth.

L'armée Bothmer, attaquée de tous côtés, courait à ce moment un sérieux danger; au nord, les Russes avaient progressé au delà du Sereth et fait 4.872 prisonniers; au sud, ils avaient pris Lazarowka, franchi la Zlota-Lipa, en culbutant l'ennemi dans un combat où ils enlevèrent plus de 5.000 prisonniers et atteint, au sud de Mariampol, le Dniester dont les passages furent gardés par leur cavalerie (10 août). En même temps, Letchitsky s'emparait de Stanislau. Au centre, Tcherbatcheff, serrant de près les troupes de Bothmer, leur infligeait des pertes sensibles; il les délogeait de Dubeuka (10 août), remportait des avantages marqués autour de Monasterziska et, finalement, enlevait toutes leurs positions; des automobiles blindées avaient anéanti un bataillon du 3e régiment de réserve allemand qui battait en retraite.

C'est à la suite de ces succès que le communiqué russe du 12 août put annoncer qu'après sept semaines d'efforts les généraux Tcherbatcheff et Sakharow s'étaient emparés de toute la ligne de la Strypa, des villages organisés qui en faisaient partie et que tout le secteur des positions allemandes créées devant Tarnopol et Buczacz était au pouvoir des Russes.

LA RETRAITE DE L'ARMÉE BOTHMER (12 août-8 octobre)

Bothmer avait fait des efforts désespérés pour maintenir ses positions; il avait résisté pendant des semaines malgré la déroute des armées austro-allemandes qui l'entouraient. Mais sa retraite était devenue nécessaire, tant à cause de l'enveloppement dont étaient menacées ses deux ailes qu'à cause de la pression formidable exercée sur son centre par Tcherbatcheff, dont les troupes avaient occupé Yesernia, sur la voie ferrée de Tarnopol à Lemberg.

Etant tardive, cette retraite fut désastreuse; les Austro-Allemands subirent des pertes énormes et durent notamment abandonner un matériel considérable accumulé sur les lignes fortifiées. Cependant leur repli vers l'ouest fut favorisé par la configuration du terrain, qui présentait une série de plissements dans lesquels coulent parallèlement entre elles les rivières de la Strypa, de la Zlota-Lipa et de la Gnita-Lipa.

L'armée de Tcherbatcheff franchit la Strypa, occupa Podhajce et atteignit Horozenska; puis, malgré la résistance de l'ennemi, elle franchit la Zlota-Lipa (14 août) et occupa plusieurs villages sur la rive droite de la rivière. Au 15 août, son aile droite avait progressé sur la Haute Strypa; son aile gauche achevait de passer la Zlota-Lipa et les Russes tenaient la ligne de Mariampol à Podhajce et Yesernia.

Bothmer tenta alors une offensive en grandes forces à l'ouest de Podhajce; elle fut rejetée et n'aboutit qu'à infliger à son armée des pertes énormes. Pendant la fin d'août, tandis que la lutte se poursuivait vers le Stokhod, où Hindenburg avait rapidement envoyé d'importants renforts, et vers les Karpathes, où Letchitsky réalisait de nouveaux progrès, Bothmer continuait sa retraite vers Halicz et le Dniester. Pour arrêter les forces ennemies qui le serraient de près, il livra un terrible combat à Gerojinka (31 août); mais les Russes délogèrent les Austro-Allemands de toutes leurs positions. Le lendemain, Bothmer déclancha une série de contre-attaques : elles furent toutes repoussées par les Russes (1er septembre). Vers Brzezany, ils capturèrent 2.641 soldats et 20 officiers; vers la rivière Horodenka, ils s'emparèrent d'une position fortifiée et firent 4.500 prisonniers nouveaux. Les Russes approchèrent de la rivière Narajowka et occupèrent la voie ferrée de Halicz à Semikovtze. Le 6 septembre ils bombardèrent Halicz, allumant de vastes incendies dans la ville, que Bothmer défendit avec des troupes allemandes

et turques. Dans ces derniers combats, les Russes firent 5.600 prisonniers, parmi lesquels 3.000 Allemands et 685 Turcs.

Ainsi s'accomplissait d'une façon parfaite l'exécution du plan heureusement conçu par le général Broussilow.

Depuis le 12 août, l'armée Tcherbatcheff avait livré des combats très durs et presque ininterrompus, rejetant toutes les tentatives d'offensive austro-allemandes et capturant de nombreux prisonniers. En septembre et en octobre, la lutte continua, mais l'avance russe ne réalisa plus de progrès importants et Bothmer parvint, par des attaques répétées, à conserver ses positions.

Ces combats se développèrent sur deux principaux théâtres : sur la Zlota-Lipa, autour de Brzezany et sur la rivière Najarowka. Au sud de Brzezany, les Russes refoulèrent l'ennemi (16 septembre) et enlevèrent des tranchées (30 septembre). Dans un combat plus sérieux et qui dura deux jours (1er-3 octobre), les troupes de Tcherbatcheff franchirent la Zlota-Lipa sous la protection de leur artillerie, culbutèrent les Allemands qui s'opposaient au passage et bombardèrent leurs campements et leurs établissements militaires dans les faubourgs de Brzezany. Autour de cette ville et sur la Zlota-Lipa, le général Bothmer prononça à plusieurs reprises de violentes attaques; elles furent toutes rejetées, mais elles lui permirent du moins d'enrayer l'avance russe et de se maintenir sur les nouvelles positions qu'il avait occupées.

La lutte fut également très vive sur la rivière Narajowka et près de Halicz; dans une offensive, Tcherbatcheff fit 3.200 prisonniers (8 septembre); dans un autre engagement, deux officiers russes, le colonel Goubine et le lieutenant-colonel Semitchew furent tués (19 septembre). La lutte s'apaisa dans la seconde quinzaine d'octobre pour reprendre avec le même acharnement dans les premiers jours de novembre; mais les Russes réussirent à rejeter toutes les attaques de l'ennemi.

Ainsi, pendant qu'aux deux ailes les armées austro-allemandes avaient dû reculer rapidement devant la poussée formidable des Russes, au centre, Bothmer avait réussi, pendant de longues semaines, à arrêter les attaques de l'armée Tcherbatcheff et à se maintenir sur les positions fortifiées de la Strypa; menacé ensuite de débordement, il avait ramené ses troupes jusqu'à l'ouest de la Zlota-Lipa et jusqu'à Halicz. Cette retraite fut un véritable désastre; dans l'ensemble des combats qu'il avait dû livrer depuis le début de juin, son

armée, qui comprenait environ 200.000 hommes, abandonna aux mains des Russes près de 60.000 prisonniers, 35 canons et plus de 200 mitrailleuses. Si l'on calcule qu'il dut laisser au moins autant de monde sur le terrain en tués et blessés, on peut sans exagération affirmer que ses pertes totales ne furent pas inférieures à 120.000 hommes. Lorsqu'il parvint à arrêter l'avance de Tcherbatcheff, il n'avait donc plus avec lui que des débris de son armée.

V. — La diversion du maréchal Hindenburg.

Pendant l'offensive heureuse des armées russes du Sud en Volhynie, en Bukovine et en Galicie, les opérations militaires sur le front de la Dwina et sur le front central tenu par les armées du général Evert n'avaient pas été inactives. Le maréchal Hindenburg aurait voulu pouvoir prononcer une vigoureuse offensive pour retenir les troupes russes dans les différents secteurs de ces deux fronts et pour empêcher l'envoi de renforts au général Broussilow. Mais, obligé, après les défaites des armées austro-allemandes en Volhynie et en Bukovine, de fournir des secours au général Linsingen, il ne put exécuter que des attaques locales sans grande portée et par suite sans grands résultats. Si l'on excepte les combats livrés du 3 au 10 juillet par les Russes autour de Baranowitch, il n'y eut pas d'engagements très sérieux. Ce fut presque partout la guerre de tranchées avec ses fluctuations légères et inévitables, puis des reconnaissances, des duels d'artillerie, des attaques accompagnées souvent d'émission de gaz asphyxiants et, enfin, quelques raids audacieux des aéroplanes. Plus tard, investi des fonctions de généralissime, Hindenburg dut avant tout se préoccuper de couvrir Kovel et d'arrêter l'avance russe vers le Stokhod.

FRONT DE LA DWINA

Les armées russes du Nord, chargées de défendre le front de la Dwina restèrent sous la direction du général Kouropatkine jusqu'au moment où le général Roussky en reprit le commandement (17 août), qu'il avait déjà exercé une première fois.

Les opérations militaires se déroulèrent principalement dans trois secteurs : autour de Riga, vers Dwinsk et dans la région des lacs.

Vers la Dwina le but des Allemands était de tâcher de franchir le fleuve pour menacer Riga et Dwinsk.

Ils attaquèrent, en juin, au nord des marais de Tiroul, à la tête de pont d'Ikskull et vers le lac Babit; ils furent partout repoussés. En juillet, ce furent les Russes qui pénétrèrent dans les tranchées allemandes, repoussèrent dans la région de Kemmern deux tentatives ennemies accompagnées d'émission de gaz et s'attachèrent à démolir par leur tir les organisations adverses. Dans un engagement plus sérieux avec des bataillons Lettons, les Allemands furent culbutés par une contre-attaque (3 septembre) et, plus tard, une offensive prononcée par deux compagnies allemandes. à l'ouest de Riga, subit un échec complet. Entre temps, un zeppelin avait bombardé différents quartiers de Riga (17 juillet); deux jours après, des aéroplanes allemands jetaient des bombes sur Revel. Les avions russes, de leur côté, attaquèrent la station d'aviation allemande du lac d'Anghern.

Autour de Dwinsk, après plusieurs tentatives d'avance qui n'obtinrent aucun succès, les Allemands engagèrent une action assez vive (27 juin), dans laquelle le lieutenant russe Norkine et le sous-officier Kononenko s'illustrèrent par leur bravoure. Ils tentèrent vainement de progresser au nord d'Illukst et vers le lac Swenten. Les Russes, après avoir repoussé une violente offensive de l'ennemi au sud de Dwinsk, firent dans la région d'Illukst une attaque accompagnée de gaz qui jeta l'alarme dans les lignes allemandes (22 novembre). Des avions allemands réussirent à jeter des bombes, à deux reprises, sur la ville de Dwinsk (27 juin et 30 juillet).

Dans la région des lacs, les Allemands essayèrent vainement de progresser; ils firent trois attaques au sud-ouest de lac Narotch; la seconde donna lieu à un combat acharné (7 juillet) qui, après des fluctuations, n'amena aucun changement dans la ligne du front. Près du lac Miadziol, une attaque de nuit, appuyée par la flottille russe du lac, jeta la panique dans les lignes allemandes (19 juillet); les campements allemands furent bombardés.

Quelques actions isolées eurent également lieu dans la mer Baltique : combats d'hydravions (26 juin, 9 août et 9 septembre); bombes jetées par des aéroplanes allemands (3 juillet), puis par un zeppelin (25 juillet), sur des navires russes; raid d'hydravions allemands sur l'île de Roon, dans le golfe de Riga (9 septembre). Trois attaques plus sérieuses furent dirigées contre des ports russes : des aéroplanes allemands jetèrent des bombes sur Revel (19 juillet); des zeppelins attaquèrent sur la côte de Finlande la forteresse de

Sweaborg (août); enfin, des torpilleurs allemands, à marche rapide, parvinrent, grâce à un épais brouillard, à bombarder Port-Baltique (nuit du 10 au 11 novembre); il y eut sept tués et quelques blessés, mais les Russes réussirent à couler plusieurs des torpilleurs qui avaient pris part à l'expédition. Les Russes enregistrèrent aussi quelques succès : ils torpillèrent deux navires convoyeurs et un croiseur auxiliaire allemand (15 juin); coulèrent un grand vapeur ennemi chargé de minerai de fer (10 juillet) et capturèrent deux autres grands vapeurs allemands. Puis la flotte russe bombarda, près de l'entrée du golfe de Riga, une flottille de chalutiers ennemis, dont plusieurs furent obligés de se jeter à la côte (9 septembre).

Il importe enfin de mentionner l'achèvement, grâce au ministre Trépow, du chemin de fer russe de la côte mourmane (19 novembre). Cette voie ferrée, reliant directement Petrograd à la presqu'île de Kola, dont le littoral est constamment libre de glaces, devait permettre à la Russie, tandis que son port d'Arkhangel était encore fermé, de recevoir désormais en toute saison des munitions des Alliés.

FRONT CENTRAL

Sur le front central, où aux forces du prince Léopold de Bavière était opposé le groupe d'armées russes commandé par le général Evert, la lutte fut plus active et un violent combat fut livré par les Russes, du 3 au 10 juillet.

Leur but était de reprendre Baranowitch, le centre le plus important de voies ferrées de toute la région; aussi de nombreux combats se déroulèrent-ils autour de cette ville et de sa gare. De leur côté, les Allemands, désireux de progresser, multiplièrent les attaques dans la région de Smorgone.

Elles furent particulièrement nombreuses durant le mois de juin 1916, c'est-à-dire pendant que les armées de Broussilow développaient leur offensive victorieuse. Les Allemands attaquèrent à deux reprises (nuit du 5 au 6 juin et nuit du 11 au 12 juin) près de Kotchany, au sud de Smorgone; ils furent repoussés. Ils firent ensuite une série de tentatives qui n'obtinrent pas plus de succès, tantôt au nord-est, tantôt au sud de Krevo (juin).

En juillet, ils renouvelèrent leurs efforts au sud de Smorgone, au sud de Krevo et au nord-est de Smorgone, vers

Marteschi; ils réussirent à s'emparer de quelques tranchées mais ne purent les conserver.

Enfin, deux attaques allemandes de nuit, accompagnées d'émission de gaz asphyxiants, effectuées pendant le mois d'août, vers Smorgone et vers Krevo, n'aboutirent qu'à leur faire subir des pertes assez graves.

A quatre reprises, leurs aéroplanes jetèrent des bombes sur la gare de Molodetchno; la gare russe de Vileika fut aussi bombardée.

Les avions russes, de leur côté, firent au sud-ouest de Smorgone un raid étendu derrière les cantonnements allemands (29 septembre), incendiant des dépôts, jetant des bombes sur des convois et des gares; au cours de ces combats aériens, quatre aéroplanes allemands furent abattus et un aéro-navire russe, après avoir lutté avec deux Albatros, tomba dans les lignes ennemies.

Dans la région de Baranowitch, les premières rencontres eurent lieu les 13, 15 et 20 juin, et les Russes s'efforcèrent de prendre l'initiative. A Tsirine s'engagea un violent combat qui se développa pendant une semaine (3-10 juillet), autour de Baranowitch. Les Russes rompirent deux lignes des organisations défensives allemandes, s'emparèrent de la gare d'Ekimovitchi et, tandis que leurs avions jetaient des bombes sur celle de Baranowitch, ils enlevèrent d'assaut une position organisée près de Tchernochki; en deux jours ils firent 3.040 soldats et 74 officiers prisonniers. Mais les Allemands réagirent rapidement, forcèrent les Russes à se replier et opposèrent une résistance acharnée à toutes leurs contre-attaques; la lutte se termina par un combat nocturne de mitrailleuses et la situation respective des deux fronts ne subit aucun changement.

Les Allemands, à leur tour, prononcèrent une série d'offensives : près de Goroditchi, en formations massives (nuit du 14 au 15 juillet), au nord-est de Baranowitch (25 juillet), au sud de Tsirine (24 août), sur la Chara, vers Goldovitchi (nuit du 12 au 13 octobre) et vers Labouzy (28 novembre). Aucune d'elles n'aboutit à un résultat appréciable.

Sur le chemin de fer de Minsk à Baranowitch, la gare de Zamirié fut quatre fois bombardée par des aéroplanes allemands et des avions russes jetèrent des bombes sur Baranowitch, sur la gare et sur le matériel roulant qui s'y trouvait.

Enfin, plus au sud, dans la région de Pinsk, des tenta-

tives simultanées des Allemands et des Russes pour franchir le canal Oginski échouèrent complètement (23 juin).

Ces actions diverses engagées par le maréchal Hindenburg pour retenir les forces russes sur le front de la Dwina et sur le front central n'arrêtèrent et ne paralysèrent même en aucune façon la marche victorieuse des armées du général Broussilow.

CHAPITRE VII

L'OFFENSIVE FRANCO-ANGLAISE DE 1916

BATAILLE DE LA SOMME

(1er juillet-19 novembre 1916)

LA RÉACTION FRANÇAISE A VERDUN

(1er août-17 décembre 1916)

BUT DE L'OFFENSIVE FRANCO-ANGLAISE SUR LA SOMME

En déclanchant la formidable attaque sur Verdun et l'attaque autrichienne vers Vicence, l'état-major austro-allemand s'était flatté de prévenir et d'empêcher l'offensive générale des Alliés, attendue depuis quelque temps, et de les réduire à conserver une attitude purement défensive. Il ne devait pas tarder à reconnaître son erreur. Si la marche en avant des Alliés fut quelque peu retardée, elle n'en fut pas moins vigoureuse et efficace. Dans les premiers jours de juin, les armées russes de Broussilow s'avançaient en Volhynie, conquéraient la Bukovine et envahissaient la Galicie; presque en même temps, les Italiens refoulaient l'invasion autrichienne sur le plateau des Sette-Communi et préparaient la marche sur Goritz. Enfin, les armées franco-britanniques entamèrent à partir du 1er juillet une énergique offensive dans la région de la Somme, qui coïncida avec la magnifique résistance de Verdun. Les Alliés affirmèrent ainsi qu'en dépit des attaques allemandes, ils pouvaient, tout en résistant sur certaines parties du front, passer à l'offensive dans d'autres secteurs.

L'attaque combinée des armées franco-anglaises sur la Somme avait d'abord pour but de tenter de rompre le front allemand en réduisant systématiquement et successivement les positions ennemies qui, depuis plus d'un an, avaient été très fortement organisées. Si, malgré l'enlèvement de plusieurs lignes de défense, la rupture du front allemand ne fut pas consommée, les Alliés, cependant, s'avancèrent vers Bapaume, c'est-à-dire sur la route de Cambrai, vers Péronne,

c'est-à-dire sur la route de Saint-Quentin; ils forcèrent à reculer les Allemands qui, d'ailleurs, disputèrent avec âpreté le terrain et ils parvinrent ainsi à libérer une notable partie du territoire national.

Puis il s'agissait de « décongestionner » Verdun en obligeant les Allemands, comme cela se produisit en effet, à rappeler des troupes de cette région, où ils prétendaient eux-mêmes retenir nos réserves. On leur prouva que la bataille de Verdun n'avait pas épuisé nos disponibilités et que, tout en résistant sur la Meuse, on pouvait les attaquer vigoureusement sur les deux rives de la Somme.

Enfin, il était utile de soutenir et de faciliter l'offensive russe qui, brillamment engagée, continua non moins brillamment son développement victorieux, et d'empêcher l'état-major allemand de prélever des troupes sur un front pour les transporter rapidement sur l'autre. Afin d'empêcher ces « navettes », dont le haut commandement allemand avait largement usé en 1915, il fut décidé que les armées anglaises, considérablement renforcées, engageraient, en liaison intime avec deux armées françaises, une action puissante au nord et au sud de la Somme.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA BATAILLE DE LA SOMME

Cette bataille, qui a duré quatre mois et demi, diffère profondément de toutes celles qui l'ont précédée. En la préparant minutieusement dans ses moindres détails, l'état-major français a utilisé l'expérience acquise et mis à profit toutes les leçons du passé. Il a évité le système de poussée en vagues d'assaut successives, dont l'application entraîne le plus souvent de grandes pertes. L'avance a été lente, méthodique, graduée et la liaison intime, qui a toujours existé entre les forces françaises et les armées britanniques, a été la première application féconde du principe proclamé par Briand : « L'unité d'action sur l'unité de front ».

L'artillerie a joué un rôle prépondérant, tant dans la préparation des diverses offensives que dans le développement de la bataille et son action a été puissamment secondée par les observations des avions, qui surent, dès le début, s'assurer la maîtrise de l'air.

Les assauts, dominés par l'alternance voulue des attaques successives, ont été caractérisés par une fougue et un élan admirables; leur point d'arrêt, fixé à l'avance, ne fut jamais dépassé.

Les positions ennemies, à peine conquises, furent aussitôt organisées et consolidées, ce qui permit de repousser victorieusement presque toutes les contre-attaques allemandes, quelles que fussent leur importance et leur puissance. Ainsi fut appliqué le principe : « terrain conquis, terrain gagné ». D'ailleurs les « nettoyeurs de tranchées » accomplirent d'excellente besogne pour l'exécution de ce plan et garantirent la sûreté de l'arrière.

Il n'y eut pas de fluctuations regrettables dans la progression, qui fut constante. La grande attaque se développa en juillet; la consolidation des positions se fit pendant le mois d'août et l'offensive reprit en septembre; les premières et deuxièmes lignes allemandes furent percées; les troisièmes lignes attaquées et pénétrées, et les communications de l'ennemi menacées.

Les Allemands subirent des pertes terribles, car ils tentèrent des réactions fréquentes, vigoureuses et très souvent en grandes masses. L'armée anglaise, très éprouvée au début, perdit de moins en moins de monde, grâce à l'expérience acquise au fur et à mesure que l'action se développa. Quant aux pertes françaises, elles furent relativement minimes et l'on peut dire que la diminution des pertes dans l'assaut fut dans cette série de combats un fait absolument nouveau.

La bataille de la Somme, en démontrant la capacité offensive des Alliés, a témoigné de la supériorité physique et morale de l'attaque sur la défense.

LES FORCES ALLEMANDES

Les forces allemandes, qui étaient appelées dans la région de la Somme à faire face aux attaques franco-anglaises, étaient placées sous les ordres du général von Einen; il fut plus tard remplacé par le prince Ruprecht de Bavière, qui commandait auparavant la 6e armée allemande dans la région de Lille.

Au début de la bataille, les Allemands disposaient de sept divisions : cinq au nord de la Somme, entre Curlu et Hébuterne; deux au sud du fleuve, entre Frise et Chaulnes. Ils avaient, en outre, neuf divisions en réserve : trois vers Valenciennes, cinq vers les Ardennes et une en Champagne.

Dès les premiers jours, ils amenèrent sur le front cinq divisions prises dans les réserves; quatre furent envoyées au nord de la Somme et une au sud. C'est donc avec douze divisions qu'ils soutinrent le premier choc des Alliés.

Obligés bientôt, à cause de l'avance franco-britannique,

de renforcer leurs troupes, ils firent venir trois divisions, dont une de la Garde, de la région d'Ypres et trois autres divisions furent appelées des Ardennes et de la région de Verdun. A ce moment, ils durent accomplir la relève de trois divisions qui avaient été très éprouvées.

Ces appels ne suffirent pas : entre le 12 et le 30 juillet, il fallut encore faire venir douze divisions prélevées dans les différents secteurs du front occidental. Vers la fin de juillet, trente divisions allemandes se trouvaient donc engagées sur la Somme.

Au 1er août, treize divisions seulement restaient en ligne; huit se trouvaient en réserve à l'arrière; neuf, très affaiblies, avaient dû être relevées.

De nouveaux renforts furent encore nécessaires, notamment lors de la reprise de l'offensive franco-britannique, au début de septembre, et l'on estime qu'au 1er octobre soixante-sept divisions au moins avaient pris part à la bataille.

LES ARMÉES ALLIÉES

L'ensemble du front occupé par les puissantes armées britanniques s'étendait sur environ 140 kilomètres, de l'Yser au nord de la Somme; à l'arrière étaient massées des réserves d'une densité extraordinaire.

L'aile gauche occupait le secteur entre l'Yser et la Lys, où s'étaient déroulées, en 1914, les deux grandes batailles d'Ypres. Au centre, les lignes anglaises traversaient la plaine flamande puis les ondulations de l'Artois, région désormais historique, où les Anglais avaient livré les combats de Fromelles, de Neuve-Chapelle, de Festubert, et les troupes françaises, avant leur relève, ceux de Notre-Dame-de-Lorette, de Carency, de Neuville-Saint-Waast. L'aile droite venait se raccorder au front français vers Carnoy et Hardécourt; c'est cette partie des forces anglaises qui prit part, en liaison avec les armées françaises, à l'offensive de la Somme.

L'effort accompli depuis 1914 par l'Angleterre, avant même l'établissement du service obligatoire, avait été prodigieux; elle avait enrôlé et formé cinq millions de soldats ou marins répartis sur les divers fronts d'Europe, d'Asie, d'Afrique et sur la flotte de guerre. Plus d'un million de combattants étaient présents sur le front occidental. La nouvelle armée britannique, qui avait terminé son instruction et qui était récemment arrivée d'Angleterre, reçut dans la bataille de la Somme le baptême du feu; les contingents australiens et néo-zélandais firent merveille à Pozières.

L'effort financier et industriel de l'Angleterre ne fut pas moindre; on dépensait pour l'armée et la marine plus de 129 millions par jour et 2.250.000 personnes, dont 400.000 femmes, travaillaient dans les usines de guerre à fournir à cette immense armée les canons, les munitions et tout le matériel nécessaire.

Les troupes anglaises, qui avaient fait preuve, dans la défensive, de leur ténacité coutumière, déployèrent dans l'offensive un élan admirable que les pertes sérieuses éprouvées au début de la bataille ne purent ralentir. Elles furent appuyées par une artillerie très nombreuse, toute neuve et d'une puissance telle qu'elle étonna les Allemands eux-mêmes. Un nouveau système d'automobiles blindées, les « tanks », fut utilement employé dans les assauts. Leur avant, taillé en éperon, s'avançait à travers les terres bouleversées, rompant les fils de fer barbelés, traversant les tranchées, renversant les murs et franchissant tous les obstacles. De leurs flancs des armes invisibles crachaient des torrents de mitraille; c'étaient de véritables forteresses ambulantes, très mobiles et presque invulnérables, qui avançaient avec une sorte de mouvement de chenille et qui furent surtout employées pour ouvrir le chemin à l'infanterie et pour permettre de détruire les postes de mitrailleuses. les tanks devinrent bientôt populaires; on les surnomma « Crème de Menthe » ou « Big Willy »; les Anglais du front les désignaient simplement sous le nom de « She » (Elles). A leur aspect, les Allemands, saisis de terreur, ne cherchaient qu'à se mettre en sûreté et à se soustraire aux attaques de ces terribles engins.

Les cadres de ces armées anglaises s'étaient considérablement améliorés, surtout dans l'artillerie, et l'état-major s'était peu à peu formé par la pratique de la guerre.

A la tête de ces forces imposantes, dont une faible partie seulement fut engagée au nord de la Somme, se trouvait le général Douglas Haig. Relativement jeune, très actif et très énergique, ce commandant en chef inaugura et multiplia les raids audacieux dans les lignes allemandes, sondages qui permettaient de détruire les abris ennemis, de ramener des prisonniers et des mitrailleuses, et surtout d'identifier avec précision les éléments présents dans les tranchées adverses. En accord complet avec l'état-major français, il sut assurer la coordination des efforts, la marche régulière de l'offensive et dirigea avec habileté l'avance vers Bapaume.

Deux armées françaises, appartenant au groupe que com-

mandait le général Foch, furent engagées dans la bataille. Au nord de la Somme, l'armée du général Fayolle : général de brigade avant la guerre et atteint en cette qualité par la limite d'âge, il avait été rappelé à l'activité. Promu bientôt général de division, il exerça en 1915 un commandement dans l'offensive d'Artois, puis dans celle de Champagne, et fut cité à l'ordre du jour pour sa belle conduite, ce qui lui valut la direction d'une armée.

Le général Micheler, qui commanda l'armée destinée à opérer au sud de la Somme, était, en 1914, colonel et chef d'état-major du 6e corps. Il arriva rapidement, durant les deux premières années de la guerre, aux plus hauts grades en faisant des corps qu'il dirigea des corps d'élite.

LE TERRAIN DE LA BATAILLE

LES DÉFENSES ALLEMANDES

Ce n'est pas sans de sérieuses raisons que la région de la Somme avait été choisie comme terrain de l'offensive franco-britannique. Compris entre les hauteurs de l'Artois et les massifs boisés qui s'élèvent vers Lassigny et Laon, le pays est, en général, peu accidenté. Mais la Somme coule dans une vallée basse, marécageuse et couverte en maints endroits de tourbières dangereuses; les routes y sont nombreuses, les voies ferrées très denses et toute la contrée se prête merveilleusement aux actions de mouvement par la facilité qu'elle présente au déplacement des troupes dans tous les sens.

Dans le secteur tenu par les Anglais, les accidents de terrain étaient plus fréquents, les bois et les villages plus nombreux que dans celui où devaient opérer les armées françaises. Par suite, l'avance anglaise, rencontrant de formidables difficultés, fut plus lente au début et les corps français durent parfois attendre pour permettre l'alignement général du front.

Les collines et les bois étaient plus rares, et les villages plus dispersés dans le secteur français; aussi la progression fut-elle, au début, plus rapide; mais elle rencontra ensuite la boucle de la Somme, qui forme un fossé assez profond, boueux, facile à défendre et dominé par les hauteurs qui entourent Péronne, notamment le mont Saint-Quentin.

Deux voies importantes divergeaient du champ de bataille, l'une vers Cambrai, par Bapaume, l'autre vers Saint-Quentin, par Péronne; c'est dans cette double direction que furent orientées les attaques des armées alliées.

Depuis près de deux ans qu'ils occupaient le pays, les

Allemands avaient pris soin d'accumuler là, comme dans presque toutes les parties du front, de redoutables défenses, rendues encore plus fortes quand s'effectuèrent les préparatifs des Alliés qui laissaient prévoir une attaque prochaine.

Partout des lignes successives de tranchées, reliées par des boyaux, protégées par des réseaux de fils de fer barbelés, à travers lesquels des passages avaient été aménagés pour les reconnaissances, et par de nombreuses redoutes. Un peu en arrière, mais à proximité, des abris souterrains formant de véritables casemates qui offraient un refuge aux soldats pendant le bombardement; des abris spéciaux, bétonnés et blindés, avaient été construits pour des mitrailleuses et pour les canons. Certains bois, comme celui de Méréaucourt, avaient été fortifiés et pourvus de tourelles en ciment armé, destinées à abriter les mitrailleuses. Dans plusieurs villages, des maisons avaient été en partie détruites ou même rasées pour établir un aspect uniforme et empêcher le repérage des canons cachés dans les caves. Derrière ces positions, une artillerie lourde puissante pouvant les couvrir de ses gros projectiles. Pour les défendre, une accumulation prodigieuse de troupes, puisque dans les premiers jours de la bataille on put identifier la présence de douze divisions au moins, réparties sur un front de 25 kilomètres à peine, ce qui donnait plus de 6.000 hommes par kilomètre. Les précautions les plus minutieuses avaient été prises : les hommes étaient pourvus de quatre rations de réserve de pain, de café, de 150 cartouches et de deux grenades chacun, sans parler des cartouches éclairantes et des cartouches à signaux. Enfin, dans les derniers temps, toutes les permissions avaient été supprimées, afin que le commandement put disposer du plus grand nombre d'hommes disponibles tant pour le combat que pour les travaux à effectuer.

Au sud de la Somme, les défenses étaient particulièrement fortes; une première organisation comprenait deux positions : celle jalonnée par Frise, Dompierre et Fay et, un peu en arrière, celle qui passait par Feuillères, Herbécourt, Assevillers et Estrées. A une distance de 5 à 8 kilomètres en arrière avait été édifiée une deuxième organisation située le long de la Somme, au nord-est et au sud-ouest de Péronne.

Il est donc facile de concevoir les difficultés dont durent triompher les valeureuses troupes des Alliés.

PHASES DIVERSES ET APERÇU GÉNÉRAL DE LA BATAILLE DE LA SOMME

La bataille de la Somme, qui a duré quatre mois et demi (1er juillet-18 novembre 1916), présente trois phases bien distinctes : 1° l'offensive franco-britannique (juillet); 2° la consolidation des positions qui furent quelque peu étendues par des opérations secondaires (août); 3° la reprise de l'offensive, qui permit aux Alliés de réaliser de nouveaux progrès (1er septembre-18 novembre).

1re phase (juillet). — L'offensive fut entreprise en même temps (1er juillet) par l'armée britannique et par les deux armées françaises. Dans la première quinzaine de juillet, les Anglais, après la prise de Montauban et de Mametz, enlèvent Fricourt (2 juillet), La Boisselle (2 et 4 juillet), mais sont arrêtés devant Thiepval. Ils s'emparent de Contalmaison (nuit du 10 au 11 juillet) et soutiennent une lutte très vive au bois des Trônes (8-12 juillet).

Au nord de la Somme, les Français enlèvent rapidement les premières et deuxièmes lignes allemandes, prennent Curlu (2 juillet) et Hardécourt (8 juillet).

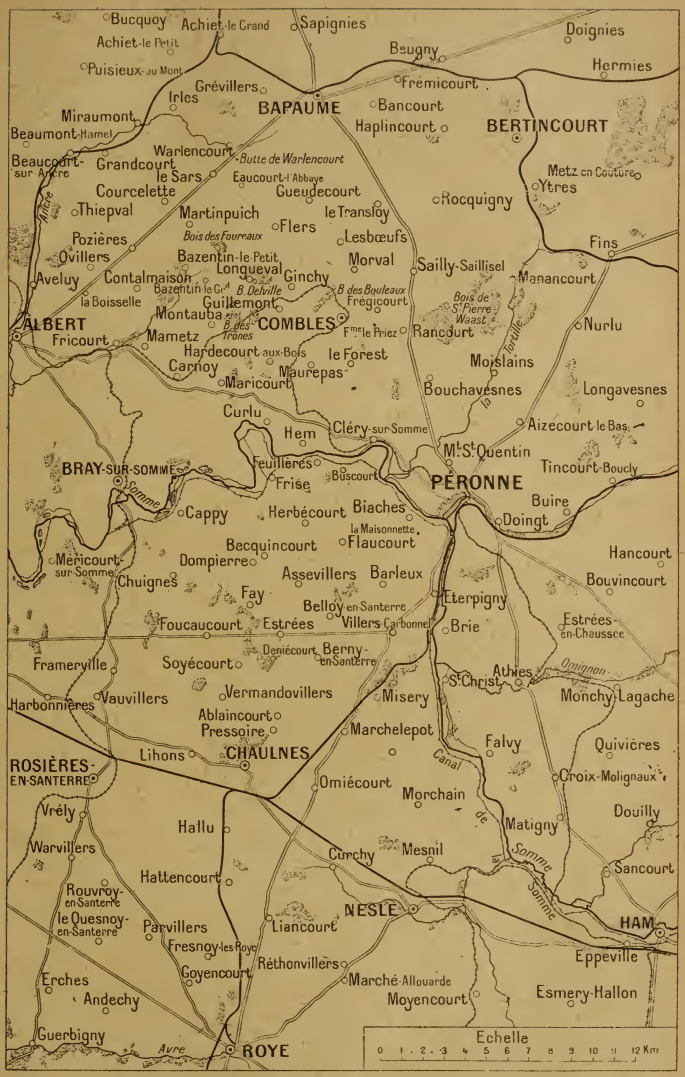
Au sud du fleuve, leurs progrès encore plus marqués leur permettent d'occuper successivement Dompierre (1er juillet), Frise et le bois de Méréaucourt (2 juillet), Herbécourt, Feuillères, Assevillers, Flaucourt (3 juillet), Belloy-en-Santerre (4 juillet), Estrées (4-5 juillet) et la prise de Biaches (9 juillet) les amène aux portes de Péronne, où ils s'emparent encore de la cote 97 et de La Maisonnette (10 juillet).

Dans la seconde quinzaine de juillet, l'offensive française, qui a été très rapide, trop rapide même, se ralentit, tandis que l'armée britannique, par de très durs combats, continue à progresser brillamment.

Nos troupes repoussent au nord de la Somme un grand nombre d'attaques allemandes, s'avancent jusqu'au chemin de fer de Combles à Cléry (20 juillet), enlèvent tout le système allemand de tranchées entre Hardécourt et le fleuve (20 et 30 juillet).

Au sud de la Somme, elles brisent les attaques dirigées par les Allemands sur Biaches et La Maisonnette (17 juillet), et s'emparent de la première ligne allemande entre Barleux et Soyécourt (20 juillet).

Sur le front anglais, l'activité est très grande; elle permet à nos Alliés d'enlever, par une bataille presque ininterrompue, la deuxième ligne de défense allemande entre



Bataille de la Somme.

Bazentin-le-Petit et Longueval (14 juillet), puis le bois des Trônes en entier. De terribles combats se déroulent entre Pozières et Guillemont (23 et 24 juillet); le bois Delville est conquis en plusieurs fois (15 et 28 juillet), puis la ferme Waterlot et Ovillers (17 juillet), le bois des Foureaux (21 juillet), enfin Pozières (26 juillet), après une grande bataille, et Longueval (28 juillet), qui est aussi très vivement disputé.

2e *phase* (août). — Une accalmie relative succède à cette formidable offensive; les assaillants s'attachent surtout à consolider les positions conquises et l'avance continue plus lentement.

Au nord de la Somme, nos troupes ont des engagements vers la ferme de Monacu et au bois de Hem. Elles attaquent la troisième position allemande, depuis l'est d'Hardécourt jusqu'au fleuve (12 août), et s'emparent de Maurepas (24 août).

En même temps, l'armée française opérant au sud de la Somme consolide ses positions, repousse les attaques allemandes et réalise quelques progrès vers Estrées et Soyécourt.

Quant aux Anglais, ils luttent vigoureusement autour de Pozières, de Bazentin-le-Petit et, en repoussant de furieuses attaques allemandes, avancent vers Ginchy, Guillemont, vers la ferme du Mouquet et vers Thiepval.

3e *phase* (1er septembre-18 novembre). — L'offensive reprend en septembre. Par de très vives attaques, l'armée française du nord de la Somme, en liaison avec les Anglais, enlèvent d'assaut Le Forest, Cléry (3 septembre), Ommiécourt (5 septembre), les bois de Marrières (12 septembre), Bouchavesnes (13 septembre) et la ferme Le Priez (14 septembre). Après la prise de Rancourt (25 septembre), elle contribue à l'encerclement de Combles, qui est enfin enlevé aux Allemands (26 septembre). Puis elle attaque Sailly-Saillisel qui est pris, perdu et définitivement reconquis (16-18 octobre).

Le rôle de l'armée française du sud de la Somme n'est pas moins brillant et là, également, se livrent de terribles combats. Ils ont pour conséquence la prise de Soyécourt, de Chilly (4 septembre), de Vermandovillers (4 et 17 septembre), de Berny (6 et 17 septembre). Deniécourt est enlevé (18 septembre), ainsi qu'une partie du bois de Chaulnes (10 octobre); les attaques allemandes sont rejetées, de nouveaux combats s'engagent entre La Maisonnette et Biaches (18, 22

et 29 octobre); enfin, la prise d'Ablaincourt et de Pressoire (7 novembre) consacre définitivement l'échec des Allemands.

Les Anglais, en liaison avec nos troupes, livrent de véritables batailles. Ils occupent progressivement Ginchy (3 et 9 septembre) et Guillemont (3-4 septembre), et se rendent maîtres de tout le système de défense allemand à Folfémont (5 septembre), ainsi que du bois de Leuze. Les grandes attaques prononcées du 15 au 18 septembre leur donnent le bois des Bouleaux, Flers, Martinpuich, Courcelette et le Quadrilatère. Puis c'est la conquête de Morval, de Lesbœufs (25 septembre), de Gueudecourt et surtout de Thiepval (26 septembre), qui résistait depuis plusieurs mois. Dès lors l'avance est marquée par l'enlèvement de la redoute Schwaben, de la tranchée Hesse (28-29 septembre), d'Eaucourt-l'Abbaye (1er et 4 octobre) et du village de Sars (7 octobre). Les Anglais avancent ainsi vers la butte de Warlencourt, autour de laquelle se livrent de violents combats (18 et 21 octobre). Après quelques semaines de repos, l'armée britannique engage la bataille de l'Ancre, qui lui donne Saint-Pierre-Divion (13 novembre), Beaumont-Hamel, Beaucourt (14 novembre) et l'amène aux abords de Grandcourt (14 novembre). Elle consolide alors ses positions au nord de l'Ancre et disperse les détachements allemands qui tentent de les attaquer.

I. — Bataille de la Somme.

1re PHASE

(Juillet 1916)

PRÉPARATION DE L'OFFENSIVE DES ALLIÉS

La bataille de la Somme fut précédée d'une préparation méthodique et formidable. Un bombardement intense et presque continu, poursuivi, du 26 juin au 1er juillet, tout le long des lignes anglaises de Gommécourt à Maricourt, détruisit les fils de fer, les tranchées et les défenses de l'ennemi; dans le secteur français, l'activité de l'artillerie ne commença que le 29 juin.

En même temps, les aéroplanes des Alliés, rivalisant d'audace, s'efforcèrent de conquérir la maîtrise de l'air; ils firent une chasse impitoyable aux avions ennemis et surtout à leurs « drachen », dont onze furent abattus en deux jours.

Les Allemands furent mis ainsi dans l'impossibilité de connaître les mouvements des troupes alliées et de régler efficacement le tir de leur propre artillerie; au 30 juin, il n'y avait plus un seul ballon allemand dans l'air et aucun pilote ennemi n'osait s'aventurer hors de ses lignes.

1° L'OFFENSIVE BRITANNIQUE

PRISE DE MAMETZ ET DE MONTAUBAN (1er juillet)

L'attaque prononcée par l'infanterie anglaise le 1er juillet au matin, en même temps que l'attaque française, fut caractérisée par un merveilleux élan, mais tandis qu'au sud elle réussissait pleinement vers le point de liaison avec nos troupes, au nord elle se heurta à une résistance tenace des Allemands.

Au sud, les Anglais, pénétrant dans les lignes allemandes, enlevèrent d'assaut Mametz et Montauban, deux villages organisés qui furent défendus toute la journée du 1er juillet avec acharnement. Vers le nord, de Gommécourt à La Boisselle, l'attaque anglaise, rencontrant une résistance terrible, ne put progresser, notamment vers Gommécourt, où les Allemands établirent un puissant barrage d'artillerie; la lutte continua toute la nuit.

PRISE DE FRICOURT ET DE LA BOISSELLE (2-3 juillet)

Le 2 juillet, les Anglais s'emparèrent de Fricourt, village hérissé de fortins et muni d'abris profondément creusés dans le sol, et ils durent livrer un violent combat à La Boisselle, sur la route de Cambrai, avant de pouvoir, le soir, occuper une partie du village et le reste le lendemain matin. Dans ces diverses opérations, les Anglais subirent d'assez fortes pertes, mais firent 4.300 prisonniers; près de Fricourt, un bataillon du 186e régiment d'infanterie prussienne se rendit tout entier.

Les efforts britanniques furent moins heureux vers Thiepval; ce village, où les Allemands avaient accumulé pendant deux ans les moyens de défense les plus perfectionnés, formait un solide point d'appui, entouré de retranchements bétonnés, que l'on désignait sous le nom de redoute de Leipzig. La lutte y fut très violente et marquée par de fréquents corps à corps; finalement, par de puissantes contre-attaques, les Allemands réussirent à reprendre à leurs adversaires une partie des positions que ceux-ci avaient conquises (4-7 juillet).

COMBATS DE CONTALMAISON (7-11 juillet)
DÉFAITE DE LA GARDE PRUSSIENNE

Arrêtés devant Thiepval, les Anglais contournèrent cette position au sud-est et avancèrent dans la direction de Pozières et de Contalmaison. Autour de ce dernier village, la lutte fut très vive; les Allemands engagèrent leurs meilleures troupes et la Garde prussienne fit un effort désespéré. Son attaque fut brisée par les feux anglais et elle dut se replier, abandonnant 700 prisonniers aux mains de l'ennemi. Les troupes britanniques pénétrèrent dans Contalmaison (7 juillet), mais ne purent s'y maintenir devant une très forte contre-attaque allemande. La Garde prussienne y fut encore très éprouvée : elle perdit 5.000 hommes et ses débris durent être retirés de la bataille.

Puis les Anglais, en liaison avec nos troupes et soutenus pas notre artillerie, attaquèrent le bois des Trônes et en occupèrent une partie (8 juillet). Six contre-attaques allemandes très violentes furent brisées par les feux de l'artillerie britannique (8-9 juillet). Mais, après un nouvel effort désespéré et au prix de très grandes pertes, les Allemands pénétrèrent à nouveau dans le bois des Trônes (10 juillet).

C'est à ce moment que, par un brillant assaut (nuit du 10-11 juillet), les Anglais occupèrent Contalmaison, où ils parvinrent désormais à se maintenir.

En même temps, ils prenaient pied dans le bois de Mametz et récupéraient une partie des positions perdues par eux dans le bois des Trônes, dont les Allemands cependant conservèrent une partie.

Après douze jours de combats, les Anglais avaient conquis la totalité des défenses ennemies sur un front de 13 kilomètres et avancé de 2 à 4 kilomètres en profondeur. Ils avaient fait 7.500 prisonniers et capturé 26 canons de campagne.

2° OFFENSIVE FRANÇAISE AU NORD DE LA SOMME

PRISE DE CURLU (2 juillet) ET DE HARDÉCOURT (8 juillet)

En même temps que les troupes britanniques commençaient leur offensive, le 1er juillet, à 7 heures du matin, le 20e corps d'armée français attaquait au nord de la Somme. Il enleva rapidement les premières tranchées allemandes, le bois Favières, déborda Curlu au nord-ouest et s'avança jusqu'aux lisières de Hardécourt. De ce dernier village les Allemands essayèrent à cinq

reprises de déboucher; mais arrêtés par nos tirs de barrage, ils durent refluer en désordre en subissant des pertes élevées.

Couvertes par l'artillerie, nos troupes continuèrent la lutte vers Hardécourt et s'emparèrent de Curlu, après un sérieux combat (2 juillet); on consolida aussitôt les positions conquises, mais les Allemands ne tentèrent aucune réaction immédiate. Ces premiers succès furent jugés assez importants pour que le général Fayolle félicitât, dans un ordre du jour, son armée de la conquête de toutes les positions allemandes attaquées et des résultats obtenus par le concours de toutes les armes (4 juillet).

L'offensive ne tarda pas à reprendre : la deuxième position allemande fut enlevée sur un front de 12 kilomètres; le village de Hem et la ferme de Monacu furent conquis (5 juillet). Cette fois les Allemands essayèrent de réagir; mais toutes leurs contre-attaques au nord de Hem furent brisées.

Opérant alors en liaison avec les Anglais, qui attaquaient le bois des Trônes, l'armée Fayolle s'empara de Hardécourt (8 juillet) et repoussa deux contre-attaques allemandes; puis elle s'arrêta durant quelques jours, tandis que les troupes britanniques et l'armée française du sud de la Somme poursuivaient leur offensive.

3° OFFENSIVE FRANÇAISE AU SUD DE LA SOMME

PRISE DE DOMPIERRE (1er juillet) ET DE FRISE (2 juillet)

C'est également le 1er juillet au matin que se déclancha l'offensive de l'armée Micheler, au sud de la Somme. En peu de temps, les tranchées allemandes de soutien furent atteintes. Dompierre, que les Allemands avaient solidement fortifié, fut brillamment enlevé par la division coloniale du général Puyperoux et toute la garnison qui le défendait fut mise hors de combat ou prise. Becquincourt, Fay furent occupés et dépassés, et les troupes françaises progressèrent pendant la nuit vers Herbécourt et Assevillers.

Entre ce dernier village et la Somme s'étendait la deuxième position allemande qu'elles attaquèrent le lendemain. Après une intense préparation d'artillerie qui avait nivelé la plupart des retranchements ennemis, les coloniaux prirent pied dans la partie ouest de Frise, qui commande la boucle de la Somme; à l'intérieur du village la lutte fut acharnée; mais, par une vigoureuse charge à la baïonnette, les Allemands en furent chassés. Puis les trou-

pes du général Mazillier, rivalisant d'ardeur avec celles du général Puyperoux, enlevèrent à l'est de Frise le bois de Méréaucourt qui avait été aménagé avec des abris blindés et des fortins garnis de mitrailleuses; en deux jours nos soldats avaient fait 6.000 prisonniers et n'avaient éprouvé, grâce à l'efficacité du rôle de l'artillerie, que des pertes minimes (2 juillet).

La progression continua par la prise d'Herbécourt, du bois du Chapitre, de Feuillères, d'Assevillers et de Flaucourt (3 juillet); la deuxième position allemande se trouva ainsi dépassée et l'on arriva à quatre kilomètres en moyenne de la ligne de départ.

PRISE DE BELLOY-EN-SANTERRE ET D'ESTRÉES (4-5 juillet)

Les chasseurs d'Afrique faisant des raids audacieux vers les positions où l'ennemi essayait de se rallier, signalèrent sa concentration à Belloy, à Barleux et à Biaches; avant de pousser plus avant, il fallait donc s'emparer de ces points d'appui.

L'attaque de Belloy-en-Santerre fut exécutée avec succès par la légion étrangère et les troupes voisines s'emparèrent de la plus grande partie du village d'Estrées (4 juillet), sauf un îlot où les Allemands se maintinrent jusqu'au lendemain. Puis ce fut l'occupation de la ferme Sormont, en face de Cléry et l'échec d'une contre-attaque allemande sur Belloy (5 juillet). En cinq jours les deux armées françaises, au nord et au sud de la Somme avaient conquis sur tout le front d'attaque quatre et parfois cinq lignes de tranchées ennemies fortement organisées, occupé une zone de terrain d'une profondeur de 4 à 5 kilomètres, fait plus de 9.500 prisonniers valides, pris 76 canons et plusieurs centaines de mitrailleuses.

PRISE DE BIACHES (9 juillet) ET DE LA MAISONNETTE (10 juillet)

Les Allemands tentèrent de réagir en prononçant des contre-attaques entre Belloy et Estrées; elles furent enrayées et du 6 au 10 juillet, l'offensive française continua son mouvement vers l'est. Les positions allemandes entre Biaches et Barleux furent attaquées le 9 juillet; Biaches fut enlevé et nos troupes se trouvèrent ainsi à un kilomètre de Péronne. La prise du fortin de Biaches est un des faits militaires les plus beaux et les plus audacieux de cette terrible bataille. Entouré de fils de fer tendus au milieu de hautes herbes, il n'avait

pas été détruit par le bombardement et était resté à peu près intact. Une petite troupe composée de deux officiers et sept sous-officiers et soldats parvint à se glisser en rampant jusqu'à une brèche que l'on savait exister dans le réseau de fils de fer et fit, en lançant des grenades, une brusque irruption dans le fortin. Les Allemands surpris et terrifiés se rendirent sans combat et les neuf braves amenèrent sans résistance 113 Allemands jusqu'au poste de commandement d'un chef de bataillon installé à peu de distance (10 juillet).

Ce succès fut complété le lendemain par la prise de la cote 97 avec la ferme de la Maisonnette, située au sommet, et par l'occupation de tout le terrain s'étendant jusqu'à la lisière ouest de Barleux et du bois Blaise au nord de La Maisonnette (11 juillet); dans ces derniers combats nos troupes avaient encore fait près de 1.500 prisonniers. La conquête de la cote 97 était particulièrement importante, car de ce point on pouvait facilement observer toute la région de Péronne.

LA FÊTE NATIONALE du 14 Juillet 1916

Le 14 Juillet 1916 restera comme une date mémorable dans l'histoire de la guerre, la Fête nationale, délaissée l'année précédente, fut célébrée à Paris et dans les départements. Ce ne fut pas comme dans le temps de paix une manifestation spontanée de gaieté et de joie, mais un pieux hommage rendu, dans la sévérité d'une cérémonie militaire, aux soldats tués à l'ennemi et aux familles en deuil. Le président Poincaré reçut des télégrammes de félicitations des souverains alliés et du général Douglas Haig; après avoir passé en revue sur l'esplanade des Invalides des troupes anglaises, russes, belges, et françaises venues du front, il exprima dans un vibrant discours la reconnaissance de la nation à l'égard des héros morts pour la sauver, rappela comment la France, d'abord surprise par une attaque brutale, était rapidement parvenue à se ressaisir et affirma hautement l'impossibilité d'une paix qui ne garantirait pas désormais la France et le monde contre de nouvelles attaques : « les Empires du Centre, dit-il, ne « sauraient garder aucune illusion sur la possibilité de « réduire les Alliés à merci, et d'arracher à la lassitude « une paix qui ne serait pour le militarisme prussien qu'un « stratagème destiné à masquer les préparatifs d'une nou- « velle agression ». Puis, au milieu d'un silence impression-

nant, il remit aux représentants de plus de cinq cents familles les diplômes honorant la mémoire de leurs enfants ou de leurs parents morts pour la Patrie. La population parisienne accueillit avec un enthousiasme indescriptible le défilé des troupes françaises et alliées commandé par le général Dubail, gouverneur militaire de Paris.

Notre Fête nationale fut également célébrée en Angleterre; elle y eut un éclat tout particulier à cause des brillants succès que les troupes britanniques remportaient à ce moment même au nord de la Somme et, dans un message au peuple anglais, le Président de la République remercia l'Angleterre de s'être si étroitement associée à la grande œuvre de solidarité internationale.

I. — L'Avance Française au sud de la Somme du 14 juillet au 1er août 1916.

L'armée allemande reçut, dans la seconde quinzaine de juillet, des renforts successifs amenés d'Ypres, de Lens et de Champagne, et destinés à arrêter l'offensive franco-britannique; de leur côté, les armées françaises, qui avaient progressé rapidement, eurent à repousser de vives contre-attaques allemandes et s'attachèrent à consolider les positions conquises.

Profitant d'un épais brouillard, les Allemands sortirent de Péronne et, se glissant le long de la Somme, s'élancèrent sur Biaches pendant que d'autres attaques étaient dirigées sur La Maisonnette (15 juillet). La lutte fut très vive : Biaches, que les Allemands enlevèrent par surprise, fut repris par une vigoureuse contre-attaque française; on se battit avec acharnement au milieu des ruines du village. Les Allemands subirent un échec complet à La Maisonnette et ces deux positions, malgré de nouvelles attaques prononcées par l'ennemi (17 juillet), restèrent entre nos mains.

Durant ces combats, Guillaume II parut sur le front de la Somme, où il harangua les troupes et distribua de nombreuses croix de fer. De son côté, au lendemain de la Fête nationale, le président Poincaré vint, ainsi que le général Roques, ministre de la Guerre, féliciter les combattants de Verdun et de la Somme; sur ce dernier front, il visita, en compagnie des généraux Joffre, Foch et Fayolle, plusieurs

corps d'armée et parcourut une partie du terrain déjà reconquis (16-17 juillet).

L'action française au sud de la Somme, qui depuis plus d'une semaine avait marqué un temps d'arrêt, ne tarda pas à reprendre avec intensité.

Depuis le 10 juillet, la situation était ainsi fixée : les troupes du général Micheler tenaient les abords de Barleux, sans toutefois avoir conservé le village, où quelques-uns de nos éléments avaient un moment pénétré; elles occupaient Belloy-en-Santerre, Estrées et nos lignes arrivaient à la lisière nord de Soyécourt, village tenu par les Allemands et à l'ouest de Vermandovillers. Dans cette région, les défenses allemandes étaient formidables : les villages de Barleux, Berny, Deniécourt, Soyécourt et Vermandovillers étaient devenus de sérieux points d'appui et les trois derniers formaient un ensemble défensif fortement organisé; le bois Etoilé, notamment, à l'ouest de Vermandovillers, avait été transformé en une redoute solidement fortifiée.

Le 19 juillet, l'offensive française reprit, cette fois dans la direction du sud-est, entre Barleux et Soyécourt, parallèlement à la voie ferrée de Péronne à Chaulnes; la première ligne de tranchées allemandes fut enlevée et ces gains furent bientôt élargis. En même temps, l'attaque se produisait dans la région de Soyécourt, des combats violents se déroulèrent dans le bois Etoilé (20 juillet); là encore, nos troupes occupèrent la première ligne allemande jusqu'à la hauteur de Vermandovillers. Les Allemands tentèrent une contre-attaque pour reprendre le terrain perdu; mais ils durent refluer en subissant des pertes sérieuses et en abandonnant plusieurs canons. Ils échouèrent également dans une attaque de nuit au sud de Soyécourt (23 juillet). Nos troupes, continuant à progresser, enlevèrent, au sud d'Estrées, une batterie allemande de 105 (24 juillet), puis un îlot de maisons fortifié (25 juillet) et repoussèrent, à l'ouest de Vermandovillers, deux détachements allemands à coups de fusil (29 juillet).

Au 1er août, l'armée française du sud de la Somme avait, dans un large demi-cercle, avancé de près de 9 kilomètres, elle occupait Biaches et La Maisonnette, aux portes de Péronne, et, maîtresse de Belloy-en-Santerre ainsi que d'Estrées, elle tenait les abords de Barleux, de Soyécourt et de Vermandovillers.

II. — L'Avance Française au nord de la Somme du 14 juillet au 1er août 1916.

Pendant qu'au sud de la Somme les troupes françaises accomplissaient cette rapide progression, l'armée Fayolle, au nord du fleuve, reprenait, après une semaine d'arrêt, la marche en avant pour développer les gains obtenus et pour appuyer les forces anglaises aux prises avec de nombreux contingents allemands.

Grâce à une opération bien conduite, un terrible assaut fut livré aux positions allemandes, depuis la cote 139, située à environ 800 mètres au nord d'Hardécourt, jusqu'à la Somme, vers Feuillères (20 juillet). L'enlèvement, en quelques heures, des tranchées allemandes par le 20e corps obligea les Allemands à prélever des forces sur le front anglais pour tenter d'arrêter les progrès de l'armée Fayolle, qui atteignit la voie ferrée de Combles à Cléry, réalisant ainsi une avance d'un kilomètre en profondeur sur un front de quatre kilomètres.

Puis un nouvel arrêt, suivi d'une nouvelle attaque (30 juillet), marquée par des combats acharnés; nos troupes s'emparèrent de toutes les tranchées allemandes depuis le nord-est d'Hardécourt jusqu'à la Somme, progressèrent sur une distance de 300 à 800 mètres et parvinrent aux abords de Maurepas. En même temps, plusieurs contre-attaques faites par les Allemands vers la ferme de Monacu étaient brisées par nos feux.

III. — L'Offensive Britannique du 14 juillet au 1er août 1916.

PRISE DE BAZENTIN ET DE LONGUEVAL (14-15 juillet)

Durant la seconde quinzaine de juillet, les forces anglaises, qui avaient été arrêtées dès le début de l'offensive devant Thiepval et vers La Boisselle, durent développer un puissant effort pour réparer le retard de leur avance et livrer de rudes combats aux Allemands qui, par des réactions fréquentes et vigoureuses, disputèrent avec âpreté le terrain; la progression fut lente, coûteuse et se fit en quelque sorte tranchée par tranchée.

Le front allemand était à peu près jalonné par Thiepval, Pozières, les deux villages de Bazentin-le-Grand et de Bazentin-le-Petit et Longueval. Tandis que la Fête nationale française était commémorée à Paris, dans les départements

et en Angleterre, l'armée britannique la célébra à sa façon en remportant une série de brillantes victoires.

Après une préparation d'artillerie qui avait duré trois jours, les Anglais donnèrent l'assaut aux deuxièmes positions allemandes et, dans un magnifique élan, s'emparèrent de Bazentin-le-Petit, de Bazentin-le-Grand et de Longueval (14 juillet); seul Thiepval résista encore. Puis ils achevèrent la conquête du bois des Trônes, où ils délivrèrent un détachement du Royal West Kent régiment qui s'y trouvait isolé depuis quarante-huit heures. A la suite de trois efforts successifs, les Allemands réussirent à rentrer dans Bazentin-le-Petit; mais le village fut reconquis par l'infanterie britannique, qui rejeta l'ennemi sur ses troisièmes lignes de défense, c'est-à-dire à plus de 6 kilomètres et demi des anciennes tranchées qu'il occupait au début de la bataille, vers Fricourt et Mametz; dans cette seule journée du 14 juillet, les Anglais avaient pris d'assaut trois villages et fait 2.000 prisonniers.

La lutte, qui continua toute la journée du 15, aboutit à des résultats fructueux; à l'est d'Ovillers, les Anglais parvinrent jusqu'aux abords de Pozières, puis occupèrent tout le bois de Bazentin-le-Petit, où ils firent prisonniers un colonel bavarois avec son état-major. Au nord de Bazentin-le-Grand, ils pénétrèrent dans la troisième ligne allemande, au bois des Foureaux; là, une charge de dragons anglais de la Garde contre un détachement allemand donna lieu au premier combat de cavalerie que l'on ait enregistré depuis le début de la guerre de tranchées. A l'est de Longueval, les troupes anglaises occupèrent tout le bois Delville, qu'une forte contre-attaque allemande tenta en vain de reprendre, mais où de violents combats devaient encore se dérouler.

PRISE D'OVILLERS (17 juillet)

La journée du 17 juillet fut marquée par deux grands succès; les Anglais élargirent la brèche qu'ils avaient pratiquée à l'est de Longueval en s'emparant d'une position fortement défendue, la ferme Waterlot, et ils achevèrent la conquête d'Ovillers après dix jours de combats acharnés. La lutte devant ce hameau transformé en forteresse compte parmi les plus opiniâtres et les plus sanglantes de la bataille de la Somme. Dès le premier jour de l'offensive, la garnison allemande d'Ovillers, composée de contingents de la Garde prussienne, avait tenu les Anglais en échec et repoussé les plus vigoureux assauts. Mais les progrès accomplis les jours

suivants par les troupes britanniques rendirent fort critique la situation de ce village, dont les défenseurs furent, à partir du 7 juillet, entourés de trois côtés et presque isolés de l'arrière. L'offensive du 14 juillet permit de compléter l'encerclement de la position, mais les Allemands continuaient à résister avec ténacité. C'est alors que le haut commandement anglais, résolu à en finir, donna l'ordre d'enlever le village d'assaut.

L'opération fut exécutée, le 17 juillet, par la brigade qui s'était déjà signalée lors de la prise de La Boisselle. Après un violent bombardement, les fantassins anglais s'élancèrent de trois côtés différents. Un corps à corps furieux s'engagea dans les rues du village défoncées, ravinées, creusées par les obus. On se battit au milieu des ruines des maisons et jusque dans les caves. A 10 heures du matin, le village était conquis et les survivants de la garnison, 124 soldats et 2 officiers, appartenant à la 3e division de la Garde, mettaient bas les armes.

Les combats d'Ovillers coûtèrent fort cher aux Allemands; une brigade entière fondit dans la lutte; dans le village, le sol était jonché de cadavres et la garnison, privée de tout ravitaillement, avait enduré des souffrances inouïes. Pour rendre hommage à cette courageuse résistance, les Anglais présentèrent les armes aux prisonniers au moment de leur évacuation vers l'arrière (17 juillet). La prise d'Ovillers assurait aux Anglais la possession de la grande route d'Albert à Bapaume jusqu'aux abords de Pozières, qui allait être bientôt conquis à son tour.

Ce glorieux fait d'armes justifia le télégramme adressé par George V au général Douglas Haig qui fut chargé de transmettre aux troupes anglaises les félicitations du roi et du tzar Nicolas II pour les grands succès remportés par elles.

LA LUTTE AU BOIS DELVILLE (19-29 juillet)

Comme le bois des Trônes et comme le village d'Ovillers, le bois Delville, situé au nord-est de Longueval, fut disputé avec acharnement et son occupation n'eut lieu que progressivement, par de terribles combats suivis de violentes réactions de la part des Allemands. Déjà les troupes sud-africaines y avaient pénétré, mais sans pouvoir se maintenir dans la partie nord-ouest, qui était restée aux Allemands et qui avait été solidement organisée par eux.

Le 19 juillet, les Allemands, par une vive attaque, repri-

rent pied dans le bois Delville et parvinrent jusqu'à la lisière nord de Longueval; mais plus au sud, trois assauts dirigés par eux contre la ferme Waterlot furent brisés et les Anglais reprirent bientôt la plus grande partie du terrain perdu. De même, au nord de Bazentin-le-Grand, les Allemands, qui avaient été chassés du bois des Foureaux, y rentrèrent de nuit, après un bombardement avec des obus asphyxiants. Obligés de l'évacuer de nouveau le 21 juillet, ils firent une violente réaction pendant la nuit en employant les gaz asphyxiants et les liquides enflammés; ils réussirent par ce moyen à reprendre la partie nord du bois, tandis que les Anglais ne conservaient que la partie sud.

Mais à partir du 27 juillet, les progrès des Anglais s'affirmèrent dans la partie est et nord-est du bois Delville, et le lendemain, après un dur combat, les troupes brandebourgeoises étaient chassées de leurs dernières positions; le bois Delville fut alors entièrement occupé par les Anglais, les contre-attaques des Allemands furent repoussées et la tentative désespérée qu'ils firent pour le reprendre (29 juillet) n'aboutit qu'à leur faire subir des pertes sérieuses.

PRISE DE POZIÈRES (26 juillet)

Dans leur offensive des 14 et 15 juillet, les Anglais étaient parvenus aux abords de Pozières; mais pour emporter ce village, il ne fallut pas moins de onze jours d'une lutte qui dégénéra en véritable bataille sur toute la partie du front britannique comprise entre Pozières et Guillemont.

Pozières, en effet, barrait la route qui conduit d'Albert à Bapaume; les Allemands y avaient accumulé des moyens de défense considérés comme inexpugnables; un fortin avait été construit au centre du village et plus de deux cents mitrailleuses en protégeaient les abords.

L'action générale s'engagea le 23 juillet entre Pozières et Guillemont. Vers ce dernier village, toutes les attaques allemandes furent brisées; mais plus au nord, les Anglais ne purent empêcher l'ennemi de reprendre pied dans la partie nord de Longueval. Avec une fougue extraordinaire, les troupes anglaises et australiennes s'emparèrent des défenses avancées de Pozières et pénétrèrent dans le village, où une lutte sanglante se prolongea pendant trois jours à cause de la résistance obstinée des Allemands. Le 24 juillet, les Anglais occupèrent une partie de Pozières; mais les Allemands, qui avaient reçu des renforts, dirigèrent deux attaques contre le centre anglais, sans pouvoir aborder les

lignes ennemies et, se maintenant énergiquement dans la portion du village qu'ils tenaient encore, tentèrent de reprendre celles qu'ils avaient perdues (25 juillet). Il fallut un nouvel et terrible assaut pour s'assurer la possession entière du village (26 juillet); il fut particulièrement meurtrier. Une compagnie allemande, cernée dans le fortin au centre du village, résista plusieurs heures à toutes les attaques des Anglais. Un bataillon bavarois qui défendait le nord-est de Pozières, menacé d'être entouré, dut se replier; quand il arriva en terrain découvert, il fut pris sous le feu des batteries anglaises et littéralement décimé. Quant au village, lorsque les troupes britanniques l'occupèrent, il était complètement détruit.

Maîtres de Pozières, les Anglais continuèrent à progresser dans la direction de l'est et du nord-est, à la suite d'engagements où les Allemands subirent de lourdes pertes. Puis un violent combat leur permit de reconquérir la portion du village de Longueval, où les Allemands avaient repris pied (27 juillet). Enfin, grâce à l'attaque française qui se produisit à ce moment même au nord de la Somme, et grâce à l'activité de leurs aviateurs, qui surveillèrent étroitement l'ennemi et livrèrent plusieurs combats heureux, les Anglais continuèrent d'avancer à l'est du bois Delville, de la ferme Waterlot, du bois des Trônes et au nord de Bazentin-le-Petit (30 juillet).

Ainsi, vers la fin de juillet, c'est-à-dire au bout d'un mois l'offensive franco-anglaise dans la région de la Somme avait déjà réalisé des progrès capables d'inquiéter les Allemands; en les contraignant à prélever sur le front de la Meuse des troupes de renfort pour les envoyer sur la Somme, elle avait contribué à dégager Verdun et en leur infligeant de lourdes pertes, elle avait accru, dans une forte proportion, l'usure de leurs effectifs.

2e PHASE

(Août 1916)

SITUATION AU DÉBUT DE LA TROISIÈME ANNÉE DE GUERRE

Avec le mois d'août 1916 commença la troisième année de cette guerre formidable et mondiale. A ce moment, la situation générale se présentait sous un aspect beaucoup plus favorable pour les Alliés qu'au début de l'année précédente.

Verdun opposait aux attaques furieuses des Allemands

une résistance acharnée qui devait se terminer par la plus brillante des victoires; l'offensive de Broussilow avait complètement désorganisé les forces autrichiennes qui, sur le front italien, avaient éprouvé un échec complet dans leur tentative d'invasion de la Vénétie; l'offensive franco-anglaise progressait victorieusement sur la Somme; la présence au nord de Salonique d'une forte armée internationale, qui, malgré l'attitude hostile du roi Constantin, allait bientôt commencer sa marche en avant, retenait sur le front de Macédoine la majeure partie des forces bulgares. Le blocus anglais produisait des effets économiques lents mais sûrs, qui devaient, quelques mois plus tard, pousser l'Allemagne à offrir la paix; la flotte allemande n'osait plus sortir et la conquête de l'Afrique orientale, dernière colonie de l'Allemagne, se poursuivait avec succès.

Il n'est donc pas étonnant qu'au début de la troisième année de guerre, chef d'Etats, ministres et généraux aient exprimé à nouveau leur confiance en l'union indissoluble des Alliés et en la victoire finale. Ces espérances furent formulées de diverses façons dans les lettres du Président de la République française et du ministre de la Guerre anglais Lloyd George aux soldats de France, dans les ordres du jour et dans les déclarations des généraux Joffre, Douglas-Haig, Alexeieff et Cadorna. Il est vrai qu'au même moment, dans un ordre du jour à ses armées et dans une proclamation à la population allemande, Guillaume II affirmait, avec moins de jactance que jadis, la nécessité de résister énergiquement pour obtenir la victoire, et que François-Joseph, dans un manifeste adressé au comte Stuergkh, président du Conseil des ministres austro-hongrois, exprimait plus modestement encore l'espoir que l'avenir couronnerait bientôt les efforts des héroïques troupes austro-allemandes.

CARACTÈRES DE LA 2e PHASE DE LA BATAILLE DE LA SOMME

Pendant le mois d'août 1916, la bataille de la Somme présente une accalmie relative. Si l'on excepte l'occupation de quelques points nouveaux à la suite de combats locaux, les troupes alliées restent à peu près sur les mêmes positions et l'on se préoccupe surtout de consolider le terrain conquis et de préparer une nouvelle offensive.

La progression des troupes britanniques continue lentement, avec prudence et méthode; elle leur donne de bonnes positions, avec des vues étendues qui seront d'une grande utilité pour les attaques futures. Les Anglais auront à soute-

nir de durs combats autour de Pozières, dans le bois des Foureaux et vers la ferme du Mouquet; ils avanceront au nord de Bazentin-le-Petit, puis vers Ginchy et Guillemont, et réaliseront de sérieux progrès entre Thiepval et Guillemont.

L'armée française du nord de la Somme, continuant son offensive, occupera le bois de Hem, enlèvera la troisième position allemande sur un front de 6 kilomètres et s'emparera de Maurepas.

Au sud de la Somme, au contraire, ce sera la guerre de tranchées, sans aucun fait saillant, marquée par le rejet des attaques allemandes et par une légère avance française vers Belloy-en-Santerre et vers Estrées.

1° OPÉRATIONS DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

COMBATS DE POZIÈRES (4-17 août)

Après avoir repoussé des attaques ennemies au nord de Bazentin-le-Petit (1er août) et au bois Delville (3 août), les Anglais continuèrent à progresser au delà de Pozières.

Au nord-ouest de ce village, les troupes australiennes et la nouvelle armée anglaise enlevèrent, par une attaque vigoureuse, la position principale de la deuxième ligne allemande (nuit du 4 au 5 août). Mais les Allemands tentèrent une violente réaction; cinq contre-attaques dirigées par eux sur Pozières (6-7 août) furent rejetées; les Australiens avancèrent d'abord de 200 mètres au nord du village détruit (9 août), puis de 300 à 400 mètres (12 août), en présence du roi George V qui était venu visiter le front britannique. Vers le 16 août, les nouvelles lignes établies par les Anglais étaient consolidées.

Les Allemands ne se tinrent pas encore pour battus; avec des forces considérables, ils firent plusieurs attaques successives (nuit du 16-17 août); six vagues d'assaut furent refoulées avec des pertes énormes, nulle part l'ennemi ne réussit à aborder les lignes anglaises.

Ayant annihilé ces efforts, les troupes britanniques commencèrent à avancer, à partir du 18 août, vers Martinpuich et sur la route de Pozières à Bapaume. Les Allemands durent désormais se borner à bombarder les positions anglaises autour de Pozières.

LES PROGRÈS DU FRONT ANGLAIS PENDANT LE MOIS D'AOUT 1916

Sur plusieurs autres points du front, l'avance anglaise se développa durant tout le mois d'août.

Maîtresses de la ferme du Mouquet, entre Pozières et Thiepval, les troupes britanniques repoussèrent deux attaques allemandes contre cette position (17 et 21 août) et progressèrent lentement vers l'est et le sud-est.

Le secteur de Thiepval, où les Anglais avaient été arrêtés dès le début de leur offensive, présentait pour les Allemands une importance considérable; aussi y opposèrent-ils une résistance acharnée. Ils ne purent toutefois empêcher nos Alliés d'arriver à un kilomètre du village (22 août). Pour arrêter cette avance, ils déclanchèrent deux violentes attaques de nuit (nuit du 22 au 23 août). La première leur permit de faire irruption dans les tranchées britanniques, d'où ils furent chassés aussitôt; la seconde aboutit à un échec complet, qui permit aux Anglais de gagner environ 200 mètres de terrain. La tentative fut bientôt renouvelée (nuit du 25 au 26 août); mais malgré l'intervention de la Garde prussienne, soutenue par une artillerie formidable, les Allemands furent rejetés sur tous les points; à l'action violente succéda alors le bombardement des positions anglaises entre Pozières et Thiepval.

Au nord de Bazentin-le-Petit, l'échec d'une attaque allemande (1er août) avait permis aux Anglais de gagner du terrain à plusieurs reprises; le gain s'étendit même au nord-ouest du village, où des tranchées ennemies furent enlevées (17-18 août). Enfin, le 30 août, les troupes britanniques réalisèrent une nouvelle avance au sud de Martinpuich; c'est là que 124 soldats et 2 officiers bavarois se rendirent sans avoir tenté sérieusement de regagner leurs lignes.

Dans le bois des Foureaux, les Anglais enlevèrent des tranchées (17 août) et progressèrent de 200 à 600 mètres entre ce bois et le point de jonction avec l'armée française du nord de la Somme (19 août). Les Allemands essayèrent alors de réagir et attaquèrent la nouvelle ligne anglaise; ils furent partout repoussés (20 août); trois attaques de nuit (nuit du 20 au 21 août) ne réussirent pas mieux et les Anglais s'emparèrent des organisations ennemies entre le bois des Foureaux et le bois Delville (29 août).

Après l'occupation du bois des Trônes, les Anglais étaient parvenus aux abords de Guillemont, où un vif engagement

se produisit (nuit du 7 au 8 août). Pour enrayer cette avance, les Allemands tentèrent un grand effort entre la gare de Guillemont et la carrière (nuit du 23 au 24 août); ils furent rejetés et l'armée anglaise arriva à la hauteur des troupes françaises qui avaient précédemment réalisé une avance plus rapide. Plusieurs attaques allemandes dirigées vers Guillemont furent encore arrêtées; la plus sérieuse fut celle du 31 août, entre Ginchy et le bois des Foureaux. Sur cinq assauts livrés avec des effectifs considérables, quatre furent aussitôt brisés par les feux de mitrailleuses; ce n'est qu'au cinquième que l'ennemi réussit à prendre pied en deux points dans une tranchée anglaise de première ligne. La continuation de l'offensive britannique, au début de septembre, chassera définitivement les Allemands de Ginchy et de Guillemont.

A ce moment, depuis le début de la bataille, les Anglais avaient fait prisonniers 15.203 soldats et 266 officiers, et capturé 86 canons et 166 mitrailleuses.

2° PROGRÈS DE L'ARMÉE FRANÇAISE AU NORD DE LA SOMME

OCCUPATION DU BOIS DE HEM (2-10 août)

Pendant le mois d'août, l'armée française qui opérait au nord de la Somme, en liaison avec les troupes britanniques, exécuta brillamment plusieurs attaques qui, en procurant des gains importants, lui permirent de réaliser une avance sérieuse vers la route de Cléry à Maurepas.

A la fin de juillet, nos troupes avaient pénétré dans le bois de Hem, enlevé la ferme Monacu et repoussé toutes les tentatives faites par les Allemands pour les déloger de ces deux positions. Mais entre le bois de Hem et la ferme se trouvait un ouvrage fortifié qui, placé sur une éminence, dirigeait ses feux de mitrailleuses à la fois vers le nord, l'ouest et le sud; il fut pris d'assaut, le 2 août, par nos troupes qui rejetèrent plusieurs attaques de l'ennemi vers la ferme Monacu et, s'avançant jusqu'à la voie ferrée, occupèrent en entier le bois de Hem (8 août), brisèrent une contre-attaque allemande (nuit du 8 au 9 août) et continuèrent à progresser en combattant au nord du bois de Hem.

PRISE DE MAUREPAS (24 août)

Mais l'événement capital de la deuxième phase de la bataille au nord de la Somme fut la prise de Maurepas, dont depuis le 30 juillet l'armée française occupait les abords. Après deux jours de bombardement intense, l'attaque

générale fut déclanchée (12 août), en liaison avec l'armée anglaise. Tous les ouvrages défensifs et toutes les tranchées de la troisième position ennemie furent enlevés sur un front de 6 kilomètres et demi, et sur une profondeur de 600 à 1.000 mètres. Nos troupes, pénétrant dans Maurepas, occupèrent la partie sud du village et le cimetière, et portèrent leurs lignes sur la cote 109, le long de la route de Maurepas à Cléry; dans cette action, les Allemands perdirent un millier de prisonniers et 30 mitrailleuses. Ils firent deux contre-attaques infructueuses, l'une entre Cléry et Maurepas, l'autre sur Maurepas même.

Après un arrêt de deux jours, nécessité par le mauvais temps, l'offensive reprit. Par une série d'opérations rapidement exécutées, l'armée française, toujours en liaison avec les troupes britanniques, enleva au nord de Maurepas les tranchées allemandes, sur un front de 1.500 mètres, et atteignit la route de Maurepas à Guillemont; puis, vers le sud, elle s'empara, par un vif combat, sur un front de 2 kilomètres et sur une profondeur de 300 à 500 mètres, de toutes les positions ennemies entre Maurepas et Cléry (16 août), qui furent aussitôt consolidées. L'échec de la réaction allemande, qui était attendue, permit à nos soldats d'enlever une seconde partie du village de Maurepas, ainsi que la position du Calvaire (18 août). Puis ce fut l'occupation du bois de Langle, entre Guillemont et Maurepas, où l'on captura huit pièces de canon (20 août), en même temps que des progrès étaient réalisés aux abords de Cléry.

Mais les Allemands tenaient encore une petite partie du village de Maurepas; elle leur fut enlevée par une attaque vigoureuse et habilement conduite (24 août). Tandis que les troupes constituant notre centre de bataille s'élançaient à la baïonnette à travers les ruines de Maurepas, notre aile gauche, contournant le village par le nord, vers la route qui conduit à Ginchy, prenait de flanc les lignes allemandes bouleversées et notre aile droite, opérant un mouvement analogue vers le sud, contournait les pentes de la cote 121. Malgré les difficultés du terrain raviné, nos soldats occupèrent l'une après l'autre les tranchées multiples creusées par les Allemands qui, démoralisés par la vigueur de cet assaut, commencèrent à se rendre; ils ne pouvaient plus d'ailleurs compter sur un secours, nos feux de barrage ininterrompus et meurtriers ne laissant pas à l'ennemi la possibilité de faire avancer les moindres réserves. A 5 heures du soir, Maurepas était enlevé tout

entier; 350 prisonniers et une vingtaine de mitrailleuses restaient entre nos mains, et notre ligne était portée à 200 mètres au delà, sur 2 kilomètres de front.

La perte de cet important point d'appui fut particulièrement sensible aux Allemands; mais ils ne purent le reconquérir. Une de leurs contre-attaques au sud du village, sur la cote 121, ne put même pas aborder nos lignes (25 août); une seconde, dirigée sur nos positions du bois de Maurepas, fut aisément repoussée (31 août).

3° OPÉRATIONS DE L'ARMÉE FRANÇAISE AU SUD DE LA SOMME (AOUT 1916)

L'armée française qui opérait au sud de la Somme, sans rester complètement inactive, n'eut à livrer, durant le mois d'août 1916, aucun combat sérieux. Elle avait, dès le début de la bataille, réalisé une avance rapide jusqu'aux abords de Péronne; puis, à deux reprises, du 12 au 16 août et du 26 au 30, le mauvais temps paralysa ses opérations.

La lutte présenta tous les caractères de la guerre de tranchées, avec des tentatives d'avance et de légers progrès que les Allemands essayèrent d'enrayer ou de retarder par des contre-attaques. Nos troupes réussirent à gagner un peu de terrain au sud d'Estrées (6 août), au sud de Belloy-en-Santerre (16 août) et autour de Soyécourt (22 au 31 août). Les Allemands, de leur côté, essayèrent de réagir au sud d'Estrées, puis vers La Maisonnette et près de Soyécourt.

Nos aviateurs firent preuve d'une grande activité et rendirent de précieux services, maîtrisant les aéroplanes ennemis par de nombreux combats aériens et bombardant les bivouacs allemands de la Somme et le front compris entre Lassigny et Combles.

3e PHASE

(1er septembre-18 novembre 1916)

1° OFFENSIVE FRANÇAISE AU SUD DE LA SOMME

PRISE DE SOYÉCOURT ET DE CHILLY (4 septembre)

La troisième phase de la bataille de la Somme est inaugurée par une reprise générale de l'offensive faite en même temps par les deux armées françaises et par les troupes britanniques, en liaison avec elles.

L'offensive française au sud de la Somme se compose de

plusieurs attaques successives, séparées par des arrêts et auxquelles répondent de violentes contre-attaques allemandes qui sont, en général, victorieusement repoussées.

Depuis la fin d'août, les communiqués avaient mentionné une recrudescence d'activité de l'artillerie alliée sur le front de la Somme. Cette préparation, qui fut en effet très puissante, favorisa d'une façon très efficace la tâche des fantassins. Tandis que, dès le 3 septembre, l'offensive anglo-française se déclanchait au nord de la Somme, le général Micheler ordonnait, le 4, une attaque au sud du fleuve, contre les positions allemandes, depuis Barleux jusqu'au sud de Chaulnes, c'est-à-dire sur un front de 20 kilomètres. Grâce au travail de l'artillerie, les tranchées et boyaux ennemis ne présentaient plus qu'une succession de cratères où gisaient pêle-mêle de nombreux cadavres déchiquetés. Notre infanterie enleva à la baïonnette toute la première ligne de tranchées allemandes fortement organisées et parvint aux abords de Berny et de Deniécourt. Au centre du front d'attaque, elle conquit, par un assaut plein d'entrain, le village de Soyécourt et la première position allemande sur un front de 4 kilomètres, de Vermandovillers à Chilly; ce dernier village fut enlevé par nos troupes placées à l'extrême droite, qui s'emparèrent également d'une partie de Vermandovillers; elles firent 2.700 prisonniers.

Le 5 septembre, des effectifs appartenant à une division coloniale prirent Ommiécourt, en moins d'une heure. Son occupation assurait désormais la jonction entre nos positions du nord et du sud de la Somme. Un bataillon allemand, qui le défendait, tenta de s'échapper dans la direction de Cléry, mais la retraite lui fut coupée et il fut obligé de se rendre; dans les ruines du village, on trouva une batterie d'artillerie lourde et une quarantaine de mitrailleuses intactes.

Les Allemands tentèrent une série de violentes réactions pour enrayer l'avance de l'armée Micheler; leurs attaques vers Deniécourt et Berny furent brisées, nos troupes s'emparèrent d'une partie de Berny et progressèrent vers la voie ferrée de Chaulnes à Roye (6 septembre).

De nouvelles tentatives faites par l'ennemi au sud-ouest de Belloy-en-Santerre et au sud de Barleux furent arrêtées net (7 septembre). Les Allemands firent alors exécuter par trois divisions, parmi lesquelles la 12e division saxonne, qui subit de terribles pertes, une contre-attaque de nuit sur

Berny (nuit du 7 au 8 septembre) et quatre contre-attaques en masse entre Chaulnes et Vermandovillers; elles échouèrent, après une lutte de sept heures, sous nos feux d'artillerie et tous les gains français furent maintenus (8 septembre). D'autre attaques entre Belloy et Barleux, et entre Berny et Chaulnes, bien qu'accompagnées de projection de liquides enflammés, n'eurent pas plus de succès.

PRISE DE VERMANDOVILLERS (4 et 17 septemb.) ET DE BERNY (6 et 17 septemb.)

Au moment où l'armée du général Fayolle, dont les opérations avaient été interrompues durant quelques jours, reprenait brillamment sa marche en avant (12 septembre) au nord de la Somme, les Allemands multiplièrent leurs tentatives de réaction au sud du fleuve, principalement autour de Berny.

Une attaque à l'est de Belloy-en-Santerre fut repoussée; à l'ouest de Chaulnes, une compagnie ennemie, prise sous notre feu, fut décimée; d'autres attaques au nord-est, à l'est de Berny et dans le secteur Berny-Deniécourt furent enrayées par nos tirs de barrage (12-16 septembre).

L'armée française put alors progresser; elle acheva la conquête de Vermandovillers et de Berny (17 septembre), dont elle tenait déjà une partie et occupa tout le terrain que les Allemands avaient solidement organisé entre ces deux villages et Deniécourt.

PRISE DE DENIÉCOURT (18 septembre)

Les Allemands essayèrent encore une fois de réagir; plusieurs contre-attaques de nuit faites par eux à l'est de Berry et au sud de Deniécourt échouèrent; Deniécourt fut entouré et pris par les troupes françaises (18 septembre), qui chassèrent, en outre, l'ennemi de trois petits bois qu'il occupait au sud du village. Dans les combats des 17 et 18 septembre, elles avaient fait 1.600 prisonniers, dont 25 officiers.

Pendant trois semaines, un arrêt se produisit dans la bataille au sud de la Somme, tandis qu'au nord l'armée Fayolle s'emparait de Rancourt et de Combles, et les Anglais de Morval, de Gueudecourt et de Thiepval. Mais un bombardement intermittent et réciproque se poursuivit vers Barleux Belloy-en-Santerre et Deniécourt.

NOUVELLES ATTAQUES FRANÇAISES (octobre 1916)

En octobre, de nouvelles attaques françaises permirent de réaliser de nouveaux gains, que les Allemands tentèrent vainement d'annihiler ou de réduire par de violentes réactions. Entre Berny et Chaulnes, nos troupes, prenant l'offensive sur un front de 5 kilomètres, s'emparèrent du hameau de Bovent, des lisières nord et ouest d'Ablaincourt et d'une partie du bois de Chaulnes, capturant 1.700 prisonniers, dont 27 officiers (10 octobre).

Aussitôt, les Allemands lancèrent une série de vives contre-attaques, d'abord sur les bois de Chaulnes, où elles furent repoussées (11 octobre), puis sur Ablaincourt (14 octobre); là, ils réussirent un moment à occuper quelques-unes de nos positions, mais en furent chassés par une contre-attaque immédiate.

Les troupes du général Micheler enlevèrent alors la première ligne allemande à l'est de Belloy-en-Santerre, sur un front de 2 kilomètres, prirent le hameau de Genemont, ainsi que la sucrerie située au nord-est d'Ablaincourt, avec 1.100 prisonniers, et dispersèrent les attaques allemandes qui visaient à réoccuper ces positions (14-15 octobre).

Après avoir encore repoussé plusieurs tentatives de l'ennemi au bois Saint-Eloi (16 octobre) et à l'ouest de Berny (16-18 octobre), nos troupes, avec un merveilleux élan, enlevèrent d'un bond les positions allemandes comprises entre La Maisonnette et Biaches (18 octobre). La perte de ces positions fut vivement ressentie par les Allemands qui prodiguèrent, pour les reprendre, des attaques acharnées, parfois avec projection de liquides enflammés (21, 29 et 30 octobre), principalement dans le bois Blaise et parvinrent à reprendre pied dans la ferme de La Maisonnette.

Entre temps, nos fantassins avaient pénétré dans les bois au nord de Chaulnes et avaient heureusement résisté à tous les efforts des Allemands pour les en chasser (21-22 octobre). Ces brillants succès valurent au général Micheler, qui avait dirigé pendant quatre mois l'offensive au sud de la Somme, le titre de commandeur de la Légion d'honneur.

PRISE D'ABLAINCOURT ET DE PRESSOIRE (7 novembre)

Un nouveau gain important fut réalisé par une dernière attaque française (7 novembre). Nos troupes enlevèrent d'assaut les positions allemandes depuis le bois de Chaulnes jusqu'au sud-est de la sucrerie d'Ablaincourt et de Pressoire. Le cimetière d'Ablaincourt, supérieurement

organisé par les Allemands, fut conquis et l'ennemi ne put que bombarder les positions et les villages perdus.

Bientôt se produisirent les réactions de l'ennemi, dont quelques-unes furent particulièrement violentes : attaques aux abords de Gomécourt et au sud de Pressoire, brisées par nos feux (11 novembre); attaque au sud-est de Berny (12 novembre), qui permit à quelques éléments allemands de pénétrer dans nos tranchées, d'où ils furent aussitôt rejetés par une contre-attaque. Toutes les positions conquises par les Français furent maintenues.

Les Allemands ne renoncèrent pas cependant encore à réagir; après un violent bombardement de deux jours, ils attaquèrent nos nouvelles positions à grands renforts de liquides enflammés et d'obus lacrymogènes (15 novembre); ils parvinrent à réoccuper la partie est de Pressoire et un groupe de maisons aux abords du village; ils en furent chassés par une attaque française de nuit (nuit du 15 au 16 novembre). Pressoire fut repris en entier; l'ennemi, qui avait engagé des forces considérables appartenant à trois divisions différentes, subit un sanglant échec.

Deux autres tentatives vers Biaches et à l'est de Berny ayant également échoué, les Allemands reprirent leur bombardement habituel.

Ce fut le dernier épisode de la bataille au sud de la Somme.

2° OFFENSIVE FRANÇAISE AU NORD DE LA SOMME

PRISE DE FOREST, DE CLÉRY ET DE LA FERME DE L'HOPITAL (3-5 septembre)

L'offensive prononcée au nord de la Somme par l'armée du général Fayolle a présenté le même caractère de sûreté et de régularité méthodique. Après chaque occupation de villages ou de positions, les contre-attaques allemandes ont toujours été victorieusement repoussées,; plusieurs même n'ont pu réussir à aborder nos lignes et le terrain conquis a toujours été intégralement maintenu.

Après une préparation d'artillerie qu'un bulletin allemand déclara « avoir dépassé tout ce qu'on avait vu jusque-là comme dépense de projectiles », l'opération d'ensemble fut déclanchée en liaison avec les troupes britanniques.

L'armée Fayolle attaqua sur un front de 6 kilomètres, depuis le nord-est de Maurepas jusqu'à la Somme; les Alle-

mands furent balayés, Le Forest et Cléry-sur-Somme furent pris, ainsi que les crêtes qui s'étendent entre ces deux villages. La lutte fut très vive à Cléry, dont la partie Est fut défendue pendant toute la journée d'une façon désespérée par le 2e corps bavarois (3 septembre). Le soir, tous les objectifs fixés par le haut commandement étaient atteints et les Allemands laissaient entre nos mains 2.500 prisonniers, 12 canons et 50 mitrailleuses.

Le lendemain, la bataille continua par une attaque française simultanée, au nord et au sud de la Somme. Nos troupes progressèrent à l'est du Forest, débordèrent la ferme de l'Hôpital et brisèrent plusieurs contre-attaques allemandes qui essayaient de déboucher de Combles (4 septembre).

Puis, après avoir dispersé une nouvelle contre-attaque ennemie entre Combles et Le Forest, l'armée Fayolle enleva d'assaut la ferme de l'Hôpital et, franchissant la cote 109, s'avança jusqu'au bois Rainette et pénétra dans les bois Marrières, pendant qu'au sud un détachement colonial occupait Ommiécourt (5 septembre). Pendant ces combats, les réserves allemandes, massées au delà de la grande route de Béthune à Péronne, tentèrent de combler les vides qui se produisaient d'un façon terrible dans les rangs des combattants; elles en furent empêchées par nos tirs de barrage. En trois jours, nos soldats avaient capturé 32 canons, dont 24 lourds, un nombre considérable de mitrailleuses, un dépôt d'obus de 150 et un ballon captif.

Ce n'est que le lendemain que la réaction allemande se manifesta sous la forme d'attaques dirigées contre la ferme de l'Hôpital et qui furent littéralement fauchées (7 septembre). L'armée Fayolle prit alors quelque repos et s'occupa de déblayer et d'organiser les positions conquises.

PRISE DE BOUCHAVESNES (12 septembre)

Pendant quatre jours, l'artillerie française bombarda violemment le front allemand, laissant prévoir une prochaine attaque. Elle eut lieu le 12 septembre sur la ligne Rancourt-Bouchavesnes-Ommiécourt. En peu de temps, les troupes françaises enlevèrent la cote 145, dépassèrent les bois Marrières et s'emparèrent de toutes les défenses allemandes jusqu'à la route de Béthune à Péronne, faisant 1.500 prisonniers (12 septembre).

Le village de Bouchavesnes fut le théâtre d'une lutte violente; il fut attaqué à l'ouest et au nord-ouest par une brigade de nos chasseurs alpins, soutenus par des régiments

d'infanterie qui y firent irruption; mais des fractions du 11e corps saxon résistèrent avec acharnement, abrités dans les ruines et dans les caves. Le village fut pris à 10 heures du soir, grâce au mouvement d'un de nos détachements, qui, ayant occupé le bois Labé, se rabattit sur la partie sud de Bouchavesnes et prit ainsi les Allemands en flanc.

Le lendemain, au sud-est de Bouchavesnes, nos soldats prirent, perdirent et reprirent la ferme du bois Labé et la croupe 76, où elles se maintinrent (13 septembre). C'était une avance de plus de 3 kilomètres en profondeur sur un front de 6 kilomètres. Les Allemands avaient perdu plus de 2.500 prisonniers, 10 canons et 40 mitrailleuses, et c'est en vain qu'ils essayèrent, dans des combats de nuit, de reprendre la croupe 76 (nuit du 13 au 14 septembre) et Cléry (nuit du 14 au 15 septembre).

LES COMBATS DE LA FERME LE PRIEZ (14-24 septembre)

La prise de la ferme Le Priez est un glorieux épisode de la grande bataille qui se déroula au nord de la Somme. Située à la naissance d'un ravin qui descendait vers Le Forest, cette ferme, solidement construite, était devenue, grâce aux travaux des Allemands, une véritable forteresse qui commandait toute la région de Combles à Rancourt. Ses caves étaient blindées, ses murs couverts d'épaulements en terre qui abritaient des mitrailleuses; autour d'elle se développaient six lignes de tranchées reliées par des boyaux de communication avec Rancourt et avec le bois de Saint-Pierre-Waast.

Depuis le 6 septembre, l'artillerie française couvrait la ferme Le Priez de ses projectiles. A la suite d'une double reconnaissance terrestre et aérienne, des contingents français parvinrent à en occuper les abords et le lendemain enlevèrent d'assaut cette importante position (14 septembre). Nos troupes avancèrent alors jusqu'auprès de Rancourt, débordant Combles du côté du sud, tandis que l'armée anglaise le dépassait du côté du nord, rendant ainsi ses communications avec les positions allemandes situées en arrière extrêmement difficiles. Le 15 septembre, à la suite d'une brillante attaque, l'armée britannique s'alignait à peu près sur le même front que l'armée Fayolle.

Les Allemands tentèrent une réaction vigoureuse qui leur fit subir de graves pertes; leur attaque du 20 septembre fut faite par le 18e corps d'armée, retiré du front de l'Aisne et par une division qui, dirigée sur le front russe,

fut arrêtée en route et envoyée sur la Somme, où elle allait être très éprouvée. La bataille dura sans arrêt de 9 heures du matin à 7 heures du soir. L'attaque allemande sur la croupe 76 fut brisée avant d'avoir pu atteindre nos lignes. La lutte se continua vers Bouchavesnes et se développa depuis la ferme Le Priez jusqu'au sud de la ferme du bois Labé (20 septembre). Les Allemands, refoulés, mais soutenus par d'incessants renforts, revenaient à la charge en formations massives; aussi les effectifs fondaient-ils à vue d'œil A partir de 6 heures et demie du soir, l'ennemi recula. Cette furieuse contre-ataque lui avait coûté 2.700 tués ou blessés, 1.400 prisonniers et il n'avait pas gagné un pouce de terrain.

Deux jours après, une seconde et forte attaque allemande entre la ferme Le Priez et Rancourt était arrêtée net par nos tirs de barrage (22 septembre), et une troisième sur la ferme du bois Labé fut dispersée sans pouvoir aborder nos lignes (24 septembre). Nos soldats restèrent désormais en possession des ruines de la ferme Le Priez, qu'ils avaient si vaillamment conquises.

PRISE DE RANCOURT ET DE COMBLES (25-26 septembre)

Ces succès ne ralentirent pas l'activité des Alliés. Dès le 23 septembre, un terrible bombardement s'était déchaîné sur toutes les lignes allemandes et, le 25, l'infanterie française, opérant en liaison étroite avec les troupes britanniques passa à l'offensive. Le 1er corps d'armée attaqua entre Combles et Rancourt, dans le but d'encercler Combles, qui était déjà débordé au nord par les Anglais. Nos troupes avancèrent jusqu'aux lisières de Frégicourt et occupèrent tout le terrain entre ce village et la cote 148. Puis Rancourt, abordé par le nord-est, fut conquis maison par maison. En même temps, on s'empara, au sud de Bouchavesnes, de la cote 130, d'où l'on dominait les hauteurs qui se prolongent jusqu'au mont Saint-Quentin, près de Péronne.

Dans la nuit du 25 au 26 septembre, une division française enleva Frégicourt et pénétra dans le cimetière de Combles. Le 26 septembre, la bataille se poursuivit sur tout le front des Alliés. Pendant que les Anglais se rendaient maîtres de Gueudecourt et de la forteresse de Thiepval, les troupes françaises faisaient irruption dans Combles et, progressant à l'est de Frégicourt, abordaient le bois de Saint-Pierre-Waast.

La jonction des troupes françaises avec l'aile droite de

l'armée britannique permit de réaliser l'occupation de Combles, qui était considéré avec raison comme le centre de la résistance allemande au nord de la Somme. Le village était, en effet, traversé par une petite ligne de chemin de fer qui le divisait en deux parties inégales. Nos régiments venant de Frégicourt et de la ferme Le Priez atteignirent la partie sud-est de Combles et opérèrent leur jonction avec les Anglais qui, arrivant du bois de Leuze, du bois des Bouleaux et de Morval, pénétrèrent dans la partie nord-ouest. La haut commandement allemand avait prescrit, dans la nuit, d'évacuer Combles, qu'il ne jugeait plus possible de défendre, mais l'ordre ne fut transmis que tardivement. Deux compagnies françaises surveillèrent les débouchés du village à l'est et à l'ouest, pendant que des reconnaissances y pénétraient et en occupaient les issues. Une compagnie allemande, qui en était sortie, se heurta, sur la route de Frégicourt, aux avant-gardes françaises, sur celle de Morval aux Anglais; elle dut rentrer dans Combles et fut faite prisonnière, ainsi que beaucoup d'Allemands réfugiés dans les caves et dans les souterrains qu'avaient, avant la guerre, creusé les habitants eux-mêmes. Le village était plein de cadavres accumulés par le bombardement. On y fit 1.200 prisonniers et l'on y trouva des approvisionnements, des munitions, notamment des milliers d'obus et de grenades, et un important matériel du service de santé.

La défaite des Allemands fut assez retentissante pour qu'ils se crussent obligés de l'avouer en cherchant à l'atténuer. Le bulletin du kronprinz Ruprecht de Bavière fut ainsi conçu : « Nous sommes obligés de reconnaître les succès que nos « adversaires ont remportés à l'est d'Eaucourt et par la prise « des villages situés sur la ligne Gueudecourt-Bouchavesnes. « Mais nous devons avant tout rendre hommage à nos trou- « pes héroïques qui, sur ce point, tiennent tête aux forces « principales anglo-françaises combinées et résistent à la « mise en œuvre du matériel gigantesque préparé pendant « de nombreux mois par l'industrie de guerre du monde « entier ».

L'aveu était précieux à enregistrer; mais il convient d'expliquer que la prise des villages sur la ligne Gueudecourt-Bouchavesnes signifiait l'enlèvement de Lesbœufs et Morval par les troupes britanniques, de Combles, Frégicourt et Rancourt par les Français.

Les Allemands ne furent pas heureux dans la réaction qu'ils tentèrent; une forte attaque fut prononcée par eux

depuis Bouchavesnes jusqu'au sud de la ferme du bois Labé. Repoussés à l'arme blanche, ils durent refluer en désordre et en éprouvant des pertes sérieuses (27 septembre); alors nos troupes pénétrèrent dans le bois de Saint-Pierre-Waast et progressèrent au nord de Frégicourt et autour de Rancourt.

A la suite de la victoire de Combles, le Président de la République française reçut les félicitations du tzar Nicolas II; un décret maintint sans limite en activité le général Foch, de qui dépendaient les deux armées françaises combattant dans la région de la Somme, et, dans un ordre du jour adressé aux armées du Nord, le général Joffre, exprimant sa satisfaction aux valeureuses troupes qu'il commandait, leur énumérait les brillants résultats obtenus : Verdun dégagé, vingt-cinq villages reconquis, 35.000 prisonniers et 150 canons capturés, et les lignes successives ennemies enfoncées sur 10 kilomètres de profondeur.

LES COMBATS DE SAILLY-SAILLISEL (8 oct,-16 nov.)

Le Président de la République vint visiter le front franco-anglais de la Somme (1er-2 octobre), au moment où les progrès de l'armée Fayolle s'affirmaient autour de Morval, au nord de Rancourt et à l'est de Bouchavesnes.

A partir de ce moment et jusqu'à l'interruption des opérations sur la Somme, la lutte va se concentrer autour de Sailly-Saillisel et du bois de Saint-Pierre-Waast, dont la possession sera âprement disputée.

Les Allemands firent d'abord plusieurs attaques successives vers ces deux positions (8-11 octobre); ils échouèrent complètement à l'ouest de Sailly-Saillisel, mais parvinrent à occuper quelques tranchées à la lisière du bois.

En revanche, les Français s'emparent, par plusieurs actions fort vives, d'abord d'une partie de Sailly-Saillisel, puis d'un nouvel îlot de maisons, enfin du village tout entier (16-18 octobre), ainsi que des croupes qui le dominent au nord-ouest et au nord-est.

L'ennemi s'acharne à vouloir les reprendre (19 et 21 octobre); mais toutes ses tentatives sont brisées par nos tirs de barrage qui lui infligent des pertes sanglantes et tous les gains réalisés par nos troupes sont maintenus.

Nos progrès continuent; les Allemands perdent une série de tranchées organisées au sud-est de Sailly-Saillisel (1er novembre), à la lisière du bois de Saint-Pierre-Waast; ils

essaient vainement de les reprendre, mais tous ceux qui parviennent un instant à pénétrer dans nos lignes sont rejetés ou faits prisonniers.

Une lutte très vive se poursuivit alors, marquée par quelques fluctuations qui permirent à l'ennemi de regagner un peu de terrain au sud-ouest du bois et de reprendre pied dans Saillisel (6 novembre). Le 10, les Français reprirent la plus grande partie de Saillisel, les Allemands ne se maintenant que dans la partie est du village, dont ils furent du reste bientôt chassés (12 novembre), laissant entre les mains de nos soldats 220 prisonniers et 8 mitrailleuses.

Un violent effort tenté avec de puissants effectifs (15 novembre) ramena les Allemands aux lisières du bois de Saint-Pierre-Waast; mais ils furent chassés des maisons qu'ils avaient occupé au nord-est de Sailly-Saillisel. Aux actions d'infanterie succéda alors un bombardement intermittent et le front se cristallisa, pour ainsi dire, jusqu'au moment où les troupes françaises furent remplacées dans ce secteur par des contingents britanniques.

Une courte statistique montre l'importance et les résultats de la bataille de la Somme à la fin de la période qui s'étend du 1er juillet au 1er novembre : les troupes françaises avaient fait, en quatre mois, 71.532 prisonniers, dont 1.449 officiers, et elles s'étaient emparées de 173 canons de campagne, de 130 canons lourds, de 215 mortiers de tranchées et de 988 mitrailleuses.

3° L'OFFENSIVE BRITANNIQUE DU 1er SEPTEMBRE AU 18 NOVEMBRE 1916

Depuis le milieu d'août, les Anglais s'étaient attachés à consolider les positions conquises par eux; ils avaient repoussé de nombreuses attaques allemandes et, parvenus aux abords de Thiepval, de Martinpuich, de Ginchy et de Guillemont, se préparaient pour le prochain assaut. Dans la troisième phase de la bataille de la Somme, leur offensive se poursuivit en liaison étroite avec celle des armées françaises et cette unité d'action leur permit de réaliser une sérieuse avance en subissant des pertes beaucoup moins fortes qu'au début. Non seulement ils emportèrent d'assaut de nombreux villages, mais ils contribuèrent avec l'armée Fayolle à l'encerclement de Combles et firent tomber la

redoutable forteresse de Thiepval, qui avait résisté près de trois mois. Ils atteignirent la butte de Warlencourt, commencèrent à engager la bataille de l'Ancre et continuèrent à exercer sur le front allemand une pression formidable qui devait obliger plus tard les Allemands à effectuer une retraite partielle.

PRISE DE GINCHY (3 et 9 sept.) DE GUILLEMONT (3 septembre) ET DU BOIS DE LEUZE (5-6 septembre)

Dès la fin d'août, une terrible préparation d'artillerie laissa prévoir l'attaque prochaine; elle se manifesta avec vigueur le 3 septembre et permit à nos Alliés de s'emparer rapidement d'une partie de Ginchy et du village de Guillemont.

A Ginchy, les Allemands s'attendaient à la poussée britannique, aussi y avaient-ils placé des troupes fraîches et bien ravitaillées. Les Irlandais, qui avaient déjà passé plusieurs jours et plusieurs nuits en ligne, sous un feu d'artillerie meurtrier et dans des tranchées parfois à peine ébauchées, s'élancèrent à l'assaut en chantant; ils furent accueillis par des feux concentrés de mitrailleuses, mais des canons de tranchées amenés rapidement en eurent raison; on pénétra alors dans Ginchy, dont une portion fut conquise. Un vif combat s'y livra encore trois jours après et ce n'est que le 9 que le village fut occupé en entier.

Les Irlandais se distinguèrent aussi à l'assaut de Guillemont (3 septembre). Sortis de leurs tranchées au son de la cornemuse, ils franchirent avec un élan merveilleux la zone balayée par les tirs de barrage de l'ennemi et enlevèrent les défenses qui précédaient le village; puis ils conquirent Guillemont, îlot par îlot, en délogeant les Allemands des profonds abris qu'ils avaient creusés et fortifiés. Ils s'empressèrent d'organiser les positions nouvelles en prévision de contre-attaques des Allemands et cela sous le feu des mitrailleuses qui, placées sur des hauteurs voisines, gênèrent considérablement leurs travaux. Le front anglais fut porté à 500 mètres à l'est de Guillemont.

L'offensive continua le 5 septembre, malgré une pluie diluvienne; les troupes britanniques avancèrent de 1.500 mètres en profondeur et pénétrèrent dans le bois de Leuze, qui fut occupé en entier durant la nuit suivante (nuit du 5 au 6 septembre); après un dur combat, ils enlevèrent le système de défense ennemi vers la ferme de Folfémont et s'emparèrent de tout le terrain entre la ferme et le bois

de Leuze. Dans ces divers combats, ils avaient fait environ 1.200 prisonniers et capturé de nombreuses mitrailleuses, ainsi qu'un important matériel.

Une contre-attaque allemande sur le bois de Leuze fut repoussée grâce à un violent corps à corps (7 septembre); une autre, vers la ferme du Mouquet, fut également rejetée (9 septembre) et les avions britanniques bombardèrent les lignes de communication de l'ennemi.

Au 10 septembre, le front anglais avait avancé de 300 mètres à 3 kilomètres en profondeur, sur une longueur de 6 kilomètres.

PRISE DU BOIS DES FOUREAUX, DE FLERS, DE MARTINPUICH ET DE COURCELETTE (15 septembre)

Secondée par les observations des aviateurs, une nouvelle attaque anglaise fut inaugurée, dans la nuit du 14 au 15 septembre, par la prise du bois de Vandenkerk.

Le 15, elle se développa sur un front de 10 kilomètres entre le bois des Bouleaux et la route d'Albert à Bapaume. L'avance fut efficacement favorisée par les nouvelles automobiles blindées appelées tanks, qui avaient été construites en secret et qui firent leur début dans la bataille. Les Anglais enlevèrent le bois des Foureaux, les villages de Flers, Martinpuich et Courcelette, et firent dans cette journée 2.300 prisonniers, dont 65 officiers.

Les aviateurs anglais contribuèrent puissamment au succès en abattant treize aéroplanes allemands, en fournissant des renseignements et des rapports complets, en bombardant des trains qui transportaient des troupes, trois quartiers généraux et la gare de Bapaume.

Les Allemands contre-attaquèrent à deux reprises au bois des Foureaux, mais sans succès.

Il convient de rappeler la part glorieuse que prit la Garde anglaise dans ces combats du 15 et du 16 septembre. Lorsque, après la préparation, elle entra en action, ses deux premières lignes furent prises en enfilade par des mitrailleuses; mais les rangs se reformèrent et elle continua d'avancer. Dans ces deux journées, les Anglais avaient progressé d'environ 3 kilomètres; ils avaient fait 4.000 prisonniers, dont 116 officiers, pris 61 canons, 50 mitrailleuses et un nombreux matériel. Aussi le roi George V s'empressa-t-il de féliciter le général Douglas Haig et ses troupes de leur brillante victoire.

NOUVEAUX PROGRÈS DES ANGLAIS (17-22 septembre)

Les progrès des Anglais continuèrent. Vers Thiepval, les lignes allemandes étaient constituées par un système de fortes tranchées dites tranchées du Danube et soutenues, aux abords de la ferme du Mouquet, par un ouvrage solidement fortifié. Après une lutte très âpre, les Anglais enlevèrent, sur une longueur de 1.600 mètres, la tranchée du Danube et s'emparèrent de l'ouvrage fortifié, infligeant à l'ennemi des pertes énormes. Puis ils dispersèrent, entre Flers et Martinpuich, une brigade allemande qui fut durement éprouvée (17 septembre).

Le 18, ils prirent le « Quadrilatère », autre ouvrage organisé, entre Ginchy et le bois des Bouleaux, qui avait résisté à l'attaque du 15; cette conquête procura une nouvelle avance de 1 kilomètre.

Pendant deux jours, le temps pluvieux ou orageux ralentit l'offensive, mais sans empêcher les tentatives de réaction des Allemands; ils attaquèrent à l'est de Martinpuich (19 septembre), puis au sud de l'Ancre (20 septembre), à l'ouest de Lesbœufs, à l'est de Courcelette; partout ils furent repoussés ou contenus et la prise de deux nouvelles tranchées entre Flers et Martinpuich (22 septembre) permit au front anglais de réaliser une nouvelle avance.

PRISE DE MORVAL ET DE LESBŒUFS (25 septembre)

A la suite d'une préparation d'artillerie qui dura deux jours, les Anglais reprirent leur marche en avant et attaquèrent sur tout le front, de Combles à Martinpuich, pendant que l'armée Fayolle exécutait une forte poussée sur Frégicourt et Rancourt. Ils enlevèrent toutes les positions allemandes sur un front de 9 kilomètres et demi, et sur une profondeur de 1.600 mètres, et s'emparèrent de Morval et de Lesbœufs (25 septembre). Morval était une véritable forteresse défendue par une série de tranchées et pourvue d'abris souterrains. Sa prise, coïncidant avec l'avance de l'armée Fayolle, isola virtuellement Combles qui, le lendemain, tombait sous le mouvement combiné des forces franco-britanniques.

PRISE DE GUEUDECOURT ET DE THIEPVAL (26 septembre)

La journée du 26 septembre mérite de rester à jamais célèbre dans l'histoire de la bataille de la Somme par la chute simultanée des deux principales forteresses du front allemand, Combles et Thiepval.

Thiepval avait résisté depuis trois mois à toutes les attaques anglaises; situé dans un coude de l'Ancre, il était protégé en arrière par un plateau d'environ 150 mètres de haut, dont les pentes et le sommet avaient été couverts par les Allemands d'ouvrages fortifiés; des abris avaient été installés à 12 mètres de profondeur et semblaient défier tout bombardement; un puissant matériel, répandu à profusion, facilitait la défense.

Les Anglais enlevèrent d'abord une redoute ennemie entre Gueudecourt et Lesbœufs, et s'emparèrent de Gueudecourt. Puis ils attaquèrent Thiepval; avant de livrer l'assaut, il leur fallut détruire les nids de mitrailleuses et les batteries allemandes. Les défenses qui entouraient le village furent prises l'une après l'autre, et nos Alliés pénétrèrent enfin dans Thiepval, dont ils capturèrent les derniers défenseurs, au nombre d'un millier, ainsi que 50 canons et 70 mitrailleuses (26 septembre). La résistance allemande avait été désespérée; le succès n'en fut que plus grand et il justifia pleinement les télégrammes de félicitations qu'échangèrent le Président de la République française et le roi George V.

Maîtresses de Thiepval, les troupes britanniques s'occupèrent de nettoyer la crête qui le dominait. Elles prirent d'assaut la redoute Zollern, fortement organisée; les redoutes Stuff et Schwaben (27-28 septembre), cette dernière dominant toute la partie nord de la vallée de l'Ancre, et rejetèrent toutes les contre-attaques allemandes. Pendant ce temps, une division de la nouvelle armée anglaise enlevait une ferme organisée au sud-ouest de Sars et les Anglais arrivaient aux lisières d'Eaucourt-l'Abbaye.

L'AVANCE ANGLAISE DU 1er OCTOBRE AU 18 NOVEMBRE

Pour conserver les importantes positions qu'ils avaient enlevées, les Anglais eurent à repousser, pendant tout le mois d'octobre, de violentes attaques allemandes sur Thiepval, sur les redoutes Stuff et Schwaben, au nord de Courcelette et au sud de Grandcourt.

Elles n'arrêtèrent pas leur avance; à la suite de plusieurs combats, ils s'emparèrent d'Eaucourt-l'Abbaye (1er et 4 octobre) et du Sars (7 octobre), et enlevèrent les défenses allemandes sur un front de 3 kilomètres; les tanks avaient, dans ces engagements, rendu de précieux services pour le nettoyage des tranchées. Puis ils attaquèrent entre la redoute Schwaben et Le Sars, prirent les tranchées Stuff et Regina, et étendirent leur front au nord de Gueudecourt.

L'avance importante réalisée le 7 octobre avait permis aux Anglais d'installer des postes aux abords de la butte de Warlencourt. Cette butte, peu élevée (122 mètres), mais fortifiée par l'ennemi, constituait le réduit principal de la défense allemande avant Bapaume. Autour d'elle se déroulèrent plusieurs combats pendant le mois d'octobre; en novembre, les Allemands réussirent même, grâce à deux très violentes attaques, à regagner un peu de terrain. Les Anglais furent arrêtés devant cette position jusqu'en février 1917.

Le 13 novembre, une attaque déclanchée par les Anglais à la faveur d'un épais brouillard, sur les deux rives de l'Ancre, leur permit de conquérir le village de Saint-Pierre-Divion et, le lendemain, ceux de Beaumont-Hamel et de Beaucourt (14 novembre); dans ces combats, ils firent en deux jours 5.678 prisonniers. C'est là qu'ils s'arrêtèrent au commencement de l'hiver et pendant longtemps les Allemands se bornèrent à bombarder le nouveau front anglais sur l'Ancre.

RÉSULTATS DE LA BATAILLE DE LA SOMME

Les résultats généraux de la bataille de la Somme ont été nettement indiqués par le général Douglas Haig, dans le rapport qu'il adressa à son Gouvernement sur les opérations britanniques en France, du 1er juillet au 18 novembre 1916.

« Les trois buts principaux, dit-il, que nous nous étions « fixés en commençant notre offensive en juillet étaient « atteints le 18 novembre... Verdun, en effet, était soulagé. « Le gros des forces allemandes avait été retenu sur le front « occidental et, enfin, les forces ennemies avaient été très « affaiblies. »

Le généralissime anglais constate, en effet, que la lutte acharnée pour la possession de Verdun avait revêtu cette place forte d'une importance morale et politique hors de toute proportion avec sa valeur purement militaire. Sa chute aurait été certainement acclamée par les Allemands comme une grande victoire et elle aurait ébranlé chez beaucoup la foi dans le succès final des puissances alliées. L'échec des troupes ennemies devant Verdun a, par contre, été pour l'Allemagne une perte de prestige d'autant plus grande que l'état-major allemand avait exprimé avec plus d'assurance sa confiance dans l'issue de la lutte engagée par lui sur ce point. A mesure que la bataille de la Somme se développa, les attaques dans la région de la Meuse devinrent de plus en plus faibles, et une partie des troupes ennemies concentrées

sur le front de Verdun furent envoyées vers la Somme pour s'opposer à l'avance franco-britannique. Ainsi fut préparée et rendue possible la brillante contre-offensive française qui permit de reprendre les forts de Douaumont, de Vaux et une partie du terrain jadis conquis par les Allemands.

Si la bataille de la Somme n'a pas amené la rupture définitive du front allemand, elle a permis du moins aux armées britanniques et françaises de réaliser une avance importante, opérant en liaison avec une méthode, une sûreté et une régularité que l'on n'avait jamais constaté jusque-là, et à reconquérir 180 kilomètres carrés de terrain.

Les forces allemandes ont subi dans cette longue bataille une usure considérable; des calculs autorisés ont démontré que, du 1er juillet au 1er octobre 1916, les Allemands avaient engagé sur la Somme, tant contre les Anglais que contre les Français, environ 67 divisions; sur ce nombre, quatorze durent être, à cause des pertes subies, retirées du front. Les pertes allemandes ont été évaluées à plus de 183.000 hommes tués ou blessés. Les Anglais capturèrent plus de 26.000 soldats et 588 officiers, 29 canons ou obusiers lourds, 92 canons de campagne, 397 mitrailleuses. Les Français firent 30.000 prisonniers valides, évacuèrent 4.500 prisonniers blessés et s'emparèrent de 144 canons, dont plus de la moitié lourds, et de 500 mitrailleuses.

Mais avant tout, la bataille de la Somme affirma la supériorité des armées alliées; il n'y eut pas de fluctuations semblables à celles qui s'étaient jadis produites en Artois, en Champagne et même à Verdun; toutes les attaques des Alliés réussirent, toutes les contre-attaques allemandes subirent un échec complet; beaucoup ne purent même pas aborder les lignes adverses et si, par exception, quelque terrain fut perdu, il fut toujours reconquis dans les vingt-quatre heures.

Enfin, l'initiative des opérations, qui avait fait le succès de l'ennemi en 1915, fut arrachée aux Allemands, qui avaient tenté de la conserver par l'attaque sur Verdun et qui s'étaient vantés, en épuisant nos réserves, de prévenir et d'empêcher notre offensive. Cette offensive eut lieu sur la Somme et fut suivie d'une vigoureuse contre-offensive sur le front de Verdun. A partir de ce moment, les Allemands furent obligés de conserver partout, sauf en Roumanie, l'attitude défensive que les Alliés leur avaient imposée.

Grâce à la bataille de la Somme, l'équilibre commença à être rompu en faveur des Alliés et, comme l'a nettement déclaré le général Douglas Haig dans la conclusion de son

rapport, si la puissance de l'ennemi n'était pas encore brisée, s'il n'était pas possible de se faire une idée du temps que pouvait durer encore la guerre avant que soient atteints les objectifs que s'étaient fixés les Alliés, on peut dire du moins que la bataille de la Somme mit hors de doute que les Alliés étaient capables d'atteindre ces objectifs.

L'AVIATION DES ALLIÉS

La bataille de la Somme a révélé d'une façon éclatante la supériorité aérienne des Alliés. Mal utilisée dans les premiers mois de la guerre, l'aviation rendit, en 1915, de précieux services en devenant la collaboratrice du commandement pour les reconnaissances, pour le réglage des tirs d'artillerie et pour les bombardements. En 1916, son rôle grandit encore : elle prépara les grandes batailles, livra elle-même des combats incessants et presque chaque jour, et surtout chaque nuit, les escadrilles allèrent jeter des projectiles sur les gares, sur les voies ferrées, les trains en marche, sur les établissements militaires et les dépôts de munitions, sur les bivouacs, les cantonnements, les aérodromes et les hangars ennemis; d'autres accomplirent avec un véritable héroïsme des missions lointaines et périlleuses.

Bientôt surgit une pléiade d'aviateurs audacieux, parfois même téméraires, parmi lesquels la France compta de nombreux « as », que leurs exploits rendirent populaires, tels que Guynemer, Navarre, Nungesser, le capitaine Beauchamp, les lieutenants Heurteaux, Marchal, Deulin, le sous-lieutenant de Rochefort, les adjudants Lenoir, Dorme, Tarascon, Baron, Chazard, le sergent Chainat et tant d'autres dont les noms mériteraient également d'être cités.

Lorsque les états-majors français et britannique entreprirent de déclancher une offensive sur les deux rives de la Somme, ils visèrent à ce que toutes les dispositions nécessaires fussent prises dans le plus grand secret; il fallait donc que l'ennemi ignorât nos préparatifs, qu'il ne vit aucun de nos mouvements de troupes, qu'il fut, en un mot, privé de ses yeux, c'est-à-dire de ses aéroplanes et de ses ballons-observatoires ou « drachen ». Les aviateurs alliés, avant même le début de la bataille de la Somme, remplirent merveilleusement leur rôle en poursuivant la destruction des ballons-observatoires de l'ennemi et en refoulant, par de multiples combats, ses aéroplanes au delà des lignes allemandes.

Puis ce furent les engagements quotidiens, non seulement

dans la région de la Somme, mais tout le long du front, dans lesquels les aviateurs alliés, en détruisant les appareils ennemis, conquirent et conservèrent la maîtrise de l'air. Il suffira de rappeler que le 29 juillet trente-quatre combats aériens se déroulèrent dans la région d'Amiens; le 2 août, trente-trois au-dessus des lignes allemandes; le 26 août, douze avions et trois ballons allemands étaient descendus tout le long du front. Les 15 et 16 septembre, les exploits de Guynemer, de Nungesser et des aviateurs britanniques, qui abattirent bon nombre d'aéroplanes ennemis et bombardèrent des trains transportant des troupes, affirmèrent la supériorité des aviateurs alliés qui, le 22 septembre, livrèrent cinquante-six combats aériens; soixant-seize le 11 octobre, soixante-cinq le 17, et soixante-dix-sept le 10 novembre.

Le cadre étroit de ce précis ne permet pas de relater, ainsi que l'ont fait les communiqués officiels, les bombardements innombrables et fructueux accomplis, de jour et de nuit, par nos escadrilles. Il convient cependant de remarquer que ces attaques ont été exclusivement dirigées, sauf le cas de représailles, contre des gares, des voies ferrées, des établissements militaires et contre des usines.

Les Allemands, au contraire, se sont attachés de parti pris à jeter des bombes sur des villes ouvertes : Baccarat, Lunéville, Lure, Giromagny, Crépy-en-Valois et surtout sur Amiens, Reims et Nancy. Une seule de nos places fortes, Belfort, a été bombardée à plusieurs reprises, à la fois par leur artillerie lourde et par leurs avions.

On ne saurait passer sous silence les grands raids accomplis par les aviateurs alliés au delà de nos frontières, en plein pays ennemi.

Les Anglais attaquèrent et endommagèrent à plusieurs reprises les établissements militaires et maritimes d'Ostende et de Zeebrugge; ils bombardèrent la gare de Mons, où régnait, depuis le début de la bataille de la Somme, une activité inaccoutumée, les chantiers d'Hoboken, le dépôt de munitions de Lichterfelde, l'aérodrome de Ghistelles, les hangars d'aviation d'Evere, de Bruxelles, de Namur.

Plusieurs raids sensationnels furent exécutés par les aviateurs français : le lieutenant Marchal, parti de Nancy le 20 juin 1916, à 9 heures et demie du soir, survola Berlin le 21 au matin et, au lieu de laisser tomber des bombes sur la capitale allemande, se borna à lancer des proclamations destinées à éclairer le peuple allemand sur les vérités qui lui étaient cachées; après un raid de 1.410 kilomètres en onze

heures, il fut contraint d'atterrir à Cholm, sur le territoire de la Pologne occupée, au grand étonnement des Autrichiens, qui ne voulaient pas ajouter foi au résultat obtenu; le gouvernement allemand dissimula autant qu'il put cet événement et laissa croire que l'aviateur français était parti non de France, mais de Russie; mais les journaux des pays neutres se chargèrent de restituer à cet audacieux voyage son véritable caractère.

La poudrerie de Rothweill fut bombardée à deux reprises : la première (nuit du 8 au 9 août) par un avion français, qui jeta 150 kilos d'explosifs et franchit 350 kilomètres en 3 heures 25 minutes; la seconde (nuit du 9 au 10 septembre), par les adjudants Baron et Emmanuelli, qui, par leurs obus, provoquèrent des explosions et des éclatements.

Un des plus beaux exploits qu'ait accomplis l'aviation de bombardement est dû au capitaine de Beauchamp et au lieutenant Daucourt. Le 23 septembre, ces deux officiers parvinrent à jeter douze bombes sur les usines d'Essen, malgré les précautions prises pour prévenir ou repousser une attaque; ils revinrent indemnes après avoir franchi 800 kilomètres. Plus tard, le même capitaine de Beauchamp parti de Nancy le 17 novembre, à 8 heures du matin, bombarda. vers midi, la gare de Munich en représailles d'une attaque d'avions allemands sur la ville ouverte d'Amiens; puis, ayant survolé les Alpes, il alla atterrir à Santa-Dona di Piave, à 20 kilomètres au nord de Venise.

On peut encore citer le bombardement par quarante avions français et britanniques des usines Mauser, à Oberndorf, dans la vallée du Neckar (13 octobre); 4.340 kilos d'explosifs furent jetés sur ces ateliers qui occupaient en temps ordinaire, 2.500 ouvriers, et six avions allemands furent abattus en tentant de protéger les usines.

Enfin, dans la nuit du 9 au 10 octobre, les adjudants Baron et Chazard survolèrent Stuttgart, où ils bombardèrent la fabrique de magnétos Bosch et détruisirent une fabrique de benzine.

Les Allemands, qui ont envoyé des zeppelins sur Paris et sur l'Angleterre, et qui ont bombardé tant de villes ouvertes, chercheraient vainement dans les expéditions de leurs aviateurs des exploits capables d'être comparés à ceux qui viennent d'être mentionnés.

Mais le résultat le plus important de la bataille de la Somme fut d'amener *le dégagement de Verdun et de rendre possible* la magnifique réaction française qui constitue la

cinquième phase de la grande lutte sur les deux rives de la Meuse.

II. — Le Dégagement de Verdun.

5e PHASE DE LA BATAILLE
(1er août-17 décembre 1916)

SITUATION DES ALLIÉS AU 1er AOUT 1916

Au début de la troisième année de guerre, la situation des armées des Alliés leur permettait de concevoir de sérieuses espérances : trois offensives avaient été déclanchées par eux; d'abord l'offensive russe, foudroyante, irrésistible, qui, en désorganisant les armées autrichiennes, permit de reconquérir la Bukovine et d'envahir de nouveau la Galicie; puis l'offensive italienne, qui allait bientôt aboutir à la prise de Goritz; enfin, l'offensive franco-anglaise sur la Somme, devant laquelle reculaient graduellement les lignes allemandes.

A Verdun, malgré la perte des positions avancées et des deux forts de Douaumont et de Vaux, l'armée française avait résisté victorieusement durant cinq mois aux assauts furieux de l'ennemi, et l'armée d'Orient, reconstituée dans le camp retranché de Salonique, se préparait à engager la lutte avec les Allemands et les Bulgares.

Tandis que les Alliés voyaient leurs effectifs s'accroître régulièrement et que l'armée anglaise, notamment, avait reçu des renforts considérables, les forces austro-allemandes avaient subi une usure terrible qu'attestaient des preuves indéniables : parmi les prisonniers ennemis on avait trouvé beaucoup d'anciens réformés et des soldats du landsturm; en Allemagne, la classe 1917 était levée, concentrée dans les dépôts et elle allait servir à combler les vides causés par les attaques des Alliés.

Le blocus produisait des effets lents mais sûrs; la flotte allemande n'osait plus s'aventurer en pleine mer et, par leurs opérations combinées, les Anglais et les Belges achevaient la conquête de la dernière colonie de l'Allemagne, l'Afrique orientale.

Les documents publiés au commencement d'août 1916 reflètent la confiance qui animait à ce moment les Gouver-

nements et les chefs militaires des Alliés; c'est d'abord la lettre du président Poincaré « aux soldats de France », dans laquelle, après avoir rejeté sur les Empires germaniques la responsabilité de la guerre et rappelé les faits mémorables des deux années écoulées, il célébrait l'héroïsme de Verdun : « Gloire immortelle à Verdun, qui a préparé l'ac-
« tion commune des armées alliées! Gloire à vous, mes amis,
« qui aurez sauvé la France et vengé le droit insulté! »

Puis l'ordre du jour du général Joffre aux armées, qui résumait avec une concision toute militaire les grands résultats acquis : « Depuis deux ans, vous soutenez sans faiblir
« le poids d'une lutte implacable. Vous avez fait échouer
« tous les plans de nos ennemis; vous les avez vaincus sur
« la Marne, vous les avez arrêtés sur l'Yser, battus en Artois
« et en Champagne, pendant qu'ils cherchaient vainement
« la victoire dans les plaines de Russie. Puis votre résistance
« victorieuse dans une bataille de cinq mois a brisé l'effort
« allemand devant Verdun ».

A leur tour, le ministre de la Guerre anglais Lloyd George et le général Douglas Haig, dans une adresse aux armées françaises, célébraient l'héroïsme de nos soldats, la glorieuse résistance de Verdun et constataient avec fierté l'énorme effort que venait d'accomplir l'Angleterre pour combattre sur terre à nos côtés.

Au même moment, l'empereur Guillaume II adressait à ses troupes, à ses marins et au peuple allemand des manifestes destinés à soutenir et à réconforter leur moral; après avoir rappelé les succès remportés et constaté que « la puis-
« sance et la volonté de ses ennemis n'étaient pas encore
« brisées », il osait, lui principal auteur responsable de la guerre, faire une allusion hypocrite à la paix future : « Il
« est vrai qu'après la tempête terrible de ces deux années
« de guerre, tous les cœurs humains aspirent au rayon de
« soleil de la paix; cependant la guerre continue par ce que
« le but de nos ennemis est aujourd'hui encore l'anéantisse-
« ment de l'Allemagne. Nos ennemis seuls sont responsa-
« bles du sang qui sera encore versé ».

Plus modéré, mais plus terne dans ses lettres aux présidents des Conseils des ministres autrichien et hongrois, l'empereur François-Josèph se bornait à exprimer son entière confiance dans l'avenir, dans le patriotisme de ses peuples et « dans la grâce et la bénédiction de la Providence ».

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA 5e PHASE DE LA BATAILLE DE VERDUN

A partir du 1er août va se produire, sur le front de Verdun, une décroissance graduelle de l'offensive allemande; à gauche de la Meuse régnera un calme relatif, les grandes opérations sont suspendues. Sur la rive droite, des attaques fréquentes et encore très violentes se produiront principalement dans les régions de Thiaumont, de Fleury, dans les bois de Vaux-Chapitre et du Chenois; mais elles demeureront stériles : les Allemands ont cessé d'avancer. Bien mieux, par une brève et vigoureuse attaque, les soldats du général Nivelle, prenant une éclatante revanche, reprendront aux Allemands le fort et le village de Douaumont, puis le fort de Vaux, les villages de Vaux et de Damloup. Ainsi sera glorieusement clôturée la mémorable bataille de Verdun.

CALME RELATIF SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE

Dans le secteur de la rive gauche de la Meuse où s'étaient livrés de si durs combats, a régné pendant trois mois un calme relatif, troublé seulement par un bombardement d'intensité variable; les Allemands n'attaquent plus. C'est à peine si l'on peut mentionner, vers le milieu d'août, quelques tentatives de l'ennemi à l'est de la cote 304, au sud et au nord-est du réduit d'Avocourt, tentatives aussitôt enrayées. En septembre ce sont nos troupes qui s'emparent d'une tranchée sur les pentes du Mort-Homme. En octobre, le calme est complet.

RIVE DROITE DE LA MEUSE : LES COMBATS DE THIAUMONT (août et sept. 1916)

Il n'en fut pas de même sur la rive droite de la Meuse; durant deux mois, les Allemands multiplièrent leurs efforts pour refouler nos troupes et approcher de nos secondes lignes de défense; mais, au prix de pertes considérables, ils ne parvinrent à réaliser que quelques gains insignifiants et que d'ailleurs ils ne devaient pas conserver.

La région de l'ouvrage de Thiaumont fut le théâtre de combats acharnés, dont les vicissitudes montrent nettement l'importance que les deux adversaires attachaient au maintien de leurs positions. Ce sont d'abord les Allemands qui essaient de progresser à l'ouest et au sud de l'ouvrage; mais leurs attaques sont brisées par les tirs de barrage de l'artillerie française, sous la protection desquels nos soldats par-

viennent à s'emparer de quelques tranchées (1er-2 août). Dans la nuit du 3 au 4, une bataille acharnée s'engage entre Thiaumont et Fleury; les troupes françaises enlèvent l'ouvrage Thiaumont, qu'elles sont presque aussitôt obligées d'évacuer à cause de la violence du bombardement allemand, qui rendait la position intenable. La lutte continue toute la journée du 4 et, par une vigoureuse offensive, nos troupes reprennent l'ouvrage qui reste en leur pouvoir, malgré plusieurs contre-attaques allemandes aussitôt organisées et prolongées dans la nuit du 4 au 5. Après quelques légères escarmouches, les Allemands déclanchent une puissante attaque faite avec de gros effectifs et appuyée de tirs de barrage en arrière de nos lignes, qui leur permet d'occuper de nouveau l'ouvrage Thiaumont (8 août); les Français le reprennent immédiatement, mais dans la nuit suivante l'action continue avec violence et l'ouvrage retombe au pouvoir de l'ennemi (nuit du 8 au 9 août), qui le conservera jusqu'au 24 octobre. Dès lors, durant la seconde quinzaine d'août et pendant le mois de septembre, il n'y a plus autour de l'ouvrage que des combats de détail dans lesquels les attaques allemandes sont partout arrêtées, tandis que nos troupes réalisent peu à peu de légers progrès.

LES COMBATS AUTOUR DE FLEURY (août et septembre)

Dans leur offensive du mois de juillet, les Allemands s'étaient avancés jusqu'à Fleury et leurs lignes formaient un saillant très prononcé au sud du village. Le 2 août, l'infanterie française prit l'offensive : quelques contingents dépassèrent la station du chemin de fer située à l'est, tandis que d'autres éléments tournaient par l'ouest le village qui se trouva ainsi menacé de trois côtés à la fois. Mettant à profit cette situation, le haut commandement donna l'ordre de prononcer contre les ruines de Fleury une action énergique qui fut couronnée d'un plein succès : pour éviter l'encerclement, les Allemands évacuèrent précipitamment les maisons où ils s'étaient fortifiés, laissant entre nos mains 650 prisonniers. Fleury fut repris (3 août).

La réaction allemande ne se fit pas attendre; le 5 août l'ennemi rentrait dans Fleury et l'on se disputa de nouveau la possession des maisons en ruines. Mais, après avoir enlevé sur un front de 300 mètres et une profondeur de 100 des tranchées au nord de la chapelle Sainte-Fine (15 août), les Français entreprirent de chasser de nouveau les Allemands

de Fleury. Une partie du village fut reconquise (18 août) et, le lendemain, nos troupes reprenaient pied à pied et maison par maison l'îlot qu'occupaient encore les Allemands. Fleury retomba définitivement entre nos mains (19 août).

Pour le reprendre, les Allemands déclanchèrent une violente attaque de nuit, accompagnée de projection de liquides enflammés (nuit du 19 au 20 août); elle fut repoussée.

Ils firent encore de nombreuses tentatives (25, 26, 28 août, 2, 5 et 13 septembre) qui toutes subirent un échec complet; les unes furent arrêtées par nos feux, les autres ne purent même pas déboucher.

De son côté, notre infanterie progressa au delà de la lisière est du village (24 et 29 août), s'empara d'un ouvrage organisé vers le nord-ouest, et de la crête située entre Fleury et Thiaumont (3 septembre), et enleva par un brillant assaut tout un système de tranchées ennemies en faisant 300 prisonniers (9 septembre). Les dernières attaques allemandes dirigées sur Fleury furent arrêtées avant d'avoir pu arriver jusqu'à nos tranchées (11 octobre).

LA LUTTE DANS LES BOIS DE VAUX-CHAPITRE ET DU CHENOIS (août et septembre)

Sans atteindre au même degré de violence, des engagements fréquents se déroulèrent en même temps à l'extrême droite de nos lignes, dans les bois de Vaux-Chapitre et du Chenois. Pendant le mois d'août, les Allemands multiplièrent les attaques; toutes furent repoussées ou brisées par nos tirs.

Le 4 septembre, une puissante offensive dirigée par l'ennemi sur le bois du Chenois lui permit d'occuper un fortin près de la route de Vaux; une contre-attaque française reprit tout le terrain perdu.

Les Français prirent à leur tour l'initiative; ils s'emparèrent de toute la première ligne allemande sur une étendue de 1.500 mètres, faisant 250 prisonniers et capturant 10 mitrailleuses (7 novembre); le lendemain, la tentative de réaction des Allemands était victorieusement repoussée et nos troupes réalisaient de nouveaux progrès entre le bois de Vaux-Chapitre et le Chenois. Quelques jours après, ayant rejeté plusieurs attaques allemandes successives, ils avançaient encore de 100 mètres dans le bois de Vaux-Chapitre (20 septembre).

Dès lors la lutte s'affaiblit jusqu'au moment où fut déclanchée l'offensive française, qui aboutit à la reprise du fort et du village de Douaumont.

RÉACTION FRANÇAISE : REPRISE DU FORT ET DU VILLAGE DE DOUAUMONT (24 octobre)

Le 17 octobre, Guillaume II s'était rendu sur le front de Verdun et, dans une harangue aux Brandebourgeois, dont il exalta le courage, il constata que, depuis sa dernière visite « des jours difficiles s'étaient écoulés ». Ces jours devaient bientôt se renouveler.

Au moment, en effet, où tous les regards étaient fixés sur la Somme, le général Nivelle préparait, avec sûreté, une magnifique offensive qui allait se terminer par une éclatante victoire. Pour porter à l'ennemi un coup décisif, il se servit de deux éléments couramment utilisés dans les victoires napoléoniennes, le secret des préparatifs et la surprise dans l'attaque.

L'opération fut préparée dans le plus grand secret durant plusieurs semaines; on avait acquis la certitude que l'état-major allemand, renonçant à son entreprise sur Verdun, avait enlevé du front des troupes et des pièces lourdes pour les transporter sur la Somme, le moment semblait donc favorable pour prendre une revanche impatiemment attendue.

La préparation d'artillerie fut faite avec un soin minutieux; on amena une foule de canons de tous calibres, notamment des nouveaux mortiers de 400 et de 370, et, quand on se fut assuré, par des reconnaissances, que, grâce au bombardement, le terrain situé en face de nos lignes était littéralement écrasé par nos obus, l'ordre d'offensive fut donné. L'attaque, dirigée par le général Mangin, fut effectuée brillamment par les trois divisions Guyot de Salins, Passaga et de Lardemelle.

Le 24 octobre, à 11 heures 40 du matin, les vagues d'assaut, sorties des tranchées et soutenues par un feu terrible d'artillerie, attaquèrent vigoureusement les points d'appui tenus par l'ennemi. Les Allemands ne purent soutenir le choc, ils s'enfuirent en désordre ou commencèrent à se rendre.

A l'aile gauche, nos fantassins s'emparèrent assez rapidement de l'ouvrage si disputé de Thiaumont, de la ferme du même nom, de deux redoutes, des carrières d'Haudromont et atteignirent la route de Bras à Douaumont.

Au centre, l'offensive produisit aussi de prompts résultats et le général Mangin eut vite l'impression que l'on pouvait aller plus loin; les chefs furent aussitôt avisés de poursuivre l'attaque. La cote 320 et le bois de La Caillette furent enle-

vés, et nos soldats arrivèrent bientôt aux abords du fort de Douaumont.

A l'ouest du fort, le village de Douaumont fut occupé et bientôt dépassé. Une lutte violente s'engagea alors entre les troupes françaises et la garnison du fort, qui refusait de se rendre. Aussi le combat dura-t-il jusqu'à la nuit. Les Allemands, qui s'étaient ressaisis, concentrèrent toutes leurs forces disponibles aux abords du fort, qu'ils défendirent avec un extrême acharnement. Mais la prise du village de Douaumont permit aux vaillants soldats du général Mangin de le déborder par la gauche comme il le fut bientôt par la droite. A 6 heures du soir, les trois quarts de ses défenseurs ayant été tués, les 400 survivants arborèrent le drapeau blanc et, quelques minutes plus tard, nos soldats pénétrèrent dans les ruines de la forteresse et arborèrent le drapeau tricolore sur le glacis nord.

A l'aile droite, les troupes françaises, parties du bois de Vaux-Chapitre et du fort de Tavannes, s'emparèrent des tranchées ennemies sur une profondeur de plus d'un kilomètre. Elles atteignirent l'étang de Vaux, enlevèrent toute la portion du bois de Vaux-Chapitre que l'ennemi tenait encore, ainsi que le bois Fumin et le bois du Chenois; enfin, à l'extrême droite, elles reprenaient la batterie de Damloup.

Ainsi, sur un front de 7 kilomètres, suivant les termes même du communiqué officiel, « la ligne allemande était « crevée partout », et nos soldats avaient repris en sept heures ce que les Allemands avaient mis huit mois à conquérir. De plus, 4.500 prisonniers valides étaient restés entre nos mains (24 octobre 1916).

Cet important succès français fut annoncé par le communiqué officiel allemand en ces termes : « Sur le front « nord-est de Verdun, une attaque française a gagné du « terrain jusqu'aux ruines fumantes du fort de Douau- « mont ». Quant à l'état-major ennemi, il s'efforça de réagir sans retard. Le 25 octobre, deux contre-attaques furent dirigées contre les ailes de notre nouveau front, l'une sur les carrières d'Haudromont, l'autre sur l'ouvrage de Damloup : elles échouèrent; trois autres, déclanchées entre Haudromont et Douaumont, eurent le même résultat. Nouvelles tentatives le 26 : deux attaques sur le fort de Douaumont furent brisées par nos tirs d'artillerie et d'infanterie; une troisième déboucha des bois d'Hardaumont : prises sous nos feux, les vagues d'assaut durent refluer en désordre

en subissant de fortes pertes. Enfin, une quatrième attaque sur nos tranchées au sud du bois Chauffour fut un échec complet. Le nouveau front français fut intégralement maintenu et nos troupes réalisèrent même quelques progrès à l'est du bois Fumin et au nord du Chenois.

Le général Douglas Haig félicita le généralissime français au sujet de cette brillante victoire et le général Nivelle remercia ses vaillantes troupes dans une proclamation qui résumait, avec une heureuse précision, les grands résultats obtenus : « Dans un assaut magnifique, vous avez enlevé « d'un seul coup à votre puissant ennemi le terrain hérissé « d'obstacles et de forteresses du nord-est de Verdun, qu'il « avait mis huit mois à vous arracher lambeau par lam- « bleau, au prix d'efforts acharnés et de sacrifices considé- « rables. Vous avez ajouté de nouvelles et éclatantes gloires « à celles qui couvrent les drapeaux de l'armée de Verdun. « Au nom de cette armée, je vous remercie. Vous avez bien « mérité de la Patrie! »

RÉOCCUPATION DU FORT ET DU VILLAGE DE VAUX (2 novembre 1916)

Pendant que les Allemands bombardaient violemment le fort de Douaumont et l'ouvrage de Damloup, qu'ils n'avaient pu conserver ni reprendre, le général Nivelle préparait une nouvelle opération qui devait clôturer brillamment la cinquième phase de la bataille de Verdun.

Le succès du 24 octobre avait conduit nos soldats aux abords immédiats du fort de Vaux et les progrès accomplis à l'est du bois Fumin, ainsi qu'au nord du Chenois, avaient permis d'entourer le fort de trois côtés. On amena les canons de gros calibre qui se trouvaient devant Douaumont et le bombardement du fort commença. Son efficacité jointe à la pression de nos troupes, qui devenait de plus en plus étroite, obligea les Allemands à évacuer le fort de Vaux, qui fut occupé sans combat par notre infanterie, pendant la nuit du 2 au 3 septembre. Comme l'annonça le communiqué officiel français, « la ceinture des forts extérieurs de « Verdun fut ainsi rétablie dans son intégrité ».

Pour atténuer l'effet désastreux que la perte de cette position ne pouvait manquer de produire, l'état-major allemand déclara d'abord que le fort avait été évacué conformément à l'ordre donné, sans que les troupes allemandes eussent été inquiétées par l'ennmi; puis il fit publier par l'agence

Wolff une longue note officieuse destinée à expliquer les motifs du retrait de la première ligne allemande « sur des « positions préparées à l'avance ». Dans cette note, il s'attacha à démontrer que les Français avaient dû leur succès du 24 octobre au temps brumeux qui leur avait permis de prendre l'offensive à un moment où le retrait de la ligne allemande était en cours; que les forts de Douaumont et de Vaux avaient perdu leur valeur depuis qu'on les avait rendus inoffensifs et qu'ils avaient été privés de leurs moyens de combat; qu'au surplus le gain local de terrain réalisé par les Français autour des ruines du fort de Douaumont avait démontré l'inutilité de consentir des sacrifices considérables pour la conservation du fort de Vaux.

Les progrès français continuèrent; nos troupes s'avancèrent jusqu'aux lisières du village de Vaux, occupèrent la croupe qui le domine et s'établirent au nord de l'étang; puis elles reprirent la partie ouest du village jusqu'à l'église (4 novembre) et, enfin, le village tout entier (5 novembre). La réoccupation du village de Damloup s'effectua en même temps. Ainsi, la défaite du Kronprinz était complète; le général Mangin, qui avait dirigé la brillante attaque du 24 octobre, reçut la distinction bien méritée de grand-officier de la Légion d'honneur.

PROGRESSION FRANÇAISE AU NORD DE DOUAUMONT ET DE VAUX (15-16 décembre)

Après la réoccupation par les troupes françaises des forts et villages de Douaumont et de Vaux, un calme relatif s'établit sur le front de la rive droite de la Meuse. Les Allemands firent subir à nos positions un bombardement intermittent qui s'accentua à plusieurs reprises dans les secteurs des deux forts.

Ce calme apparent, à la faveur duquel fut préparée une nouvelle offensive française, ne fut troublé que par un léger incident sur la rive gauche de la Meuse. Les Allemands déclanchèrent une brusque attaque sur les pentes de la cote 304 et réussirent à prendre pied dans quelques-unes de nos tranchées avancées (6 décembre); ils en furent chassés deux jours après et l'ancien front se trouva complètement rétabli.

Le 12 décembre, le général Nivelle, nommé en remplacement du général Joffre, élevé à la dignité de maréchal de France, commandant en chef des armées du Nord et du Nord-Est, fit, dans un ordre du jour bref mais suggestif,

ses adieux à cette armée de Verdun qu'il avait su conduire à la victoire : « L'expérience est concluante, disait-il, notre « méthode a fait ses preuves. Une fois de plus, la 2e armée « vient d'affirmer supérieurement son ascendant moral et « matériel sur l'ennemi. La victoire est certaine, je vous en « donne l'assurance. L'Allemagne l'apprendra à ses dépens. » Trois jours après, au moment même où le Comité de guerre récemment institué, tenait sa première séance, un nouveau et brillant succès, remporté sur le front de Verdun, venait accroître l'enthousiasme de nos soldats.

Après une intense préparation d'artillerie qui avait duré plusieurs jours, une vigoureuse attaque française fut dirigée au nord de Douaumont, sur un front d'environ 10 kilomètres. Le front allemand fut partout enfoncé sur une profondeur de 3 kilomètres; nos troupes, par une lutte rapide, reprirent Vacherauville, Louvemont, la ferme des Chambrettes, l'ouvrage d'Hardaumont et, avec des pertes minimes, s'emparèrent de nombreuses pièces d'artillerie lourde ainsi que d'un matériel considérable (15 décembre). Les Allemands tentèrent une violente contre-attaque sur la côte du Poivre; elle fut rejetée.

La progression continua, le 16, dans le bois des Caurières et le village de Bezonvaux fut enlevé. Dans ces deux journées, les Allemands perdirent environ 25.000 hommes; nos troupes firent 9.000 prisonniers, dont 250 officiers, et prirent ou détruisirent 81 canons. Avec ces positions, les Allemands se virent enlever les derniers observatoires qui pouvaient faciliter leur action devant Verdun. Ils étaient rejetés sur leurs positions du 24 février; la forteresse était dégagée et toutes ses défenses avancées reconquises.

Les Allemands tentèrent encore sur nos nouvelles positions une contre-attaque désespérée qui leur permit de réoccuper un instant la ferme des Chambrettes (17 décembre); ils en furent chassés le lendemain.

La reprise du bombardement le long du nouveau front marqua la fin de la terrible bataille.

Des symptômes irrécusables avaient d'ailleurs, depuis déjà plusieurs mois, permis de constater la décroissance et de prévoir la fin de l'entreprise allemande sur Verdun. Ce fut d'abord le rappel du maréchal von Hæseler, le prudent conseiller du Kronprinz, qui semblait avoir compris l'inutilité des attaques allemandes sur la Meuse et en avoir déconseillé la prolongation; l'état-major allemand trouvant qu'après la bataille acharnée du 9 avril les opérations ne progressaient

pas assez rapidement à son gré, s'en prit au vieux maréchal dont les sages avis n'avaient pas été écoutés. Il reçut l'ordre de quitter le front et finit ses jours en disgrâce.

A son tour le chef d'état-major général, von Falkenhayn, un des membres les plus intransigeants du parti militaire et l'un des auteurs principaux du plan d'attaque contre Verdun qui avait échoué, fut remplacé, probablement à l'instigation du chancelier de Bethmann-Hollweg, par son ennemi personnel, le maréchal Hindenburg, dont la popularité en Allemagne n'avait cessé de grandir; on le retrouvera à la tête d'une armée dans l'invasion de la Roumanie.

Quelques jours plus tard, le général von Deimling, un des plus actifs collaborateurs du Kronprinz, fut relevé de ses fonctions. N'osant frapper le futur héritier du trône, dont l'incapacité militaire et la folie sanguinaire s'étaient révélées d'une façon manifeste durant la bataille de Verdun, on s'attaquait à ses conseillers et à ses partisans.

Enfin, le Kronprinz lui-même adressa, vers le milieu de septembre, à ses troupes un ordre du jour qui fut publié par les journaux allemands et qui, revêtant la forme d'un adieu, apparut dès ce moment comme une sorte de renonciation à toute grande opération ultérieure. Après avoir rappelé l'importance des batailles soutenues depuis le 21 février, sur le front de la Meuse, il constatait que rarement de pareils efforts avaient été demandés à une armée et accomplis par elle dans des circonstances aussi difficiles, et il exprimait sa gratitude aux soldats qu'il qualifiait de « camarades ». C'est ce que l'on a appelé le P. P. C. du Kronprinz.

GLORIFICATION DE LA DÉFENSE DE VERDUN

La défense de Verdun qui, en consacrant la haute réputation du général de Castelnau, immortalisa les noms des généraux Pétain et Nivelle, avait été l'un des plus grands épisodes de la guerre. Elle fut, comme il convenait, célébrée dignement.

Le 8 septembre, le ministre de la Guerre anglais, Lloyd George, était venu à Verdun et, après avoir visité la citadelle et partagé le repas des officiers français dans les casemates creusées en plein roc, il rendit le premier un éclatant hommage aux héros de la bataille en exprimant l'émotion profonde qu'il éprouvait « en touchant ce sol sacré ».

Tous les gouvernements alliés s'associèrent à la glorification de la victoire et à la pieuse idée d'honorer les défen-

seurs de Verdun en décernant une décoration à la ville qu'ils avaient illustrée. Le 13 septembre, le Président de la République, entouré du ministre de l'Intérieur et du général Roques, ministre de la Guerre, présida une émouvante cérémonie, qui se déroula en présence du général Joffre, des généraux Pétain, Nivelle et Dubois, du préfet de la Meuse, du sous-préfet et du maire de Verdun, des sénateurs et des députés du département, enfin des chefs des missions militaires des pays alliés. En termes éloquents, il exprima la reconnaissance de tous à l'égard des admirables troupes qui, sous le commandement du général Pétain et du général Nivelle, avaient soutenu pendant de si longs mois le formidable choc de l'armée allemande, et à l'égard de la fière cité qui avait payé de tant de meurtrissures la victoire de la liberté.

Puis il remit au maire de Verdun les décorations que la France et les souverains alliés avaient décernées à la ville héroïque :

« Au nom de S. M. l'Empereur de Russie, la croix de « Saint-Georges;

« Au nom de S. M. le Roi de Grande-Bretagne et d'Ir- « lande, la Military Cross;

« Au nom de S. M. le Roi d'Italie, la médaille d'or de la « Valeur militaire;

« Au nom de S. M. le Roi des Belges, la croix de Léo- « pold Ier;

« Au nom de S. M. le Roi de Serbie et de S. A. le Prince « Régent, la médaille d'or de la Bravoure militaire;

« Au nom de S. M. le Roi de Montenegro, la médaille « d'or Obilitch;

« Au nom du Gouvernement de la République, la croix de « la Légion d'honneur et la Croix de guerre françaises.

L'Empereur du Japon s'associa également à cet hommage en décernant un sabre d'honneur à la ville de Verdun.

Le général Nivelle fut nommé grand-officier de la Légion d'honneur.

Un peu plus tard, enfin (4-6 novembre), le président Poincaré revint à Verdun porter les félicitations de la France aux troupes incomparables qui avaient repris Douaumont et Vaux, et repris le terrain jadis conquis par les Allemands. Il s'arrêta au quartier général du général Nivelle, et à celui du général Mangin; puis, accompagné des généraux

de Castelnau, Pétain et Nivelle, il parcourut les cantonnements des troupes et notamment ceux de trois divisions qui avaient remporté la victoire du 24 octobre. Il attacha la croix de la Légion d'honneur au drapeau du régiment colonial du Maroc et décerna des récompenses aux généraux, aux officiers et aux soldats.

La bataille de Verdun méritait de finir sur une apothéose car elle restera une des plus grandes et des plus glorieuses de l'Histoire.

CHAPITRE VIII

L'OFFENSIVE DE L'ARMÉE D'ORIENT EN 1916
PRISE DE MONASTIR

I. — La Situation dans les Balkans au début de 1916.

NÉCESSITÉ DE MAINTENIR DES FORCES ALLIÉES A SALONIQUE

Au commencement de l'année 1916, la situation dans la presqu'île des Balkans était nettement défavorable pour les Alliés; les Austro-Allemands pouvaient se dire vainqueurs. Ils avaient conquis en entier la Serbie et le Montenegro; les Autrichiens avaient envahi l'Albanie, occupé Scutari, Saint-Jean-de-Médua et Alessio. La Bulgarie, devenue l'alliée active des puissances centrales, avait largement favorisé leur victoire en coopérant à l'écrasement des Serbes; aussi s'était-elle hâtée de partager la Serbie avec l'Autriche et chacune d'elles gouvernait arbitrairement et exploitait sans ménagement la portion de territoire qu'elle s'était attribuée, y commettant les pires atrocités.

La Grèce, se dérobant à ses devoirs, avait nettement refusé d'exécuter les stipulations du traité de 1913, qui l'obligeait à prêter son concours aux Serbes, et la Roumanie, tout en observant les événements, gardait une prudente neutralité.

L'armée des Alliés, dont les effectifs étaient encore faibles, trop faibles en tout cas pour lutter efficacement contre les forces ennemies coalisées, après avoir vainement tenté de sauver l'armée serbe en lui tendant la main, s'était, par une retraite habile, mais nécessaire, repliée au sud de la frontière grecque, s'appuyant au camp retranché de Salonique que l'on avait rapidement organisé et fortifié, et où elle était assurée de trouver une entière sécurité.

Le mantien de cette armée des Alliés au nord de Salonique et son inaction forcée durant de longs mois ne furent pas sans soulever bien des protestations et sans provoquer bien des critiques. Certains pensaient que les effectifs concentrés en Macédoine auraient pu être employés plus utile-

ment sur d'autres parties du front; beaucoup surtout, peu instruits de la composition de cette armée des Alliés, de ses moyens de réapprovisionnement, des difficultés que lui suscitaient l'attitude douteuse de la Grèce et l'hostilité mal déguisée du roi Constantin, ne comprenaient point que son offensive tardât si longtemps à se produire. Ce fut le premier ministre français, Briand, qui, par une intuition heureuse, malgré les critiques les plus violentes, fit décider, en décembre 1915, le maintien de l'armée alliée à Salonique et son accroissement continu; les événements devaient se charger bientôt de démontrer la justesse de ses vues qu'il fit non sans peine partager à l'Angleterre et à l'Italie.

La présence d'une forte armée à Salonique permit aux Alliés de combattre efficacement l'action des Empires centraux dans les Balkans qui, sans elle, eut été prépondérante, de maintenir leur influence et leur prestige qui, sans elle, eussent été frappés d'un coup mortel. Sans elle, l'Allemagne et l'Autriche, aidées par la Bulgarie, auraient acquis, sans aucun doute, la coopération du Gouvernement grec et auraient débordé jusqu'à la mer Egée. Les sous-marins allemands et autrichiens, assurés de bases innombrables sur les côtes de la Grèce ou des îles, auraient enlevé aux Alliés la maîtrise de la Méditerranée, coulant les navires, coupant les communications avec l'Afrique, l'Egypte, l'Inde et l'Extrême-Orient. C'était la réalisation possible du rêve ambitieux formé par l'Allemagne et consistant dans l'établissement d'un puissant Etat germanique avec des Etats vassaux et soumis. entre Berlin et Bagdad, à travers l'Autriche, la presqu'île des Balkans et l'Asie turque.

C'est grâce à la présence de l'armée d'Orient à Salonique qu'il fut possible de sauver et de réorganiser l'armée serbe, de déclancher l'action de la Roumanie, de surveiller et de dominer la Grèce travaillée par les intrigues des agents allemands et des germanophiles grecs.

Les événements ultérieurs ont démontré la connexion intime qui a toujours existé entre les opérations entreprises sur tous les fronts, même les plus lointains, et l'on peut dire sans exagération que c'est grâce au maintien de l'armée d'Orient en Macédoine que Verdun a pu résister victorieusement, que la bataille de la Somme a pris son plein développement, suivi un peu plus tard de la retraite allemande, que l'offensive du général Broussilow a pu réaliser en peu de temps ces progrès foudroyants qui ont abouti à la désorganisation des forces austro-hongroises.

Plus tard, on vit encore d'autres effets se produire; grâce au maintien de l'armée alliée à Salonique, les Russes ont pu achever la conquête de l'Arménie et progresser en Perse; les Anglais conquérir Bagdad, protéger l'Egypte et prendre l'offensive à l'est du canal de Suez, les Alliés concevoir la formation d'un Etat arabe indépendant, dont le soulèvement de La Mecque a été le premier symptôme, coup terrible porté à la souveraineté politique et religieuse de la Turquie.

LES FORCES ENNEMIES SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

Il a toujours été fort difficile, au cours des opérations qui se sont déroulées dans les Balkans, d'évaluer avec précision l'importance des effectifs ennemis et alliés sur le front de Macédoine. Si, pour les Alliés, les agents et les espions allemands purent assez aisément dénombrer les contingents débarqués à Salonique, dans les pays de l'Entente on s'attacha à cacher scrupuleusement au public le nombre des troupes composant l'armée d'Orient. Ce qui est hors de doute, c'est leur faiblesse au début, lorsque furent transportées dans le port macédonien les forces amenées des Dardanelles. Et pourtant elles prononcèrent une pointe audacieuse le long du Vardar, pour tenter de sauver l'armée serbe en lui donnant la main. En voyant le débarquement incessant de renforts français ou britanniques, les optimistes affirmèrent que les effectifs de l'armée d'Orient atteignaient et même dépassaient 400.000 hommes, tandis que d'autres plus sceptiques prétendirent que cette armée diminuait peu à peu sous l'influence du climat et des fièvres.

Après l'occupation de la Serbie et du Montenegro, les unités autrichiennes de l'armée du général Kœwess séjournèrent quelque temps dans la région de Monastir; mais l'état-major autrichien fut obligé de rappeler ces contingents pour tenter, par une diversion dans les Karpathes, qui fut peu fructueuse, d'arrêter les succès du général Letchitsky.

L'effort principal fut naturellement fourni par la Bulgarie. Le tzar Ferdinand ne manqua point l'occasion de resserrer son alliance avec l'Allemagne et l'Autriche, et de leur témoigner sa fidélité. A l'entrevue de Nich (18 janvier 1916), il célébra, dans un dîner de gala, avec Guillaume II qu'accompagnaient les maréchaux Falkenhayn et Mackensen, l'anniversaire de la fondation de l'Empire allemand, reçut le bâton de maréchal et nomma en échange Guillaume II colonel d'un régiment bulgare. Puis il se rendit

à Vienne (février 1916), où François-Joseph salua en lui son fidèle ami et allié.

L'armée bulgare, au moment de son entrée en campagne, se composait de 11 divisions. En 1915, 3 divisions nouvelles furent formées. Les pertes subies au cours de l'attaque contre la Serbie furent compensées par l'incorporation des classes 1916 (18 mars) et 1917 (août). Au moment où la Bulgarie tenta de prendra l'offensive contre l'armée d'Orient, on évaluait les forces bulgares à 16 divisions, c'est-à-dire environ 380.000 hommes, sans compter les troupes de cavalerie et d'artillerie; elles disposaient de 1.000 canons de campagne et de 120 pièces d'artillerie lourde. Après l'intervention de la Roumanie, il fallut enlever une partie de ces forces du front de Macédoine pour les envoyer vers le Danube et en Dobroudja, rejoindre l'armée allemande et les contingents turcs. Les deux tiers à peu près des forces bulgares furent maintenues en face de l'armée d'Orient. Vers le 1er novembre, au moment de la marche des Alliés sur Monastir, on estimait qu'aux 177 bataillons actifs et aux 12 bataillons de milice et de marche fournis par les Bulgares, avaient été adjoints 28 bataillons actifs allemands, plus 6 bataillons de landsturm et 9 bataillons turcs formant une division, ce qui constituait une force totale d'environ 240.000 à 250.000 hommes. La plus grande partie de ces effectifs était massée sur un front de 80 kilomètres, entre le lac d'Ostrovo et Sborsko, tandis que le reste était disséminé sur un front de 170 kilomètres.

L'effort fourni par la Bulgarie avait épuisé ses finances dont l'état ne cessait d'empirer. Depuis longtemps son budget normal de 400 millions ne suffisait plus à alimenter les dépenses de guerre. Dans le budget de 1915 on avait constaté un déficit de 60 millions; pour celui de 1916, le déficit prévu atteignait plus de 100 millions et si l'on ajoute à cela des crédits extraordinaires s'élevant à 730 millions, on arrive à un déficit total de près de 900 millions. Aussi le Sobranié fut-il obligé de voter, le 18 août 1916, un nouveau crédit de guerre de 350 millions.

L'ARMÉE ALLIÉE D'ORIENT

L'armée constituée par les Alliés à Salonique et qui reçut le nom d'armée d'Orient, ne se composa au début que de troupes françaises et britanniques amenées pour la plupart des Dardanelles. Grossie progressivement par l'armée serbe, transportée de Corfou, et par des détachements russes et italiens,

elles comprit finalement des contingents fournis par toutes les puissances de l'Entente.

Le corps expéditionnaire français, qui ne comprenait d'abord que deux divisions, fut peu à peu accru d'une façon considérable et quand le général Sarrail fut nommé commandant en chef de toutes les forces concentrées sur le front de Macédoine, ce corps fut placé sous la direction effective du général Cordonnier.

L'armée anglaise, formée aussi au début de troupes qui avaient combattu aux Dardanelles, reçut des renforts constants envoyés d'Egypte et de l'Inde. Elle eut à sa tête le général Bryan Mahon, qui fut, à partir du 9 mai 1916, remplacé par le général Milne.

Pour affirmer l'unité de vues et d'action des Alliés, le Tzar avait envoyé un contingent de troupes russes sur le front français, en Champagne; il envoya aussi, à plusieurs reprises, des détachements à Salonique; unis aux troupes françaises, ils prirent une part glorieuse à l'offensive sur Monastir.

La coopération italienne fut plus difficile à obtenir, malgré les intérêts de premier ordre que l'Italie devait posséder désormais dans les Balkans et dans l'Adriatique par son établissement à Valona et sur les côtes d'Albanie. Le corps d'occupation de Valona étendit peu à peu son action dans la vallée de la Voioussa, pour opérer sa jonction avec les Alliés. En outre, un premier contingent, suivi bientôt de plusieurs autres, débarqua à Salonique, sous le commandement du général Pettiti, qui s'était distingué dans le Trentin; bientôt arrivèrent de grands paquebots transportant les approvisionnements et les munitions nécessaires (août 1916). Les Italiens furent concentrés au camp de Zeitenlick avant d'aller occuper leur place sur le front, où ils coopérèrent à plusieurs attaques.

Ainsi, peu à peu, les puissances de la Quadruple Entente furent amenées à participer à l'action qui allait s'engager dans les Balkans.

L'ARMÉE SERBE SON TRANSPORT DE CORFOU A SALONIQUE

On a vu comment, en décembre 1915, les débris de l'armée serbe, parvenus, après une difficile et lamentable retraite, à la côte d'Albanie, furent recueillis et sauvés par les marines italienne et française. Pour se refaire, des fractions furent envoyées en Corse, à Bizerte, mais la majeure partie de l'armée fut transportée à Corfou, où elle

fut ravitaillée et reconstituée grâce aux efforts persévérants du général de Mondésir. Le prince Alexandre se rendit dans l'île pour visiter ses troupes; il fut reçu avec enthousiasme par tous les ministres serbes, par les représentants des puissances alliées, par toutes les autorités civiles et militaires, et le Tzar adressa ses félicitations au Président de la République pour la grande œuvre humanitaire que la France venait d'accomplir.

En avril 1916, l'armée serbe était rééquipée, armée et prête à reconquérir le sol de la Patrie perdue. Au retour de son voyage à Paris et à Londres, où il avait trouvé partout un accueil chaleureux, le prince Alexandre la passa en revue; pour prouver sa reconnaissance envers la France, il réclama pour ses soldats l'honneur de combattre aux avant-postes, puis il alla à Salonique rejoindre le général Sarrail. Quant au Gouvernement serbe, réfugié d'abord à Brindisi, il se transporta bientôt à Corfou, en attendant de pouvoir se réinstaller en territoire serbe, dans la ville de Monastir reconquise. On avait ainsi sauvé plus de 120.000 Serbes et plusieurs milliers de Monténégrins qui avaient été également évacués sur Corfou, tandis que le roi Nicolas trouvait asile en France.

Il fut décidé que ces forces nouvelles seraient envoyées à Salonique et incorporées dans l'armée d'Orient, à laquelle elles allaient fournir des contingents braves, exercés et désireux de se venger des Bulgares, leurs oppresseurs. Leur transport de Corfou à Salonique a été un des hauts faits accomplis par la marine française. Certains avaient préconisé, comme étant la voie la plus sûre, le passage par mer de Corfou à Patras, puis le trajet par chemin de fer de Patras à Athènes et Salonique; d'autres, pour éviter les transbordements, conseillaient la voie de mer par le golfe de Patras et le canal de Corinthe. Ces deux projets furent rapidement écartés, tant à cause de certaines difficultés matérielles qu'à cause du mauvais vouloir évident témoigné par le Gouvernement grec. Restait donc la voie maritime qui contourne la Grèce, voie plus longue et surtout plus dangereuse à cause des attaques possibles des sous-marins ennemis. Pour nettoyer la route et la maintenir libre, on mobilisa, sous la protection de l'armée navale, une escadre spéciale composée de dragueurs, de patrouilleurs, de chalutiers et de torpilleurs. C'est ainsi que, du 8 avril au 30 mai, de nombreux transports amenèrent les troupes serbes à Salonique sans qu'il y eut le plus léger accident, sans qu'un

seul navire fut non seulement attaqué, mais même inquiété. Des milliers de chevaux, un immense matériel d'équipement, d'armement, de munitions, de campement, d'approvisionnement fut également transporté. L'escadre autrichienne resta enfermée dans Pola et les sous-marins ne purent faire aucune tentative de torpillage. Cette opération fit le plus grand honneur à l'habileté de l'amiral de Gueydon, qui avait été chargé de la préparer et de la diriger.

Toutes les forces ainsi réunies à Salonique constituèrent l'armée alliée d'Orient, qui fut placée sous le commandement supérieur du général Sarrail.

LES DIFFICULTÉS DES ALLIÉS AVEC LA GRÈCE

Pendant sept longs mois, cette armée demeura sur ses positions, sans prononcer aucune attaque sérieuse et se borna à étendre légèrement son front à l'aile droite, vers la Strouma.

Bien des causes expliquent cette longue inaction, qui fut à l'époque si vivement critiquée : d'abord l'insuffisance des effectifs; l'envoi de renforts successifs écarta peu à peu le danger qu'aurait pu, au début, faire courir à cette armée une poussée violente de l'ennemi.

Ensuite la ville de Salonique et ses environs n'avaient pas été mis en état de défense et n'étaient pas encore pourvus de l'artillerie lourde qui y fut amenée depuis.

Mais avant tout l'attitude suspecte de la Grèce et du roi Constantin obligeait les Alliés à une prudence excessive; l'armée grecque mobilisée était en partie défavorable à l'Entente et le Gouvernement grec, multipliant les vexations et les protestations, donnait des preuves constantes de son mauvais vouloir. Il fallait éviter une attaque possible de la Grèce qui eût pris l'armée d'Orient à revers; une attitude énergique des puissances alliées eût suffi à conjurer ce péril; malheureusement, l'accord n'était pas encore assez complet entre elles au sujet de la ligne de conduite qu'il eût été nécessaire de suivre et de la fermeté qu'il eût fallu montrer.

Les ministères qui, à Athènes, se succédèrent au pouvoir à d'assez brefs intervalles, obligés de tenir compte des sentiments germanophiles du roi Constantin, s'attachèrent à gagner du temps, à tromper les Alliés par de feintes promesses et par d'apparentes concessions dont ils essayaient d'éluder l'exécution intégrale, et les agents allemands, secondés par des nuées d'espions, poursuivaient une propagande

formidable dont les autorités grecques étaient les complices. Ce n'est qu'à de rares intervalles que la diplomatie des Alliés montra cette fermeté et cette unité de décision qui, seules, pouvaient permettre de triompher de cette opposition systématique.

Le 30 décembre 1915, des avions allemands ayant jeté des bombes sur Salonique, le général Sarrail, pour répondre à cet acte de guerre, fit arrêter les ministres d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, de Bulgarie et de Turquie, qui furent conduits à bord d'un vaisseau allié. De nombreux espions furent également incarcérés à Salonique et, quelques jours plus tard, à Mitylène. Le premier ministre grec, Skouloudis, fort embarrassé, protesta à la fois contre les arrestations et contre l'attaque aérienne dirigée par les Allemands sur une ville grecque (1er janvier 1916). Il demanda que les consulats d'Allemagne et d'Autriche fussent remis entre ses mains, ce qui lui fut refusé en vertu des nécessités militaires. Bientôt même, à la suite de la découverte de lettres compromettantes pour lui, le consul de Norvège à Salonique fut à son tour mis en état d'arrestation, quoique représentant un pays neutre. Cet acte d'énergie n'eut pas de lendemain, au bout de quelques jours les consuls étaient remis en liberté; on avait pourtant trouvé au consulat autrichien un véritable arsenal composé de fusils et de revolvers, et même des drapeaux turcs.

L'opinion grecque était ainsi déjà vivement excitée lorsque les ministres des puissances alliées à Athènes informèrent Skouloudis qu'elles considéraient comme un devoir d'humanité de transporter une partie de l'armée serbe à Corfou (11 janvier); ils ajoutaient, non sans quelque ironie, que la Grèce ne pouvait se refuser à accueillir ses alliés pour un bref séjour qui ne serait nullement une occupation. Aussitôt, nouvelle protestation de Skouloudis, dont il ne fut d'ailleurs tenu aucun compte. Puis l'Autriche, dont le consul à Corfou venait d'être arrêté (13 janvier), formula également, par l'intermédiaire du représentant des Etats-Unis à Vienne, une protestation contre l'arrestation de ses nationaux. Le roi Constantin, à son tour, crut devoir, dans une conversation avec un journaliste américain, exprimer son indignation au sujet des actes des Alliés; il accusa la France et l'Angleterre d'hypocrisie, les blâmant de faire en Grèce ce qu'elles reprochaient à l'Allemagne d'avoir fait en Belgique, alléguant la neutralité de Corfou, garantie par l'Angleterre, et niant, quoi qu'il sût le contraire, qu'il y eût sur les côtes

de Grèce des bases pour les sous-marins allemands ou autrichiens. Les Alliés n'eurent pas de peine à réfuter ces assertions, à démontrer qu'il n'y avait aucune assimilation possible entre leur installation provisoire à Salonique, où ils avaient ravitaillé la population, et la violation par l'Allemagne de la neutralité belge, et ils affirmèrent que la Grèce avait laissé violer sa propre neutralité par l'Allemagne et l'Autriche, qui se servaient de ses côtes et de ses îles pour le ravitaillement de leurs sous-marins.

Ils firent d'ailleurs connaître, par une note aux journaux d'Athènes, que le maintien de la mobilisation grecque n'était pas voulu par eux et que la Grèce pouvait s'inspirer de ses seuls intérêts pour la conserver ou y mettre fin (28 janvier 1916).

Sur ces entrefaites, la Chambre grecque se réunit (9 février) et aborda aussitôt la discussion de la politique extérieure. Skouloudis déclara qu'avec l'approbation de la majorité de la nation il entendait maintenir intactes les forces de la Grèce, afin d'assurer son salut et de la préserver du sort de la Belgique et de la Serbie.

Le rapport qui fut présenté sur la situation financière montra jusqu'à quel point la mobilisation avait grevé les finances grecques : l'exercice budgétaire de 1915 présentait un déficit de plus de 188 millions, auquel il fallait ajouter un supplément de 380 millions de dettes diverses; aussi le ministre Dragoumis laissa-t-il entendre qu'à moins de très sévères économies, les conséquences les plus fâcheuses étaient à redouter. C'était la preuve irréfutable que le président du Conseil avait orienté la politique grecque dans un sens contraire aux intérêts nationaux. La première économie fut le renvoi par le Gouvernement grec, sous prétexte de pénurie d'argent, des missions que l'Entente avait jusque-là fournies à la Grèce, économie mesquine et dont l'effet fut déplorable, car elle fut réalisée au moment même où le général Sarrail autorisait l'intendance française à ravitailler l'armée grecque et la population grecque de Macédoine.

La visite du général Sarrail au roi Constantin (21 février), suivie quelque temps après de celle du commandant du corps expéditionnaire anglais, le général Bryan Mahon (30 mars), ne fit qu'accroître les embarras de Skouloudis à qui plusieurs députés grecs germanophiles avaient, dans des discours violents, reproché de subir avec trop de patience les mesures prises par les Alliés en Grèce; en même temps, sa politique, que l'on disait inspirée par le bava-

rois Streit, était vivement attaquée et dénoncée par Venizelos dans son journal *Le Kiryx*.

A ce moment, les Bulgares franchirent la frontière grecque, occupèrent le fort Rupel (27 mai), ainsi que plusieurs autres forts établis par les Grecs pour protéger les territoires acquis par eux en 1913, et s'emparèrent de la gare de Demir-Hissar. Au fort Rupel, le commandant grec fit mine de résister, mais l'ordre arriva de se retirer. Skouloudis, plus embarrassé que jamais, protesta à Berlin pour la forme et expliqua à la Chambre grecque que les troupes qui occupaient le fort Rupel n'avaient point prolongé leur résistance afin « d'éviter un conflit armé qui aurait fait « sortir la Grèce de sa neutralité ». Il affirma d'ailleurs que le projet d'occupation par les Bulgares n'avait été connu de lui qu'au moment de leur apparition. Il fut un peu plus tard convaincu de mensonge quand furent publiés les ordres du jour confidentiels du général Yannakitsas, son ministre de la Guerre, démontrant que la livraison du fort était depuis longtemps arrêtée entre les gouvernements d'Athènes et de Berlin. Ce mensonge était une véritable trahison.

Un avertissement sérieux avait cependant été donné aux Gouvernement grec et au Roi. A la suite de l'exposé de la situation diplomatique et militaire en Orient fait par Briand à la Commission des Affaires extérieures de la Chambre des députés, qui enregistra avec satisfaction les mesures énergiques résolues par le ministre français pour faire face à la situation créée par les événements de Grèce, la France fit savoir à Athènes que l'attitude de la Grèce depuis l'invasion bulgare ne lui semblait pas conforme aux assurances reçues et qu'elle pouvait entraîner des conséquences très graves (2 juin).

La menace contenue dans cet avertissement fut mise à exécution : les Alliés décrétèrent le blocus des ports grecs, les bateaux ne purent sortir; ceux qui étaient en mer furent contraints de rentrer au Pirée, ou bien furent saisis et amenés à Malte ou à Bizerte. En vain Skouloudis protesta contre le blocus, essaya d'affirmer à nouveau son entière bonne foi et nia énergiquement qu'il y eut accord entre la Grèce, les Allemands et les Bulgares. Il dut céder et décréter la démobilisation générale de l'armée grecque exigée par les Alliés; on ne devait conserver sous les drapeaux qu'une quarantaine de mille hommes (12 juin). En outre, pour répondre à l'invasion des Bulgares en Macé-

doine grecque, les Alliés occupèrent l'île de Thasos, située à proximité de Cavalla, dont ils empêcheraient ainsi les Bulgares de faire une base navale.

Mais des griefs sérieux subsistaient contre Skouloudis et contre les conseillers germanophiles qui entouraient le roi Constantin; on ne leur pardonnait pas d'avoir, malgré les engagements pris envers les Alliés, ouvert le territoire grec à l'invasion bulgare, d'avoir essayé de gêner le transport de l'armée serbe de Corfou à Salonique, de contrarier sans cesse les opérations des Alliés en Macédoine, de laisser organiser par les journaux et par la police secrète des attaques et des manifestations contre les Alliés et leurs représentants.

C'est pourquoi les ministres des puissances protectrices adressèrent à la Grèce un ultimatum (21 juin), qui exigeait une réponse immédiate. Les Alliés demandaient :

1° La démobilisation immédiate, effective et générale de l'armée grecque:

2° Le remplacement du Cabinet Skouloudis par un ministère présentant des garanties pour l'observation par la Grèce d'une neutralité bienveillante à l'égard de l'Entente;

3° La dissolution de la Chambre suivie de nouvelles élections générales;

4° Le remplacement des fonctionnaires de la police ayant obéi à des inspirations étrangères.

L'Italie, qui n'était point une des puissances protectrices, se borna à appuyer la demande de démobilisation générale.

Le roi Constantin céda et Skouloudis dut donner sa démission.

Un ministère d'affaires, constitué sous la présidence de Zaïmis, parut animé d'intentions plus conciliantes; il s'engagea à exécuter intégralement les demandes des Alliés (23 juin) et décréta, en effet, la démobilisation de l'armée grecque (27 juin). Les généraux Dousmanis et Métaxas, chef et sous-chef de l'état-major grec, connus pour leurs sentiments germanophiles, furent destitués (26 août). D'autre part, à Salonique, le général Sarrail faisait arrêter plusieurs officiers grecs, qui avaient frappé à coups de sabre le directeur d'un journal venizeliste, et les faisait incarcérer en attendant leur renvoi devant un conseil de guerre.

Pendant ce temps, les Bulgares, poursuivant leur avance en territoire grec, bombardèrent Sérès et occupèrent de nouveaux forts. Plusieurs officiers grecs patriotes protestèrent par leur attitude courageuse contre les empiétements

de l'ennemi héréditaire; au fort de Startila, le commandant grec Changas résista et se fit tuer; le commandant du fort de Kruchevo mitrailla les colonnes bulgares qui se présentèrent; enfin, le colonel Christodoulos refusa d'évacuer Sérès et décréta la mobilisation des réservistes et des territoriaux de la région. Ces incidents provoquèrent des manifestations violentes contre les Bulgares à Chio, à Mitylène, à Verria et à Athènes (27 août), où des milliers de personnes acclamèrent Venizelos et le colonel Christodoulos, qui essayaient de réparer les fautes du Roi et de ses ministres. Ce fut le prélude de la scission qui allait s'opérer dans la nation grecque entre les partisans de l'honneur national et les plats serviteurs de la politique allemande.

LE MOUVEMENT NATIONAL GREC

En effet, sous l'influence de l'exaspération causée par l'invasion bulgare, un comité de défense nationale fut formé à Salonique par le colonel Zymbrakakis et quelques officiers patriotes. Ce comité exhorta la population et l'armée grecque de Macédoine à se ranger du côté des Alliés; il fit appel à des enrôlements volontaires et décréta la mobilisation générale. Puis, dans un manifeste où il affirmait que le mouvement n'était nullement dirigé contre le Roi et sa dynastie, il indiqua le double but auquel tendaient ses efforts : 1° préparer une armée nationale capable de chasser l'envahisseur; 2° obliger les dirigeants à donner à la politique grecque une orientation nationale.

Les Alliés agissaient également de leur côté; pour appuyer les revendications qui allaient être formulées dans le but d'assurer la sécurité de l'armée d'Orient; le 1er septembre au matin une puissante flotte franco-anglaise défilait dans la baie de Phalère et s'emparait de vingt navires de commerce allemands ou autrichiens internés dans le port; puis, dans une entrevue avec le premier ministre grec, les représentants des Alliés exigeaient le contrôle des postes, des télégraphes et radiotélégraphes, l'expulsion immédiate des agents de corruption et d'espionnage, et les sanctions nécessaires contre les sujets grecs complices des faits de corruption et d'espionnage. Ces revendications furent aussitôt acceptées par Zaïmis (3 septembre); le contrôle fut remis entre les mains des officiers alliés, les agents et espions allemands, parmi lesquels le baron de Schenk, quittèrent Athènes et furent transportés à Cavalla (6 septembre). Mais les ligues de réservistes, qui avaient été

travaillées par eux, organisèrent une manifestation injurieuse contre la légation de France (9 septembre). Zaïmis eut beau exprimer des regrets et des excuses, les Alliés réclamèrent la recherche et la punition des auteurs de ces incidents, des sanctions contre les autorités qui n'avaient su ni les prévenir ni les réprimer, la fermeture des sections des ligues de réservistes à Athènes et dans les provinces. En outre, un détachement de marins fut débarqué pour protéger la légation de France.

A la suite d'une délibération avec le Roi, Zaïmis promit pleine satisfaction; mais, deux jours plus tard, il démissionnait, alléguant que, nommé pour constituer un ministère d'affaires, il se trouvait mêlé à une action politique importante qui ne lui permettait pas de rester au pouvoir.

La veille de sa retraite, les Bulgares, violant les promesses faites à Zaïmis par leur représentant à Athènes, occupaient le port de Cavalla et livraient la ville au pillage. Le général Hadjopoulos livra lâchement la plus grande partie de la garnison grecque et un énorme matériel de guerre aux Bulgares, qui envoyèrent les soldats comme prisonniers en Allemagne. Le colonel Christodoulos, au contraire, refusa de se rendre et réussit, avec quelques troupes, à gagner l'île de Thasos.

La situation devenait grave et l'anarchie se développait en Grèce; la perte de Cavalla, si souvent revendiquée par les Bulgares, était particulièrement sensible aux Grecs et humiliante pour eux. Aussi le nouveau ministère présidé par Calogeropoulos, fut-il obligé d'adresser une note à l'Allemagne, désavouant la conduite du général Hadjopoulos et demandant la mise en liberté des troupes grecques en échange de la promesse qu'elles ne serviraient jamais contre l'Allemagne.

Cette requête n'ayant pas abouti, le premier ministre grec envoya une seconde note réclamant la remise immédiate des soldats capturés et protestant contre l'occupation de Drama, Sérès et Cavalla, qui constituait une violation flagrante des promesses faites jadis par le représentant de la Bulgarie. Son résultat ne fut pas meilleur. D'autre part, les ministres des puissances alliées n'avaient pas consenti à entrer en relation avec le nouveau ministère grec, malgré les avances faites par ce dernier et semblaient ignorer son existence; le colonel Christodoulos, félicité par le général Danglis, ancien ministre de la Guerre, au sujet de sa courageuse attitude, invitait tous les Grecs valides à rallier

sa division pour libérer le pays des Bulgares. A Kosani, en Epire, les habitants chassaient les autorités grecques. Et, malgré ces symptômes alarmants, le roi Constantin déclarait aux recrues de la classe 1915, appelés sous les drapeaux, qu'ils devaient avoir foi en leur Roi et non en ceux qui cherchaient à les égarer.

L'impuissance du gouvernement grec favorisa le développement du mouvement national qui eut bientôt un second foyer, l'île de Crète. A la Canée, plusieurs milliers de soldats se prononcèrent contre le roi Constantin et acclamèrent Venizelos à son débarquement dans l'île (26 septembre). Des meetings tenus à Chio et à Mitylène supplièrent le Roi de sauver la Grèce de la déchéance en adoptant une politique conforme à ses intérêts; les îles Ioniennes étaient en pleine effervescence et deux cuirassés grecs venaient à Salonique se mettre à la disposition du Comité de défense nationale.

Ainsi, au moment où le ministre Calogeropoulos, n'ayant pu entrer en contact avec les représentants de l'Entente à Athènes, était obligé à son tour de se retirer (4 octobre), l'obstination du roi Constantin amenait la rupture entre la Grèce des îles et de Macédoine d'une part et la Grèce continentale de l'autre.

II. — Premières opérations de l'armée d'Orient.

(Août-Septembre 1916.)

L'AVIATION EN MACÉDOINE

Pendant de longs mois, jusqu'au moment où la démobilisation de l'armée grecque exigée par les Alliés fut un fait accompli, la duplicité du Gouvernement hellénique et du roi Constantin paralysa l'action de l'armée alliée d'Orient. Aussi n'y eut-il sur le front de Macédoine que de simples escarmouches et de légers engagements. Mais, à défaut de grandes opérations, même pendant l'hiver et au printemps, l'aviation fit preuve d'une très louable activité.

Durant l'hiver, une escadrille d'avions français bombarda, à Monastir, le quartier général allemand, l'hôtel de ville et deux casernes; les aéroplanes alliés jetèrent des bombes sur les campements ennemis de Pazarli (janvier), de Petrich, où il y eut de très nombreuses victimes, et de Stroumitza (février). Plus tard, des attaques furent dirigées

avec succès contre la gare et la ville de Stroumitza (avril et juin) et contre Doiran, contre les hangars d'aviation de Negortzi (avril), contre les campements bulgares de Guevgueli, de Xanthi (mai), de Velès (juin), contre des établissements militaires à Gumuldjina (juin), contre des rassemblements bulgares à Nicolic et Volovec (août), contre les hangars d'aviation de Monastir.

L'aérodrome de Bitoldje fut bombardé par des aéroplanes serbes (août) et à Durazzo, des avions italiens endommagèrent à deux reprises (25 juillet et 2 août), le débarcadère, les docks et la station d'aviation.

Trois raids plus importants méritent d'être mentionnés : l'un accompli par des avions anglais de marine, qui jetèrent des bombes sur la fabrique de poudre de Zeitunlick, à Constantinople, et sur la gare d'Andrinople (14 avril), et deux autres qui eurent pour objectif Sofia; la première fois, l'aviateur français qui réussit à survoler la capitale bulgare jeta des feuilles annonçant la prise de Trébizonde par les Russes et attaqua des hangars à zeppelins (nuit du 20 au 21 avril); la seconde fois, une escadrille française bombarda la ville elle-même (3 juillet).

Ce fut naturellement Salonique qui fut l'objet des attaques aériennes allemandes; dans la nuit du 31 janvier au 1er février 1916, un zeppelin jeta des bombes et des torpilles qui endommagèrent la sous-préfecture et la banque; il y eut neuf tués et vingt-cinq blessés. Plus tard, le zeppelin « L-85 », venu de Temesvar, fut abattu par un avion français qui avait réussi à le survoler, et tomba à l'embouchure du Vardar (5 mai).

Plusieurs avions allemands tentèrent de dépasser Salonique pour bombarder l'escadre alliée; elle fut préservée grâce à son artillerie et à la pouesuite faite par nos avions; mais des bombes furent lancées sur Salonique, qui tuèrent vingt personnes et en blessèrent quarante; quatre avions allemands furent détruits (28 mars) et le Gouvernement d'Athènes crut devoir protester auprès des Empires centraux contre cette attaque d'une ville grecque.

D'autres avions allemands essayèrent de survoler Karasouli pour photographier les lignes françaises; d'autres jetèrent des bombes sur l'île d'Embros, sur l'aérodrome des Alliés dans l'îles de Lemnos et bombardèrent les ambulances de Vertekop et Ostrovo.

LES PREMIERS ENGAGEMENTS (17 mars-17 août)

En attendant la saison favorable à des opérations actives, les Alliés s'attachèrent à élargir leur positions autour du camp retranché de Salonique. Des contingents anglais débarquèrent près d'Orfano et se développèrent le long de la Strouma inférieure et du lac Tochyno, pour préserver Salonique contre toute tentative d'offensive venant de l'est, des troupes françaises franchirent le Vardar et exécutèrent des travaux de défense sur la rive droite du fleuve; en même temps, en prévision d'une attaque bulgare, qui devait, en effet, se produire, le général Sarrail ordonna de faire sauter les ponts du chemin de fer à Demir-Hissar, à Kilindir et entre ces deux villes (12 janvier). Les premières escarmouches eurent lieu vers Matsicovo, dont les Français s'emparèrent, vers Sehovo et Altzak, qui furent pillés par les Allemands et les Bulgares (mars), et vers la gare de Doiran, qui fut occupée par eux (27 avril).

Pour empêcher un mouvement débordant des Bulgares vers l'ouest, les troupes françaises occupèrent Florina (2 mai); quelques légers engagements eurent également lieu vers le Vardar, au sud de Ljumnica et dans la région de Kupa (mai).

A ce moment se produisit l'irruption bulgare en territoire grec (27 mai). Les Bulgares, franchissant la frontière, occupèrent, avec la complicité secrète du Gouvernement d'Athènes, les forts Rupel, Ianovo et Dragotin, que les Grecs avaient construits en 1913 pour se protéger, et la gare de Demir-Hissar. Cet événement eut pour conséquences immédiates la proclamation de l'état de siège à Salonique, où le général Sarrail assuma désormais tous les pouvoirs, puis le décret de démobilisation générale de l'armée grecque et la démission du ministère Skouloudis. Mais les Bulgares s'arrêtèrent et il n'y eut, jusqu'à la fin de juillet, que quelques escarmouches et quelques combats de patrouilles.

RENTRÉE EN SCÈNE DE L'ARMÉE SERBE (4-17 août)

A ce moment, l'armée serbe, entièrement reconstituée et transportée de Corfou à Salonique, avait pris place sur le front de l'armée d'Orient. Appuyée sur sa droite par des forces françaises qui se trouvaient à cheval sur le Vardar, sur sa gauche par le détachement français qui, depuis le début de mai, occupait Florina, elle allait, par une marche hardie et par de durs combats, poursuivre la délivrance du sol de la Patrie.

Interrogé à l'occasion du deuxième anniversaire de la guerre sur ses sentiments et ses vues, le prince Alexandre avait répondu, par l'intermédiaire de son premier ministre Pachitch : « Nous voulons nous battre, et ce sont les sen-« timents qui m'animent en ce moment, ainsi que tous « mes soldats; nous voulons reconquérir la liberté de tous « nos frères, et ce sont là mes vues sur l'avenir ».

Déjà, à la suite de plusieurs engagements vers Moglena, ainsi que sur les hauteurs de Sevriana et de Kovel (juillet), les Bulgares avaient dû se replier; l'armée serbe, commençant à progresser, se prépara à aborder le massif élevé et boisé qui sépare la vallée de la Moglenica de celle de la Cerna.

En territoire grec, les Serbes refoulèrent les Bulgares de la haute vallée de la Moglenica, occupèrent, dans la région de Vodena, la crête montagneuse parallèle à la frontière et leur infanterie infligea des pertes sérieuses à une compagnie bulgare; ce fut leur premier exploit.

Le 4 août, ils s'emparèrent de Remli et les Alliés, opérant en liaison avec eux, chassèrent les Bulgares du cimetière de Ljumnica (7 août). Un détachement français enleva, par une attaque de nuit, la gare de Doiran et la cote 227, située plus au sud (10 août), puis les villages de Petka-Palmis, de Sekovo et de Matnica. Ces succès furent complétés par la prise de l'ouvrage de la Tortue, près de Dolzeli.

Vers le 18 août, un contact étroit était établi entre l'armée des Alliés et les forces bulgares.

L'OFFENSIVE BULGARE ET LA RIPOSTE DES ALLIÉS (17 août-18 sept.)

A ce moment, le front occupé par les Alliés présentait la forme d'un arc de cercle d'un développement d'environ 250 kilomètres, depuis les environs de Florina jusqu'au golfe d'Orfano. Au sud du lac d'Ostrovo se trouvait un détachement français, auquel fut adjoint le contingent russe envoyé par le Tzar; au sud de la chaîne de montagnes dont l'altitude dépassait 2.000 mètres avec abaissement à 1.200 mètres à certains passages, l'armée serbe se développait entre la Vodena et la Moglenica; de la région de Guevgeli à la Strouma, maîtrisant la voie ferrée de Salonique à Sérès, étaient échelonnées les troupes françaises que prolongeaient ensuite, le long de la Strouma, les contingents britanniques.

L'armée bulgare, après s'être arrêtée quelque temps au

nord de la frontière grecque et avoir établi sur la ligne Guevgeli-Doiran des fortifications pour arrêter tout mouvement offensif des Alliés, avait, vers la fin de mai, franchi la frontière et occupé plusieurs forts grecs, ainsi que Demir-Hissar.

Telle était la situation au moment où les Bulgares tentèrent une attaque hardie, mais dangereuse à cause de l'insuffisance de leurs effectifs, contre les deux ailes de l'armée d'Orient, probablement moins dans l'espoir de rejeter les Alliés vers la mer, comme l'aurait voulu l'état-major allemand, que pour impressionner les neutres encore hésitants, c'est-à-dire la Roumanie et la Grèce, par un succès décisif.

L'offensive bulgare commença le 17 août et fut suivie presque aussitôt de la riposte des Alliés. Pénétrant dans des territoires non défendus, les Bulgares purent d'abord progresser assez facilement aux deux ailes. Les Alliés défendirent énergiquement à leur droite la ligne de la Strouma, qui fut infranchissable et continrent au centre toutes les attaques de l'ennemi; pendant ce temps, à l'aile gauche, les Serbes d'abord refoulés, reprirent bientôt leur marche en avant et prononcèrent une offensive victorieuse.

Au delà de la Strouma, les Bulgares, déjà maîtres du fort Rupel et de quelques autres forts grecs, s'avancèrent sur Demir-Hissar et Sérès, et une de leurs colonnes se dirigea sur Cavalla (23-25 août). Les Alliés, qui avaient déjà repoussé une attaque ennemie sur le pont de Komardjan (22 août), gardèrent avec soin tous les passages de la Strouma et l'artillerie anglaise bombarda les positions bulgares sur la rive gauche du fleuve (25 août). Les Bulgares occupèrent encore les forts de Cavalla, qui furent aussitôt bombardés par deux monitors et un croiseur anglais.

Au centre, les Alliés, solidement établis des deux côtés du Vardar jusqu'au lac Doiran, repoussèrent d'abord des attaques bulgares sur Dolzeli et vers Palmis (22 août), puis, s'accrochant aux pentes méridionales des monts Belès, refoulèrent les Bulgares vers le nord et les continrent par de vives actions d'artillerie.

Vers l'aile gacuhe des Alliés, les Bulgares réussirent d'abord dans leurs attaques; ils occupèrent Florina (17 août), ce qui leur permit d'intercepter la voie ferrée de Salonique à Monastir. Puis, du lac d'Ostrovo aux pics de Moglena, ils refoulèrent les Serbes et s'avancèrent au sud du lac d'Ostrowo dans la direction de Kastoria, pour rétablir leurs communications avec la Grèce; la luttte se continua autour de

Banica, que les Serbes furent obligés d'évacuer. Mais là s'arrêtèrent leurs succès. Réagissant vigoureusement entre la Moglenica et la Cerna, les Serbes enlevèrent les positions bulgares sur les hauteurs de Kukuruz (22-23 août) et reprirent la hauteur 1506, un instant perdue (24 août). Puis, après avoir repoussé une série de violentes contre-attaques, ils progressèrent rapidement vers Vetrenik et infligèrent à l'ennemi, dans la région du lac d'Ostrovo, une défaite qui l'obligea à se replier.

Ainsi, vers le 1er septembre, malgré l'avance du début, les Bulgares n'avaient pu effectuer le mouvement tournant dessiné sur les deux ailes de l'armée d'Orient.

Pendant ce temps, les Italiens, installés à Valona, avaient commencé à remonter la vallée de la Voioussa pour se rapprocher des forces alliées; après avoir occupé le port de Palermo et le sommet de Kalarat, d'où des signaux pouvaient être faits aux sous-marins, ils avaient pris possession de Tepe-Leni, sur la Voioussa (30 août), et les bersagliers avaient fait une brillante incursion dans les positions autrichiennes des monts Gradisi et Trubes.

Durant la première quinzaine de septembre, l'offensive des Alliés se produisit dans tous les secteurs du front, mais principalement à l'aile gauche, où les Serbes se couvrirent de gloire.

Après une série d'actions d'artillerie très violentes tout le long de la Strouma, les troupes britanniques dirigèrent une attaque sur Orliako (9 septembre), franchirent la Strouma et, dans un très dur combat, prirent d'assaut Nevaljen; elles établirent ainsi sur le fleuve une tête de pont destinée à faciliter les futures opérations qui pourraient éventuellement être dirigées sur Sérès.

En même temps, au centre, une attaque conjuguée était entreprise par les Alliés sur les deux rives du Vardar (11 septembre); toutes les tranchées bulgares, sur un front de 3 kilomètres et une profondeur de 800 mètres, furent enlevées; de leur côté, les Italiens du général Pettiti attaquaient, vers Butkovo-Dzuma, dans la région des mont Bélès.

Mais c'est surtout à l'aile gauche que se déroulaient des combats heureux qui allaient amener un recul très accentué des forces bulgares. L'aile droite de l'armée serbe montait à l'assaut des hauteurs de Moglena, entre les deux massifs boisés de Xovil et de Vetrenik; le centre progressait autour du Haut-Sommet et du Kaimakcalan, et l'aile gauche, efficacement secondée par un contingent franco-russe qui

marchait sur Florina, infligeait, dans la région du lac d'Ostrovo, une sérieuse défaite aux Bulgares qui étaient rejetés en désordre vers Monastir.

Tout d'abord, l'infanterie serbe repoussa une attaque bulgare au nord-est du Kukuruz, près de Zborsko (2 septembre), et conquit des tranchées à l'est de Vetrenik; puis, animée du désir de franchir la première l'ancienne frontière de la Patrie, elle prononça une vigoureuse offensive, livra un combat heureux au nord-ouest de Kovil et réalisa, en combattant, de sérieux progrès vers Vetrenik et le Kaimakcalan (13-14 septembre). Sur la crête de ce dernier massif, elle enleva, par un brillant assaut et malgré les difficultés du terrain, la première ligne bulgare puissamment organisée et défendue par de nombreux réseaux de fils de fer. Une contre-attaque ennemie, déclanchée pendant la nuit, fut complètement repoussée (17 septembre).

Pendant ce temps, une lutte des plus vives se développait plus à l'ouest, dans la région du lac d'Ostrovo et vers Florina. Le jour même où des aviateurs français survolaient Sofia, l'aile gauche de l'armée serbe livrait, au nord-ouest du lac d'Ostrovo, un combat qui fut bref, mais terrible (14 septembre); elle enleva à la baïonnette le village de Gornicevo, la crête du Malka-Nidze, que l'on trouva couverte de milliers de cadavres ennemis, et le village d'Eksisu. Les Bulgares, surpris par la violence de l'attaque, lâchèrent pied; la cavalerie serbe les poursuivit sur une distance de plus de 15 kilomètres. De nombreux prisonniers et la prise de 32 canons furent les fruits de cette brillante victoire. Puis, se lançant à la poursuite des Bulgares en déroute, et appuyés par le contingent franco-russe, qui opérait à leur gauche, les Serbes avancèrent rapidement le long de la route de Monastir et franchirent la rivière Brod, au nord-est de Florina. Les Bulgares, décimés et désemparés, furent rejetés au delà de la frontière grecque.

Les succès du contingent franco-russe ne furent pas moins brillants; ces troupes, chargées d'appuyer le mouvement offensif des Serbes, furent amenées sur le front par la voie ferrée de Verria à Monastir. Précédées de corps de cavalerie, elles occupèrent Eteviche et Kaïlar (12 septembre) et, prononçant un mouvement tournant audacieux, se dirigèrent vers Florina. Sur le front Rosna-Florina, elles livrèrent bataille à des forces bulgares importantes (17 septembre) et, malgré la résistance désespérée de l'ennemi, qui multiplia les contre-attaques et les charges de cavalerie, elles rempor-

tèrent une victoire complète, que consacra brillamment la prise d'assaut de Florina par les Français (18 septembre). Les Bulgares se replièrent en désordre dans la direction de Monastir.

Ainsi, tandis que les Anglais tenaient solidement la ligne de la Strouma et que, sur les deux rives du Vardar, les Français prononçaient une attaque purement démonstrative, l'aile gauche de l'armée d'Orient remportait une double victoire, due à l'action habilement combinée de l'armée serbe et du contigent franco-russe.

Les Italiens avaient continué leurs raids dans la vallée de la Voioussa; un de leurs détachements bouleversa les lignes autrichiennes situées au delà du fleuve et dispersa des groupes ennemis près de Kambari; en même temps, leurs avions jetèrent des bombes sur Fieri, siège d'un commandement autrichien. Puis, pour assurer le front méridional de Valona, le général Piacentini fit occuper une série de hauteurs entre Porto-Palermo et Subasi.

A plusieurs reprises, les avions alliés avaient bombardé les positions bulgares; mais l'événement le plus mémorable fut le raid accompli, par plusieurs avions français, de Salonique à Bucarest, par Sofia (14 septembre); l'un d'eux fit ce voyage en cinq heures; à Sofia il lança plusieurs bombes et des proclamations annonçant que le raid était fait en représailles du bombardement par les avions ennemis de Salonique, Bucarest et autres villes roumaines ouvertes, et menaçant, le cas échéant, de la même punition.

III. — La Marche sur Monastir.

(18 septembre-19 novembre 1916.)

LE FRONT DE L'ARMÉE D'ORIENT VERS LE 18 SEPTEMBRE 1916

Le front de l'armée d'Orient, après la prise de Florina, était établi de la façon suivante : à l'aile droite les troupes britanniques bordaient le cours de la Strouma et avaient même progressé, par la prise de Nevoljen, dans la plaine entre ce fleuve et la Belica, esquissant une menace sur Sérès. Au centre, le détachement italien tenait les monts Bélès, qui dominent la vallée de la Stroumitza; l'armée française, avec quelques contingents anglais, occupait le front qui s'étend sur les deux rives du Vardar,

depuis le lac de Doiran jusqu'aux pics de la Moglena; à sa gauche, l'armée serbe s'étendait sur tout le massif de la Moglena, prolongée et soutenue à l'ouest par le contingent franco-russe, qui avait occupé Florina; enfin, les Italiens de Valona, remontant la vallée de la Voiousa, visaient à accomplir leur jonction avec l'armée d'Orient et à prolonger le front des Alliés jusqu'à l'Adriatique.

En face des défenses formidables établies par les Bulgares dans les montagnes du nord de la Macédoine, le plan du général Sarrail consista à prononcer à son aile gauche une vigoureuse attaque dans la direction de Monastir et à déborder cette ville pendant que les forces alliées s'attacheraient à maintenir l'ennemi sur les autres parties du front. Cette attaque permit à l'armée serbe, dont le rôle fut important et difficile, de commencer à reconquérir une petite partie du territoire national.

OPÉRATIONS DES TROUPES BRITANNIQUES VERS LA STROUMA

Sur le front de la Strouma, la canonnade fut vive et les engagements de patrouilles fréquents.

Les troupes britanniques franchirent la Strouma, chassèrent les Bulgares de Jaminah (septembre) et, à la suite d'un combat heureux dans lequel s'illustrèrent un bataillon irlandais et un bataillon des Lowland Scottish, s'emparèrent d'Yénikeui, à l'est du fleuve. Après avoir arrêté un retour offensif de l'ennemi, elles occupèrent successivement Komoyan, Kalendra, Topalova et Prosenik; la voie ferrée fut ainsi dépassée et Sérès menacé. Une brigade montée nettoya toute le pays jusqu'aux approches de cette ville; puis l'artillerie anglaise bombarda la gare de Sérès et Barakli-Dzuma (octobre). Une attaque bulgare sur Ormanli fut rejetée et l'avance anglaise se continua par la prise d'assaut d'Alipsa et l'enlèvement de Karaska et de Kavakli, qui obligea les Bulgares à reculer (novembre).

Pendant ce temps, dans un raid contre Drama, les avions britanniques jetèrent des obus sur des wagons, sur du matériel de chemin de fer et sur des convois ennemis près de cette ville (septembre); plus tard, ils bombardèrent les gares de Porna et de Puljovo, et les campements bulgares établis près de Sérès; enfin, une escadrille d'avions navals jeta des bombes sur les aérodromes et les dépôts bulgares de Drama, de Porna et d'Angista (novembre). Une seule

attaque fut dirigée sur Chio par un aéroplane allemand qui revenait de Smyrne (octobre).

Des vaisseaux de la flotte anglaise canonnèrent aussi, à plusieurs reprises, les Bulgares près de Neohori, au sud du lac Tahinos.

ENGAGEMENTS SUR LE FRONT DU VARDAR

Sur le front central, la lutte se borna d'abord à un duel d'artillerie vers Doiran; puis quelques engagements se produisirent, dont le but était de retenir les forces bulgares dans la région du Vardar.

Tandis que les Italiens passaient à l'attaque vers le lac Butkovo, les Alliés enlevaient les premières lignes bulgares à l'ouest de Guevgeli, accomplissaient un raid heureux sur les tranchées ennemies près de Dolzéli et livraient vers Macukovo un combat dans lequel une attaque allemande fut brisée par leurs feux.

En novembre, les avions alliés bombardèrent plusieurs villages occupés par l'ennemi dans la région du Vardar.

OFFENSIVE DE L'ARMÉE SERBE : COMBATS DU KAIMAKCALAN (septembre)

La victoire d'Ostrovo avait permis aux Serbes de poursuivre les Bulgares en déroute et de les refouler vers les montagnes. Après un combat très violent, qui alla jusqu'au corps à corps (19 septembre), il s'emparèrent de la crête la plus élevée du Kaimakcalan, solidement fortifiée, et, continuant à progresser vers le nord-ouest, enlevèrent la crête frontière au nord de Krusograd (24 septembre).

Désireux de reprendre ces importantes positions, les Bulgares, qui avaient reçu des renforts pris dans les régiments voisins et tout un régiment amené du front de la Strouma, prononcèrent, à plusieurs reprises, de très vives réactions; elles furent brisées par les feux croisés des Serbes (27 septembre, nuit du 27 au 28, 28 et 29 septembre). Ceux-ci avancèrent de deux kilomètres au nord du Kaimakcalan, forcèrent les Bulgares à évacuer la position fortifiée de Darkof-Grob, et occupèrent Kotchovéi et Sovic (1er-3 octobre), tandis que l'ennemi battait en retraite sur la Belavoda et sur la rive gauche de la Cerna.

Au 4 octobre, les Serbes avaient reconquis sept villages, 230 kilomètres carrés du territoire national et près de 45 kilomètres de frontière. Ces premiers résultats de l'offen-

sive serbe valurent au prince Alexandre les félicitations du Président de la République française et au ministre serbe Pachitch celles du président du Conseil français, Briand.

PROGRÈS DES SERBES (4 oct.-14 nov.)

Les Serbes, en liaison avec le corps franco-russe qui opérait à leur gauche, commencèrent à franchir la Cerna vers Brod et Dobroveni, et infligèrent un sérieux échec, sur la montagne Nidje, aux Bulgares qui s'enfuirent précipitamment en abandonnant leurs lignes téléphoniques. Puis ils prirent pied sur les sommets de la Dobrotaldjé et sur les hauteurs du Sokol (1.883 mètres), qui dominent la Cerna, accomplissant une superbe offensive dans une région hérissée de montagnes, et pénétrèrent dans la vallée de la Belavoda (7 octobre).

La prise de Skocivir (9 octobre) obligea les Bulgares à un nouveau recul vers le nord et permit aux Serbes de continuer à passer la Cerna, malgré les efforts de l'ennemi pour entraver cette opération.

Continuant leur progression victorieuse, les Serbes, après avoir rejeté plusieurs contre-attaques bulgares sur la Belavoda et la Cerna, enlevèrent le village de Brod, puis le plateau et le village de Veljeselo (18-19 octobre); c'est dans ces combats que parurent sur le front les troupes allemandes.

Puis ce fut la conquête des positions de Kouko, où les Bulgares abandonnèrent de nombreuses pièces d'artillerie, et la prise de Polok et d'Iven que, malgré de violentes réactions, l'ennemi ne réussit pas à reprendre (10-12 novembre). En deux jours, les Serbes avaient fait 1.447 prisonniers, dont 20 officiers et capturé 25 canons.

L'ACTION DU CORPS FRANCO-RUSSE ET DES TROUPES ITALIENNES

L'avance simultanée du corps franco-russe et la coopération des troupes italiennes venues de Valona, avait puissamment contribué à favoriser ces succès des Serbes.

Les troupes franco-russes, s'avançant au nord de Florina, avaient d'abord atteint la cote 1550, à quelques kilomètres de Pisoderi. Les Russes prirent d'assaut la cote 916, fortement organisée, et rejetèrent à la baïonnette une contre-attaque bulgare (24 septembre). Les Français, de leur côté, repoussèrent d'autres attaques

bulgares près d'Armenohor (25 septembre) et occupèrent Petorak et Vrbeni (2 octobre). Pendant ce temps, des aéroplanes français bombardèrent Monastir, Kenali, Prilep, et un avion allié, en se rendant à Bucarest, jetait des bombes sur Sofia (29 septembre).

Pour appuyer l'action des Serbes vers la Cerna, les troupes françaises, débouchant de Popli dans l'ouest de la plaine de Monastir, occupèrent German et Kisovo (6 et 7 octobre), et atteignirent la ligne de défense organisée par les Bulgares entre Kenali et le lac Prespa.

La pression exercée par le corps franco-russe devint alors plus violente; les Français prirent Gardilovo et débouchèrent dans la vallée de la Sakulova; à leur gauche, les Russes s'élevèrent sur les contreforts des monts Baba, pour tourner l'aile droite bulgare et déborder les lignes de Kenali.

C'est vers ce moment que l'arrivée de corps italiens de cavalerie, partis de Valona, amena l'extension du front de l'armée d'Orient jusqu'à l'Adriatique. Dès le 2 octobre, le port de Santi-Quaranta avait été occupé par les troupes du général Bandini; les Italiens, avançant à l'intérieur dans le bassin de la Voioussa, prirent successivement possession de Delvino, de Klisura, de Premeti et de Leskovic, ce dernier village situé sur la route de Janina à Koritza; le 23 octobre, dans la région comprise entre Koritza et Premeti, un détachement italien de cavalerie parti, de Valona, opérait sa jonction avec la cavalerie de l'armée d'Orient; les communications des Bulgares avec la Grèce étaient ainsi coupées de nouveau.

ATTAQUES DES LIGNES DE KENALI (14-18 novembre)

Pour préserver Monastir, les Bulgares avaient organisé une très solide ligne de résistance à la hauteur de Kenali, se prolongeant au nord de la Sakulova jusqu'au lac Prespa, et coupant la boucle de la Cerna pour rejoindre le Seletchka-Planina. C'est la prise de cette ligne de défense qui amena l'occupation de Monastir.

Mais la marche des Alliés était retardée par de sérieuses difficultés; à la suite de pluies persistantes, tous les petits affluents de la Cerna avaient débordé et la vallée de la Cerna présentait elle-même l'aspect d'un vaste marécage; les ponts qui existaient sur les routes avaient été détruits et la voie ferrée coupée en plusieurs endroits; aussi le ravitaillement et le transport des munitions était-il long et pénible.

Dès le 13 novembre, les Serbes s'emparèrent de Cegel et, en livrant une bataille très dure, développèrent leur offensive sur tout le front de la Cerna; les Bulgares firent des efforts désespérés pour enrayer cette avance; mais sous la pression violente des Alliés, ils durent abandonner, pendant la nuit du 14 au 15 novembre, la position principale qu'ils avaient fortifiée depuis des mois.

De leur côté, les troupes franco-russes, refoulant les Bulgares au nord de Kenali, avaient atteint la rivière Viro, à 6 kilomètres de Monastir (14 novembre).

Grumsta fut enlevé par les Serbes; trois contre-attaques bulgares échouèrent (16 novembre). Un détachement serbe, uni aux troupes françaises, s'empara de Jaratok et la cavalerie des Alliés occupa Negotin, au nord-est de Kenali. La hauteur 1212 fut prise d'assaut (17 novembre) et, dans la nuit du 18 au 19 novembre, les Alliés conquirent la cote 1378 et chassèrent les Bulgares de Makovo. Les lignes de Kenali se trouvèrent ainsi débordées par les Alliés parvenus aux abords de Kanina.

L'OCCUPATION DE MONASTIR (19 novembre 1916)

Ne pouvant plus songer à défendre Monastir, les Bulgares l'évacuèrent et se retirèrent sur les hauteurs situées plus au nord.

Le 19 novembre, jour anniversaire de son occupation par les Serbes en 1912, les troupes de l'armée d'Orient, d'abord la cavalerie française, puis le corps franco-russe, firent leur entrée dans la ville reconquise, accueillis avec enthousiasme par les habitants délivrés. Le lendemain, l'artillerie des Alliés traversa Monastir pour aller se mettre en position plus au nord, et les Bulgares furent poursuivis jusqu'à Karaman et Orizani.

Le général Joffre tint à honneur de féliciter l'armée d'Orient d'avoir, en triomphant des difficultés du terrain et du climat malsain, rejeté les Bulgares hors de la Macédoine orientale, et le Gouvernement serbe envoya le tribut de son admiration émue aux Alliés, « qui avaient, une fois « plus, cimenté de leur sang l'édifice de la Grande Serbie ».

La prise de Monastir était un événement considérable; mais cet événement s'accomplit trop tard. Les Bulgares furent obligés, il est vrai, de transporter des régiments du front roumain sur le front de Macédoine. Mais la saison était déjà avancée et l'hiver, rude et hâtif, allait bientôt paralyser les opérations. Beaucoup de critiques militaires

ont estimé que, si la marche sur Prilep eut été immédiatement possible, toute la ligne ennemie établie dans les défilés du Vardar aurait été tournée, ce qui eut amené le recul brusque et rapide, vers le nord, de tout le front bulgare.

Quoi qu'il en soit, la prise de Monastir fut le dernier grand événement de la campagne de 1916 en Macédoine; il fallut assurer avec rapidité le ravitaillement de la ville, car les Bulgares avaient tout pillé; le Gouvernement et les autorités serbes y transportèrent leur résidence.

Pendant des mois, le froid, les intempéries, les difficultés du ravitaillement, les renforts reçus par les Bulgares et surtout l'attitude douteuse de la Grèce arrêtèrent l'avance des Alliés et l'on se battit à peu près sur les mêmes positions.

Les Bulgares, fortement retranchés sur les hauteurs au nord de Monastir, tenaient encore la ville sous leurs feux et la bombardèrent à plusieurs reprises; ils résistèrent énergiquement aux attaques dirigées contre eux et parfois même prirent l'initiative de l'offensive.

Le contingent italien eut à repousser une attaque débouchant du mont Musa; les Français enlevèrent Dobromir et les Serbes Paralovo, en faisant de nombreux prisonniers. Puis un violent combat s'engagea sur tout le front (22 novembre) : à droite de la Cerna, les Serbes s'emparèrent de Budimirca; au nord de Monastir, la lutte fut acharnée et les Alliés infligèrent aux Bulgares des pertes sanglantes; plus à l'ouest, les Italiens avancèrent jusqu'à Nizopole et dans la région montagneuse de Dihovo.

Après avoir repoussé plusieurs attaques bulgares, les Serbes prirent l'offensive à leur tour; secondés par nos zouaves, ils enlevèrent, dans la boucle de la Cerna, la cote 1050, que défendaient des troupes d'élite allemandes, les chasseurs de la Garde (26 novembre); quelques jours plus tard, ils conquirent plusieurs positions fortifiées de l'ennemi et parvinrent à Stavarina (3 décembre), où ils repoussèrent victorieusement trois assauts des Bulgares. Quelques combats locaux furent encore livrés par les Russes et par les Italiens jusqu'au moment où des chutes abondantes de neige vinrent interrompre les opérations.

Les aviateurs anglais livrèrent un combat aérien au-dessus de Drama et bombardèrent Demir-Hissar; des avions français jetèrent des projectiles sur Prilep et sur Vélès; les aéroplanes allemands firent deux tentatives sur Salonique, qui furent infructueuses.

L'ANARCHIE EN GRÈCE

En Grèce, la situation ne s'était pas améliorée; deux partis se trouvaient en présence, l'un favorable à l'Entente, l'autre qui, animé de sentiments germanophiles, approuvait la politique du Roi.

Pour tenter d'aplanir les difficultés qui avaient surgi avec l'Entente, sans renoncer à sa politique personnelle, Constantin forma une sorte de ministère d'affaires, sous la présidence d'un ancien professeur, Spiridion Lambros, qu'il comptait bien dominer en lui dictant sa ligne de conduite.

D'autre part, le mouvement national, qui avait pour but la coopération de la Grèce avec l'Entente et l'expulsion des Bulgares de la Macédoine grecque, avait gagné du terrain; assuré du concours de plusieurs hauts personnages, tels que les généraux Danglis et Moschopoulos, l'amiral Condouriotis et l'ancien ministre de la Marine Miaoulis, Venizelos s'était rendu à Salonique (9 octobre) et y avait organisé un Gouvernement provisoire, en vertu des pouvoirs que lui avait remis un Comité de défense nationale. Il manifesta l'intention de convoquer, pour exercer le pouvoir législatif, la Chambre élue le 31 mai 1915 et décida que, jusqu'à sa réunion, les décrets seraient promulgués par le Gouvernement provisoire. Il s'adjoignit comme ministre des Affaires étrangères un diplomate habile, Politis, parfaitement au courant de tous les événements qui s'étaient accomplis depuis le début de la guerre, et confia au général Lapathiotis le soin d'organiser l'armée de la défense nationale. Puis, dans un banquet organisé en l'honneur du Gouvernement provisoire (15 octobre) il proclama la souveraineté du peuple en des termes qui constituèrent une condamnation solennelle de la politique du Roi et rappelaient quelque peu la déclaration des droits votés par l'Assemblée constituante au début de la Révolution française : « Le peuple, dit-il, « est fidèle à l'idée nationale; il était conduit à l'abîme « par une monarchie qui alliait la démence à la corrup- « tion politique. Ce peuple fut empêché de suivre sa vraie « route et amené à conclure une alliance avec l'ennemi « héréditaire. Le peuple regarde son Roi comme le premier « magistrat de l'Etat, estimant que sa fonction royale n'est « pas d'imposer sa volonté personnelle, mais bien de rester « nuit et jour le gardien fidèle des volontés de la nation, « volontés qui doivent être réalisées loyalement et non point « faussées et travesties. Lorsque la Constitution est foulée « aux pieds en des circonstances aussi critiques que celles

« où nous sommes, le besoin paraît impérieux de la convo-
« cation d'une assemblée nationale dont la mission sera de
« dresser un rempart insurmontable aux entreprises de la
« monarchie contre le pouvoir populaire ».

Le premier acte du Gouvernement provisoire fut d'en voyer un ultimatum à la Bulgarie, exigeant l'évacuation immédiate du territoire grec par les troupes bulgares.

Ainsi, à la politique égoïste, perfide et anti-nationale du Roi, Venizelos opposait une politique libérale, franche et absolument conforme axu intérêts de la Grèce.

ULTIMATUM DES ALLIÉS A LA GRÈCE (10 octobre)

Le ministère Lambros était à peine constitué que l'amiral Dartige du Fournet lui remit, au nom des Alliés, une note exigeant toute une série de mesures qu'il menaçait d'exécuter lui-même si elles n'étaient pas immédiatement prises par le Gouvernement grec.

Il réclamait le désarmement ou l'occupation de certaines batteries de la côte, le séquestre et le désarmement de la flotte grecque, l'organisation d'un contrôle des Alliés sur les chemins de fer, la surveillance du Pirée et d'autres ports. Il exigea bientôt, en outre, le contrôle de la police grecque, l'interdiction pour tous les citoyens grecs de porter des armes et la défense d'envoyer en Thessalie des troupes et du matériel de guerre.

Le Gouvernement grec s'inclina et l'application des mesures indiquées commença aussitôt : les équipages de la flotte grecque quittèrent les navires séquestrés, dont les Alliés prirent possession; les batteries qui commandaient l'entrée du Pirée furent occupées par eux; la ligne de chemin de fer d'Athènes à Larissa fut remise aux délégués de l'Entente, ainsi que les gares, notamment la gare d'Athènes, où fut placée une compagnie du corps de débarquement français. Pour assurer le contrôle de la police grecque et la sécurité des troupes alliées, un détachement de marins français occupa Athènes (16 octobre). Après avoir reçu la visite du ministre de France, M. Guillemin, et des ministres d'Angleterre, de Russie et d'Italie, Lambros crut pouvoir affirmer que lá situation était redevenue normale.

Malgré cette affirmation, les ligues de réservistes, encouragées par l'attitude du Roi et payées par l'Allemagne, provoquèrent des manifestations à Athènes (17 octobre); des gens sans aveu protestèrent, aux cris de « Vive le Roi! », contre le débarquement des marins français et injurièrent les offi-

ciers. L'amiral Dartige du Fournet déclara « qu'il n'était « pas venu faire la guerre aux Grecs, mais établir l'ordre « en leur faveur, et il affirma que la tranquillité serait réta- « blie dans la capitale ». Des Français exercèrent alors la censure sur les journaux anti-venizelistes et, comme il était convenu, une partie des troupes de Thessalie et d'Epire furent, quoique très lentement, déplacées et envoyées dans le Péloponnèse.

L'arrivée du général Roques, ministre de la Guerre français, à Athènes, où il rendit visite à Lambros et fut reçu par le roi Constantin (14 novembre), n'améliora pas les rapports entre l'Entente et le Gouvernement royal. Aussi l'amiral Dartige du Fournet, ayant eu des preuves indiscutables de nombreux actes d'espionnage commis par le personnel des légations ennemies à Athènes, exigea l'expulsion des ministres d'Allemagne, d'Autriche, de Bulgarie et de Turquie; ils furent embarqués et transportés à Cavalla (23 novembre), ce qui amena une protestation de l'Allemagne.

Puis, considérant que, lors de l'occupation des forts grecs de la Macédoine orientale par les Bulgares, un important matériel leur avait été livré, qui avait été utilisé contre l'armée alliée d'Orient, l'amiral réclama la livraison d'un matériel équivalent, qui devait lui être remis avant le 15 décembre, et, l'attitude du Gouvernement grec ne lui semblant pas présenter les garanties désirables, un nouveau détachement de troupes alliées fut débarqué au Pirée et se rendit à Athènes (1er décembre).

ÉMEUTE A ATHENES (1er et 2 décembre)

Ce fut le prétexte d'une violente émeute excitée, à Athènes (1er et 2 décembre), par les ligues de réservistes; des bandes d'insurgés tirèrent sur les maisons des vénizelistes, sur les bâtiments des légations de l'Entente et surtout sur le Zappéion, où était cantonné le détachement des troupes alliées; il y eut des morts et des blessés. L'escadre alliée dut intervenir pour réduire au silence les canons grecs et de nouvelles troupes furent débarquées au Pirée.

Le Roi eut beau représenter l'émeute comme un « sursaut « de l'indignation nationale », sa participation dans ces déplorables événements n'était pas douteuse; depuis plusieurs mois il trompait les Alliés en essayant de jouer double jeu, et ce n'est pas à la légère que le ministre anglais lord Robert Cecil avait affirmé, aux Communes, que la responsabilité de Constantin était profondément engagée dans cette affaire.

Les ministres de Grèce à Paris et à Londres, ne voulant point paraître s'associer à cet attentat, donnèrent leur démission; à Paris, l'assemblée de l'Eglise grecque décida de supprimer le nom de Constantin des prières liturgiques; le congrès des colonies grecques d'Europe, d'Afrique et d'Amérique pria les puissances protectrices de ne pas solidariser le peuple grec avec ses indignes gouvernants et de reconnaître le Gouvernement national de Venizelos. A la Canée, un grand meeting déclara Constantin déchu du trône et traître à la Patrie, pour avoir attaqué les libérateurs du pays. La déchéance de Constantin, proclamée par les habitants de Psara, dans l'île d'Imbros, fut également votée à Samos, à Chio et à Lemnos. Enfin, les représentants des Etats neutres, eux-mêmes, protestèrent à Athènes contre les violences des 1er et 2 décembre.

LES MESURES SUCCESSIVES PRISES PAR LES ALLIÉS

A Athènes, les violences avaient continué contre les partisans de Venizelos et les Alliés : les réservistes étaient maîtres de la ville; les journaux venizelistes cessèrent de paraître; des perquisitions furent faites chez les habitants; les amis de l'Entente furent molestés. Une partie de la population se réfugia au Pirée.

Les Alliés se concertèrent au sujet des mesures qu'il convenait de prendre sans retard pour répondre à ces provocations. Au moment de l'émeute d'Athènes, ils avaient mis l'embargo sur les vaisseaux grecs ancrés dans le port de Marseille et dans les ports alliés, et avaient de nouveau établi le blocus intégral de la Grèce.

Ces mesures portèrent; le chargé d'affaires de Grèce à Paris exprima au Gouvernement français, au nom du roi Constantin et du Gouvernement grec des excuses et des regrets au sujet des événements malheureux qui s'étaient accomplis à Athènes et que, disait-il, ils déploraient. En outre, Lambros informa les ministres de l'Entente que des ordres étaient donnés pour déplacer les troupes grecques vers le Péloponnèse et pour arrêter toute concentration de matériel. Il demandait que le blocus ne fut pas maintenu et exprimait son espoir et son désir de voir au plus tôt se confirmer les bons rapports traditionnels entre la Grèce et l'Entente.

Mais les Gouvernements alliés avaient peu de confiance en ces promesses et prétendaient obtenir, non sans raison, des réparations plus complètes au sujet des massacres d'Athènes.

C'est pourquoi les ministres d'Angleterre, de France et de Russie remirent à Lambros un nouvel ultimatum (31 décembre 1916), qui exigeait à la fois des garanties et des réparations.

Comme garanties, l'ultimatum réclamait : la réduction des troupes grecques en dehors du Péloponnèse au nombre strictement nécessaire pour assurer le service d'ordre et de police; le transport de l'artillerie de l'armée grecque avec ses munitions dans le Péloponnèse; l'interdiction de toute réunion et de tout rassemblement de réservistes au nord de l'isthme de Corinthe; l'interdiction à tous les civils de porter des armes; le rétablissement des contrôles des Alliés sous une forme à déterminer.

Venaient ensuite les réparations : tous ceux qui avaient été arrêtés pour des raisons politiques seraient mis en liberté; des indemnités seraient accordées, après enquête, à tous ceux qui avaient souffert des émeutes des 1er et 2 décembre; destitution du commandant du 1er corps d'armée et de tout autre général responsable des ordres donnés le 1er décembre; excuses formelles du Gouvernement grec aux ministres alliés; salut des drapeaux alliés sur une place publique d'Athènes, en présence du ministre de la Guerre grec et de la garnison; autorisation pour les troupes alliées de débarquer à Istéa, sur le golfe de Corinthe, pour être transportées à Salonique par le chemin de fer de Larissa. Les puissances protectrices se réservaient une pleine liberté d'action si le Gouvernement du Roi leur donnait de nouveaux sujets de plainte et déclaraient que le blocus serait maintenu jusqu'à ce que satisfaction complète ait été accordée sur tous ces points.

L'Italie, qui, bien que n'étant pas puissance protectrice, était en accord complet avec les Alliés, se solidarisa avec eux pour les garanties militaires et pour les réparations exigées.

Ainsi, la politique perfide de Constantin aboutissait à des résultats qui tous étaient également funestes ou humiliants pour lui; c'était d'abord l'ultimatum catégorique qu'il semblait impossible d'éluder, puis le blocus qui menaçait d'affamer la Grèce; enfin la reconnaissance implicite par les Alliés du Gouvernement provisoire de Salonique. Le ministre anglais Lloyd George avait, en effet, déclaré que les représentants de Venizelos seraient reconnus par les puissances de l'Entente; le 1er janvier 1917, le comte Granville, premier secrétaire de l'ambassade britannique à Paris, était

nommé représentant du Gouvernement anglais auprès du Gouvernement provisoire de Salonique; la France désigna M. de Billy, ancien premier secrétaire d'ambassade à Tanger et à Sofia, pour remplir les mêmes fonctions, et la Russie, à son tour, nomma un représentant.

Le Roi, après avoir consulté les anciens présidents du Conseil des ministres, essaya encore de temporiser; il fit des réserves sur certaines conditions formulées dans l'ultimatum et offrit d'entrer en négociations sur les autres conditions. C'était, en somme, un refus partiel de se soumettre aux volontés pourtant nettement exprimées par les puissances protectrices. Alors les Alliés fixèrent au Gouvernement grec un délai de quarante-huit heures pour accepter sans discussion toutes les demandes et réparations formulées dans les notes précédentes (8 janvier 1917). Cette fois le Roi céda, mais en demandant de nouveau la levée du blocus. Quelques satisfactions furent accordées et l'on commença notamment quelques transports d'artillerie dans le Péloponnèse.

Mais les Alliés, jugeant que certaines mesures qui ne comportaient aucun délai devaient être exécutées plus rapidement, firent savoir, par une nouvelle note qui s'étendait longuement sur les garanties et les réparations exigées, que toutes les conditions posées par les notes précédentes devaient être intégralement observées pour que le blocus put être levé (13 janvier).

Alors le Gouvernement grec s'exécuta : le général Callaris, qui commandait à Athènes le jour de l'émeute, fut destitué et remplacé par le général Yanakitsas; des troupes et du matériel furent transportés de la Grèce continentale dans le Péloponnèse; un décret du Conseil des ministres grec prononça la dissolution des ligues de réservistes, et le service de contrôle des Alliés fut installé.

LA CÉRÉMONIE DU ZAPPÉION (29 janvier 1917)

Pour que la leçon fut profitable aux Grecs, les Gouvernements de l'Entente exigèrent que les réparations stipulées dans l'ultimatum du 31 décembre 1916 fussent accordées sur le lieu même où avaient été tués les marins français pendant l'émeute d'Athènes.

Le 29 janvier 1917, la cérémonie se déroula donc devant le Zappéion; tous les ministres représentant les puissances alliées y assistaient. Deux mille soldats grecs commandés par le général Hennakis défilèrent devant eux et devant

les drapeaux déployés des Alliés, que salua, à la tête de son régiment, le prince André de Grèce, frère du Roi.

Cette réparation ne mit nullement fin aux difficultés qu'eurent à résoudre les Alliés dans leurs rapports avec le Gouvernement grec. Le roi Constantin, inféodé à l'Allemagne, ne cédait qu'à la force, quitte à éluder ou à faire traîner en longueur l'exécution des concessions acceptées préalablement par lui. Aussi les ministres de l'Entente, obligés de pratiquer une vigilance de tous les instants, eurent-ils encore à formuler bien des demandes et à déjouer bien des complots avant que la politique des Alliés aboutît à la seule solution possible, la déposition du roi Constantin.

CHAPITRE IX

INTERVENTION DE LA ROUMANIE (1916-1917)

CAUSES D'INTERVENTION DE LA ROUMANIE

Demeurée neutre pendant deux ans, la Roumanie avait été vivement sollicitée à la fois par les Empires centraux et par les Alliés. Ce pays latin était, en effet, gouverné par un représentant de la famille germanique des Hohenzollern. Mais les Roumains descendaient des anciens colons romains établis par l'empereur Trajan sur les bords du Danube et qui avaient peu à peu fusionné avec les Daces; leur origine, leurs traditions, comme leurs intérêts les portaient naturellement vers les puissances de l'Entente. Malgré les intrigues et les menaces allemandes, l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés des Alliés fut une véritable victoire française qui répara quelque peu les erreurs commises par la diplomatie au sujet de la Bulgarie et de la Grèce.

Dès 1868, Bismarck, avec une sagacité prophétique, avait très justement indiqué quels devaient être le rôle et la politique de la Roumanie : « Elle doit, disait-il, devenir « la Belgique du sud-est de l'Europe; elle doit entretenir des « relations aussi bonnes que possible avec tous ses voisins « et attendre avec patience que les fruits mûrs de l'arbre « européen tombent d'eux-mêmes dans son tablier. Il lui est « interdit de cueillir elle-même ces fruits, surtout s'ils ne « sont pas mûrs. Elle doit être en aussi bons rapports « avec une puissance qu'avec l'autre, et, à la dernière heure, « si tout s'écroule, elle devra s'associer à celle des puis- « sances dont la victoire paraîtra certaine ».

Trois solutions possibles se présentaient au Gouvernement roumain : tout d'abord il pouvait maintenir la neutralité qu'il avait conservée depuis le début de la guerre, l'Allemagne s'en fut contentée et fit tous ses efforts pour l'obtenir lorsqu'elle vit l'impossibilité d'attirer la Roumanie en même temps que la Bulgarie dans son alliance; il pouvait aussi, sans prendre part à la guerre, autoriser le passage des troupes russes à travers son territoire; mais si la Bulgarie avait déclaré que cette attitude ne constituerait pas à ses yeux une cause de rupture, l'Allemagne avait laissé

entendre qu'elle en ferait un *casus belli;* enfin, il pouvait, comme il se décida à le faire, suivre la politique conforme à ses intérêts en s'unissant franchement aux Alliés.

Il était, en effet, bien difficile à la Roumanie, puissance balkanique, de rester inactive et isolée au milieu de l'agitation qui avait peu à peu gagné les Etats balkaniques, ses voisins. L'équilibre, si difficile à maintenir entre ces Etats, équilibre un moment rompu en 1913 et qui avait été en partie rétabli grâce à l'intervention de la Roumanie, à cette époque, était de nouveau brisé en 1916 : la Serbie n'existait plus; la Grèce, dirigée par un Gouvernement néfaste et inféodé à l'Allemagne, agitée par des dissensions intérieures, semblait désormais incapable de jouer un rôle quelconque. En revanche, la Bulgarie, appuyée par l'Allemagne et par l'Autriche, était devenue toute puissante et nourrissait la conception ambitieuse d'un grand Etat s'étendant de la mer Noire à l'Adriatique et à la mer Egée. Cette conception, en rompant définitivement l'équilibre balkanique au profit de la Bulgarie seule, créait un danger des plus sérieux pour la Roumanie, dont l'intérêt évident était de s'opposer à un pareil accroissement de territoire et de puissance. La Roumanie ne pouvait rien gagner à une alliance avec les puissances centrales qui, si elles étaient victorieuses, consacreraient évidemment la prépondérance de la Bulgarie, leur alliée de la première heure. Elle avait tout intérêt, au contraire, à s'associer aux projets de la Quadruple Entente, qui rétablirait la Serbie écrasée, contiendrait la Grèce et punirait la Bulgarie en la réduisant et en l'affaiblissant.

Enfin, la question des nationalités devait forcément l'entraîner dans le camp des Alliés. La Roumanie, avec ses sept millions et demi d'habitants, ne comprenait nullement tous les Roumains d'Europe : trois millions se trouvaient en Bukovine, en Transylvanie et dans le Banat de Temesvar, opprimés et maltraités par le Gouvernement hongrois. Or, l'idéal patriotique des Roumains était la libération de ces frères latins placés sous une domination étrangère et la reconstitution, dans son intégrité, de l'ancienne Dacie; pour le réaliser, il fallait arracher de vive force ces pays à l'Autriche. Aussi les hommes d'Etat roumains les plus clairvoyants avaient-ils la conviction que seule la victoire des Alliés, champions des nationalités, pourrait amener cette libération.

Les victoires russes en Galicie et en Bukovine, la glorieuse

résistance de Verdun, l'offensive italienne et l'entrée en scène de la formidable armée britannique achevèrent de persuader au Gouvernement roumain que l'heure était venue de se joindre aux défenseurs du droit, de la liberté et de la civilisation pour combattre les représentants de l'autocratie et du militarisme.

LA ROUMANIE DE 1914 A 1916

Tant que vécut le roi Carol, favorable à ses cousins les Hohenzollern de Berlin et à la politique allemande, la neutralité de la Roumanie ne fut même pas mise en question. Son successeur Ferdinand Ier attendit, suivant les conseils formulés par Bismarck, l'heure favorable pour prendre une décision; il avait des entrevues avec les ministres des différents belligérants et déclarait aux partisans de l'intervention « qu'il ne « voulait pas être un obstacle à la réalisation de l'idéal « national, mais que le moment n'était pas favorable pour « sa réalisation ». Son premier ministre Bratiano, prudent et avisé, avait à compter avec le parti germanophile dirigé par Carp et Marghiloman, et avec les nombreux Allemands résidant en Roumanie. Les chefs de l'opposition, Take Jonesco et Filipesco, étaient nettement favorables aux Alliés et tâchaient de provoquer des manifestations en leur faveur; ils se souvenaient que la Roumanie, demeurée neutre dans la guerre balkanique de 1912, avait, par son intervention opportune à la fin de cette guerre, fait perdre à la Bulgarie, au traité de Bucarest, la plus grande partie des avantages territoriaux qu'elle avait espéré recueillir.

Lorsque la Bulgarie fit des préparatifs militaires, son ministre à Bucarest notifia au Gouvernement roumain la mobilisation générale qui venait d'être décrétée, ajoutant que cette mesure ne supposait aucune intention agressive contre les Etats voisins (25 septembre); il notifia de même, un peu plus tard, la déclaration de guerre de la Bulgarie à la Serbie (13 octobre). Le ministre de la Guerre roumain fut autorisé par décret à requérir immédiatement tous les objets et toutes les matières pouvant servir à un usage militaire; mais le Gouvernement roumain refusa de permettre aux Austro-Allemands de faire descendre le Danube à leurs canonnières pour déboucher dans la mer Noire (23 novembre) et, à l'ouverture de la session du Parlement roumain (28 novembre), le roi Ferdinand constata les soucis causés par la guerre et la nécessité de l'union pour défendre les graves intérêts de la Roumanie.

LES PRÉLUDES DE L'INTERVENTION (février-août 1916)

En réponse aux avertissements comminatoires formulés par Guillaume II et par les journaux allemands à l'égard de la Roumanie, le Parlement roumain vota le projet de loi présenté par le ministre des Finances Costinesco, qui accordait un crédit de 200 millions pour les besoins de l'armée (février 1916). A partir de ce moment, les négociations de la Roumanie avec les représentants des Alliés furent poursuivies dans le plus grand secret et avec toutes les précautions possibles. Chaque entrevue accordée aux ministres de la Quadruple Entente était aussitôt compensée par un entretien accordé aux représentants des Empires centraux; mais ce qui se disait dans les conciliabules avec les ministres de l'Entente restait secret, tandis que chacun d'eux était informé des concessions qu'obtenaient l'Allemagne et l'Autriche, ventes de blé, de maïs, de seigle, de pétrole, permission de faire entrer des wagons et des locomotives pour enlever les marchandises vendues et d'importer des trains d'objets manufacturés.

C'est grâce à ce secret, qui fut scrupuleusement observé jusqu'à la fin, que les décisions suprêmes purent être préparées et adoptées. Le 17 août, un accord était conclu entre le Gouvernement roumain et l'Entente; le 23, avait lieu une réunion du Conseil des ministres roumain, à la suite de laquelle les chefs de l'opposition hongroise, reçus à Schœnbrunn par l'empereur François-Joseph, déclaraient qu'il n'y avait plus aucune raison de s'inquiéter de l'attitude de la Roumanie. A ce moment même, des décisions étaient prises entre le roi Ferdinand, le président du Conseil et le ministre de la Guerre, et, le matin même du jour où allait être remise la déclaration de guerre à l'Autriche, le Conseil de la couronne se réunissait pour enregistrer la résolution du Gouvernement qui allait être rendue publique quelques heures plus tard.

DÉCLARATION DE GUERRE DE LA ROUMANIE A L'AUTRICHE (27 août 1916)

Cette résolution fut longuement expliquée dans une note qui fut remise, le 27 août, au ministre d'Autriche à Bucarest et qui constitue un sévère réquisitoire contre la politique des Empires centraux. Le Gouvernement roumain rappelait comment ayant, en 1883, adhéré à la Triple Alliance, dans un but purement défensif, il avait dû, à la suite des dernières guerres balkaniques, adopter une nouvelle ligne de conduite et comment, en 1914, l'Au-

triche, en déclarant la guerre à la Serbie, avait affirmé qu'elle n'était poussée par aucun esprit de conquête et par aucun désir d'acquisitions territoriales, assurances qui ne s'étaient pas réalisées. En conséquence, l'œuvre de paix à laquelle la Roumanie avait cru pouvoir coopérer ayant été rendue stérile par ceux-là même qui étaient appelés à l'appuyer et à la défendre, il reprenait sa liberté d'action et se voyait forcé, pour contribuer à hâter la fin du conflit et pour sauvegarder les intérêts de la race roumaine, d'entrer en ligne à côté de ceux qui pouvaient lui assurer la réalisation de son unité nationale.

Aussitôt l'Allemagne, accusant la Roumanie d'avoir honteusement violé les traités jadis conclus par elle, lui déclara la guerre (28 août) et la Bulgarie suivit bientôt son exemple (1er septembre).

L'intervention de la Roumanie causa une grande joie en France, où elle était attendue depuis longtemps. Le Président de la République félicita le roi Ferdinand et lui affirma que la Roumanie trouverait la certitude de réaliser ses aspirations nationales; Briand, président du Conseil des ministres, donna la même assurance à son collègue roumain Bratiano; enfin, le roi George V et le président du Conseil municipal de Paris s'associèrent à ces félicitations.

De son côté, le roi de Roumanie, dans une proclamation à son peuple, annonçait son intention de réaliser pour toujours l'œuvre un instant accomplie par Michel le Brave, l'union des Roumains des deux versants des Karpathes et, dans un ordre du jour à ses soldats, il les exhortait à se montrer les dignes fils des deux grands héros nationaux, Michel le Brave et Etienne le Grand (31 août).

LES FORCES DE LA ROUMANIE

L'armée. — L'entrée en guerre de la Roumanie apportait aux Alliés de précieuses ressources, dont les défaites rapidement subies compromirent l'utilisation : d'abord une armée nombreuse dont l'organisation était due au général Iliesco et qui avait été encore renforcée depuis 1914; mais, jeune et inexpérimentée, elle ne put soutenir au début le choc formidable des Allemands.

Les lois de 1908 et de 1913 avaient établi le service militaire obligatoire de 21 à 46 ans, avec une durée de deux ans dans l'infanterie et de trois ans dans les armes spéciales; mais une portion notable du contingent n'était astreinte qu'à deux périodes d'instruction, l'une de cent, l'autre de trente

jours. En temps de paix, l'armée roumaine comprenait plus de 100.000 hommes répartis en cinq corps d'armée.

Les effectifs sur le pied de guerre étaient évalués à 300.000 hommes pour l'armée de première ligne, plus cinq divisions de réserve; l'armée de seconde ligne comprenait des effectifs à peu près équivalents. Enfin, la milice, destinée à la défense du pays, pouvait fournir 150.000 hommes. C'était donc, approximativement, une force de 800.000 hommes dont la Roumanie pouvait disposer.

L'infanterie était armée du fusil Mannlicher, avec une baïonnette à lame courte mais large; 50 sections de mitrailleuses étaient chargées de l'appuyer.

La cavalerie était composée de hussards portant le sabre, la lance et le revolver, et de dragons armés de carabines Mannlicher et de sabres. Elle possédait aussi ses sections de mitrailleuses et, avant l'intervention roumaine, le général Iliesco avait créé deux nouvelles divisions de cavalerie et une artillerie à cheval destinée à la soutenir. Outre la cavalerie régulière, la Roumanie possédait un corps formé par les riches fermiers, qui fournissaient eux-mêmes plusieurs milliers d'excellents chevaux.

L'artillerie de campagne, qui avait été presque doublée, possédait des canons de 75 à tir rapide; mais l'artillerie lourde, dont la guerre démontra la valeur, était tout à fait insuffisante. Ce fut une des principales causes de l'écrasement des Roumains et les Alliés durent fournir avec largesse ce qui manquait à la Roumanie. Cinq cents usines nationales assuraient le ravitaillement en munitions, mais à ce point de vue encore les Alliés durent apporter une aide efficace.

Dès le début des hostilités, le roi Ferdinand assuma le commandement en chef des troupes; le général Iliesco fut chef d'état-major général de l'armée qu'il avait organisée et accrue. Le général Georgesco, envoyé en mission à Londres, représenta le haut commandement roumain au quartier général anglais; enfin, les trois groupes d'armées destinés à envahir la Transylvanie eurent à leur tête les généraux Cotesco, Coanda et Averesco.

La France envoya à la Roumanie une mission d'officiers instructeurs dirigée par le général Berthelot, qui avait brillamment commandé devant Verdun et sur la Somme.

La flotte. — La Roumanie, ne possédant qu'une faible étendue de côtes, n'était pas une puissance maritime; aussi

sa flotte n'avait-elle qu'une faible importance. On estime qu'elle comprenait, en 1914, un croiseur protégé, un brick-école, sept canonnières, une demi-douzaine de garde-côtes, huit torpilleurs et quatre monitors de rivière.

Sulina, où aboutissait toute la navigation du bas Danube, et Constanza, le débouché de Bucarest, étaient ses principaux ports.

Les finances. — Au moment où la Roumanie se décida à prendre part à la guerre mondiale, ses finances, malgré les dépenses qu'avait nécessitées l'organisation de l'armée, étaient dans un état de prospérité qui, malheureusement, ne devait pas se maintenir.

Les recettes budgétaires, qui n'atteignaient que 210 millions vers 1900, s'étaient progressivement élevées à 530 millions en 1913-1914, et à 600 millions pour l'exercice 1915-1916.

Cette situation explique le succès extraordinaire de l'emprunt intérieur émis le 4 mai 1916; le Gouvernement demandait une somme de 150 millions, le public lui apporta plus de 400 millions, et la souscription dut être arrêtée cinq jours avant la clôture de l'emprunt.

Sur un budget annuel de 536.307.000 francs, près de 82 millions, c'est-à-dire plus du sixième, étaient consacrés à l'armée.

Enfin, la Banque Nationale de Roumanie, qui possédait 154 millions d'or en 1914 en avait 297 millions en 1916; grâce en partie à l'agriculture nationale, les réserves de cette banque s'étaient accrues de près de 143 millions.

LES RÉGIONS NATURELLES DE LA ROUMANIE

La Roumanie était entourée de tous côtés par des pays belligérants et ses frontières, dont le développement dépassait 1.200 kilomètres, étaient, par cela même, difficiles à défendre et exposées aux attaques convergentes des Allemands et de leurs alliés.

Au nord s'élevait la puissante muraille des Alpes de Transylvanie, prolongement des Karpathes, qui, entre Dorna-Vatra et Orsova, décrivent un grand arc de cercle de 700 kilomètres. L'altitude de ces montagnes boisées, qui est d'environ 1.800 mètres entre Dorna-Vatra et Prédéal, atteint jusqu'à 2.400 mètres depuis ce dernier point jusqu'au Danube. C'est la région minière : or, argent, fer, cuivre,

plomb, houille même s'y trouvent en abondance, ainsi que le pétrole et le sel.

De nombreux cols, coupant la chaîne, s'ouvrent entre les cours d'eau de la plaine roumaine et les vallées des rivières de Hongrie et de Transylvanie; la frontière est ainsi rendue accessible en plusieurs points vers lesquels peut se produire une pression comme celle qu'exerçaient les Allemands avant l'invasion de la Roumanie.

Le col de Borgo livre passage à une bonne route entre la Bistritza et le Szamos; la voie ferrée venant du Sereth s'arrête au nord, à Dorna-Vatra, pour reprendre au sud, à Borgo.

Les cols de Tolgyès et de Bakas font communiquer la Bistritza avec le Maros, le premier seul étant pourvu d'une route carrossable.

Entre le Trotus et l'Aluta, une voie ferrée franchit la passe de Gyimès, tandis qu'une route gravit le col d'Oïtos. Le col très important de Prédéal ouvre accès à la voie ferrée et à la route de Brasso à Bucarest, par Prédéal, Sinaïa et Ploesci; c'est la principale voie d'invasion vers la capitale. Viennent ensuite : le col de Tomos, à l'ouest de Prédéal; le défilé de la Tour-Rouge, que traverse l'Aluta suivie par le chemin de fer de Hermanstadt à Rimnicu; le col de Vulkan aux sources du Jiu et, enfin, le défilé d'Orsova, que traversent le Danube et la voie ferrée de Buda-Pesth à Bucarest.

Entre les Alpes de Transylvanie et le Danube se développe la grande plaine roumaine qui comprend au nord la Moldavie arrosée par le Pruth et le Sereth, au sud la Valachie traversée par les nombreux affluents du Danube, rivières en général peu profondes et peu abondantes, et ne pouvant guère constituer des lignes de résistance. Cette plaine basse et d'aspect monotone est soumise à un climat continental, avec de grands froids amenés par le vent du nord-est et des étés très chauds. Grâce à la précocité du printemps, à la sécheresse des étés et surtout à une couche d'humus très profonde, la culture des céréales, maïs et blé surtout, y a merveilleusement réussi.

Presqu'au centre de la plaine, sur une modeste rivière, la Dombovitza, affluent de l'Argès, s'élève la capitale roumaine, Bucarest. Le Gouvernement roumain avait apporté tous ses soins à l'organisation d'un vaste camp retranché, créé par le général belge Brialmont et composé de trente-six forts armés d'artillerie lourde; ce travail devait être

inutile, les forts ne furent pas défendus lors de l'invasion allemande.

Une ligne de défense, construite par des ingénieurs allemands, avait été aussi établie entre les Karpathes, le Danube et la frontière russe, le long du Sereth. Elle se composait de forts disposés en demi-cercle, face au nord-est et appuyés sur Foczany et sur Mamolosa. Mais ces défenses, établies malheureusement contre la Russie, ne pouvaient avoir aucune efficacité contre une attaque venant de l'ouest qui n'avait pas été prévue.

Au sud de la plaine roumaine, le Danube formait, sur une longueur de près de 500 kilomètres, d'Orsova à Oltenitza, la frontière entre la Roumanie et la Bulgarie; il finit dans la mer Noire par trois bouches : celles de Kilia, à la Russie; les deux autres dépendant de la Roumanie, celle de Sulina, avec le port du même nom, que suit la navigation, et celle de Saint-Georges.

Large de 1.200 mètres à 3 kilomètres, le Danube est accessible aux monitors, aux canonnières et même à de gros bâtiments. Son passage présente de sérieuses difficultés et on ne compte que trois ponts empruntés par les voies ferrées. Ce sont la ligne de l'Aluta-Hermanstadt-Rimnicu-Plewna; la ligne de Bucarest-Varna, par Giurgevo et Roustchouk, et la ligne qui unit Bucarest à Constanza, son débouché maritime, par Cernavoda.

Enfin, entre le Danube inférieur et la mer Noire se développe, sur une longueur de 300 kilomètres du nord au sud et de 50 de l'ouest à l'est, la Dobroudja. Cette plaine parsemée de collines, vers la frontière bulgare, entre Turtukaia et Dobritch, est d'une platitude monotone en territoire roumain. Brûlée par le soleil durant la saison sèche, couverte de marécages pendant la saison des pluies, elle est sillonnées de villages fort dispersés et se prête, dans plusieurs de ses parties, à la culture des céréales.

LE PLAN ROUMAIN ET LE PLAN ALLEMAND

Dès le début des hostilités, deux plans s'offraient à l'état-major roumain : ou bien maintenir la défensive sur tout le front des montagnes et masser toutes les forces disponibles au sud pour écraser la Bulgarie avec la coopération de l'armée d'Orient; on eut ainsi, en coupant les communications entre Berlin, Sofia et Constantinople, porté un coup sérieux à l'Allemagne et à ses alliés; ou bien envahir la Transylvanie de concert avec les armées russes, mena-

cer la Hongrie et assurer la libération des Roumains séparés du royaume de Roumanie, perspective brillante mais dangereuse qui tenta les généraux du roi Ferdinand. Or, ce plan, d'une exécution difficile, était souverainement imprudent; produire une offensive générale sur un front de 700 kilomètres avec des forces qui, au début, atteignaient à peine 300.000 hommes, était une entreprise téméraire et quelque peu aventureuse. Le danger apparut en toute évidence lorsque la Bulgarie eut formulé sa déclaration de guerre à laquelle en Roumanie on ne voulait pas croire; la frontière sud n'étant pas protégée, il fallut y envoyer rapidement des troupes retirées du front nord et faire appel aux Russes; ceux-ci, renforcés de quelques contingents serbes, arrivèrent lentement et en nombre insuffisant, et, devant la pression des Allemands et des Bulgares, durent reculer à travers la Dobroudja jusqu'aux bouches du Danube.

Combien plus rationnel et plus judicieux fut le plan habilement conçu et non moins habilement exécuté par l'état-major allemand. La Roumanie entrant en guerre, il était certain que les Empires centraux dirigeraient contre elle une opération de grande envergure. Ils y étaient poussés par leurs intérêts politiques et militaires dans les Balkans, par la nécessité d'assurer la sécurité de la voie ouverte entre Berlin et Constantinople, par l'irritation que causait chez eux l'intervention roumaine, enfin par les échecs qu'ils avaient éprouvés sur les autres théâtres des hostilités.

Tandis que les Roumains portaient leur principal effort au delà des Alpes de Transylvanie, les Austro-Allemands effectuaient une puissante concentration à l'ouest des montagnes, vers le Maros. Ces masses réunies, placées sous la direction du général von Falkenhayn, ancien chef d'état-major allemand, et pourvues d'une puissante artillerie lourde, devaient tenter de forcer les passages des montagnes pour déborder dans la plaine roumaine.

En même temps, une autre armée allemande, avec des contingents bulgares et turcs, était réunie en Bulgarie, vers le Lom, sous le maréchal Mackensen. Elle avait pour mission d'opérer d'abord un mouvement offensif en Dobroudja pour refouler les Russo-Roumains vers le nord et menacer la partie sud de la Roumanie, puis de franchir le Danube et de prendre contact avec les forces de von Falkenhayn. Les deux armées ainsi réunies prononceraient alors une vigoureuse poussée pour balayer toute la plaine roumaine et s'emparer de Bucarest.

C'était donc, suivant la méthode ordinaire, le mouvement convergent de deux grandes armées destiné à déborder l'ennemi par les ailes, tout en le refoulant en même temps vers le centre, et cette manœuvre, habilement exécutée, obtint, il faut bien le reconnaître, un succès complet.

Les opérations militaires qui se sont déroulées pendant les quatre derniers mois de 1916 et pendant toute la première partie de l'année 1917 comprennent deux parties très distinctes : 1° l'offensive des Roumains en Transylvanie, qui a été rapidement arrêtée; 2° l'invasion des Austro-Allemands et des Bulgares en Roumanie, qui a abouti à l'occupation de la Valachie.

I. — L'offensive des Roumains en Transylvanie.

(Août et septembre 1916.)

INVASION DE LA TRANSYLVANIE PAR LES ROUMAINS

Le jour même où la déclaration de guerre fut envoyée à l'Autriche (27 août 1916), les armées roumaines, négligeant bien à tort la Bulgarie, vis-à-vis de laquelle n'avaient été prises que des mesures de précaution tout à fait insuffisantes, pénétraient en Transylvanie sur tous les points de la frontière.

Le premier groupe venant de Moldavie et tenant tous les passages entre le col de Borgo et celui d'Oitoz, opéra sa jonction avec l'armée russe du général Letchitsky, dans la région de Kimpolung et de Dorna-Vatra, et pénétra dans le bassin du Maros, vers Toplicza et Miklos; des combats acharnés livrés à l'ouest de Toplicza obligèrent les Autrichiens à se retirer à l'ouest du Maros et de l'Aluta supérieure. Des troupes, ayant franchi le col de Gyimès, atteignirent la plaine de Gyergyo, occupèrent Czik Szereda et, à Nogara, les Roumains capturèrent un dépôt de munitions.

Le groupe du centre envahit la Transylvanie par le front sud, en franchissant les passages compris entre le col de Bouza et celui de Vulkan. Il marcha sur Brasso (Kroustadt) qui fut occupé et où le roi Ferdinand fit son entrée solennelle, et progressa plus au nord jusqu'à Baraolt. Puis les Roumains s'emparèrent de Sibiu (Nagy Szeben ou Hermanstadt), de Fogaras (10 septembre) et du centre industriel de Petroszeny, faisant partout de nombreux prisonniers.

En même temps, un troisième groupe s'était avancé près du Danube jusqu'au défilé d'Orsova, pour menacer le banat

de Temesvar et livra un dur combat près d'Orsova, qui fut évacué par les Autrichiens. A l'est de cette ville, il occupa les hauteurs d'Alionu.

Vers le 6 septembre, la Transylvanie était envahie sur un front de 700 kilomètres; les Roumains avaient fait plus de 4.000 prisonniers et une notable portion des territoires revendiqués par les aspirations nationales était occupée.

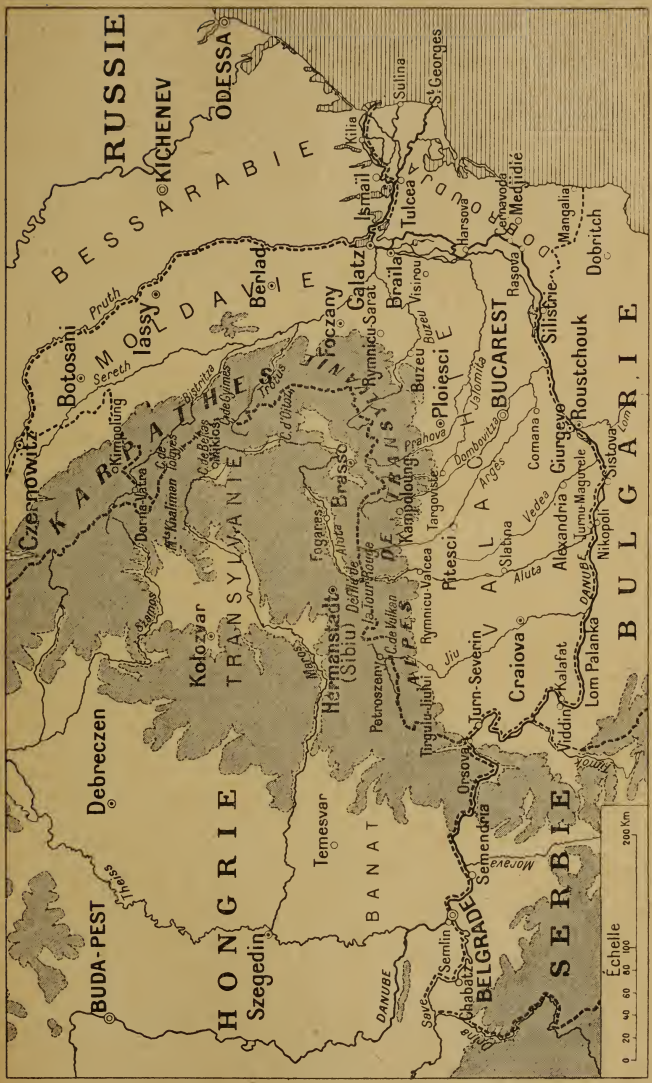
Mais dès ce moment, les défectuosités du plan roumain apparurent; la Bulgarie ayant déclaré la guerre, il fallut faire face sur le front du Danube et retirer des troupes du front nord pour les envoyer en Dobroudja, où elles furent rejointes par une armée russe accompagnée de quelques contingents serbes.

Ce mouvement fut fatal aux Roumains; à partir du 20 septembre, leur marche en avant s'arrêta et à partir du 30 ils furent obligés de reculer.

Quelques progrès furent encore réalisés vers Dorna-Vatra, point de soudure avec les armées russes, et au nord du Maros, dans les monts Khaliman. Mais au sud de Sibiu, les Roumains éprouvèrent un sérieux échec; des renforts allemands ayant été rapidement envoyés, un corps bavarois occupa le défilé de la Tour-Rouge, leur coupant la retraite; par un violent combat qui dura trois jours (26-29 septembre), ils réussirent à se frayer un passage, mais évacuèrent Petroszeny, Sibiu et durent se replier vers le sud. En même temps arrêtés dans la vallée du Jiu par de fréquents engagements avec les troupes autrichiennes, ils furent réduits à se tenir sur la défensive, tandis que vers Orsova, par suite de l'arrivée d'importants renforts ennemis, la situation restait stationnaire.

Du 30 août au 1er octobre, les aviateurs allemands et autrichiens dirigèrent des attaques fréquentes sur les villes roumaines. Bucarest fut bombardé cinq fois par des zeppelins et quatre fois par des aéroplanes ennemis. Des bombes furent également jetées sur Cemavoda et Constanza, les deux points extrêmes du chemin de fer de la Dobroudja, sur Baltchik, Ploesti et Alexandria.

La seule riposte roumaine fut le bombardement de Roustchouk. Deux aviateurs français, les lieutenants Lesœur et Noel, venus de Salonique, apportèrent au Gouvernement roumain l'hommage du général Sarrail et emportèrent au retour le courrier de Bucarest (septembre). Un autre avion allié renouvela cette expédition et vint atterrir en Roumanie, à Bailesti.


RUSSIE
BESSARABIE
KICHENEV
ODESSA
MOLDAVIE
Iassy
Botosani
Pruth
Seret
Czernowitz
KARPATHES
Kimpolung
Dorna-Vatra
Berlad
Galatz
Ismail
Kilia
Sulina
St Georges
Tulcea
Braila
Toczany
Rymnicu-Sarat
Buzeu
Visirou
Harsova
Cernavoda
Medjidie
Mangalia
Dobritch
Rasova
BUCAREST
Silistrie
Roustchouk
Giurgevo
Ploiesci
Comana
Alexandria
Turnu-Magurele
Nikopoli
Sistova
Lom
BULGARIE
Jalomita
Dambovitz
Argeș
Vedea
Aluta
Slatina
Pitesci
VALLA
Rymnicu-Valcea
Jiu
Craiova
Turn-Severin
Kalafat
Viddin
Lom Palanka
Danube
Olt
Kronstadt
Fogaras
Aluta
Hermanstadt
(Sibiu)
Petroszeny
Tirgulu-Jiului
Kaszonyos
Prahova
Targoviste
Dambovitz
Argeș
Olt
Bresso
Kolozvar
TRANSYLVANIE
Debreczen
HONGRIE
Szegedin
BUDA-PEST
Theiss
Temesvar
BANAT
Orsova
Semendria
Morava
SERBIE
BELGRADE
Semlin
Chabatz
Save
Danube
Échelle
0 20 40 60 80 100
200 Km

Roumanie.

LA LUTTE SUR LE DANUBE ET EN DOBROUDJA

Sur le Danube se déroulèrent des opérations dont plusieurs furent en relation étroite avec l'offensive tentée par les Allemands et les Bulgares en Dobroudja.

Les Autrichiens bombardèrent Turn-Séverin, Zimnicea, Kalafat; Giurgevo, le port de Bucarest, sur le Danube, fut attaqué à plusieurs reprises, soit par la flottille autrichienne du fleuve, soit par les batteries bulgares de la rive droite. Enfin, des sous-marins allemands bombardèrent les ports de Mangalia et de Constanza.

De son côté, la flotte roumaine attaqua Varna et les Roumains bombardèrent Viddin, Lom-Palanka, et leurs batteries coulèrent d'abord deux chalands chargés de munitions au confluent du Lom et du Danube, puis un vaisseau de guerre autrichien, au sud de l'île Persina. Mais les faits les plus importants furent la prise de Turtukaia et l'occupation de Silistrie par les Bulgares, qui donnèrent à l'ennemi deux sérieux points d'appui sur le Danube pour le développement ultérieur de ses opérations militaires en Dobroudja.

Lorsque la Bulgarie se fut déclarée solidaire de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie (1er septembre), les Russes commencèrent à franchir le Danube à Reni et à pénétrer sur le territoire roumain, où ils furent reçus comme des sauveurs.

A cette armée russe qui, grossie de quelques contingents serbes, venait appuyer les troupes roumaines transportées en Dobroudja, l'état-major allemand opposa l'armée du maréchal Mackensen. Formée d'une division allemande, de plusieurs divisions bulgares et turques, elle avait été concentrée sur le Lom et comprenait, dès le début de septembre, au moins 100.000 hommes.

Un combat entre la cavalerie roumaine et bulgare (4 septembre), et l'expulsion des Bulgares de Basarjic inaugurèrent les hostilités. Procédant avec méthode, Mackensen attaqua la ville roumaine de Turtukaia; plusieurs assauts furent repoussés, ils furent renouvelés et cette fois avec succès (5 septembre). La prise de Turtukaia, suivie de l'occupation de Silistrie, que les Roumains évacuèrent sans combat (7 septembre), permit aux Allemands et aux Bulgares, appuyés solidement sur leur gauche au Danube et sur leur droite à Dobritch, de prendre l'offensive en Dobroudja.

Elle progressa rapidement grâce à une série de violents combats (16-20 septembre) livrés principalement vers Tuzla

et Cobadin, et dont l'issue fut qualifiée par Guillaume II, dans un télégramme à l'impératrice, de « victoire décisive ». Dans un de ces engagements périt le prince Frédéric de Hesse, neveu de l'Empereur d'Allemagne. La lutte continua très vive, deux attaques bulgares vers Enigoa furent repoussées (18 septembre); mais la pression allemande devenant chaque jour plus forte, les troupes roumaines et russes furent obligées de reculer vers le nord.

C'est alors que les Roumains esquissèrent une diversion qui, si elle se fut développée, aurait pu avoir pour l'ennemi des conséquences graves; ils franchirent le Danube entre Roustchouk et Turtukaia, à Rahovo, et semblaient vouloir menacer les communications de l'armée Mackensen; mais ce mouvement, presque aussitôt arrêté, n'eut pas de suite (2 octobre).

Le but des Allemands et des Bulgares était d'atteindre la voie ferrée de Cernavoda à Constanza et le grand pont qui, à Cernavoda, lui permet de franchir le Danube. Mais, malgré de furieuses attaques sur le front Rasova-Tuzla, ils se heurtèrent à l'énergique résistance des Roumains et durent se replier. La lutte reprendra avec plus d'âpreté pendant le mois d'octobre.

II. — La conquête de la Valachie par les Austro-Allemands.

(1er octobre 1916-1er février 1917.)

CAUSES DE L'ARRÊT DE LA PROGRESSION ROUMAINE EN TRANSYLVANIE

L'avance rapide des Roumains en Transylvanie pendant la première quinzaine de septembre avait jeté l'émoi en Hongrie; mais bientôt, sous la pression de forces supérieures, ils furent obligés de se replier vers la frontière.

Trois causes principales expliquent ce recul : d'abord l'erreur de plan commise par l'état-major roumain, qui dut affaiblir les forces massées sur le front nord pour envoyer des contingents contre les Bulgares et les Turcs vers le Danube et en Dobroudja; ensuite la concentration vers le Maros de la puissante armée commandée par von Falkenhayn et sa poussée violente; enfin, l'inexpérience des Roumains, moins aguerris que leurs adversaires et qui, malgré les leçons fournies par deux ans de guerre, se trouvèrent dans un état d'infériorité marquée au point de vue de l'artillerie lourde.

Aussi, pendant que Mackensen repoussait les Russo-Rou-

mains en Dobroudja, Falkenhayn, grâce à la supériorité de ses effectifs et de son matériel de guerre, allait, de son côté, refouler les Roumains vers les cols puis au delà des cols situés à la frontière, déboucher dans la plaine roumaine par une marche rapide qui rappela l'invasion de la France en août 1914, puis, après avoir opéré sa jonction avec Mackensen, qui avait réussi à franchir le Danube et à s'emparer de Bucarest, forcer les armées roumaines désorganisées à reculer jusqu'au Sereth. Cette marche combinée et victorieuse des Allemands, des Autrichiens et des Bulgares aboutit à l'occupation de la Valachie et de la Doboudja tout entières.

L'OFFENSIVE DE L'ARMÉE FALKENHAYN

Pour répondre à la jonction des armées roumaines avec les armées russes, qui constituaient une sérieuse menace contre la Hongrie, et pour libérer la Transylvanie en frappant un coup décisif, l'état-major allemand avait réuni, dans la région du Maros, une forte armée évaluée à plus de 200.000 hommes et comprenant un nombre à peu près égal de divisions allemandes et autrichiennes, plus deux ou trois divisions hongroises et deux divisions turques; les quatre puissances coalisées se trouvaient ainsi représentées pour le grand effort qu'allait tenter Falkenhayn.

Sur le front moldave la pression austro-allemande s'exerça vigoureusement dans trois vallées, sur le Trotus, l'Uzul et l'Oituz, pour menacer la voie ferrée qui descend la vallée du Sereth. Les opérations en Valachie eurent pour axe la vallée de Prahova, qu'emprunte l'importante voie ferrée Brasso-Prédéal-Bucarest; mais, en même temps, les Allemands cherchèrent à s'infiltrer dans toutes les vallées latérales pour saisir les têtes de ligne des chemins de fer roumains se dirigeant vers le sud. Aussi voit-on les attaques allemandes se dessiner sur tout le front de Valachie, depuis la vallée de la Bodza jusqu'à celle du Jiu et jusqu'au col de Vulkan, avec une offensive particulièrement énergique vers la Prahova et sur les deux rives de l'Aluta.

L'influence de la poussée violente exercée par l'armée de Falkenhayn commença à se faire sentir dès le 4 octobre. Déjà, à la suite de leur échec au sud de Sibiu, les Roumains avait évacué Petroszeny, après avoir détruit les mines, et s'étaient repliés vers les cols de la Tour-Rouge et de Vulkan. Dans la région de Fogaras-Vladeni, attaqués par des forces supérieures, les Roumains battirent également en retraite.

Des troupes hongroises rentrèrent dans Hermanstadt (6 octobre), d'autres à Brasso (7 octobre) et tous les avantages de l'offensive initiale en Transylvanie furent perdus.

LA RÉSISTANCE DES ROUMAINS (octobre 1916)

L'armée allemande se mit alors en devoir d'attaquer les défilés qui pouvaient lui ouvrir l'accès de la plaine de Valachie; mais, en octobre, pendant plusieurs semaines, les Roumains disputèrent le terrain pied à pied et tentèrent, par de fréquentes contre-attaques, d'arrêter ou tout au moins de ralentir la marche de l'ennemi.

La lutte, âpre et dure, se déroule sur tout le front dans les vallées qui conduisent vers la plaine roumaine. Des attaques sont repoussées à Tarlang, à Mocui, à Coti (12 octobre), dans la vallée d'Oituz où les Allemands sont arrêtés à la frontière, dans celle du Buzeu où ils sont obligés de se replier vers le nord, vers Prédéal où se livrent des combats acharnés, sur l'Aluta où les Roumains reprennent Polana-Sarata et plusieurs autres villages, enfin sur le Jiu où ils enlèvent d'assaut les monts Sigloul-Mieo et Muneolul-Mieo, en infligeant à l'ennemi des pertes sérieuses (13 octobre). Et à ce moment même arrive la mission française dont le chef, le général Berthelot, se rend aussitôt au quartier général roumain; le roi Ferdinand crée l'ordre de Michel le Brave, pour récompenser les actions d'éclat des officiers et il adresse à ses troupes un ordre du jour digne et ferme pour encourager leur résistance : « Qu'aucune unité ne « recule; que chaque troupe conserve à tout prix ses posi- « tions; que toute position perdue soit immédiatement atta- « quée et reprise; que les montagnes qui depuis des milliers « d'années sont la porte et le bouclier de notre race devien- « nent un mur infranchissable! L'honneur et le salut de « la patrie le demandent. »

Mais déjà, sur quelques points, l'effort des Roumains semble faiblir; s'ils sont parvenus à maintenir le contact avec les Russes, vers Dorna-Vatra, ils ont été obligés, dans les monts Kaliman, de se retirer vers la frontière; sur le Trotus, les Allemands se sont avancés jusqu'à Agas (16 octobre) et attaquent près de Goisa; à Table-Butzi, les Roumains ont dû reculer et à Prédéal l'artillerie lourde allemande a fait subir aux positions roumaines un terrible bombardement.

On peut dire cependant que vers le 21 octobre, les efforts généraux des colonnes allemandes n'ont encore obte-

nu qu'un médiocre résultat; les attaques violentes dirigées à grand renfort d'artillerie lourde sur les cols de Gyimès et d'Oitoz ont pu faire craindre un instant que le projet des Allemands ne fut de pénétrer en Moldavie, d'occuper la voie ferrée du Sereth et, en marchant sur Braila et Galatz, de couper en deux parties les territoires roumains. Mais la poussée va être surtout vive sur le front sud, vers les cols de Prédéal et de Tomos, car là résidait la menace principale et directe sur Bucarest.

LA RETRAITE DES ROUMAINS
(21 octobre-1er décembre 1916)

C'est, en effet, par les quatre vallées de la Prahova, de l'Argès, de l'Aluta et du Jiu que les Allemands envahirent la Valachie, marchant à la rencontre de l'armée Mackensen qui avait réussi à passer sur la rive gauche du Danube.

Leur but était, vers la Prahova, de s'assurer la possession de la voie ferrée Brasso-Prédéal-Bucarest, vers l'Argès, d'atteindre Kampolung, tête de la voie ferrée conduisant à Pitesci, par l'Aluta de marcher sur Rimnicu-Valcea, enfin par le Jiu de gagner Craiova; l'occupation de cette dernière ville fut un succès décisif, car elle marqua une avance considérable de l'aile droite allemande et coupa toute retraite aux troupes roumaines luttant vers Orsova, qui furent obligées de capituler. Devant cette formidable invasion, les Roumains furent obligés, d'abord d'abandonner toute la Petite Valachie, puis de se replier à l'est de l'Aluta, à l'est de la Vedea et enfin vers le camp retranché de Bucarest.

Dans la vallée du Trotus, les Roumains, après avoir repoussé plusieurs attaques allemandes, reprirent un instant Pistul-Cuprin (27 octobre), puis occupèrent, grâce à une brillante réaction, les monts Alunis et Prestesele (11 novembre); des combats acharnés s'y développaient encore dans les premiers jours de décembre.

Sur l'Uzul, après avoir rejeté les Allemands vers l'ouest, les Roumains, grâce à une vive attaque, réalisèrent une avance sensible (27 octobre); puis ils repoussèrent toutes les tentatives faites par l'ennemi vers le mont Cernica (novembre).

Dans la vallée du Buzeu, ils firent une série d'attaques heureuses, mais furent, à partir du 9 novembre, obligés de se replier vers le sud.

La lutte fut beaucoup plus violente sur tout le front de Valachie et les renseignements donnés par les communiqués

officiels roumains ont permis d'en suivre assez nettement les diverses phases.

Le 23 octobre, un vif combat est engagé au nord de Prédéal, que tiennent encore les Roumains; le 24, on se bat dans la ville; le 25 et le 26, l'action continue au sud et au sud-ouest, après l'occupation de Prédéal par les Allemands. Puis ce sont de nouvelles attaques allemandes sur Azuga (29 octobre) et à Nuhia-Mara (31 octobre), suivies d'un nouveau recul des Roumains. Les Allemands redoublent leurs efforts, notamment au nord-ouest de Busteni, et la lutte se continue avec des fluctuations jusqu'à la fin de novembre.

Des combats très violents et d'une importance considérable se livrèrent vers la Haute Dombovitza et vers l'Argès supérieur, dans les régions de Dragoslavele et de Kampolung; le but des Allemands était d'atteindre cette dernière ville où commence la voie ferrée qui se dirige vers Pitesci et Bucarest. Dans la région de Dragoslavele, les troupes allemandes du général von Morgen font d'abord plusieurs tentatives pour avancer (24-28 octobre); elles sont repoussées par les Roumains. Au début de novembre, les attaques de nuit se succèdent avec fréquence et, à partir du 13 novembre, les Roumains commencent à céder du terrain. Alors l'artillerie lourde allemande entre en jeu et la lutte augmente d'intensité (13-15 novembre), au point d'aller jusqu'au corps à corps (16 novembre). Les Roumains résistent encore pendant quelques jours, mais le 19 ils éprouvent, au sud de Dragoslavele un sérieux échec et, là comme ailleurs, ils sont obligés de reculer.

Vers Kampolung, des combats acharnés s'étaient livrés le 15 novembre et, après une énergique résistance, les Roumains furent obligés d'évacuer la ville (30 novembre), et de se replier dans la vallée de la Dombovitza; la lutte s'étendit peu à peu sur tout le front, depuis Grotesci jusqu'au sud de Pitesci. Dès lors, vers Pitesci, le recul des Roumains vers le sud devint général. Ils essayèrent encore une fois de réagir sur le Glavaciocu et le Niaslow (2 décembre); ils infligèrent une défaite à une division turque et continrent dans la région de Ghinpatzi-Mihalesti le gros des troupes allemandes; mais sur l'Argès ils furent obligés de battre en retraite.

L'armée du général von Delminsingen s'avança par la vallée de l'Aluta, ayant Rimnicu-Valcea pour objectif et livra, avec des chances diverses, toute une série de combats. Repoussés d'abord sur la rive gauche de la rivière (23 octo-

bre), les Allemands ne purent empêcher les Roumains de progresser vers Salatruk. Le combat reprit le 31 octobre et, lorsque les Roumains se furent emparés du mont Fruntzele (10 novembre), les Allemands, qui avaient reçu de sérieux renforts, prononcèrent une très vive attaque (13 novembre). Ils prirent Bumbesk, rejetèrent les Roumains vers Salatruk et Prezou (14 novembre) et à la suite de violents engagements, les forcèrent à reculer vers Yencuilesti (16 novembre). La lutte se poursuivit avec acharnement vers Vernesti (20 novembre), mais sous la pression allemande devenue intense, les Roumains se replièrent définitivement sur la rive gauche de l'Aluta et dans la région de Slatina (24-26 novembre).

Enfin, l'armée du général von Kuehne, débouchant du col de Vulkan, prononça son offensive vers Tirgulu-Jiului. L'attaque des défilés du Jiu fut menée par une division bavaroise qui, ayant d'abord échoué, fut renforcée par deux divisions prussiennes. Les Allemands commencèrent à progresser dès le 23 octobre vers le col de Vulkan et à l'ouest de la vallée du Jiu; dans ces combats, le général roumain Draguli fut blessé et les troupes roumaines se replièrent à la sortie du défilé (26 octobre). Mais pendant une semaine (27 octobre-4 novembre), elles reprirent l'avantage, culbutèrent les Allemands vers Tirouloui et les refoulèrent dans la direction du nord. Des renforts envoyés à propos aux Allemands favorisèrent leur offensive à l'est du Jiu (7 novembre). Sous cette pression nouvelle, les Roumains reculèrent, livrèrent vers Primbusti de violents combats (12 novembre), suivis d'un nouveau repli et, à partir du 16 novembre, la retraite roumaine se continua, sans interruption, d'abord vers Stefanesti, puis sur Craiova. Alors, par un raid audacieux, les troupes de von Kuehne s'emparèrent de Craiova (20 novembre); ce fut un des événements capitaux de la campagne des Allemands en Roumanie. L'occupation de Craiova eut, en effet, deux importantes conséquences : d'abord elle isola complètement le corps roumain qui opérait vers Orsova et qui, après s'être replié vers Turn-Severin fut obligé de se rendre; ensuite elle favorisa l'avance rapide de l'aile droite allemande vers la plaine roumaine et prépara la jonction avec l'armée de Mackensen, qui ne tarda pas à franchir le Danube.

LA MARCHE DE L'ARMÉE MACKENSEN

Lorsque la tentative de diversion faite par les Roumains au sud du Danube eut été arrêtée, la lutte prit, pendant des semaines, la forme d'un duel réciproque d'artillerie tout le long du fleuve. Les Bulgares bombardèrent l'important port fluvial roumain de Giurgevo (6 novembre) et une tentative ennemie pour débarquer vers l'embouchure de l'Aluta fut repoussée (10 novembre). De son côté, l'artillerie roumaine bombarda Viddin et Roustchouk; à la faveur du bombardement devenu intense, les Allemands essayèrent de franchir le Danube vers Zimnicéa (23 novembre), mais ils ne devaient réussir que deux jours plus tard.

Pendant ce temps, Mackensen, prononçant une vigoureuse offensive, refoula les Russes et les Roumains en Dobroudja, jusqu'au delà de la voie ferrée de Cernavoda à Constanza; puis, laissant devant eux un rideau de troupes, il franchit le Danube, marcha sur Bucarest et, après avoir accompli sa jonction avec l'armée Falkenhayn et gagné la bataille de l'Argès, il réussit à occuper la capitale et à rejeter les Roumains vers le Sereth.

Ces brillants succès furent le résultat d'une lutte acharnée et de toute une série d'opérations militaires qu'il importe de préciser. Le 2 octobre, les Roumains déclanchèrent, sur tout le front de la Dobroudja, une attaque qui progressa, malgré la résistance tenace des Bulgares et malgré les feux de leur artillerie lourde. Ils avancèrent dans la région de Rasova, de Kabadine et de Perveli, tandis que des canonnières russes bombardaient les Bulgares sur les bords du Danube, près de Rasova. A l'aile gauche, les Roumains, secondés par les Russes, conquirent la position d'Ansavea (3 octobre), faisant un millier de prisonniers et capturant sept canons; à l'aile droite, ils s'emparèrent de tranchées ennemies, occupèrent Karabaka et Bessaoul et repoussèrent toutes les contre-attaques ennemies (6 octobre).

Les Allemands reçurent des renforts en hommes et en artillerie lourde, qui leur permirent de reprendre l'offensive (20 octobre); les Roumains durent se replier sur tout le front. Constanza, le débouché de Bucarest sur la mer Noire, et Medjidié furent occupés par les Allemands et les Bulgares (23 octobre). Ce fut un grave échec pour les Roumains que la perte de Constanza : elle fortifiait la position de la Bulgarie vers le nord et permettait aux Allemands soit de poursuivre les Russes et les Roumains en retraite, soit de tenter le passage du Danube pour menacer d'enveloppe-

ment les troupes roumaines qui combattaient au nord et à l'ouest de Bucarest. Les Bulgares obtinrent un autre avantage important en s'emparant de Cernavoda, point de passage sur le Danube de la voie ferrée de Bucarest à Constanza et des hydravions ennemis bombardèrent le port roumain de Sulina.

A ce moment, le général Sakharoff était nommé commandant de l'armée russe en Dobroudja (1er novembre) et les Roumains effectuaient une réaction heureuse; ils réoccupaient Harsova avec l'aide de l'escadrille du Danube (8 novembre), rejetaient les Bulgares endésordre au delà de Topal, reprenaient Doacin, Tasaun, Tator-Palas et plusieurs autres villages, et parvenaient jusqu'au lac Tachaul et jusqu'au pont de Cernavoda, dont la partie est retombait en leur pouvoir (1er décembre).

On eut bientôt l'explication de cette avance relativement facile des Russes et des Roumains. La maréchal Mackensen, après s'être assuré la possession du chemin de fer de la Dobroudja par l'occupation de Cernavoda et de Constanza, avait préparé le passage du Danube pour le moment où les avant-gardes de Falkenhayn déboucheraient de Craiova et progresseraient sur l'Aluta. Le moment venu, il multiplia les démonstrations tout le long du fleuve, afin de tromper sur ses véritables intentions, le franchit à Zimnicea et à Islas (25 novembre) et, concentrant ses colonnes sur la rive gauche, les dirigea vers Alexandria. Ce fut un véritable désastre pour les Roumains qui, attaqués au nord et au sud, furent contraints d'abandonner toute la Petite Valachie et de battre en retraite d'abord à l'est de l'Aluta, puis au delà de la Védéa, et bientôt l'apparition de nouvelles forces ennemies, débouchant du pont de Roustchouk-Giurgevo, les obligea à reculer vers Bucarest.

Alexandria fut occupée par les Allemands; la cavalerie de Mackensen accomplit sa jonction avec l'aile droite de l'armée Falkenhayn, vers Rosii (27 novembre) et l'armée de Mackensen menaça à la fois Bucarest et les communications des troupes roumaines qui luttaient encore à la sortie des montagnes.

La situation était grave; le Gouvernement roumain, suivi par les légations étrangères, se transporta à Jassy et, d'accord avec le général Berthelot, ordonna l'évacuation de Bucarest qui, malgré les forts constituant son camp retranché, fut déclaré ville ouverte (30 novembre).

Mackensen, ayant son aile droite appuyée à Giurgevo,

orienta alors ses colonnes vers Bucarest. Elles s'avancèrent jusqu'à Calugareni, à une trentaine de kilomètres de la capitale et occupèrent Comana, qui fut d'ailleurs repris par les Roumains à la suite d'une contre-attaque. C'est alors que l'armée roumaine, qui, jusque-là, était en pleine retraite, tenta avec l'appui de deux divisions russes un retour offensif pour sauver Bucarest; ce fut la bataille de l'Argès.

BATAILLE DE L'ARGÈS (3-5 décemb. 1916)

A ce moment, les forces de Falkenhayn, venues de Kampolung et de Pitesci, avaient progressé le long de l'Argès jusqu'à environ 70 kilomètres de la capitale, vers laquelle convergèrent les colonnes de Mackensen parties de Giurgevo, d'Alexandria et de Boscoveni, et qui, le 3 décembre, avaient atteint le Cravaciona, la première des rivières que l'on rencontre en marchant sur Bucarest par le sud.

Une bataille était inévitable, afin de gagner du temps et de pouvoir évacuer l'artillerie et le matériel de guerre accumulés dans les nombreux forts du camp retranché; elle se livra d'abord près de Niaslow (3 et 4 décembre), puis sur l'Argès lui-même (5 décembre).

Mackensen attaqua d'abord Naipu, Calugareni et Uramu prit pied sur les ondulations de terrains qui dominent la vallée du Niaslow et s'empara de Gradislea en livrant des combats acharnés. Les troupes russes, qui avaient atteint Gruiu, au sud de Bucarest, effectuèrent une poussée violente sur Camara et les Roumains firent des contre-attaques également fort vives sur le Glaviaciocu et sur le Niaslow; les Allemands et les Bulgares furent un moment rejetés sur la route de Giurgevo. Mais l'aile droite de Mackensen parvint à franchir l'Argès, se dirigea sur Gruiu et atteignit le confluent de la Dombovitza et de l'Argès. Bucarest, menacée au nord-ouest par l'armée de Falkenhayn, se trouvait entourée à l'ouest et au sud par les colonnes de Mackensen et ses défenseurs étaient exposés à voir leur retraite coupée. Une plus longue résistance devenait donc impossible.

Plusieurs causes expliquent la perte de cette bataille décisive pour les Roumains : d'abord leur épuisement amené par une longue et dure retraite qui les empêcha de donner à leur retour offensif toute la vigueur qui eut été nécessaire; puis la défaillance du général Sonescu, qui commandait une division roumaine, enfin la supériorité écrasante de l'artillerie lourde allemande et l'insuffisance des renforts fournis par les Russes.

OCCUPATION DE BUCAREST PAR LES ALLEMANDS (7 décembre)

Quoique menacée de plusieurs côtés à la fois, Bucarest aurait pu opposer une résistance sérieuse, grâce aux nombreux forts détachés, construits jadis sous la direction du général belge Brialmont et pourvus d'un armement tout à fait moderne. Mais l'expérience des forteresses belges et polonaises, écrasées dans l'espace de quelques jours par le violent bombardement de l'artillerie lourde allemande avait permis de concevoir des doutes sur l'efficacité de leur résistance. D'autre part, l'avance rapide des armées allemandes et bulgares avait rendu la situation particulièrement difficile. Les voies ferrées du nord étaient aux mains de l'armée de Falkenhayn, dont les corps, progressant jusqu'au delà de Ploiesci, avaient coupé la retraite aux Roumains luttant vers Prédéal et menaçaient de la couper également aux défenseurs de Bucarest si leur repli tardait à se produire. Vers le sud, Mackensen avait dépassé Bucarest et atteint le confluent de la Dombovitza et de l'Argès. Aussi, le 30 novembre, l'évacuation de la capitale avait-elle été décidée et ordonnée. La bataille de l'Argès fut livrée pour tenter de sauver Bucarest et pour donner le temps d'achever l'évacuation du camp retranché; elle fut perdue par les Roumains et les Russes, et rendit leur retraite nécessaire.

Bucarest, déclaré ville ouverte et évacué, fut donc occupé sans nouveau combat par les Allemands (7 décembre), qui lui imposèrent une contribution de guerre de 100 millions. Les deux chefs qui avaient dirigé avec succès l'invasion de la Roumanie, reçurent la récompense de leur victoire. Guillaume II octroya à Falkenhayn le bâton de maréchal et, un peu plus tard, quand les Roumains eurent été rejetés jusqu'au Sereth, il décerna à Mackensen la grand-croix de l'ordre de la Croix de Fer.

REPLI DES ROUMAINS VERS LE SERETH PERTE DE LA DOBROUDJA

Après la perte de Bucarest, les Roumains, dont le front avait été percé, durent accentuer leur retraite devant la pression croissante de l'ennemi. Les troupes roumaines, qui avaient livré la bataille de l'Argès, se retirèrent vers l'est, le long du chemin de fer de Bucarest à Cernavoda, parvinrent à franchir la Jalomita (17 décembre) et à gagner Braïla. Celles qui avaient lutté dans les montagnes et qui avaient été rejetées à l'est de Ploiesci, accomplirent leur retraite le long de la voie ferrée de Buzeu à Braïla. Cette double retraite coûta aux Roumains des pertes sensibles.

Ils ne s'arrêtèrent pas sur le Buzeu, qui semblait cependant constituer une ligne de résistance; à la suite de quelques attaques allemandes (10 décembre) et d'un engagement entre la cavalerie russe et des troupes ennemies, ils continuèrent à reculer. Les Allemands franchirent à leur tour le Buzeu et engagèrent plusieurs actions dans la région de Rymnicu-Sarat (16, 22 et 24 décembre). Le communiqué allemand du 26 décembre annonça qu'après une lutte de cinq jours la 9e armée avait, malgré l'énergique résistance des Russes, enfoncé leurs positions au sud-ouest de cette ville qui fut, en effet, occupée par l'ennemi (26 décembre).

Vers la fin de décembre, la situation se présentait de la façon suivante : les corps austro-hongrois du général von Arz faisaient effort pour descendre des montagnes qui avoisinent la frontière de Moldavie et livraient des combats acharnés sur les rivières Casina et Susita, où les Roumains étaient peu à peu refoulés.

La retraite roumaine avait été générale sur le front compris entre Buzeu et Braïla; des détachements de la 9e armée allemande avaient occupé Rimnicu-Sarat et luttaient autour de cette ville.

Entre le Buzeu et le Danube, les Allemands s'étaient emparés de Filipesci, avaient eu un engagement avec les troupes roumaines à Visirou, où des automobiles blindées anglaises avaient permis de repousser leurs attaques et s'étaient avancés jusqu'à 40 kilomètres environ de Braïla.

Enfin, la Dobroudja tout entière était perdue pour les Russes et les Roumains; en réalisant de sérieux et rapides progrès, les Allemands et les Bulgares avaient occupé successivement Isaccea, Tulcéa et Macin; les troupes russes avaient repassé le Danube vers Braïla et vers Galatz.

Mais l'armée roumaine, qui avait beaucoup souffert, s'était dès le 22 décembre, retirée au delà du Buzeu, vers le Sereth et se réorganisait sous la protection de l'armée russe qui avait pris sa place.

OCCUPATION DE BRAILA ET DE FOCZANY PAR LES ALLEMANDS (janvier 1917)

La progression des Austro-Allemands et des Bulgares continua en janvier 1917 et leur assura deux nouveaux gains importants : Braïla et Foczany.

De plus en plus, les Roumains furent refoulés dans les vallées de la Casina, de la Susita, du Trotus et de l'Oituz. Les forces de Mackensen multiplièrent les attaques vers Braïla, et cette ville,

investie au nord-ouest par Falkenhayn, au sud par l'armée du Danube, à l'est par les troupes allemandes et bulgares de la Dobroudja fut occupée par l'ennemi (4 janvier 1917).

Quelques jours plus tard, à la suite de violents combats, les Russes furent rejetés à leur tour et Foczany, ainsi découvert, tomba au pouvoir des Allemands (7 janvier). En Dobroudja, les Bulgares, qui étaient parvenus au Danube, essayèrent en vain de franchir le bras de Saint-Georges.

Ainsi, au moment où l'hiver imposa aux combattants un arrêt momentané, les forces allemandes et bulgares étaient alignées parallèlement au Sereth, dont la ligne fortifiée, utilisée par les Russes, devait braver tous les efforts. ennemis, et elles étaient prolongées au delà du Danube par les troupes bulgares et turques massées en Dobroudja.

Pendant ce temps, le premier ministre roumain Bratiano, après avoir exposé à la Chambre des députés, réunie à Jassy, les rapports de la Roumanie avec la Triple Entente antérieurement à la guerre, et affirmé que les revendications roumaines étaient liées aux intérêts de toute l'Europe, faisait appel à l'union de tous et, pour la réaliser, admettait dans son ministère plusieurs membres de l'opposition, notamment Take Jonesco et Costinesco (27 décembre 1916).

Enfin, au début de janvier 1917, le roi Ferdinand de Roumanie, accompagné du prince héritier, avait une longue entrevue avec le Tzar au quartier général russe.

Les défaites des armées roumaines eurent pour principales causes l'infériorité de leur artillerie et de leur matériel, ainsi que leur inexpérience profonde de la guerre moderne; il faut y joindre les défauts du plan initial qui, au lieu d'imposer la défensive sur la frontière de Transylvanie, pour attaquer avec toutes les forces disponibles la Bulgarie dont les effectifs les plus importants étaient retenus devant l'armée d'Orient, consista à tenter de libérer les Roumains de Transylvanie, tandis que la garde du Danube n'était confiée qu'à des milices en nombre tout à fait insuffisant.

Les conséquences des défaites roumaines furent désastreuses : non seulement la voie ouverte par les Allemands entre Vienne-Sofia-Constantinople demeura libre, mais encore l'action de l'armée de Salonique fut entièrement paralysée, son offensive rendue impossible et, une fois de plus, l'influence austro-allemande se trouva maintenue dans les Balkans.

CHAPITRE X

LA GUERRE EN ASIE ET SUR LE FRONT D'ÉGYPTE

(octobre 1915-mars 1917.)

SITUATION DE LA TURQUIE EN OCTOBRE 1915

Vers le mois d'octobre 1915, l'offensive projetée par les Turcs, au début de leur intervention, avait échoué presque partout. Si les Alliés n'avaient pu forcer les Dardanelles et si, par la fermeture des Détroits, la Russie était toujours bloquée dans la mer Noire, dont elle possédait du reste la maîtrise incontestée, la Transcaucasie était, depuis la victoire de Sarykamysh, délivrée de l'invasion. Les Russes avaient occupé Melazghert, Van et rejeté leurs ennemis vers l'Euphrate. Obligés de pénétrer en Perse pour déjouer les intrigues allemandes, ils étaient entrés à Tauris, à Ourmiah et avaient réalisé une avance notable à l'ouest de cette ville.

En Mésopotamie, l'armée anglo-hindoue, maîtresse du cours du Chat-el-Arab, par l'occupation de Fao, de Bassora et de Kornah s'était avancée jusqu'à Amara et esquissait déjà sa marche sur Bagdad.

Enfin, l'échec de la première attaque turque contre le canal de Suez avait jusqu'à nouvel ordre délivré l'Egypte de toute menace.

A Constantinople, l'accord était loin de régner entre les chef du parti Jeune-Turc inféodé à l'Allemagne, lorsqu'un événement grave se produisit, l'assassinat du prince Yussuf-Izeddin, futur héritier du trône; il fut trouvé les artères coupées. Ses ennemis attribuèrent sa mort à un suicide causé par la neurasthénie; mais deux des principaux chefs de l'opposition, le général Chérif pacha et le prince Sabbah Eddin démontrèrent facilement qu'il y avait assassinat, dont l'auteur, Enver pacha, faillit à son tour être victime d'un attentat.

Pour faire face aux nécessités de la guerre, le Gouverne-

ment turc avait appelé sous les drapeaux la classe 1918 et appliqué le service militaire obligatoire aux hommes de 50 ans. Enfin, un iradé du Sultan tenta de procurer des ressources financières bien nécessaires par l'émission de nouveaux bons du Trésor.

PROGRÈS DES RUSSES ET DES ANGLAIS EN ASIE 1915-1916)

Pendant les derniers mois de 1915 et durant toute l'année 1916, les Russes et les Anglais obtinrent de sérieux avantages sur les différents fronts d'Asie.

En Arménie, le général Youdenich exécuta le plan de campagne conçu par le grand-duc Nicolas, vice-roi du Caucase; par une brillante campagne d'hiver, il s'empara d'Erzeroum puis occupa Trébizonde. Les Turcs, ayant reçu des renforts, tentèrent une offensive d'ensemble qui leur permit de contenir pendant quelque temps l'avance des Russes sur Erzindjian et même de reprendre Mamahatun. Mais les Russes renouvelèrent avec vigueur leurs attaques; ils rentrèrent à Mamahatun, prirent Erzindjian, rejetèrent les forces turques vers l'Euphrate et achevèrent la conquête de l'Arménie.

En Perse, le général Baratow occupa successivement Hamadan, Kachan, Kirmanchah, Senneh et la région de Revanduza; obligé un moment de ramener ses troupes de Khanikin au delà de Kirmanchah et même d'évacuer Hamadan, il réussit, par des contre-attaques répétées, à prononcer une offensive menaçante vers Mossoul et Bagdad, et l'un de ses détachements parvint à accomplir sa jonction avec l'armée anglaise de Mésopotamie.

Cette armée, sous le général Mixon, s'était d'abord avancée jusqu'à Ctésiphon, à moins de 30 kilomètres de Bagdad; mais arrêtée par des forces turques considérables, elle dut reculer jusqu'à Kut-el-Amara, où une partie des troupes commandées par le général Towshend furent assiégées et, après une longue résistance, obligée de capituler. Le général Stanley Maude prépara alors lentement et prudemment une nouvelle offensive et, après avoir dispersé les Turcs à Kut-el-Amara, marcha sur Bagdad, qui fut occupée et même dépassée par l'armée anglaise.

En Arabie, le soulèvement du chérif de La Mecque, favorisé par les Alliés, aboutit à la proclamation de l'indépendance des Arabes vis-à-vis des Turcs et porta un coup terrible au prestige du Sultan en lui enlevant la suzeraineté des capitales religieuses du monde musulman.

Les succès des forces anglaises à Barrami, à Sollum, à Dueidar, à Romani, suivis de la défaite du grand chef des Senoussi, près de l'oasis de Siouah, assurèrent définitivement la sécurité de l'Egypte et, après la victoire de Rafat, les Anglais purent envahir la Palestine.

Tels sont, dans leur ensemble, les événements les plus importants qui se sont accomplis entre octobre 1915 et mars 1917 sur les front d'Asie et en Egypte, et qu'il convient maintenant de passer en revue.

I. — Arménie.

ACTION DE LA FLOTTE RUSSE DANS LA MER NOIRE

Dans la mer Noire, la flotte russe, commandée d'abord par l'amiral Eberhard, puis plus tard, à partir d'août 1916, par l'amiral Koltchak, montra une grande activité et contribua à certains moments à faciliter les opérations de l'aile droite de l'armée du Caucase sur les côtes d'Asie Mineure. Torpilleurs et sous-marins russes capturèrent ou coulèrent un bon nombre de vapeurs et une grande quantité de voiliers turcs transportant du charbon, du blé et du pétrole à Constantinople, dont le ravitaillement se trouva ainsi fréquemment entravé.

Des torpilleurs russes bombardèrent le port bulgare de Baltchik (septembre 1916).

La Turquie ne put réagir que faiblement; le *Gœben* et le *Breslau* firent quelques sorties; le premier bombarda Touapse et coula le navire russe *Kniaz-Obolensky;* le second canonna la ville ouverte de Sotchi (juillet 1916).

Il convient enfin de rappeler le raid audacieux d'un sous-marin anglais qui, venu de la mer Egée, pénétra dans le port de la Corne-d'Or, causa de sérieux dégâts à l'arsenal situé près de Péra et jeta la panique parmi les ouvriers.

ARMÉNIE : LA MARCHE DES RUSSES SUR ERZEROUM

Le grand-duc Nicolas méditait de s'emparer d'Erzeroum et de faire la conquête de l'Arménie; ce plan fut réalisé grâce à une brillante campagne d'hiver, poursuivie dans les montagnes, au milieu des neiges et par une température de 25 degrés au-dessous de zéro.

C'est vers le milieu de janvier 1916 que l'activité commença à se manifester sur le front russe. Les Turcs avaient perdu le port de Khopa, qui était une des bases de leur

ravitaillement; ils échouèrent dans quatre attaques successives au sud-est de cette ville et ne purent parvenir à franchir l'Arkhave. A l'intérieur, de violents combats se livrèrent entre Melazghert et le lac de Van, avec des alternatives d'avance et de recul et, près des lacs Van et Ourmiah, la cavalerie russe eut de fréquents engagements avec les Kurdes.

Dans la région de Tortum, les Russes, après avoir arrêté une tentative d'offensive ennemie, pénétrèrent dans le village de Tew et dispersèrent les Turcs par un combat à la baïonnette près d'Ardost. Le 17 janvier, les troupes du général Youdenitch, composées surtout de Sibériens, de Cosaques et de Turcomans, dirigèrent contre le centre ennemi, près du lac Tortunghel, une attaque fougueuse et inattendue; délogés sur un large front des fortes positions qu'ils occupaient, les Turcs se replièrent dans une fuite éperdue vers la plaine d'Erzeroum, laissant les Russes occuper Kœprikeui, Hassankala, Kop et leur abandonnant 4.000 prisonniers, dont 50 officiers, 15 canons, des munitions, des vivres et du matériel de guerre. Cette brillante victoire, qui excita un vif enthousiasme à Petrograd, permit aux Russes de s'avancer rapidement jusqu'aux défenses extérieures d'Erzeroum.

PRISE D'ERZEROUM (16 février 1916)

La conquête de cette forteresse, digne couronnement des efforts du grand-duc Nicolas et du général Youdenitch, fut le résultat d'une bataille de cinq jours qui amena la chute successive des différents forts et l'occupation de la ville par les Russes (16 février 1916).

Par sa situation entre les vallées du Tchorok, le l'Euphrate et de l'Aras, à la jonction des routes de l'Anatolie, de la Transcaucasie et de la Perse, Erzeroum offrait au point de vue stratégique une importance capitale. C'était, malgré les affirmations contraires faites par les Turcs pour pallier leur défaite, une place redoutable défendue par une quinzaine de forts détachés, reliés entre eux par des lignes de retranchements. La position fortifiée de Dévé-Boyoun était la clef de la défense.

La marche des troupes russes sur la capitale de l'Arménie turque se fit par trois routes : l'une, venant d'Olty, qu'emprunta l'aile droite russe; l'autre, suivie par le centre, de Kars à Erzeroum, enfin, la troisième, venant de Melazghert, par où s'avancèrent les troupes formant l'aile gauche de l'armée du Caucase. Les Turcs tentèrent contre cette aile gauche une attaque de flanc que les Russes parèrent habile-

ment en déclanchant à propos une offensive dans la région de Melazghert.

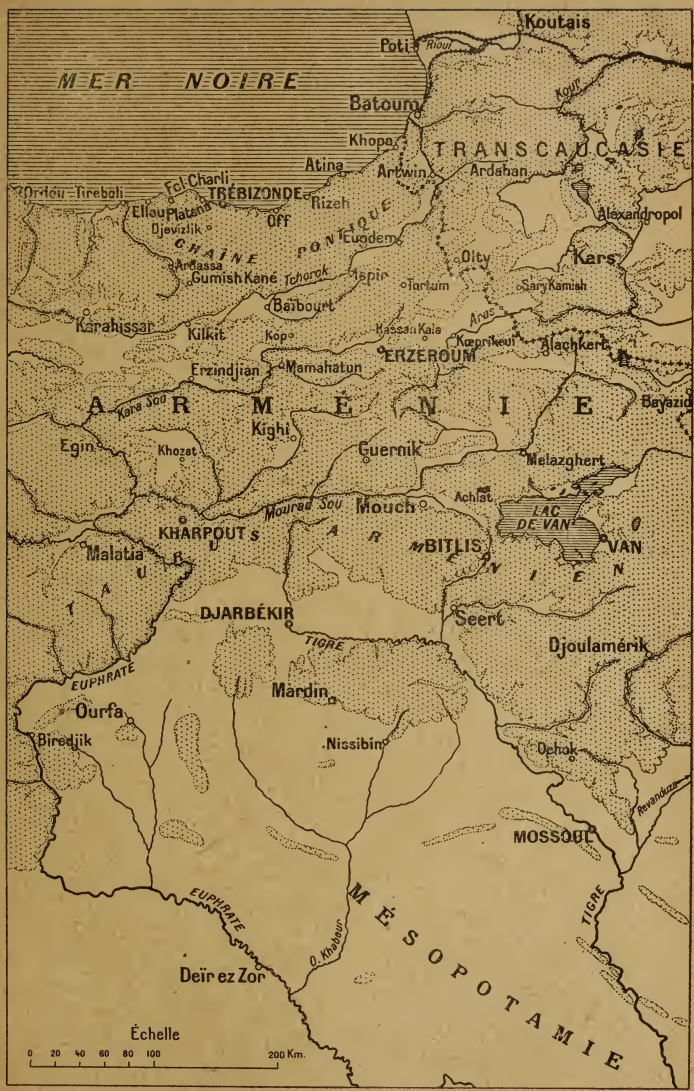
Erzeroum ne fut pas investie; les forts qui la protégeaient furent pris d'assaut à la suite de violents combats à la baïonnette. Lancés à la poursuite des Turcs en pleine déroute, les Russes s'emparèrent des deux forts Dalangez et de Karagoubek (11 février 1916); la prise du premier ouvrit une brèche dans la ligne de défense; l'occupation du second permit aux Russes d'approcher de la ville par le nord-est. Une attaque de nuit dirigée sur le fort de Tafta permit aux Russes d'y prendre pied et les rendit maîtres du défilé de Karabagaz. Seul le fort de Tchabandele empêchait encore la jonction entre les différents corps d'attaque russes.

Dans la plaine de Passine, en avant d'Erzeroum, les Turcs firent des efforts désespérés pour arrêter l'avance de l'ennemi, mais ils furent rejetés derrière la ligne des forts. Le 15 février, les Russes dirigèrent un assaut terrible sur la première ligne des positions fortifiées de Dévé-Boyoun et de Tchabandele; le soir, tous les forts de cette première ligne étaient en leur pouvoir. Alors la jonction put s'accomplir entre les différents corps russes qui poursuivirent leurs attaques vigoureuses. L'armée turque, démoralisée et incapable de résister sur la deuxième ligne de défense, fit sauter les ouvrages qui la protégeaient et ne lutta plus désormais que pour couvrir la retraite. Les Russes entrèrent dans Erzeroum, où les Kurdes s'étaient livrés, jusqu'au dernier moments, à de terribles massacres d'Arméniens (16 février).

Le Président de la République française et le roi George V exprimèrent au Tzar leur admiration pour la belle victoire remportée par ses troupes; des félicitations furent adressées par Edward Grey à Sazonow, par le lord-maire de Londres au maire de Petrograd, et Nicolas II décerna au général Youdenitch, le vainqueur de Sarykamysh et d'Erzeroum, la croix de Saint-Georges.

La prise d'Erzeroum, après une lutte de cinq jours, malgré la résistance de trois corps d'armée turcs, était, en effet, un exploit merveilleux qui affecta vivement la Turquie et l'Allemagne. Les Turcs purent fuir en désordre, la ville n'ayant pas été entourée; ils n'en laissèrent pas moins entre les mains des Russes 12.500 prisonniers, dont 235 officiers, 9 drapeaux, 323 canons et une quantité énorme d'armes, de munitions, de matériel de guerre et d'approvisionnements.

Les Russes pouvaient désormais, ou bien, comme ils le firent, orienter leur aile droite vers Trébizonde, ou bien


MER NOIRE
Koutais
Poti
Rioni
Batoum
Kour
TRANSCAUCASIE
Khopa
Atina
Artwin
Ardahan
Fol Charli
Ordou-Tireboli
TRÉBIZONDE
Rizeh
Ellau
Platana
Off
Djevizlik
Alexandropol
CHAINE PONTIQUE
Eugdem
Olty
Kars
Ardassa
Gumish Kané
Tchorok
Aspir
Tortum
Sary Kamish
Baibourt
Karahissar
Kilkit
Kopo
Hassan Kala
Araks
Kœprikeui
Alachkert
ERZEROUM
Erzindjian
Mamahatun
ARMÉNIE
Bayazid
Kara Sou
Egin
Khozet
Kighi
Guernik
Melazghert
Achlat
LAC DE VAN
Mouree Sou
Mouch
KHARPOUT
BITLIS
VAN
Malatia
DJARBÉKIR
Seert
TIGRE
Djoulamérik
EUPHRATE
Mardin
Ourfa
Biredjik
Nissibin
Dehok
Rivanduz
MOSSOUL
EUPHRATE
O. Khabour
MÉSOPOTAMIE
TIGRE
Deïr ez Zor
Échelle
0 20 40 60 80 100 200 Km.

Arménie

continuer leur avance vers l'Anatolie, ou bien, enfin, chercher à couper les communications de l'armée turque qui luttait en Mésopotamie; enfin, conséquence importante, en Perse le flanc droit du corps du général Baratow se trouvait désormais garanti contre toute attaque.

La défaite d'Erzeroum provoqua dans plusieurs villes turques des manifestations vivement réprimées par les forces de police; à Constantinople, les Jeunes-Turcs, responsables de ce revers, furent hués et on dut confier à des troupes allemandes la garde du palais du Sultan.

Le Gouvernement turc essaya de voiler la défaite en transmettant aux journaux un communiqué particulièrement curieux et qui était ainsi conçu : « Sur le front du « Caucase, les combats entre avant-postes sont devenus « plus violents au centre et se sont étendus par endroits « jusqu'à la position principale. Les attaques de l'ennemi « ont été neutralisées par des contre-attaques. »

Plus tard, les Turcs osèrent affirmer qu'Erzeroum était dépourvue de toute valeur comme place forte et le grand-duc Nicolas fut obligé de faire justice de ces mensonges en déclarant officiellement qu'Erzeroum était une grande forteresse, très perfectionnée et que, pendant cinq jours, les Turcs l'avaient défendue avec un acharnement opiniâtre.

PRISE DE TREBIZONDE (18 avril)

Après la prise d'Erzeroum, les différents groupes de l'armée du Caucase, se développant en éventail, se répandirent vers le nord-ouest, l'ouest et le sud-ouest, et continuèrent méthodiquement la conquête de l'Arménie.

L'aile gauche russe, après avoir pris d'assaut Melazghert, Mouch et Akhalat, s'avança, en livrant de violents combats, durant quinze jours, sur Bitlis. Cette ville importante fut enlevée par une attaque de nuit, que favorisa une tempête de neige (3 mars); les Turcs perdirent une vingtaine de canons et un dépôt de munitions.

Au centre, les conséquences de la victoire d'Erzeroum se firent rapidement sentir : les Russes tournèrent et capturèrent, au nord-ouest d'Erzeroum, les débris de la 34e division turque avec 13 pièces de canon; puis, poussant droit vers l'ouest, le long de l'Euphrate, ils occupèrent la ville de Mamahatun (16 mars) et enlevèrent d'assaut une chaîne de montagnes organisée vers Askaline (18, 22 et 23 avril).

Enfin, à l'extrême droite, les Russes prirent d'assaut Ispir et, remontant le Tchorok, atteignirent les avancées de Tré-

bizonde pendant que des troupes de débarquement s'emparaient des petits ports de Rizeh et de Off, et menaçaient, en longeant le rivage, le grand port ottoman. Les Turcs essayèrent de résister sur leurs positions des bords du Kara-Déré; ils furent, par de sanglants combats, chassés de la rive droite puis de la rive gauche du fleuve, grâce à la coopération de la flotte russe.

Trébizonde fut attaquée de trois côtés à la fois; tandis que les troupes du Caucase s'approchaient de la ville du côté sud, le corps de débarquement progressait lentement sur le littoral, dans une région sauvage, coupée de vallées étroites et de montagnes abruptes, et la flotte russe, du large, bombardait les lignes fortifiées des Turcs. Enfin, le 18 avril, la résistance turque étant brisée, les Russes occupèrent Trébizonde. Ils y furent bien accueillis par les habitants exaspérés des massacres et des atrocités commises par les Turcs sur des enfants, des jeunes filles et des adultes arméniens. Les Russes s'emparèrent de 15 canons, de 8 pièces d'artillerie côtière et d'un millier de fusils. L'aile droite russe allait avoir avec Trébizonde un excellent point d'appui pour les opérations futures.

ACHÈVEMENT DE LA CONQUÊTE DE L'ARMÉNIE PAR LES RUSSES

Ces opérations se poursuivirent sur tout le front durant le printemps et l'été de 1916. Sur le littoral, grâce à l'appui de la flotte, les Russes firent des progrès rapides : les Turcs furent délogés de la région de Platana et évacuèrent les deux ports de Tireboli et d'Ordou, sans pouvoir empêcher nos Alliés de s'emparer de Foll et des lignes fortifiées turques de Petra-Kale.

Plus au sud, grâce à l'intrépidité des Cosaques du Térek et du Kouban, commandés par le général Kreuten, d'importants progrès furent réalisés dans la direction de Gumiskaneh. La prise de Baibourt, suivie de celle de Gumiskaneh (juillet) assura aux Russes la possession de l'excellente route qui relie Erzeroum à Trébizonde et toutes les tentatives d'offensive faites par les Turcs à l'ouest de Gumiskaneh furent victorieusement repoussées.

Dans la direction d'Erzindjian, les Turcs furent refoulés par les avant-gardes russes vers l'Euphrate occidental et vers Aschakala (mai); mais, ayant reçu des renforts, ils essayèrent de déborder leurs adversaires vers Mamahatun. Obligés de reculer, les Russes évacuèrent cette ville et durent livrer un vif combat au sud-ouest d'Yenikeui; mais cette

offensive momentanée des Turcs fut bientôt enrayée. Les Russes rentrèrent dans Mamahatun et, au nord-ouest de Gumiskaneh, occupèrent Ardassa, où ils franchirent l'Euphrate (juillet). Sous leur pression vigoureuse, les Turcs refluèrent en désordre et une habile manœuvre du grand-duc Nicolas amena, par la prise d'Erzindjian, la fin de la conquête de l'Arménie. Pour parer aux difficultés de ravitaillement des troupes du Caucase dans la région montagneuse, le vice-roi accumula à Trébizonde, devenue la base de ses opérations, toutes les ressources nécessaires au succès de la campagne; puis il s'empara de la route de Trébizonde à Erzindjian, par Ardasa et Gumiskaneh. Alors s'accomplit la marche sur Erzindjian qui, menacée au nord par une colonne venue du littoral et à l'est par les troupes du Caucase, tomba au pouvoir des Russes (25 juillet). L'offensive turque en Arménie était brisée. A la suite de quelques derniers engagements au nord de l'Euphrate, les Russes occupèrent Tchornouk (septembre), arrêtèrent toutes les tentatives d'avance turque à l'ouest d'Erzindjian,, repoussèrent sept attaques faites par les Turcs et les Kurdes sur leurs positions du mont Sculin-Dagh (15 et 16 octobre) et rejetèrent l'ennemi sur la rive gauche du Kara-Sou.

La conquête de l'Arménie fut ainsi terminée, les relations rétablies entre Erzeroum et Trébizonde, et le ravitaillement de l'armée du Caucase assuré par ce dernier port.

Cette campagne, au milieu des montagnes d'Arménie, commencée en plein hiver et au milieu des neiges, avait été dure et laborieuse; elle valut au grand-duc Nicolas les félicitations méritées que le Tzar adressa au vainqueur d'Erzeroum et d'Erzindjian.

L'avance des Russes s'était également manifestée à l'ouest du lac de Van, dans la région de Bitlis (avril-mai); de violentes attaques turques les obligèrent un instant à reculer vers le nord et à évacuer Mouch; mais à la suite des combats acharnés livrés entre cette ville et Bitlis, les Russes réoccupèrent Mouch (août) et culbutèrent l'ennemi près de Kyghi. Pendant trois mois (septembre-décembre), la lutte se poursuivit très violente et avec des fluctuations diverses autour d'Ognot; après de multiples attaques, les Turcs durent finalement continuer leur mouvement de retraite.

Ils ne furent pas plus heureux dans la direction de Djarbékir; dès le mois de maï, refoulés et poursuivis par les Cosaques, ils opposèrent une vive résistance qui contint les progrès des Russes; mais ceux-ci, à la suite d'une série d'enga-

gements qui leur furent favorables (19-22 août), reprirent lentement leur marche en avant jusqu'au commencement de l'hiver.

L'offensive des Russes dans la direction de Mossoul avait pour but de menacer la vallée du Tigre et de faciliter les opérations de l'armée du général Baratow, qui luttait en Perse et visait à opérer sa jonction avec l'armée anglo-hindoue de Mésopotamie. Les Russes occupèrent la région de Revanduza (mai), culbutèrent les Turcs près de Baneh (juin) et leur infligèrent une sérieuse défaite à Rayatt, près de la frontière persane (23 août). Une division turque fut cernée et deux régiments capturés presque en entier, avec trois pièces de canon; le reste de la division s'enfuit précipitamment vers Mossoul.

Avant la fin de l'année 1916, l'Arménie tout entière était tombée au pouvoir des Russes.

II. — Perse.

LES INTRIGUES ALLEMANDES EN PERSE

L'intervention des Russes en Perse eut pour effet d'appuyer l'action de l'armée anglo-hindoue qui envahissait la Mésopotamie et de réduire à néant le grand dessein conçu par Guillaume II de développer l'influence allemande dans l'Asie turque et en Perse, afin de menacer l'Inde.

Ce dessein n'était pas nouveau; en 1807, au plus fort de sa lutte contre l'Angleterre et la Russie, Napoléon avait envoyé à Téhéran une mission française qui, dirigée par le comte Jaubert et le général Gardanne, devait chercher à acquérir le concours de la Perse et étudier la possibilité d'organiser à travers ce pays une expédition contre l'Inde anglaise. Le traité de Tilsitt arrêta la mise à exécution de ce plan, dont l'idée principale fut, avec certaines modifications, reprise en 1915-1916 par Guillaume II.

Un accord conclu, en 1907, entre l'Angleterre et la Russie avait établi, dans le sud et le nord de la Perse, deux zones d'influences où l'action de chacune de ces puissances devait librement s'exercer. Mais l'Allemagne s'était attachée, en soudoyant les gendarmes persans et les bandes de brigands, à maintenir entre ces deux zones un foyer de rébellion dont l'extension pouvait, à un moment donné, favoriser ses projets.

Vers la fin de 1915, les agents allemands n'hésitèrent pas à se mettre personnellement en avant pour servir les intérêts de leur pays. On vit en Perse le consul d'Autriche assis-

ter, à la mosquée, aux fêtes musulmanes, et le consul d'Allemagne aller rejoindre en rase campagne les gendarmes et révoltés persans. A Chiraz, le consul d'Allemagne fit couper les fils télégraphiques; à Koum, les consuls de Russie et d'Angleterre furent arrêtés et maltraités; enfin, les habitants d'Hamadan, cédant à la pression allemande, invitèrent le Gouvernement persan à déclarer la guerre à la Russie. L'intervention russe, qui se produisit à propos, déjoua toutes ces intrigues et rétablit la situation.

INTERVENTION DE LA RUSSIE : OCCUPATION D'HAMADAN (1er janvier 1916) ET DE KIRMANCHAH (25 février)

Les Russes débarquèrent à Enzeli et s'avancèrent jusqu'à Kazbin; puis, se dirigeant sur Hamadan, ils dispersèrent plusieurs bandes rebelles au défilé de Sultan-Boulag, près de Keuchkek, et à Rabat-Kérim (décembre 1915), prirent d'assaut Saveh et entrèrent à Koum. Hamadan fut ensuite occupé et, le 1er janvier 1916, dans cette ville, un détachement russe rendit les honneurs militaires au drapeau britannique hissé sur le consulat.

Le détachement recruté par les Allemands essaya de prononcer une offensive au sud-est d'Hamadan; rejeté au delà du col de Kondolian, il dut battre en retraite vers Dowlotabad (7 janvier). En même temps, les Turcs, qui s'étaient avancés jusqu'à l'ouest d'Hamadan, furent battus près d'Assadabab et s'enfuirent en désordre vers Kiangaver, abandonnant leurs morts et leurs blessés. Les Russes, après s'être emparés de Sultanabad, furent encore vainqueurs à Khandevar (24 janvier), occupèrent Dowlotabad, puis Kachan et, enfin, Kirmanchah, capitale du Kurdistan (25 février). Cette marche, relativement rapide, avait neutralisé les dangers que pouvaient susciter les agissements allemands.

PREMIÈRE JONCTION DES RUSSES ET DES ANGLAIS (15 mai 1916)

Alors commença la marche vers la Mésopotamie qui, après bien des vicissitudes, devait aboutir à un plein succès. Tout d'abord, une série d'opérations heureuses autour de Kirmanchah permit aux Russes de s'avancer jusqu'à Khanykin, à la frontière turco-persane (février 1916).

Puis, tandis que, plus au nord, la pénétration dans la région de Revanduza avait esquissé une grave menace sur Mossoul, le prise de Senneh (8 mars) et de Korind (9 mars), par un corps russe, apparut comme le prélude de l'offen-

sive russe vers Bagdad. Entre temps, les Russes étaient entrés à Ispahan (17 mars) où, en dépit des menées des agitateurs allemands, ils furent bien accueillis. Un instant arrêtés aux défilés des monts Zagros, entre Korind et Kala-Chahin, ils reprirent bientôt leur avance; les Turcs furent délogés du village de Sermalkérim, dont les défenseurs furent passés à la baïonnette (6 mai) et, après avoir subi de fortes pertes, se replièrent en hâte, abandonnant tout un camp et un important matériel. Quelques jours plus tard (10 mai), les Russes atteignaient Kasr-i-Chirin, dans le bassin de la Diala, où tout un stock de munitions, un parc télégraphique et un convoi de chameaux tombèrent entre leurs mains.

Le 15 mai, un contingent de Cosaques s'illustra par un raid des plus audacieux; ayant franchi, sous la conduite d'un guide douteux, des défilés situés à 2.500 mètres d'altitude, infestés de tribus guerrières et exécuté une dernière étape de 50 kilomètres dans laquelle plusieurs chevaux périrent de fatigue et de soif, ils rejoignirent les troupes britanniques du général Gorringe et leurs officiers se rendirent au quartier général de l'armée anglaise de Mésopotamie. L'avant-garde de l'armée du général Baratow était ainsi parvenue à moins de 200 kilomètres de Bagdad.

RETRAITE DES RUSSES (juin-août 1916)

Ce succès n'était pas encore définitif; les Turcs s'efforcèrent, à l'aide d'importants renforts, de fermer aux Russes la porte de la Mésopotamie. Pendant plus de deux mois, ils prononcèrent, dans la région de Revanduza, une série d'attaques, souvent repoussées, mais qui réussirent à contenir l'offensive russe.

Vers Korind, avec des forces considérables, ils exercèrent une pression qui obligea les Russes à se replier en cédant beaucoup de terrain; nos Alliés durent, en effet, abandonner Kirmanchah et même Hamadan (août), et vers Kalapassoff ils se trouvèrent aux prises avec de fortes masses ennemies; ce fut la période critique.

REPRISE DE L'OFFENSIVE RUSSE (septembre 1916-février 1917)

Bientôt le mouvement de recul s'arrêta et les Russes se ressaisirent. Ils exercèrent une forte poussée sur l'ennemi, vers Sakkir, parvinrent à refouler les Turcs à l'ouest d'Hamadan (septembre), tandis qu'au nord de cette ville se déroulaient de violents combats (octobre). Kaschan, un instant perdu, avait été repris. Enfin, à la suite

d'une vigoureuse offensive de nos Alliés, les Turcs furent chassés de Djanelak, au sud de Sultanabad (15 novembre) et toutes leurs tentatives pour pénétrer à nouveau dans cette région furent rejetées.

En janvier 1917, les Russes, en dépit du froid rigoureux et des tempêtes de neige, occupèrent Sakkiz et Bidjar, et un de leurs détachements s'empara de la ligne fortifiée de Curaba au sud de Dowlotabad, qui fut abandonnée par les Turcs.

Ainsi l'offensive russe reprenait sur toute la ligne et l'on pouvait déjà prévoir le moment où les Russes, débouchant de nouveau des montagnes, allaient accomplir pour la seconde fois, et de façon définitive, leur jonction avec les Anglais devenus enfin maîtres de Bagdad.

III. — Mésopotamie.

APERÇU GÉNÉRAL DE LA CAMPAGNE DE MÉSOPOTAMIE (1915-1917)

La campagne de Mésopotamie, malgré ses vicissitudes, a abouti au résultat cherché. L'objectif lointain pour l'armée anglo-hindoue, déjà maîtresse de la région du Chat-el-Arab, était d'atteindre Bagdad, situé à 800 kilomètres de la mer et d'occuper le point terminus de la voie ferrée, à peu près achevée, par laquelle l'Allemagne comptait faire rayonner son influence à travers l'Asie turque jusqu'au golfe Persique.

Au début de 1915, les Anglais, après avoir dispersé les troupes turques sur les bords du Tigre, s'étaient audacieusement avancés jusqu'à Ctésiphon, à moins de 30 kilomètres de Bagdad. Mais attaqués par des forces très supérieures, ils furent obligés de reculer de 125 kilomètres jusqu'à Kut-el-Amara, où, après une longue résistance, le général Townshend, n'ayant pu être secouru, dut capituler. De nouveaux et minutieux préparatifs furent poursuivis par le général Stanley Maude qui, au moment favorable, reprit la marche en avant. Dans une brillante campagne, il vengea l'échec subi par les Anglais en reprenant Kut-el-Amara, remonta le Tigre en refoulant les Turcs en déroute, occupa Bagdad, dont il dégagea les alentours et accomplit sa jonction avec des détachements de l'armée russe de Perse. Ce grand succès fut le digne complément de la prise d'Erzeroum, de Trébizonde et d'Erzindjian.

ÉCHEC DES ANGLAIS A CTÉSIPHON (décembre 1915)

La victoire remportée par le général Mixon, sur les bords du Tigre, et l'occupation de Kut-el-Amara par la cavalerie britannique, avait permis aux Anglais de prendre l'offensive. Ils arrivèrent, en remontant le fleuve, jusqu'à Ctésiphon, tandis que les Turcs se retiraient sur Bialah, à moitié chemin entre Ctésiphon et Bagdad. Mais alors se révéla le danger, pour un corps d'armée partant d'une base peu solide, de chercher à atteindre des objectifs lointains.

A Ctésiphon, la petite armée anglaise, qui comptait à peine 20.000 hommes, se heurta à deux corps d'armée turcs que commandait le général allemand von der Goltz, depuis longtemps au service de la Turquie. L'échec subi fut sérieux et il eut de désastreuses conséquences, car tous les efforts des Anglais se trouvèrent paralysés pendant plus d'un an. Le général Townshend perdit 4.600 hommes et, menacé d'être enveloppé, recula de 125 kilomètres, jusqu'à Kut-el-Amara, où il s'installa et se fortifia; il se trouva ainsi à peu près dans la situation de Gordon à Khartoum ou du général White à Ladysmith. Les Turcs bombardèrent les positions britanniques (décembre) et tentèrent plusieurs attaques qui furent infructueuses (23-25 décembre). Ils perdirent, en les renouvelant, 700 prisonniers et deux pièces de canon. Malgré l'infériorité de ses forces, le général Townshend était décidé à résister jusqu'à la dernière extrémité, mais le manque de vivres et de munitions devait rendre sa résolution inutile.

SIÈGE DE KUT-EL-AMARA (7 décembre 1915-28 avril 1916)

La position où les troupes anglaises étaient assiégées consistait en une sorte de presqu'île formée par un coude du Tigre; à l'extrémité non protégée par le fleuve, se trouvait une grande usine, dont le général Townshend fit un bastion fortifié.

Le 9 décembre, le général turc Nur-ed-Din demanda par lettre la reddition de Kut-el-Amara. Le refus du général Townshend fut suivi d'un violent bombardement et de deux violentes attaques ennemies (10 et 11 décembre), qui furent repoussées. Mais le détachement qui défendait la tête de pont ayant été refoulé, il fallut se décider à détruire le pont.

Les Turcs, renforcés par une division nouvelle amenée du Caucase, renouvelèrent leurs attaques (24 et 25 décembre); ils perdirent environ 4.000 hommes et les Anglais 1.800.

Mésopotamie

Ils se bornèrent alors à maintenir un blocus sévère, mais le bombardement continua presque sans arrêt.

Cependant les vivres diminuaient et il fallut abattre les chevaux. Le 24 janvier 1916, des aéroplanes apportèrent les premiers sacs de farine. Au commencement de février, la garnison vivait uniquement de riz, de sucre et de quelques légumes. Le 9 mars, on réduisit les rations de moitié; nouvelle réduction le 1er avril et le 16 on n'avait littéralement plus rien à manger.

Du 22 au 25, la garnison dut utiliser des rations de réserve et, du 25 au 28, les seuls vivres furent ceux que purent jeter les aéroplanes.

Le général Percy Lake, successeur du général Mixon comme commandant en chef de l'armée de Mésopotamie, fit plusieurs tentatives pour débloquer Kut-el-Amara; elles ne devaient malheureusement pas réussir. Les Anglais se heurtèrent à de formidables retranchements élevés par les Turcs le long du Tigre, depuis Umm-el-Hannah jusqu'à Es-Sinn, retranchements protégés sur les flancs par des marécages et par des inondations qu'avaient établies les officiers allemands au service de la Turquie. De plus, ils furent obligés de combattre ayant de la boue jusqu'à la cheville et sans pouvoir prendre aucun repos.

Le général Aylmer, parti d'Amara avec des troupes de secours, remonta le Tigre. Les Turcs essayèrent de lui barrer la route à Cheikh-Saad; leurs positions furent enlevées et, menacés d'être tournés, ils reculèrent jusqu'à Orah, à 27 kilomètres de Kut-el-Amara. Là encore, après une lutte qui dura tout le jour (13 janvier 1916), ils furent refoulés.

Le général Aylmer livra un nouveau combat à Es-Sinn (21 janvier); l'attaque anglaise fut retardée par le mauvais temps et les inondations. Après une lutte acharnée qui fut marquée par de fortes pertes des deux côtés, les Anglais durent se contenter de s'établir en face des tranchées ennemies en attendant la possibilité d'une nouvelle offensive. Elle eut lieu le 8 mars, mais les Turcs ne purent être délogés d'Es-Sinn.

Une autre tentative pour secourir les assiégés fut faite par le général Gorringe, qui s'était signalé en Egypte, dans la campagne du Haut-Nil. S'avançant avec deux divisions sur les deux rives du Tigre, il prit d'assaut la redoutable position fortifiée d'Umm-el-Hannah (5 avril) et progressa de 10 kilomètres. Quelques légers progrès furent encore réalisés à travers les terrains inondés et les fondrières (12 avril).

Après un violent bombardement, les Anglais attaquèrent

alors les positions turques de Sanna-i-Yatt; malgré les pertes sévères infligées aux Turcs, l'opération échoua. Par suite des inondations, l'attaque ne put être faite que par une seule brigade sur un front restreint. Les Anglais pénétrèrent dans les trois premières lignes turques, mais ne purent conserver les avantages chèrement acquis. Les Turcs restèrent maîtres de Sanna-i-Yat.

On eut recours à un dernier moyen : dans la nuit du 24 avril, un bateau chargé de provisions essaya de gagner Kut-el-Amara; il échoua à 6 kilomètres de la ville.

La situation étant devenue intenable et toutes les ressources alimentaires se trouvant épuisées, le 28 avril le général Townshend, après avoir détruit ses canons et ses munitions, capitula avec 9.000 hommes, dont près de 3.000 Anglais et 6.000 Hindous.

Cet échec regrettable fut heureusement atténué par les brillants succès des Russes en Arménie et n'empêcha pas la première jonction des troupes anglaises de Mésopotamie avec un contingent russe de l'armée Baratow qui allait bientôt s'accomplir (15 mai).

Le roi George V rendit hommage aux efforts des troupes anglaises de Mésopotamie en renouvelant sa confiance au général Percy Lake, qui avait fait tout ce qui était humainement possible pour sauver Kut-el-Amara. Le général Townshend fut interné à l'île des Princes, près de Constantinople, et bien traité par le Gouvernement turc.

Pendant sept mois, les opérations militaires chômèrent, arrêtées par l'été puis entravées par les pluies. Des régiments allemands et autrichiens vinrent renforcer l'armée turque et les Anglais, de leur côté, durent réorganiser leurs forces. Il y eut à peine quelques menus incidents tels qu'un raid anglais contre des irréguliers turcs, près d'Aïn Khidr, sur l'Euphrate (août), un combat de patrouilles vers Nasiryeh (septembre) et le bombardement par des avions anglais de rassemblements turcs sur l'Euphrate et d'un aérodrome ennemi près de Kut-el-Amara (novembre).

OFFENSIVE DU GÉNÉRAL MAUDE : VICTOIRE DE KUT-EL-AMARA (24 février 1917)

Les Anglais avaient subi, avec une calme résignation, l'échec de Kut-el-Amara, mais on pouvait être assuré qu'ils sauraient le réparer. En effet, des préparatifs minutieux furent faits en vue d'une nouvelle offensive et, quand ils furent terminés, le général Stanley Maude, le nouveau commandant en chef de l'armée anglo-hindoue,

enleva successivement, par de prudentes attaques, toutes les positions fortifiées des Turcs, reprit Kut el-Amara, occupa Bagdad et accomplit pour la seconde fois la jonction avec l'armée russe qui opérait en Perse et s'avançait vers le Tigre.

Cette nouvelle phase s'ouvrit au milieu de décembre 1916 par l'extension des positions anglaises au delà de la rivière Haï. La division hindoue s'empara de tout un système de tranchées ennemies, sur la rive droite du Tigre, au nord-est de Kut-el-Amara; les Anglais bombardèrent les positions turques de Sanna-i-Yat (7 janvier 1917) et la cavalerie britannique occupa Haï; toute la rive droite du Tigre se trouva ainsi déblayée et, pour la première fois, des avions anglais allèrent jeter des bombes sur la fabrique de munitions située dans la citadelle de Bagdad (20 janvier).

Alors commença l'offensive soigneusement étudiée et préparée par le Gouvernement des Indes. Il s'agissait d'enlever à l'est du Chat-el-Haï la ligne de redoutes construite jadis par les Turcs pour couvrir les opérations du siège de Kut-el-Amara contre le corps de secours, puis les nouvelles lignes établies plus récemment entre le Haï et la courbe décrite par le Tigre. Une à une, ces diverses organisations furent emportées et, à la suite d'une vigoureuse attaque, les Turcs abandonnèrent tout le terrain compris entre le Chat-el-Haï et le Tigre (3 février). Les Anglais arrivèrent ainsi devant Kut-el-Amara. En même temps, à Shumran, leur artillerie bombardait les campements ennemis.

Ces gains déjà fort importants furent étendus par l'occupation d'une nouvelle ligne ennemie sur un front de 6 kilomètres (10 février). L'avance continua sur la rive droite du Tigre; les troupes anglaises occupèrent la totalité de la boucle de la Dahra (15 février) et la cavalerie anglaise, progressant au sud et à l'ouest de la boucle de Shumran, se porta dans la direction de Bagdad et prit contact avec les troupes ottomanes disposées par le haut commandement turc sur la ligne principale de communications. Ces diverses opérations permirent de faire 2.000 prisonniers, dont 89 officiers, et de capturer un grand nombre de mitrailleuses, de fusils, de munitions et d'approvisionnements.

Puis les Anglais franchirent le Tigre, en amont de Kut-el-Amara (23 février) et s'emparèrent de la crête qui traverse la presqu'île de Shumran, pendant que les Turcs battaient en retraite vers Baghaila, après avoir incendié leurs dépôts de munitions et d'approvisionnements.

Le 24 février, par un violent effort, les Anglais se ren-

dirent maîtres de la totalité des positions turques, depuis Sanna-i-Yat jusqu'à Kut-el-Amara, faisant 1.730 prisonniers et capturant quatre canons. Les Turcs, menacés d'enveloppement, évacuèrent Kut-el-Amara; l'échec jadis subi par les Anglais était vengé.

Les journaux turcs relatèrent cette défaite de la façon la plus fantaisiste et la plus curieuse : « Selon des plans « arrêtés, et afin de réaliser la jonction avec des troupes « de renfort arrivées, les héroïques troupes qui ont tenu « depuis un an les positions avancées de Kut-el-Amara, « ainsi que celles situées à l'est et à l'ouest, ont été main- « tenant retirées à l'arrière, vers l'ouest; *le mouvement n'a « pas été aperçu par l'ennemi* ».

Le mouvement avait été si bien aperçu que les Anglais poursuivirent les Turcs en déroute qui, dans leur fuite précipitée, abandonnaient leurs armes, leurs tentes et leurs approvisionnements (25 février). Quelques combats, livrés sur la rive gauche du Tigre, valurent aux Anglais 2.500 prisonniers, six canons, des obusiers, des pontons et un grand bateau de rivière; la canonnière anglaise *Tirefly*, perdue lors de la retraite de Ctésiphon, fut reprise et les troupes turques n'atteignirent Bagdad qu'à l'état de bandes désorganisées. Le 5 mars, la cavalerie anglaise était engagée avec l'arrière-garde turque, un peu au sud-est de Ctésiphon. Depuis le début de l'offensive, au milieu de décembre 1916, les Anglais avaient fait plus de 7.000 prisonniers et pris 28 canons.

A la suite de la victoire de Kut-el-Amara, le général Maude fut nommé lieutenant-général.

PRISE DE BAGDAD PAR LES ANGLAIS (11 mars 1917)

Cette victoire, qui avait porté à l'armée turque un coup décisif, eut de rapides et importantes conséquences : le 5 mars, la cavalerie anglaise atteignait les abords de Ctésiphon; le lendemain, elle traversait la ville abandonnée et poussait en avant dans la direction de Bagdad. Les Turcs, très affaiblis, n'opposèrent aucune résistance.

Le gros de l'armée anglo-hindoue campa, le 7 mars, auprès de Ctésiphon, dans la boucle de Lej; les canonnières remontèrent le Tigre et la cavalerie, parvenue aux bords de la Diala, opérait d'utiles reconnaissances sur les positions ennemies.

Le général Maude tenta alors une manœuvre hardie, analogue à celle qui lui avait réussi à Kut-el-Amara; édifié sur

la faiblesse de résistance et sur la démoralisation de l'armée turque, qui était depuis dix jours en pleine déroute, il fit engager le combat par les avant-gardes, sur la rive de la Diala (8 mars), et ordonna d'établir un pont sur le Tigre. Par ce pont, l'infanterie et l'artillerie débouchèrent sur la rive opposée du fleuve et marchèrent droit sur Bagdad. A quelques kilomètres de la ville, elles se heurtèrent à une position fortifiée qui fut enlevée pendant que d'autres détachements britanniques forçaient le passage de la Diala.

Le 9 mars au matin, l'armée anglaise se trouvait sur les deux rives du Tigre, à moins de 7 kilomètres de Bagdad. Malgré une violente tempête de sable, elle continua à serrer de près les Turcs, conservant avec eux un contact étroit; pendant la nuit du 10 au 11 mars, ils évacuèrent toutes leurs tranchées. Le 11, à la première heure, l'ordre fut donné d'effectuer une avance générale sur les deux rives du Tigre : la gare de Bagdad fut occupée et, peu après, les troupes anglaises faisaient leur entrée dans la vieille cité des Khalifes (11 mars 1917).

Bien que, depuis le 23 février, les Turcs eussent pris soin de détruire ou d'enlever de Bagdad l'artillerie et les choses de prix, les Anglais firent un butin considérable, notamment en armes, munitions, objets d'équipement et approvisionnements. Les Turcs abandonnèrent dans la ville 500 blessés et les Anglais firent 300 prisonniers.

Le général Maude a consigné dans son rapport officiel les opérations qui suivirent la prise de Bagdad; la cavalerie se lança aussitôt à la poursuite des Turcs et, après une légère résistance, occupa Khadimain, où plus de 100 prisonniers furent capturés et quatre avions ennemis saisis.

De leur côté, les canonnières continuèrent la poursuite, qui fut rendue particulièrement difficile par d'aveuglants ouragans de poussière et par le manque d'eau.

La conquête de Bagdad a eu des résultats qui s'étendent à la fois au monde musulman, à l'Allemagne et à tous les théâtres de la guerre. Elle a favorisé le développement du mouvement d'indépendance des Arabes, inauguré par la révolte du chérif de La Mecque et porté un nouveau coup à l'autorité déjà si compromise du Sultan. Elle a mis fin au grand rêve de domination allemande dans l'Europe centrale, les Balkans et l'Asie turque, appuyée sur la voie ferrée Berlin-Bagdad. Enfin, en réalisant la soudure entre le front russe de Perse et le front anglais de Mésopotamie, elle a rendu de plus en plus vigoureuse l'encerclement progressif

des Empires centraux. Le retentissement de cette défaite fut surtout considérable en Allemagne, car la défense de la Mésopotamie était l'œuvre de l'état-major allemand. Au lendemain de la capitulation du général Townshend, les journaux allemands, pleins d'enthousiasme, avaient longuement mis en relief le recul important des Alliés; leur riposte, pour s'être fait quelque peu attendre, n'en a pas été moins énergique ni moins heureuse. Kut-el-Amara repris, Ctésiphon et Bagdad occupés marquent la faillite décisive des plans ambitieux de Guillaume II en Orient.

DEUXIÈME JONCTION DES ANGLAIS ET DES RUSSES SUR LA DIALA (2 avril)

A Bagdad, les Anglais réparèrent immédiatement la manufacture d'armes et mirent en état les ateliers de chemin de fer où ils avaient trouvé plusieurs locomotives intactes et du matériel roulant; ils recouvrèrent également les canons enlevés jadis par les Turcs à Kut-el-Amara.

Pour dégager Bagdad, les éclaireurs britanniques, refoulant les arrière-gardes turques, se portèrent à plus de 40 kilomètres en amont de la ville et prirent aussitôt des mesures pour prévenir les inondations lors de la crue du Tigre. Des postes furent établis sur la rive gauche du Tigre et la forte position de Mushadié, station du chemin de fer entre Bagdad et Samara fut enlevée par une attaque de nuit (15 mai). A ce moment, l'arrière-garde turque était rejetée à plus de 40 kilomètres de Bagdad, le mouvement convergent vers Khanikin et la jonction avec les contingents du général Baralow purent être envisagés.

Les Russes, quelque peu retardés par les neiges et la lutte contre les forces turques considérables massées près de la passe de Païtak avaient pris Kerind (17 mars), franchi à l'ouest de cette ville la frontière turco-persane et pénétré dans le vilayet de Mossoul.

Au nord de Bagdad, les Anglais avaient pris possession des régions fertiles de Deltawah et de Sindhyah, s'étaient installés à Fellujah, sur l'Euphrate, et, après avoir occupé Bakubah, sur la Diala, s'étaient emparés, après de très vifs combats, de Shuraban, situé à peu près à mi-chemin entre le Tigre et Khanikin.

Les Russes, devenus maîtres de Kasr-i-Chirin, atteignirent Khanikin et bientôt, un peu au sud de cette ville, à Kis-il-Racat, sur la Diala, s'accomplit la jonction entre leurs avant-gardes et les troupes anglaises venues de Bagdad (2 avril 1917).

Enfin, au nord de Bagdad, les Anglais, après avoir forcé le passage du Chatt-el-Adheim (17 avril) et enlevé la gare d'Istabulat, atteignirent Samara.

Bagdad était complètement dégagé et, par la jonction des Anglais et des Russes, la continuité du front asiatique des Alliés était enfin établie d'une façon définitive.

ARABIE : RÉVOLTE DU CHERIF DE LA MECQUE

Les Turcs, pressés par les Russes en Arménie et en Perse, et vaincus par les Anglais en Mésopotamie, éprouvèrent, sur leurs propres territoires, des difficultés qu'ils furent incapables de surmonter. Un événement soudain qui s'accomplit en Arabie porta un coup très sensible au prestige du Sultan, déjà fort affaibli, et fut un précieux appoint pour la cause des Alliés dans le monde musulman.

Malgré la présence des villes saintes de La Mecque et de Médine, les Turcs n'avaient jamais pu exercer qu'une domination précaire en Arabie où, depuis 1870, s'étaient produits de fréquents soulèvements.

Pendant neuf ans, la région de l'Açir avait été un centre d'insurrections dirigées par Saïd Idris; l'Yémen était en état de rébellion constante, les tribus de l'Arabie centrale n'avaient jamais été soumises et, en 1913, le chef Ibn Sand avait chassé les Turcs de la région du Lhassa. La révolte de 1916 fut l'expansion d'un mouvement arabe, résultant de haines depuis longtemps accumulées, mouvement provoqué par la mauvaise administration des fonctionnaires turcs et par les tendances des Jeunes-Turcs inféodés à l'Allemagne que les Arabes jugeaient fort hétérodoxes, puisqu'elles avaient annihilé le Sultan au point de vue religieux.

En juin 1916, le très influent chérif de La Mecque, Hussein, avec l'appui de tous les mécontents et des tribus de l'ouest et du centre du pays, proclama l'indépendance des Arabes vis-à-vis des Turcs. Il s'empara de La Mecque, de Djedda, de Taïf, dont les forts capitulèrent plus tard et dont les garnisons turques se rendirent. Médine fut assiégé et toutes les voies de communication de l'Hedjaz tombèrent au pouvoir du chérif. Celui-ci prit encore le port de Yambo et confia à des Arabes la direction des douanes et de la police.

Une mission civile et militaire française, composée de musulmans, lui fut envoyée et reçut un excellent accueil; le chérif annonça son arrivée au Président de la République par un télégramme dans lequel il déclarait que la France et ses Alliés « travaillaient à la défense de la civilisation et du

« droit des gens ». Des relations cordiales s'engagèrent alors; la France et l'Angleterre s'attachèrent à favoriser le pèlerinage de La Mecque en faisant protéger par leurs navires le transport des pèlerins jusqu'aux ports d'Arabie. Le Gouvernement français délégua auprès du chérif le Marocain Ben Ghabrit, un des artisans les plus habiles et les plus dévoués de notre entreprise marocaine, et, fait nouveau, cet envoyé fut reçu près de la Caaba aux accents de la « Marseillaise ».

La Turquie, tenue en échec sur les fronts d'Europe et d'Asie, fut incapable de réprimer cette révolte, qui s'étendit dans l'Yémen. Cet événement fut un grave échec pour le Sultan, pour le parti jeune-turc et pour l'Allemagne; ce fut, en quelque sorte, le prélude de la dislocation de l'Empire ottoman qui, en s'inféodant à l'Allemagne, avait gravement compromis son existence.

IV. — Egypte et Canal de Suez.

LES ATTAQUES DES TURCS CONTRE L'ÉGYPTE (octobre 1915-août 1916)

Bien que déjà rejetés à plusieurs reprises, les Turcs, poussés par les Allemands, n'avaient pas renoncé à menacer l'Egypte et le canal de Suez. Aussi, quand la saison fut redevenue favorable, renouvelèrent-ils leurs tentatives.

Ce furent d'abord de simples escarmouches; un détachement anglais, venu de Matruh, dispersa un contingent d'Arabes et de territoriaux turcs (décembre 1915), et un aviateur anglais détruisit, en jetant des bombes de très bas, l'usine turque de El Hassama, qui fournissait l'énergie électrique (février 1916).

Quelques jours plus tard, la colonne du général Lukin, composée surtout de troupes sud-africaines, mit en déroute, au sud-est de Barrami, un corps turc qui fut vivement poursuivi par la cavalerie britannique (27 février).

Vers la frontière égyptienne, le poste de Sollum avait été évacué en décembre 1915; le général Peyton le fit réoccuper. Les Turcs, poursuivis par des automobiles et par des méharistes, perdirent près de la moitié de leurs effectifs, des canons, des mitrailleuses et beaucoup de munitions. Ce succès anéantit l'espoir conçu par les Allemands de s'appuyer sur les Senoussi, en les soulevant contre l'Angleterre (14 mars). Un peu plus tard, une opération de police fut exécutée dans la même région, à la suite d'un accord entre le commandant anglais de Sollum et les autorités italiennes de Bardia; un groupe d'automobiles blindées anglaises et

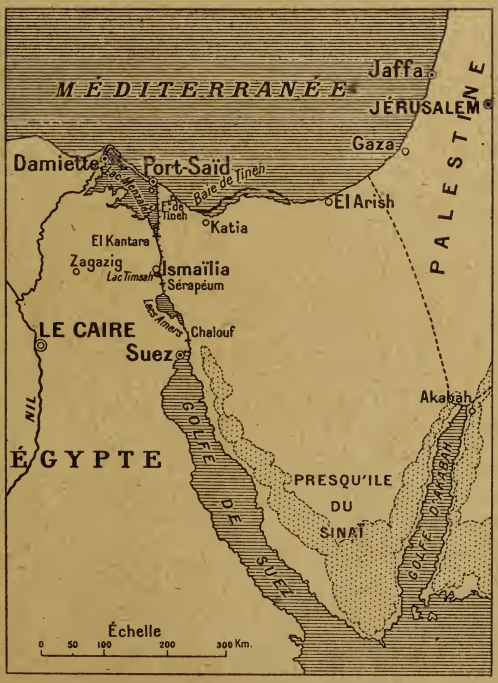
italiennes attaqua à l'improviste un contingent de rebelles qui rançonnaient la population et les mit en fuite.

Des aéroplanes anglais jetèrent la panique dans les campements turcs de Bihr-el-Hassana, à 160 kilomètres environ à l'est du canal de Suez, causant de grands dégâts aux bâtiments et aux réservoirs d'eau construits par les Turcs.

De leur côté, les Turcs prononcèrent une attaque contre le poste anglais de Dueidar, situé dans le désert (23 avril); des renforts britanniques les repoussèrent et ils furent, pendant leur retraite, harcelés par les troupes australiennes.

COMBATS DE KATIA (avril-mai)

Des engagements déjà un peu plus sérieux se produisaient dans la région du littoral, autour de Katia. A la suite d'un très vif combat, les



Égypte et Canal de Suez.

Anglais furent obligés d'abandonner ce poste ; les Turcs ne le conservèrent pas longtemps, des aéroplanes anglais vinrent bombarder leur camp et ils furent à leur tour obligés d'évacuer la région de Katia (24 avril).

Le mois suivant, les troupes montées d'Australie et de Nouvelle-Zélande attaquèrent, au nord-est de Katia, le camp turc de Bihr-Salmana (31 mai); les Turcs, poursuivis, s'enfuirent en désordre vers l'est.

Pendant l'été, les opérations devinrent moins actives, mais des avions ennemis jetèrent des bombes sur Suez et Port-Tewfik (juillet), ainsi que sur Ismaïlia (3 août).

BATAILLE DE ROMANI (4 août)

Depuis quelque temps, l'état-major du général Murray avait été informé que les Turcs préparaient une attaque contre le canal de Suez; elle eut lieu au moment le plus chaud de l'année (4 août) et dégénéra en véritable bataille.

Un corps de 14.000 Turcs, avec quelques unités allemandes et autrichiennes, dirigea contre les retranchements anglais, près de Romani, une double attaque de front et de flanc qui échouèrent toutes deux. Bombardés par les navires embossés dans la baie de Tineh, arrêtés devant les tranchées hérissées d'artillerie, pris à revers par des troupes montées qui chargèrent vigoureusement après une habile simulation de retraite, les Turcs furent rapidement mis en déroute et, poursuivis activement par les troupes montées, furent rejetés à 25 kilomètres au delà de Katia. Dans cette folle tentative, ils perdirent environ 1.250 tués, 4.000 blessés et 3.900 prisonniers, dont 49 officiers; les Anglais capturèrent, en outre, une batterie Krupp, 9 mitrailleuses, une grande quantité de fusils, d'obus, de munitions et 500 chameaux. La victoire du général Murray fut complète; aussi le roi George V et le Khédive lui adressèrent-ils des félicitations méritées.

L'AVIATION

L'aviation fit preuve d'une redoutable activité, mais tandis que les aéroplanes ennemis s'efforçaient, suivant la méthode allemande, de faire des victimes en attaquant des villes ouvertes, les aviateurs anglais bombardaient les campements turcs, les aérodromes, les gares, les ponts, poursuivant des objectifs exclusivement militaires.

Il convient de signaler le raid d'avions anglais sur le camp d'El Mazar, sur l'aérodrome d'El Arish (septembre) et

sur les campements turcs près de cette même ville (octobre). Puis ce sont les attaques par aéroplanes contre les troupes turques concentrées à Maghadabara, à 20 kilomètres d'El Arish (novembre et décembre), le bombardement de l'aérodrome de Birsara et du viaduc situé sur le ravin de Tebelshavia (décembre). On peut, malgré son éloignement, rattacher à cette catégorie d'opérations le raid des hydroplanes navals anglais qui aboutit à la démolition du pont de Chikaldir, près d'Adana.

Les aviateurs ennemis attaquèrent à deux reprises Port-Saïd (août et septembre), où il y eut quelques victimes et peu de dégâts, et jetèrent des bombes sur Le Caire (novembre), avec un résultat à peu près semblable.

L'OFFENSIVE ANGLAISE : REPRISE D'EL ARISH (21 décembre 1916)

L'échec des tentatives turques amena les Anglais à prendre l'offensive et, après avoir complètement dégagé l'Egypte, à envahir la Palestine. A 130 kilomètres à l'est de Port-Saïd, près de la frontière, la ville d'El Arish était depuis deux ans occupé par les Turcs, qui y avaient installé un aérodrome et fait d'importants travaux de défense. Les avions britanniques l'avaient bombardée à plusieurs reprises et, en septembre, des troupes mobiles anglaises l'attaquèrent (21 décembre); les Turcs l'évacuèrent sans opposer de résistance sérieuse. Ce n'est qu'à 20 kilomètres plus loin, à Magdabah, que la lutte s'engagea; après un vif combat, la cavalerie anglaise enleva cette forte position (23 décembre). Les avions, bombardant d'une faible hauteur les lignes turques, avaient participé à l'attaque. Le détachement turc fut presque anéanti.

COMBAT DE RAFAT (9 janvier 1917)

Près de Rafat, les Turcs avaient établi des lignes de tranchées garnies de redoutes; après un vif combat qui dura tout un jour (9 janvier 1917), ces fortifications furent emportées par les troupes montées, secondées par le corps impérial des chameliers, venu d'El Arish. Les Turcs furent dispersés et leurs réserves, placées à l'est de Rafat, très éprouvées. Outre, 600 morts ou blessés, ils perdirent près de 1.800 prisonniers, 4 canons Krupp et 7 mitrailleuses. Les Anglais pénétrèrent alors sur le territoire de la Palestine, où ils allaient bientôt remporter la brillante victoire de Gaza.

DÉFAITE DU GRAND SENOUSSI PAR LES ANGLAIS

Entre temps, l'armée anglaise d'Egypte avait remporté un important succès en attaquant, près de l'oasis de Siouah, les contingents du grand chef des Senoussi Sayed-Ahmed, dont l'influence aurait pu provoquer quelque agitation vers les frontières d'Egypte ou en Tripolitaine.

Dans l'oasis de Siouah, situé à 500 kilomètres environ à l'ouest du Caire, sur la principale route suivie par les caravanes, le chef Sayed-Ahmed avait établi son quartier général. Le 4 février, les troupes britanniques assaillirent brusquement ses troupes, les mirent en pleine déroute et prirent possession de l'oasis de Siouah. En même temps, un détachement occupa, dans la direction de la Tripolitaine, le seul défilé accessible aux chameaux, de telle sorte que Sayed-Ahmed, avec les débris de ses troupes, fut réduit à se réfugier dans le Sahara. La nouvelle de cette défaite, qui ne pouvait manquer de se répercuter dans toute l'Afrique du Nord, affirma l'inanité des tentatives d'agitation fomentées par les agents allemands.

Ainsi, au début de l'année 1917, l'Egypte n'était plus menacée et les Anglais avaient réussi à pénétrer victorieusement en Palestine.

TABLE DES CARTES

	Pages.
Carte du front Oriental	33
— de la Région du Frioul et du Trentin	53
— du Trentin	69
— de la Bataille de Verdun	91
— de l'Offensive de Broussilow	141
— de la Bataille de la Somme	173
— de la Roumanie	273
— de l'Arménie	293
— de Mésopotamie	303
— de l'Egypte et canal de Suez	313

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

Pages.

Occupation de la Serbie et du Monténégro par les Allemands, les Autrichiens et les Bulgares (octobre 1915-février 1916) 1

CHAPITRE II

L'invasion de la Russie. — La guerre de tranchées (1er Septembre 1915-4 juin 1916) 25

CHAPITRE III

L'action de l'Italie. — L'offensive autrichienne sur Vicence (mai 1915-juin 1916) 47

I. L'offensive italienne 51

1° Frioul 51

2° Carnie 61

3° Trentin 66

II. L'offensive autrichienne sur Vicence 73

CHAPITRE IV

Bataille de Verdun (20 février-17 décembre 1916 79

1re *Phase* (20 février-6 mars 1916) 88

2e *Phase* (6-28 mars) 95

3e *Phase* (28 mars-1er juin) 101

4e *Phase* (1er juin-1er août 1916) 113

CHAPITRE V

L'offensive italienne sur le plateau des Sette-Communi et sur le plateau de Goritz 120

Astico et Posina 121

Vallarsa et Adige 124

II. Offensive italienne sur Goritz et le Carso 127

CHAPITRE VI

Pages.

L'offensive russe. — Les victoires des armées du général Broussilow (4 juin-8 octobre 1916) 134

I. Offensive des armées russes du 4 au 27 juin 1916..... 138

1° Armée Kaledine..... 138

2° Armée Sakharow..... 139

3° Armée Tcherbatcheff..... 140

4° Armée Letchitsky..... 143

II. La bataille du Stokhod (27 juin-12 août 1916)..... 145

III. La marche victorieuse de l'armée Letchitsky (27 juin-6 septembre 1916)..... 152

IV. La retraite de l'armée Bothmer..... 156

V. La diversion du maréchal Hindenburg..... 160

Front central..... 162

CHAPITRE VII

L'offensive franco-anglaise de 1916. — Bataille de la Somme (1er juillet-19 novembre 1916). — La réaction française à Verdun (1er août-17 décembre 1916)..... 165

I. Bataille de la Somme. — *1re Phase* (juillet 1916)..... 176

1° L'offensive britannique..... 177

2° Offensive française au nord de la Somme..... 178

3° Offensive française au sud de la Somme..... 179

I. L'avance française au sud de la Somme (du 14 juillet au 1er août 1916)..... 182

II. L'avance française au nord de la Somme (du 14 juillet au 1er août 1916..... 184

III. L'offensive britannique du 14 juillet au 1er août 1916... 184

2e *Phase* (août 1916)..... 188

1° Opérations de l'armée britannique..... 190

2° Progrès de l'armée française au nord de la Somme. 192

3° Opérations de l'armée française au sud de la Somme (août 1916)..... 194

3e *Phase* (1er septembre-18 novembre 1916)..... 194

1° Offensive française au sud de la Somme..... 194

2° Offensive française au nord de la Somme..... 198

3° L'offensive britannique du 1er septembre au 18 novembre 1916..... 204

II. Le dégagement de Verdun. — 5e *Phase de la bataille* (1er août-17 décembre 1916)..... 214

CHAPITRE VIII

Pages.

L'offensive de l'Armée d'Orient en 1916. — Prise de Monastir 227

I. La situation dans les Balkans au début de 1916 227

II. Premières opérations de l'armée d'Orient (août-septembre 1916) 240

III. La marche sur Monastir (18 septembre-19 novembre 1916) 247

CHAPITRE IX

Intervention de la Roumanie (1916-1917) 261

I. L'offensive des Roumains en Transylvanie (août et septembre 1916) 271

II. La conquête de la Valachie par les Austro-Allemands (1er octobre 1916-1er février 1917) 276

CHAPITRE X

La guerre en Asie et sur le front d'Égypte (octobre 1915-mars 1917) 288

I. Arménie 290

II. Perse 298

III. Mésopotamie 301

IV. Egypte et canal de Suez 312

Table des cartes 317

Marc Imhaus et René Chapelot, imprimeurs, Nancy et Paris

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 052741375